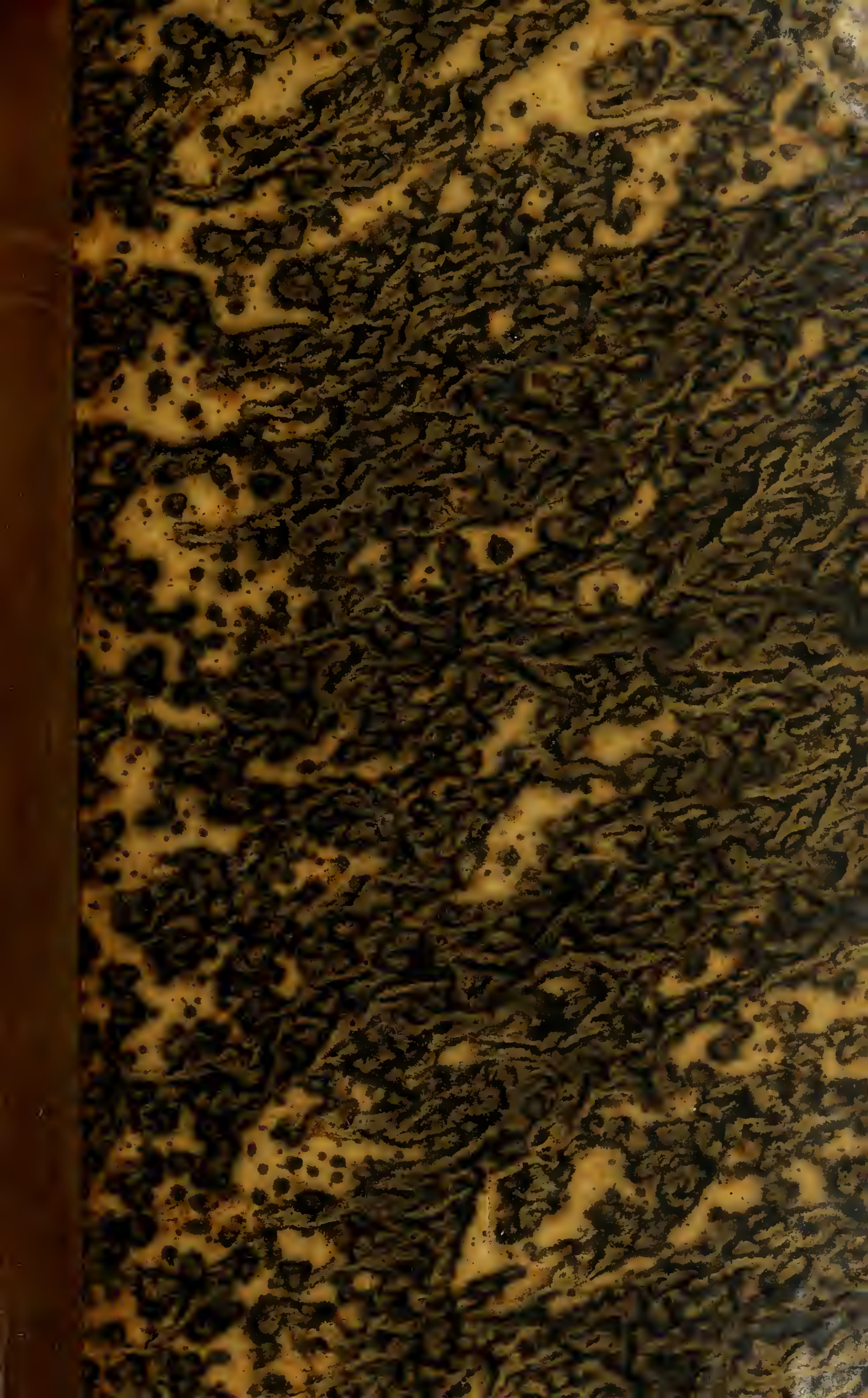


REVUE

BRITANNIQUE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARANCIÈRE, N. 5.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. L. GALIBERT, DIRECTEUR; BERTON, AVOCAT A LA COUR DE CASSATION; PHILARÈTE CHASLES; AMÉDÉE PICHOT; E. GÉRUZEZ; LARENAUDIÈRE; LESOURD; CH. COQUEREL; J. COHEN; P. GENEST, DOCTEUR EN MÉDECINE, ETC., ETC.

TOME PREMIER.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE DES BONS-ENFANS, 21.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRARIE, RUE DE TOURNON, N. 6.

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, N. 2.

1836.

PRÉFACE.

La REVUE BRITANNIQUE entre aujourd'hui dans la onzième année de sa publication. La faveur publique qui l'a constamment soutenue, et qui s'accroît chaque jour, lui a permis d'étendre progressivement, pendant ce laps de temps, sa sphère d'activité, ses ressources, et de multiplier les points de communication qu'elle avait établis entre le Continent et la Grande-Bretagne. Déjà, à une époque peu reculée, lorsque nous avons dû annoncer à nos lecteurs la perte du fondateur de ce Recueil, nous avons résumé les travaux accomplis sous sa direction, et indiqué les nouveaux efforts que nous nous proposions de tenter dans la carrière agrandie qui nous restait à parcourir. Nous ne nous répéterons pas.

Il était naturel de clore la *troisième série* de la REVUE BRITANNIQUE avec l'année 1835. Cette division nous était indiquée par la publication des TABLES ANALYTIQUES DÉCENNALES, destinées à aider les recherches du lecteur, au milieu de cette collection

encyclopédique, et à relier pour ainsi dire en un seul faisceau complet les cent vingt livraisons qui composent les trois premières séries.

De cette *quatrième série* datera, non l'altération mais le renouvellement de notre entreprise. Les époques changent; les horizons s'élargissent. Mais en se prêtant aux nécessités du temps; en continuant de faire servir les conquêtes intellectuelles de l'Angleterre au développement moral de l'Europe; en acceptant de nouvelles lumières pour les nouveaux besoins des peuples; en cherchant des points de vue plus neufs, plus variés et plus profonds; le but de la REVUE BRITANNIQUE n'en reste pas moins le même. C'est toujours le mouvement du progrès social qu'elle sert; c'est dans la même voie qu'elle marche, c'est la même pente qu'elle suit. Cette voie, il est vrai, devient plus vaste, plus directe et la pente plus rapide. L'Angleterre et la France se sont aujourd'hui confondues par les théories et par les principes. Pas un mouvement de l'une qui ne retentisse et ne vibre dans le sein de la nation voisine autrefois rivale. Nous sommes loin maintenant de cette timidité théorétique, de cette philosophie spéculative, tantôt se maintenant dans une sphère de rêverie inactive, tantôt éclatant par des actions imprudentes que leur exagération et leurs excès frappaient de stérilité. L'éducation de la France est faite, et faite à ses dépens. Les théories de l'Économie Politique ne sont plus une science morte et abstruse, professée par quelques adeptes pour l'amusement de quelques oisifs.

Les innovations industrielles n'ont plus besoin d'être présentées avec des restrictions et des précautions infinies, comme on fait entrer goutte à goutte la lumière dans les yeux de l'aveugle qui vient de subir l'opération de la cataracte et qui ne pourrait soutenir des flots de clarté. La science peut ouvrir toutes les portes de son temple et jeter toutes ses richesses à notre société; elle est prête à les recevoir. Il ne s'agit plus de préparations, de réticences, d'appels à la raison humaine, de ménagemens à garder avec l'ignorance endormie, ou avec les passions enflammées. Les faits n'ont plus besoin d'être adoucis, ni les résultats d'être déguisés. La Phrase est de tous les tyrans du vieux monde le plus complètement détrôné. L'esprit étroit des nationalités locales, qui avait son excuse et son beau côté; ce génie égoïste qui semblait grandiose; ces vieilles haines de nation à nation et de province à province; ces vues fausses sur les rapports des peuples entre eux, tombent de toutes parts. Dans la philosophie, dans la littérature, dans les systèmes historiques, dans les théories industrielles et commerciales, on peut s'avancer hardiment avec la vérité et les faits.

Marcher avec ce mouvement, le précéder plutôt que le suivre, tel est notre devoir. Notre tâche est tracée d'avance, et nous la remplirons; ce seront des faits qui brilleront dans nos pages, des résultats en seront l'ornement et la richesse. Nous ne créerons pas, sans doute, mais nous choisirons avec soin les nombreux documens émanés de cette

nation toujours active, qui s'étudie à profiter de ses crises les plus violentes, et qui expérimente sur elle-même avec une audace circonspecte et une énergie prudente. Les destinées réformatrices qui emportent la Grande-Bretagne sans la ruiner, mais non sans la compromettre; la lutte qu'elle soutient aujourd'hui contre elle-même, comme ces corps vigoureux qui se renouvellent par les crises de leur maladie, nous prodigueront des renseignemens et des leçons utiles. Nous les puiserons, comme par le passé, dans les publications les plus fortes qui servent d'annales, d'armes offensives et de boucliers à tous les partis. Nous les adresserons moins à l'entraînement qu'à la réflexion, moins à l'oisiveté qui cherche un délassement, qu'à l'intelligence qui veut préciser ses résultats.

Tour-à-tour nous présenterons l'histoire des différens foyers de commerce et d'industrie de la Grande-Bretagne; nous dirons leurs progrès, leurs développemens et les causes qui ont contribué à les accélérer ou à les ralentir; nous indiquerons aussi les moyens qui ont été heureusement employés pour perfectionner la machine politique sans la détruire, pour faire plier de vieilles institutions à des nécessités nouvelles, pour rajeunir et retremper des lois dont la destruction eût été un péril, dont la conservation serait un fléau.

Notre route littéraire sera la même, ce seront encore des faits, non des systèmes que nous demanderons à nos voisins; des études, non des hypothèses;

des choses, non des mots. C'est ainsi que l'on peut préparer l'établissement d'une critique plus saine, plus large, plus européenne, non pas vouée aux doctrines absolues comme celle de Guillaume Schlegel, ni au mysticisme comme celle de Frédéric son frère, ni vague et insaisissable comme celle de Mme de Staël, ni restreinte dans le cercle des études universitaires, comme celle de Laharpe, ni pédantesquement érudite comme celle de quelques Allemands.

Les dialectes des peuples, élucidés et approfondis dans leurs origines; les nouveaux produits de l'intelligence appréciés sous toutes les latitudes; les points d'histoire les plus importans soumis à un examen approfondi; les caractères des personnages illustres, éclairés d'une lumière inattendue; les travaux des savans et des philologues, non-seulement reproduits, mais comparés dans leur tendance et leurs résultats: voilà ce que nous chercherons dans tous les recueils des Trois-Royaumes et des États-Unis de l'Amérique du Nord. Aujourd'hui l'Angleterre observe attentivement le monde entier: elle subit la réaction d'une longue concentration sur elle-même, et c'est elle qui étudie avec le plus de curiosité et de bonheur les créations étrangères. Choisir avec discernement les plus recommandables de ces études, ce sera présenter comme dans un miroir le tableau varié de tous les mouvemens actuels de l'intelligence en Europe.

Plusieurs concurrences, fruits nécessaires d'un grand succès, et témoignages d'une rivalité fort naturelle se sont élevées depuis dix ans; la REVUE BRI-

TANNIQUE a seule survécu, ces concurrences n'ont pas laissé de traces. Une seule, l'*Écho Britannique*, par le mérite de sa rédaction, avait conservé quelques élémens de succès. C'est avec plaisir que nous annonçons à nos lecteurs, qu'à compter du mois de janvier 1836, la REVUE BRITANNIQUE s'est assuré la coopération des rédacteurs de l'*Echo*, et que ces deux Recueils paraîtront désormais réunis.

REVUE BRITANNIQUE.

Finances.

DE LA DETTE EN ANGLETERRE,

DE SON ACCROISSEMENT

ET DE LA RÉDUCTION SUCCESSIVE DE SON INTÉRÊT.

De quelque parti que l'on soit, à quelque opinion que l'on veuille s'inféoder, on est obligé de convenir que ce qu'il y a de plus menaçant pour l'Angleterre actuelle, ce ne sont point les élans du radicalisme, ni la fureur de l'aristocratie qui s'en va, ni les efforts du trône pour accaparer le pouvoir. Le plus gigantesque empire qui se soit formé et qui ait étonné le monde depuis l'époque des triomphes de Rome, lutte avec peine contre une affection chronique, qui s'est introduite lentement dans son organisme, et qui menace aujourd'hui de le détruire. Ce mal, cette affection, c'est la Dette. L'Angleterre (et les nations de l'Europe ne l'ignorent pas) ressemble à un négociant millionnaire qui a des engagemens plus lourds encore que ses ressources ne sont puissantes.

Quelle que soit notre énergie, elle succombe de moment en moment sous le poids qui nous écrase ; elle a besoin de se raviver pour ne pas dépérir tout-à-coup. En vain trouverait-on des remèdes contre tous les autres maux du corps social, si la dette publique est toujours là comme l'incube, attaché à notre gloire, et nous poursuivant de sa menace au milieu de tous nos succès ; il n'y a pas de gouvernement si étourdi, pas d'administration, si légère qu'elle puisse être, qui ne se sentent épouvantés de cette situation. Riches malaisés que nous sommes, nous avons sans cesse recours aux expédiens, tout est temporaire, rien de stable et de fixe, nous vivons au jour le jour comme les agioteurs de la bourse, trop heureux d'échapper à la banqueroute.

Tous les partis conviennent que le danger est imminent ; mais comme il arrive dans les ménages mal réglés, chacun rejette la faute sur l'autre, et l'on perd dans de vaines disputes le temps qu'il faudait employer à réparer les désastres communs. De quoi vous plaignez-vous? disent les whigs ; cette dette qui nous accable, c'est vous qui l'avez créée ; ce sont les tories avec leur guerre inique contre la France et Napoléon, avec leur corruption avouée et leur ministère prodigue de sinécures, de places, d'argent, qui nous ont ruinés ; ce sont eux qui ont grossi de 600,000,000 de liv. st. la dette publique ; et lorsque ces mauvais administrateurs se voyaient près de déposer leur bilan, la force leur a manqué ; ils nous ont cédé une gestion si embrouillée et si embarrassée par leur faute ; puis ajoutant l'injustice à la maladresse, ils nous reprochent le mal qu'ils ont fait. C'est au contraire vous, disent les tories, qui, en encourageant les principes libéraux, nous avez forcés, pour défendre l'Angleterre menacée à-la-fois par toutes les puissances continentales et par toutes les passions populaires, à user de toutes les ressources de la nation. Sans cela Dieu sait ce que nous serions devenus : plus de commerce, plus d'indépendance ; la Grande-Bretagne s'effaçait de la carte de l'Europe. Accusés par vos folles clameurs, nous

sommes les libérateurs de notre pays. Dans les circonstances difficiles où vous nous mettiez, nous avons quadruplé la puissance anglaise; tenu tête au plus redoutable des conquérans modernes; non-seulement gardé notre place dans la famille européenne, mais affermi notre crédit, notre puissance et notre gloire. Pitt, en fondant le système auquel tous ces avantages sont dus, avait eu besoin sans doute de ressources immenses; des taxes nécessaires qui devaient servir au rachat de la dette qu'il contractait, ont été imposées à la population des trois royaumes; vous avez cru devoir détruire ou réduire ces taxes. Ainsi l'amortissement de la dette, amortissement que sa prévoyance avait habilement combiné, devient impossible. Au lieu de porter remède aux maux de l'état, vous lui avez enlevé le seul espoir de salut qui lui restât; vous avez tué le malade en le débarrassant d'un exutoire qui le gênait sans doute, mais qui était la condition de sa santé, si ce n'est de sa vie.

Quant aux radicaux, ils s'embarrassent peu de la question politique. Le passé ne leur est rien; ils prennent les choses dans l'état actuel, et raisonnent d'une manière fort simple. Les classes aristocratiques ont fait le mal, ce sont elles qui doivent en porter la peine; détruire les taxes qui pèsent sur les classes inférieures, augmenter celles dont la propriété est grevée, soulager l'industrie aux dépens de la noblesse et du clergé; ces vieux remèdes que la révolution française a déjà mis en pratique d'une manière si déplorable, sont proposés par le radicalisme.

Dans ce conflit d'opinions, l'état du trésor est loin de s'améliorer. Les dépenses extérieures et intérieures s'augmentent à-la-fois. Le budget de l'armée, de la marine et celui de l'administration civile s'accroissent, et la plaie reste toujours ouverte et saignante. N'imitons pas l'injuste critique des hommes de parti, remontons à la source du mal, étudions les causes qui l'ont produit ainsi que celles qui l'ont aggravé, et nous reconnaîtrons que l'ignorance, le malheur des temps, les engouemens et les passions de tous les partis, les illusions produites par

des établissemens nouveaux, dont on exagérait la puissance, ont insensiblement grossi le fardeau qui pèse si lourdement sur notre génération.

De la révolution de 1688, datent à-la-fois notre constitution, la fondation de la Banque d'Angleterre, l'établissement des dettes fondées et la circulation du papier-crédit. Instrumens nouveaux, dont, après cent cinquante ans d'expérience, beaucoup de publicistes ignorent encore aujourd'hui la véritable portée. Combien il était difficile alors d'en prévoir les effets et d'en maîtriser le jeu!

Le système de défrayer une partie des services publics, par l'emprunt et en donnant pour garantie le produit à venir des taxes, prit naissance à Gênes, passa de là à Venise, fut ensuite perfectionné en Hollande et introduit en Angleterre par le roi Guillaume. Mais ce n'était encore là qu'une faible ébauche du système des dettes fondées, qui devait bientôt prévaloir : système décevant qui, cachant à tous les intéressés leur situation réelle, a entraîné les gouvernans et les peuples dans les entreprises les plus ruineuses. Malheureusement, dès l'origine, on attribua au système des emprunts publics une puissance exagérée. La facilité avec laquelle on obtenait des sommes considérables, moyennant de légers sacrifices, fit considérer cette ressource comme inépuisable. On était ébloui du succès; on ne songeait pas aux conséquences. D'ailleurs les hommes du plus grand mérite préconisaient ce système, et la multitude ébahie applaudissait. En France, Melon assurait que les dettes nationales n'augmentent ni ne diminuent la richesse publique; en Angleterre, l'évêque Berkley, considérait la dette publique comme une mine d'or; en Hollande, Pinto allait plus loin encore : il prétendait qu'une dette publique accroît la richesse nationale de tout le montant de son capital. Et les hommes politiques les plus influens soutenaient de leur autorité ces étranges paradoxes. Il faut le dire aussi, chaque administration trouvant dans ce système la faculté de faire supporter à la nation des dépenses extraordinaires, sans

compromettre sa popularité, avait intérêt à le faire prévaloir. Sans doute, il eût été plus honorable, plus véritablement patriotique de s'élever au-dessus des clameurs de l'ignorance et de l'esprit de parti; mais les ministres ont toujours desiré voir leur puissance incontestée et enlever à leurs adversaires un prétexte plausible de les attaquer. D'ailleurs, une fois que les gouvernemens ont été engagés dans cette voie fatale; il leur a été impossible de s'en retirer : un emprunt en appelle toujours un autre. La dette de l'Angleterre ne s'est pas augmentée dans une progression arithmétique, mais avec la rapidité et la puissance de la progression géométrique. Chaque guerre d'une étendue égale n'accroissait pas nos charges d'une manière uniforme : toutes les fois que nous prenions les armes, la dette que nous avions contractée à la fin de la nouvelle lutte égalait les dettes réunies des luttes précédentes. L'industrie, malgré ses merveilles et ses étonnans progrès a été toujours impuissante pour combler l'arriéré; ainsi, après vingt années de paix, après avoir obtenu dans toutes les branches du commerce et de l'industrie les plus étonnans succès, sommes-nous parvenus à peine à combler le déficit occasioné par la seule campagne de Waterloo.

Dès les temps les plus reculés on voit les rois d'Angleterre contracter des emprunts. Au douzième siècle, Richard Ier, céda les revenus de la couronne pour rembourser l'argent emprunté à l'occasion des croisades; Henri III engagea les ornemens royaux pour remplir le déficit de sa caisse; Edouard Ier fut obligé d'emprunter pour payer les dettes de son père; Richard II fut détrôné pour avoir extorqué à titre d'emprunt une somme de 1,000,000 £ qu'il ne put rendre; Henri IV contraignit les premières maisons de son royaume à lui prêter de l'argent, en avance des contributions; Henri VIII mit dans ses emprunts le même despotisme et la même astuce qui ont caractérisé tous ses actes : après avoir obtenu l'argent de ses sujets, il fit déclarer par le parlement que c'était un pur don national. Elisabeth

eut aussi recours aux emprunts, mais d'une manière plus légale; elle remboursa même les dettes contractées par ses prédécesseurs. Il y a loin cependant de tous ces emprunts, faits sans calcul et sans prévision, au savant système des dettes fondées qui devait prévaloir sous Guillaume. Dans ces premiers temps, les emprunts n'étaient contractés que pour une époque limitée; on affectait à leur remboursement une partie des revenus suffisante pour payer le capital et les intérêts dans un nombre d'années déterminé; l'emprunt n'était donc qu'une anticipation sur le revenu. Ce n'est qu'avec le règne de Guillaume III, qu'a réellement commencé en Angleterre le nouveau système d'emprunt. A la mort de Cromwell, les dettes de la république s'élevaient à 2,474,290 £, Charles II porta cet arriéré à 2,800,000 £. On n'inscrivit toutefois sur le grand-livre qu'une somme de 664,226 £. Telle fut l'origine de la dette nationale.

Les dettes fondées pouvaient seules procurer à Guillaume III le moyen de satisfaire aux exigences de sa position; nous leur devons l'établissement de notre constitution, et, par conséquent, la base de notre prospérité et de notre puissance. Louis XIV avait épousé la cause des Stuarts, et s'efforçait de les replacer sur le trône. Ce n'eût pas été déjà une tâche très facile, que de tenir tête au monarque qui possédait alors les meilleures troupes et les meilleurs généraux que l'on eût encore vus; mais les dangers intérieurs étaient bien plus graves que ceux du dehors. Jacques II était presque maître de l'Irlande; et, dans la Grande-Bretagne, il avait pour lui un parti nombreux et puissant. Il était donc impossible de lever, par l'impôt, les sommes nécessaires pour défrayer la guerre que nous soutenions dans le but de défendre notre indépendance et nos libertés. Si Guillaume eût eu recours à l'impôt, il aurait donné aux jacobites le moyen de dépopulariser son gouvernement, d'exciter l'irritation publique, et, par suite, de compromettre le succès définitif de son entreprise. Jamais roi ne se trouva dans une situation plus affreuse.

Le parti qui consentait à voir la maison de Hanovre régner sur la Grande-Bretagne, était ardent à détruire la prérogative royale. Les partisans de la royauté étaient ennemis personnels de Guillaume. Il n'y avait plus ni foi, ni honneur dans la vie politique. La perfidie était à l'ordre du jour; les adresses de la Chambre des Communes étaient insultantes pour le roi, et les ministres de Guillaume buvaient à la santé du Prétendant. Au milieu de telles circonstances, il n'y avait d'autres ressources que les emprunts. Sans aucun doute, les conditions furent très rigoureuses ; mais c'était une considération peu importante à côté des avantages inappréciables qu'ils devaient nous assurer. Il s'agissait à-la-fois de sauver les intérêts du présent, ceux de l'avenir, nos franchises particulières, notre indépendance nationale : de si grands biens ne pouvaient pas être achetés à un trop haut prix.

Notre faute fut de persévérer dans ce système d'emprunt. On a toujours tort de laisser ignorer à un débiteur la situation réelle de ses finances : c'est le vice des dettes fondées. Elles dissimulent le capital et ne font ressortir que les intérêts. A la paix de Riswick, on s'aperçut bien que les taxes, créées comme garanties des emprunts, allaient devenir insuffisantes, mais alors parut l'Écossais Patterson, homme hardi et ingénieux, qui offrit de soulager le Trésor et de le tirer de son embarras. « Pourquoi, dit-il au roi, dans un mémoire qu'il lui adressa, la Hollande, votre patrie, placée sur le sol le plus ingrat, est-elle la nation la plus riche du monde? Parce qu'elle regorge de numéraire. Quel est le moyen de suppléer au numéraire? C'est le crédit; c'est l'institution des Banques, qui procurent au papier la valeur et l'efficacité de l'argent. » Ce raisonnement spécieux séduisit Guillaume, et la Banque d'Angleterre fut créée. Pour prix de son privilège, cet établissement prêta au Trésor 1,200,000 £, à 8 p. 0/0 d'intérêt. Depuis cette époque, la Banque est devenue la base du système financier de la Grande-Bretagne. C'est à elle que l'on a eu recours dans les momens

de crise, et ce sont ses complaisances fatales qui ont creusé l'abîme sous nos pas (1).

Les profits que faisait cet établissement, et la manière dont il avait obtenu sa charte éveillèrent la cupidité de plusieurs autres entreprises. La nouvelle compagnie des Indes-Orientales avait avec l'ancienne des discussions de rivalité; et toutes deux craignaient de perdre leur privilège. Pour s'assurer le sien, la nouvelle compagnie prit les devans, et offrit au gouvernement de lui prêter 2,000,000 £ à 8 p. 0/0, à condition que ce capital serait remboursable avant l'expiration de sa charte en 1711. Le Trésor était trop épuisé pour refuser; ce prêt eut lieu aux conditions stipulées.

Outre les emprunts que nous venons d'indiquer, et qui ne pouvaient s'éteindre que par le remboursement du capital, le gouvernement de Guillaume en contracta d'autres d'une nature différente. Nous voulons parler des annuités : nouvelle combinaison qui fut accueillie avec faveur. Le gouvernement s'engageait à faire annuellement, pendant un nombre d'années déterminées, des paiemens qui comprenaient les intérêts de la somme prêtée et le remboursement d'une partie de cette somme. Cependant la plus grande partie des annuités,

(1) Note du trad. Comme Daniel De Foë, généreux défenseur de Guillaume, Patterson mourut pauvre et ignoré; comme l'auteur de *Robinson*, il a été oublié de ses contemporains et flétri par l'histoire. Mais les œuvres de ces deux hommes de génie ont triomphé de l'injustice de leur époque. La popularité de *Robinson* s'est chargée de transmettre à la postérité le nom de De Foë, comme les Banques d'Angleterre et d Ecosse, toujours florissantes, perpétueront le souvenir de Patterson leur fondateur. Patterson, après avoir fourni à Guillaume une arme si puissante et si efficace, après avoir créé les banques d'Angleterre et d'Ecosse, ne reçut pour prix de ses services que froideur et dédain. Blessé de cette conduite, il s'exila lui-même et alla fonder avec quelques Ecossais une colonie sur les côtes de l'Isthme de Darien, où l'ingratitude de son maître l'attendait encore. Les gouverneurs des colonies anglaises reçurent l'ordre de ne point protéger la colonie nouvelle, et Patterson, après avoir inutilement lutté contre la mauvaise fortune, mourut de misère et de désespoir.

qui aujourd'hui s'élèvent à une somme considérable, ont été concédées comme un avantage collatéral au créancier de l'état, qui recevait en outre une inscription portant trois, quatre ou cinq pour 0/0 d'intérêt.

Lors de la consolidation de la dette, l'intérêt légal était de 6 p. 0/0; en 1714 il fut réduit à 5 p. 0/0; mais attendu le peu de stabilité que présentait le gouvernement, les emprunts qu'il contracta le furent à un taux bien au-dessus de l'intérêt légal. En 1692, on essaya d'emprunter un million sterling sur les annuités de quatre-vingt-dix-neuf ans; l'intérêt devait être de 10 p. 0/0, pendant les huit premières années, et de 7 p. 0/0, pendant les années suivantes. Malgré ces avantages pour le prêteur, le trésor avait, à cette époque, si peu de crédit, qu'on ne put se procurer qu'une somme de 881,000 £, à ces conditions extravagantes. Les emprunts contractés pendant les guerres de Guillaume III ne le furent jamais à moins de 8 p. 0/0, et souvent beaucoup plus haut; il en fut de même sous la reine Anne.

Depuis ce dernier règne, le trésor a fait très peu d'emprunts en rentes viagères ou à termes. Les longues annuités, qui expirent en 1860, furent créées en 1692. On se procura près d'un million, au moyen d'annuités de quatre-vingt-dix-neuf ans, portant intérêt à 10 p. 0/0 jusqu'en 1700, et à 7 p. 0/0 ensuite, avec le bénéfice de la survivance pour les prêteurs, jusqu'à ce qu'ils fussent réduits à un nombre déterminé. Les courtes annuités eurent lieu l'année suivante; elles donnèrent encore un million sterling.

Cependant Guillaume paraissait oublier que ses seuls droits au trône venaient du vœu de la nation et de l'élection populaire. Il ne songeait plus au *bill des droits* que lui avait imposé l'accord unanime des whigs et des tories. Il desirait conserver des forces permanentes, il voulait maintenir en Europe la balance des pouvoirs, et il avait encore à satisfaire son ressentiment particulier contre Louis XIV. Mais pour tout cela il fallait de l'argent; et pour en avoir, de nou-

veaux moyens devenaient à chaque instant nécessaires. Tous les modes d'emprunts furent tentés : aucun ne réussit. Le chancelier Montagüe eut l'idée de créer des bons de l'échiquier. Ces *bons* ou *bills* parurent pour la première fois en 1696, et furent accueillis avec assez de faveur. Depuis cette époque, leur émission a été périodique, et depuis cette époque aussi date notre dette flottante. Cependant ce moyen ne suffisait pas encore ; il eût été même dangereux d'en faire un trop grand usage. On établit des loteries auxquelles les primes les plus exorbitantes furent attachées. Le résultat de ces mesures imprudentes était facile à prévoir. Le crédit public baissa tellement que, sur les cinq millions sterling accordés par le parlement pour les frais de la guerre, on ne put en réaliser que deux et demi. La somme des emprunts faits sous ce règne, depuis le 5 novembre 1688 jusqu'au 25 mars 1702, s'éleva à 44,100,795 £, mais le trésor ne put réaliser que 34,034,518 £. Cependant, comme une grande partie de ces emprunts fut remboursée, grâce à la sage et prévoyante administration de Guillaume, la dette nationale se trouva réduite à 16,394,702 £ lors de l'avènement de la reine Anne ; mais l'intérêt annuel était encore de 1,310,942 £ ; c'est-à-dire de plus de 8 p. 0/0.

On vit alors les whigs, qui jusque-là s'étaient opposés à la guerre, en devenir tout-à-coup les partisans les plus outrés. Vainement le parti tory, à la tête duquel se trouvait Rochester, cousin de la reine, employa-t-il contre eux son pouvoir : les whigs gouvernaient la reine par l'intermédiaire de sa confidente, la duchesse de Marlborough ; et la guerre fut déclarée en même temps à la France et à l'Espagne. Cette déclaration de guerre fit prévaloir les plans financiers les plus ruineux. Le système des annuités fut remis en vigueur dans toute son extension : on accorda des annuités de 90 ans pour quinze années d'achat (une année d'achat correspond à une année d'intérêt) ; ainsi, l'intérêt étant à 5 p. 0/0, on obtenait pour 75 £ un coupon de 100 £. Ce ne fut pas assez

encore : aux annuités à longs termes, succédèrent les annuités à vie; l'annuité placée sur une tête fut fixée à neuf années d'achat; sur deux têtes à onze; sur trois à douze; en raison des chances d'extinction plus probables d'un ou de deux des rentiers. Ces opérations furent désastreuses pour le crédit public. En 1710, les inscriptions de la dette nationale perdaient 40 p. 0/0; mais la banque, dirigée par un homme habile, tira parti de cette situation pour augmenter ses profits et prolonger son monopole : elle prêta au gouvernement 400,000 £ sans intérêt, à condition qu'il lui serait permis d'augmenter son capital et de conserver son privilège; cet acte de patriotisme décida la Compagnie des Indes Orientales à en faire autant; elle offrit un prêt de 1,200,000 £ aux mêmes conditions. Ces offres furent acceptées avec reconnaissance.

Cependant toutes ces sommes ne tardèrent pas à être dévorées par les guerres impolitiques dans lesquelles l'Angleterre se trouvait engagée; le jeu devint alors la dernière et la plus puissante ressource du gouvernement. On institua des loteries dont chaque billet donnait un capital égal à la somme prêtée avec jouissance des intérêts à 6 p. 0/0; mais les billets gagnans avaient droit à un excédant de capital qui greva le trésor d'une perte considérable. Le montant de l'emprunt obtenu au moyen de ces loteries s'éleva à 9,000,000 £; et l'état se constitua débiteur de 11,728,910 £. Il est vrai qu'à cette époque on commençait à considérer la dette publique comme une charge perpétuelle, et à jamais imposée au pays; aussi s'occupait-on peu des conditions auxquelles les capitaux étaient obtenus. D'ailleurs les victoires de Marlborough ne pouvaient être achetées trop cher.

C'est en 1711, que fut installée la *Compagnie des Mers du Sud*. Voici à quelle occasion : il existait un arriéré considérable sur les fournitures de la marine; pour indemniser les principaux intéressés, on les autorisa à former une compagnie avec le privilège exclusif du commerce sur les côtes orientales et occidentales de l'Amérique. Au moyen de 500,000 £ que les

entrepreneurs avancèrent à l'état, ils obtinrent tout ce qu'ils voulurent. On n'était pas difficile alors ; car dans les opérations, dirigées par le trésor, le gaspillage fut tel, que la Chambre des Communes signala l'omission faite dans les comptes d'une somme de 20,000,000 £. Au milieu de toutes ces dilapidations les spéculateurs seuls s'enrichissaient ; mais aussi tout le monde avait soin de spéculer. La fureur du jeu s'était emparé de la nation. « Tout le monde est joueur », s'écrie Pope dans son admirable *satire :*

. . . . . . Qui ne joue à la rente :
L'homme d'état subtil, le patriote ardent ;
Et la jeune duchesse et son vieil intendant?
Le juge est *coulissier*. L'évêque sous sa mitre,
Rêve à sa *fin de mois* bien plus qu'à son chapitre :
Et pour gagner trois francs que bien souvent il perd,
Le petit-fils des Preux se cloue au tapis verd (1).

Les gentilshommes de la cour, les amis de la reine entretenaient auprès du duc de Marlborough des agens, qui leur envoyaient fidèlement les bulletins des victoires ou des défaites du héros. On jouait alors à coup sûr. Les courtisans doublaient, triplaient leur fortune en un clin-d'œil, et ils éclipsaient ensuite, par leur luxe, tous ceux qui avaient rendu de véritables services à l'état. Grâce à toutes ces manœuvres le capital de notre dette s'éleva, à la paix, à 52,000,000 £.

C'est dans cette situation que se trouvaient nos finances lorsque Georges Ier prit les rênes de l'état. Le règne pacifique

(1) Voici le texte des vers, dont nous donnons plus haut l'imitation.

Statesman and patriot ply alike the stocks,
Peeress and Butler share alike the box,
And juges job, and bishops bite the town;
And mighty dukes pack cards for half a-crown.

de ce prince s'écoula en arrangemens financiers de toute nature. On avait tenu jusqu'alors un compte distinct pour chaque emprunt, et pour les fonds qui lui étaient assignés : cette méthode parut défectueuse parce que le produit de certaines branches du revenu affectées au service de la dette était parfois insuffisant, tandis que d'autres offraient de l'excédant ; d'ailleurs la multiplicité des fonds produisait une confusion inévitable. On se décida donc, quelque temps après la paix d'Utrecht, à réunir toutes les branches du revenu pour en former quatre *fonds* distincts. L'*aggregate fund*, établi en 1714, fut consacré au paiement des intérêts dus à la Banque d'Angleterre, et aux dépenses de la liste civile. Le *general fund*, créé en 1716, fut destiné à payer les intérêts des annuités de la Compagnie de la mer du Sud. Quant au *South-Sea fund*, créé quelques années auparavant, il continua à servir les intérêts du capital prêté par cette même compagnie. Chacun de ces fonds opérait isolément et servait la portion de la dette qui lui fut réservée ; enfin, pour établir plus d'ordre et d'économie, la gestion de la dette passa de l'Échiquier à la Banque d'Angleterre : nouvelle faveur qui accrut encore le bénéfice de la Banque, quoiqu'elle se contentât d'un abonnement bien inférieur (4000 £) à la dépense que faisait l'échiquier. Depuis, cette organisation n'a été que très légèrement modifiée.

De cette époque date aussi l'établissement du premier fonds d'amortissement (*sinking fund*), pour le rachat du capital de la dette et le paiement des intérêts antérieurement échus. Décevante illusion qui témoigne néanmoins des bonnes intentions de ceux qui s'y livrèrent. L'auteur de ce projet fut lord Stanhope : il voulait, au moyen d'une dotation très faible, relativement au capital emprunté, mais qui agirait avec la puissance de l'intérêt composé, parvenir à éteindre toutes les dettes du royaume. Le temps et les ministres se sont chargés de prouver l'inefficacité de cette mesure ; mais à cette époque elle agit fortement sur les esprits. Le fonds d'amortissement, composé de l'excédant des trois fonds princi-

paux dont nous venons de parler, ne devait être détourné de son emploi *pour aucun autre usage, dessein ou intention quelconque.* Pendant quelques années cette nouvelle machine fut l'espoir de la nation; mais en 1732 elle fut sacrifiée au desir qu'avait sir Robert Walpole de se rendre agréable aux whigs en soulageant le pays du poids de la taxe territoriale. En 1733, plus de 500,000 £ furent enlevées au fonds d'amortissement, et entrèrent dans les subsides de l'année; en 1735, le fonds lui-même était engagé.

Mais de toutes les opérations financières entreprises sous ce règne, la plus importante fut la réduction de l'intérêt de la dette nationale. La paix avait fait baisser le taux de l'argent, l'état avait mis quelque exactitude à satisfaire ses engagemens, et la confiance renaissait. L'intérêt de la dette, qui primitivement avait été fixé à 8 p. 0/0 sous le roi Guillaume, et à 6 p. 0/0 sous la reine Anne, put être réduit d'abord à cinq et ensuite à quatre sans rencontrer la moindre opposition. Voici quel fut le résultat de cette mesure : en 1714, le principal de la dette nationale s'élevait à 52,000,000 £, et le montant des intérêts à servir était de 3,351,000 £. Vingt-trois ans après, sans que le principal de la dette eût été notablement diminué, le chiffre de l'intérêt se trouva réduit à 2,217,000 £. La conversion avait donc produit au trésor une économie de plus d'un million sterling.

Le règne de Georges II présenta une alternative continuelle de guerres et de paix; aussi le crédit public, intimement lié à la destinée des empires, suivit toutes ces vicissitudes. Pendant les douze années de paix, la dette fut réduite de 5,137,600 £; et l'intérêt annuel, de 253,500 £. Le crédit public jouissait à cette époque de la plus grande faveur. En 1737, les 3 p. 0/0 furent cotés à 107, et le ministère profitant de ces heureuses circonstances, présenta un bill pour convertir le 4 p. 0/0 en annuités à 3 p. 0/0. Mais les jacobites, qui se donnaient le titre de parti national, firent rejeter ce bill. Erreur fatale! En moins de quelques mois la situation prospère

du trésor changea de face : la guerre d'Espagne, la désastreuse expédition de Carthagène et les conceptions ruineuses du ministère Walpole, suffirent, non-seulement pour dévorer les économies déjà faites, mais encore pour augmenter d'un tiers le chiffre de la dette qui existait au commencement de ce règne. A la paix d'Aix-la-Chapelle, la dette publique s'élevait à 76,138,858 £. Aussi, de toutes parts éclataient les reproches les plus amers. « Nos troupes bien vêtues et nos flottes bien équipées, écrivait lord Lyttleton, même avant que ce résultat fût connu, donnent sans doute un caractère de grandeur à la nation; mais il est impossible de ne pas s'effrayer de notre avenir, quand on sait que nous devons plus de 50,000,000 £, et que nous avons été forcés d'employer notre fonds d'amortissement, non à rembourser nos dettes, mais à payer cette grandeur apparente, tandis que, dans presque toutes les parties de l'Angleterre, le fardeau des taxes pèse si lourdement sur les propriétaires fonciers, que ceux qui n'ont rien de la cour peuvent à peine soutenir leurs familles. »

Pendant la première guerre de Georges II, les emprunts furent réalisés à 3 p. 0/0 et au pair; l'insurrection écossaise fit bientôt élever ce taux. « Les sommes levées par le parlement, écrivait lord Bolingbroke, depuis 1740 jusqu'à 1748, montent à 55,522,159 £, chiffre qui paraîtra incroyable aux générations à venir, et qui l'est même pour la génération présente ! » Qu'aurait-il dit, s'il eût su que, dans la seule année de la bataille de Waterloo, cette somme devait être plus que doublée? Cependant M. Pelham ne se découragea point; aussi habile financier que bon patriote, il sut profiter de quelques années de paix, pour réduire la plus grande partie des obligations de l'état au plus bas intérêt connu. Cette tentative eut un plein succès. Chose remarquable! pendant que la banqueroute était imminente dans la plupart des états du continent, un ministère anglais, sans commotion, sans soulever le moindre murmure, par la seule confiance qu'il inspirait, put diminuer de deux cinquièmes les obligations de l'état. Depuis

cette époque elles furent désignées sous le nom de 3 p. 0/0 consolidé. L'acte du parlement qui sanctionnait cette mesure (1749) décida que tous les créanciers de l'état, qui consentiraient à la réduction à 3 p. 0/0 après le 25 décembre 1757, jouiraient de 4 p. 0/0 jusqu'au 25 décembre 1750, et de 3 1/2 jusqu'en décembre 1757. La plupart des créanciers acceptèrent ces offres, et le peu de récalcitrans qui restaient donnèrent leur adhésion l'année suivante.

Toutefois, même sous cette nouvelle forme, la dette continuait à inspirer les plus vives terreurs et à être l'occasion de prophéties menaçantes. On pensait que la dette ne pouvait pas dépasser 100,000,000 £, sans que la banqueroute ne fût immanquable. « Quant à nous, ajoutait un publiciste de l'époque, nous ne voyons pas, si nous dépassons 75,000,000 £, où nous pourrons nous arrêter ». Le temps se chargea bientôt de résoudre cette question. Comme les dernières années du règne de Georges II furent remplies par des guerres onéreuses, la dette fit de rapides progrès. Pour obtenir avec plus de facilité des souscriptions, on avait adopté le mode des primes et des bonifications accordées sur le montant de chaque emprunt. Ainsi, sur l'emprunt de 1756, on accorda un intérêt additionnel de 1 1/2 p. 0/0; sur celui de 1757, une annuité à vie de 1 p. 0/0; sur celui de 1758, un intérêt additionnel de 1 1/2 p. 0/0 pour 24 ans; sur celui de 1759, un intérêt de 3 p. 0/0 pour 9 ans; et sur ceux de 1760 à 1762, diverses bonifications.

Rien, par malheur, n'est plus facile que de faire voir que l'intérêt public a été presque constamment compromis par l'ignorance de l'administration, qui sacrifiait follement l'avenir au desir d'obtenir un petit avantage immédiat. A cet égard, elle n'a pas montré plus de lumières, pendant la guerre de la révolution française, que pendant celle d'Amérique. Par exemple, en 1798, le trésor négocia 13,000,000, £ (325,000,000 fr.) à des conditions encore plus extravagantes que celles dont nous venons de parler. Pour chaque somme

de 100 £, il reconnut au prêteur : 1° 175 £ de 3 p. 0/0; 2° 20 £ en 4 p. 0/0; et enfin, une annuité de 6 sh. pour 62 ans 3/4; en d'autres termes, il constituait un intérêt de 6 £ 1 sch., en même temps qu'empruntant à 3 et à 4 p. 0/0, il se mettait dans l'impossibilité de réduire la charge annuelle résultant de l'intérêt, autrement qu'en payant le double de la somme qu'il avait reçue. L'époque à laquelle ce funeste marché fut conclu était sans doute un temps de crise, et il fallait, pour tenter les prêteurs, la séduction d'une prime proportionnée aux circonstances; mais en créant des 6 1/2, ou même des 7 p. 0/0, on les aurait sans peine décidés à se présenter; et comme, dans notre hypothèse, il n'y aurait pas eu de capital fictif, dès que la crise aurait cessé, rien n'eût été plus facile que de réduire la charge annuelle.

Quelque pernicieux que fussent les effets de ce système fatal, la fascination de nos ministres des finances était telle que, lorsqu'en 1815 on ouvrit l'emprunt de 27,000,000 £ (675,000,000 fr.), on donna aux souscripteurs, pour chaque somme de 100 £: 174 £ en 3 p. 0/0, et 10 p. 0/0 en 4, produisant ensemble un intérêt de 5 £ 12 sh. Le système de reconnaître au prêteur un capital plus considérable que la somme versée au trésor remonte au temps de la reine Anne; mais il n'a reçu de grands développemens que pendant la guerre terminée par le traité d'Aix-la-Chapelle, et pendant celles que nous avons soutenues depuis 1793 contre la France. Durant cette dernière époque, les emprunts ont produit au trésor 396,352,206 £, et cependant un capital fictif de 173,028,782 £, faisant près de 50 p. 0/0 en sus des sommes reçues, a été créé en faveur des souscripteurs. Mais poursuivons le cours de notre histoire.

Lors de l'avènement de Georges III, la dette s'élevait à 146,000,000 £. Pendant ce règne, ou du moins depuis 1763 jusqu'en 1775, l'Angleterre fut en paix; le gouvernement profita de cette situation favorable pour s'occuper sérieusement de réduire cette masse, déjà effrayante. Pendant les

deux années qui précédèrent le renouvellement de la guerre, on suivit activement le système de consolidation. Une grande partie des 4 p. 0/0 et des engagemens de la marine fut payée en 1766, au moyen d'un arrangement fait avec la Compagnie des Indes orientales. Le surplus des 4 p. 0/0 créés en 1763 fut aussi racheté en 1768 ; et en 1770, on remboursa les 3 1/2 pour 0/0 créés en 1756. En 1772, on amortit 100 millions et demi de fonds de diverses espèces, et la même opération eut lieu en 1775. La dette se trouvait à cette époque réduite de 10,739,793 £, et l'intérêt annuel de 364,000 £ seulement.

Cette heureuse progression fut arrêtée par la guerre impolitique et funeste que couronna l'émancipation de nos colonies d'Amérique, le ministère refusa la contribution qu'elles offraient pour l'extinction de la dette, et aima mieux l'augmenter encore par des emprunts. L'amortissement, si sagement pratiqué, fut discontinué. En 1770, on créa cinq millions de 4 p. 0/0, on y ajouta six millions l'année suivante, et sept autres millions à 3 p. 0/0 l'année d'après. En 1780, on créa 12 millions de 4 p. 0/0 et 2 millions de 3 p. 0/0. Enfin, la guerre se termina en 1783, par un emprunt de 12,000,000 £. Grâce aux termes défavorables des emprunts, aux capitaux fictifs, aux longues annuités, etc., la dette publique, vers la fin de la guerre d'Amérique, s'était accrue de 102,541,819 £; et l'intérêt annuel de 3,843,084 £!

C'est alors que Pitt fut choisi pour soutenir le vœu populaire qui s'élevait avec force contre un tel état de choses. Il fut chargé de présenter un bill de réforme, de terminer la guerre et de réduire la dette. Nous allons voir comment il répondit à la confiance publique.

Avec la guerre avait cessé le stimulant artificiel qu'elle entretenait. Les imaginations s'alarmèrent, une terreur panique se déclara, et les fonds tombèrent à 54. Pitt ne perdit point courage. Price le soutenait de ses illusions, Price qui avait conçu déjà des projets si merveilleux d'amortissement, forma alors un plan nouveau dont la base était l'addition d'un intérêt com-

posé. Le fonds d'amortissement fut doté d'une somme d'un million st., dotation destinée à s'accroître encore par la force de l'intérêt composé jusqu'au moment où on aurait atteint 4,000,000 £. Pitt s'empressa d'adopter ce plan. Il y consacra l'excédant des dépenses de l'année qui s'élevaient à environ 900,000 £, et compléta un million au moyen de quelques nouveaux impôts.

Ainsi fut établi ce nouveau fonds d'amortissement (1786). Ses effets semblèrent, pendant quelque temps, devoir réaliser les vœux les plus ardens des amis de la réforme. Ce n'était qu'une déception, mais jamais déception ne produisit des résultats plus étonnans; les fonds s'élevèrent aussitôt à 76, c'est-à-dire de 26 p. 0/0. Non content de ce premier fonds, Pitt en créa dans la même année un second qui fut nommé *fonds consolidé*. Il était formé du produit des taxes réunies sur les maisons, les fenêtres, les voitures, les domestiques, les colporteurs, etc. Dès ce moment, toutes les annuités dues aux créanciers de l'état furent déclarées rachetables. Malgré de si brillantes espérances, la dette n'éprouva dans un espace de sept années qu'une réduction insignifiante de quatre millions et demi environ. Toutefois, cet état de choses ne fut pas de longue durée. Pitt, qui avait conclu naguère avec la France le traité de commerce le plus libéral, changea tout-à-coup de principes. Il fit mettre embargo sur les navires français, força les navires neutres, dont les chargemens étaient destinés pour la France, à se diriger sur d'autres points; et par ses mesures violentes obligea la Convention nationale à déclarer la guerre de 1793. Avant cette déclaration les fonds s'étaient élevés à 96, moins par l'effet de l'amortissement qu'à cause de l'état prospère de l'agriculture et de l'industrie. Bientôt les emprunts succédèrent aux emprunts. Comme l'Angleterre s'était, en quelque sorte, placée à la tête des puissances européennes armées contre la France, celles-ci recoururent à elle pour se procurer l'argent dont elles avaient besoin. Les victoires de la République ruinèrent un grand nombre de

maisons contractantes, le crédit devenait de plus en plus rare, et les partisans de la guerre les plus prononcés commencèrent à désespérer du succès de la lutte. Le gouvernement, pour sortir d'embarras, songea à faire un emprunt forcé; mais le public n'eut pas plutôt connaissance de ce projet que des livres furent ouverts et qu'en quatre jours 18,000,000 £ furent souscrits. Cet emprunt prit le nom d'*Emprunt de loyauté*. Pour juger jusqu'à quel point ce titre était mérité, il faut savoir que le gouvernement, outre un *boni* qu'il accorda pour les 18 millions, établit 20,124,843 £ à 5 p. 0/0, hypothéqués sur le revenu national, pour 1,006,243 £ d'intérêt. Toutefois, le 3 p. 0/0 tomba à 47, et le crédit public ne put se rétablir que par la mesure efficace mais impopulaire de la taxe sur les revenus.

A l'époque où les armées françaises occupaient l'Italie, l'Angleterre s'imposa la tâche chevaleresque de relever les armées vaincues. Pitt s'adressa à la Banque pour obtenir des secours; mais, soit défiance, soit calcul, la Banque sut résister à ses demandes exagérées. Efforts, promesses, flatteries, le ministère mit tout en usage. Les directeurs, refusèrent obstinément. Pitt, ne pouvant enlever la position, résolut de la tourner. Il ne pouvait obliger les directeurs à donner ce qu'ils prétendaient ne pas avoir; mais il les força à faire connaître leur situation. Il en résulta la certitude que les comptes de la Banque offraient une balance de 3,826,899 £ disponibles. Aussitôt parut un acte de restriction défendant à la Banque de faire ses paiemens en espèces. L'or de la Grande-Bretagne se répandit sur tout le continent, et les billets de la Banque devinrent, dans les Trois-Royaumes, le seul signe des échanges. Quels que soient les jugemens divers qu'on ait portés sur cet acte, il est certain qu'en raison des circonstances difficiles où se trouvait alors l'Angleterre, il était impossible de prendre une mesure plus hardie et plus décisive. Le succès se chargea de la justifier. L'acte n'imposait la restriction que jusqu'au 24 juin 1798; mais la

prohibition, de temporaire qu'elle était d'abord, fut prolongée d'année en année pendant vingt-quatre ans.

Toutefois, il faut le dire, cette mesure eut une influence bien funeste sur les progrès de la dette. Les directeurs de la Banque, dispensés de payer en numéraire, se trouvèrent en état de seconder le ministère dans tous ses projets : aussi vit-on les opérations les plus désastreuses se développer sur une vaste échelle. La Bourse prêta son appui au mouvement ; la Banque accrut sa circulation d'une manière démesurée, et les bons du trésor, jusque là émis avec modération, furent créés par onze et douze millions sterling à-la-fois. Ces manœuvres d'agiotage remplirent tout l'intervalle de 1793 à la paix. Dans cette période, les emprunts dépassèrent toute mesure. En 1800, pour les 20 millions qui furent souscrits, on créa 32,185,000 £ de consolidés et de 3 p. 0/0 réduits. L'année suivante, on emprunta l'énorme somme de 49 millions, à laquelle on doit ajouter 11 millions de bons du trésor, ce qui donne un chiffre de plus de 60 millions, et l'année d'après on créa encore 33 millions. L'histoire de nos finances, à cette époque, est trop douloureuse pour être retracée. Chaque mer fut balayée ; chaque nation fut successivement à notre solde, des armées anglaises furent échelonnées sur tous les points du continent. Mais au moment de notre triomphe définitif, plus d'un patriote sincère s'effrayait en pensant que ce succès avait été acheté au prix d'une dette de huit cents millions sterling (20,000,000,000 fr.) en capital, dont l'intérêt annuel s'élevait à trente-deux millions st. (800,000,000 fr.) ; telle était notre position à la fin de l'année que signalèrent les succès de Waterloo. Arrêtons-nous un instant pour examiner les effets de cette crise.

La transition soudaine de l'état de guerre à l'état de paix eut les mêmes résultats qu'elle avait déjà eus en 1783 et en 1802. La réduction annuelle de 44 millions sterling que subissait tout-à-coup le budget des dépenses produisit un malaise général. Beaucoup d'artisans que la guerre avait soutenus n'eu-

rent plus d'ouvrage; le licenciement des soldats et des matelots peupla les campagnes d'une foule oisive, et le monopole que les nations alliées avaient concédé à l'Angleterre fut détruit. D'un autre côté, lorsque la Banque eut repris ses paiemens en espèces, la révolution qui s'opéra dans la valeur des signes d'échange ne fut pas moins funeste. Pendant la guerre, les billets de la Banque transformés en papier-monnaie avaient subi une dépréciation considérable; l'once d'or ne valait pas moins de 5 £ 6 shel. 4 d. en billets de Banque, tandis que si leur cours eût été au pair, elle n'eût valu que 3 £ 17 shel. 10 d. Ainsi, 100 £ en billets de banque ne valaient en or que 73 £ 4 shel. 9 d. : en d'autres termes, le papier-monnaie perdait à peu de chose près 27 p. 0/0. Les impôts avaient été réglés d'après ce taux, et les fermiers, se fiant sur la durée de la dépréciation de la monnaie courante, qui se trouvait presque entièrement composée de billets de banque, n'avaient pas songé à ne s'engager à payer, pour les baux à ferme, qu'une somme proportionnée à la valeur nominale du papier-monnaie.

Tant que le cours du papier-monnaie fut au-dessous de la valeur qu'il représentait, les fermiers purent payer leurs loyers, parce qu'ils vendaient leurs produits sur le pied de leurs engagemens, mais lorsqu'après la paix, la Banque eut retiré de la circulation une grande partie de ses billets, la valeur de ceux-ci ayant augmenté, le prix des marchandises baissa en proportion. Les fermiers, qui recevaient pour leurs produits une moins grande quantité de papier qu'auparavant, ne purent pas continuer à payer leur rente, parce que leurs contrats les obligeaient à payer en valeurs réelles, des quantités stipulées en raison de valeurs nominales. Celui qui s'était engagé à donner pour un champ ou pour une maison 100 £ de loyer, en papier-monnaie, lorsque cette somme ne représentait que 73 £ 4 shel. 9 d., en numéraire métallique, était obligé de payer, quand le papier eut repris toute sa valeur, 100 £, en papier, qui alors valaient exactement 100 £ en or. Les impôts et les traitemens des fonctionnaires publics, qui

avaient été fixés en raison de la dépréciation des billets de la Banque, furent payés de la même manière, quand ce papier eut repris toute sa valeur; aussi, c'est avec raison que l'on peut dire que dès 1815, les impôts de la Grande-Bretagne augmentèrent de 27 p. 0/0 ainsi que le traitement des employés du gouvernement. Les contribuables, déjà grevés d'un poids énorme, à cause de l'accroissement de la dette publique, furent obligés de supporter, bon gré mal gré, cette nouvelle charge. On ne pouvait d'ailleurs recourir à aucun moyen légal pour faire cesser un mal produit par la hausse de la valeur du papier-monnaie; l'origine en était tout-à-fait inconnue. Les classes lésées ne parvenaient même pas à découvrir le principe de leur infortune; car comme il n'existait d'autre instrument des échanges que le papier, elles pensaient que sa valeur était inaltérable et qu'il n'y avait que celle des marchandises qui avait pu varier. Erreur bien grande! la seule chose dont la valeur eût baissé, pendant tout le temps de la guerre et qui avait augmenté après la paix, c'était le papier-monnaie. Ces fluctuations eurent pour résultat d'entraîner la banqueroute de la plupart des fermiers, d'étendre la plaie du paupérisme, et de faire éprouver à l'agriculture des pertes incalculables.

Cette détresse frappa vivement l'administration : on songea à atténuer le mal en donnant plus de stabilité au mouvement des fonds, et les opérations financières qui, pendant tant d'années, n'avaient eu pour but qu'une monotone accumulation d'emprunts furent conçues d'après un système d'économie rigoureuse mais étroite. Les besoins du trésor étaient moins urgens; et la confiance s'établissait avec la paix. Au lieu de profiter de la dépréciation des fonds publics, pour opérer des rachats considérables, on aima mieux en élever le cours afin de réaliser avec plus de facilité quelques conversions : mesures timides qui palliaient le mal sans le guérir radicalement. Le chancelier de l'échiquier, d'accord avec la Banque, fit monter en peu de temps la valeur des effets publics de 20 p. 0/0. Les fonds, qui étaient à 62 en 1816, furent cotés

à 79 au commencement de 1817, et le ministère mit à profit cette circonstance pour diminuer l'intérêt des bons du trésor de 5 1/4 à 3 1/4.

Les fautes et les entraînemens de Pitt se révélaient de toutes parts. Comme nous l'avons vu, chaque emprunt, outre un intérêt souvent élevé, avait été consenti avec une prime collatérale, qui grossissait de 30 à 50 p. 0/0 le capital réellement emprunté. Il ne suffisait donc pas d'opérer la réduction sur le capital, au moyen de la caisse d'amortissement; il fallait aussi profiter de l'amélioration de nos finances pour réduire le taux de l'intérêt. On proposa d'abord de réduire le 5 p. 0/0 en 4 p. 0/0. La Banque possédait une masse considérable de métaux précieux; elle avait plus de 13 millions dans ses coffres! Elle accrut encore l'émission de ses billets; et en quelques mois elle se trouva en mesure d'appuyer la conversion. Ainsi, par l'accord du ministère et de la Banque, 149,000,000 £ à 5 p. 0/0 furent promptement convertis en 157,000,000 £ à 4 p. 0/0. Le capital, il est vrai, se trouvait augmenté, mais on réduisait sur les intérêts une somme de 1,222,000 £ par an. Telle fut l'opération de 1822. En 1824, le ministère se trouvant dans la même position, chercha à en tirer les mêmes avantages : 76,806,882 £ à 4 p. 0/0 furent convertis cette fois en une somme égale de fonds à 3 1/2 p. 0/0. Par cette opération, le Trésor économisa 381,034 £ par an, sans accroître le capital de la dette.

Examinons maintenant quelle a été l'action du fonds d'amortissement créé en 1786 sous le ministère de Pitt. Nous avons déjà vu quel avait été le sort de celui de 1716 : dans moins de quinze années, il se trouva absorbé par des dépenses étrangères à son institution. Pitt, en adoptant, en 1786, le système de Price, consacra un million au rachat des fonds publics. A ce million devaient être ajoutés tous les ans les intérêts des fonds rachetés. Ces additions devaient avoir lieu jusqu'à ce que le fonds de rachat fût de quatre millions par an, et Fox fit insérer une disposition,

par laquelle les commissaires furent autorisés à souscrire pour tout emprunt public rachetable au pair. La même disposition les autorisait à continuer l'achat des fonds au-dessus du pair. Par une autre clause, ajoutée en 1792, on décida qu'à l'avenir toutes les fois qu'un ministre contracterait un emprunt en annuités perpétuelles rachetables, il serait tenu de prélever, tous les trois mois sur le produit des fonds consolidés, une somme égale à 1 p. 0/0 du montant des emprunts, et de la mettre à la disposition des commissaires de la dette nationale. Grâce à ces mesures, le fonds d'amortissement prit une grande extension; en 1802 son capital s'élevait à plus de 6,000,000 £.

Comme le revenu donna un excédant considérable, dans le temps qui s'écoula de 1786 à 1792, la dette fut réduite d'environ dix millions et demi (262,000,000 fr.), et cette réduction fut attribuée à la caisse d'amortissement, opérant à intérêt composé, quoiqu'il fût évident qu'elle était uniquement le résultat de la supériorité de la recette sur la dépense. Cependant cette absurde combinaison d'erreurs et de charlatanisme était vantée par tous les partis. C'était à qui, de l'opposition et du ministère, en ferait l'éloge. Le fonds d'amortissement était considéré comme le boulevard du pays, et la déception était si complète et si générale, qu'après une expérience de quatorze années, pendant lesquelles on aurait dû acquérir la conviction de sa nullité, lord H. Petty, en présentant en 1807, son plan de finance, crut devoir proposer de modérer l'amortissement, « afin que le pays ne fut pas inondé de capitaux surabondans, par le remboursement trop prompt de la dette publique! » Nous ne croyons pas que l'histoire du monde offre un second exemple d'une illusion aussi extraordinaire. Si le système de l'amortissement eût renfermé quelque dogme obscur et mystérieux, on pourrait s'expliquer cette espèce de vertige. Mais, dès le principe, il fut considéré comme une chose de calcul; c'étaient les hommes les plus éclairés du pays qui l'avaient conçu; et, pendant un

quart de siècle, ils restèrent sous le charme ; ils croyaient de bonne foi qu'ils diminuaient la dette publique, tandis qu'ils ne maintenaient leur fonds d'amortissement qu'au moyen des emprunts qu'ils contractaient chaque année.

En 1813, Vansittart, qui regardait toujours la dotation de l'amortissement comme insuffisante, proposa de voter un nouveau fonds formé d'un p. 0/0 par an prélevé sur tous les emprunts, même sur les bons du trésor, et il obtint en outre du parlement que lorsqu'un emprunt dépasserait les prévisions de l'amortissement pour l'année où il est contracté, on comblerait l'excédant par un nouveau fonds, formé d'un p. 0/0 des intérêts de l'emprunt qu'il serait destiné à éteindre. Cette nouvelle addition fut sans résultat. Les ministres successeurs de Vansittart eurent moins de confiance que lui dans la puissance de l'amortissement, et ne se firent point scrupule, en 1819, d'en détourner 12 millions. L'année suivante on en prit encore 12 millions, sous le prétexte que, s'élevant à 17 millions, l'amortissement était assez riche. Les mêmes spoliations se renouvelèrent en 1821. Les ministres continuèrent à recourir à cette caisse, jusqu'en 1828, époque où le comité des finances, après l'avoir épuisée, la brisa en déclarant illusoires les emprunts avec amortissement. Le 11 juillet de la même année le parlement confirma cet arrêt en décidant qu'à l'avenir l'amortissement consisterait dans l'excédant du revenu sur les dépenses. Voilà quel a été le résultat définitif des séduisantes combinaisons de Price. Toutes les fois que le gouvernement, pressé par des nécessités urgentes, a voulu sortir d'embarras, il a eu recours à ces dernières ressources, la caisse d'amortissement. « Je n'ai jamais considéré le fonds d'amortissement, disait lord Londonderry à la Chambre des Communes, comme une épargne sacrée, mais seulement comme une réserve disponible que le parlement pouvait employer selon qu'il le jugeait plus convenable, soit aux exigences du moment, soit à assurer la sécurité de l'avenir. »

La portion des emprunts remise aux commissaires du fonds

d'amortissement, depuis 1793 jusqu'en 1817, montait à 188,522,350 £. Les frais d'administration de cette caisse, pendant le même espace de temps, s'élevèrent à 62,968 £, ce qui fait une somme totale de 188,585,318 £; or, comme cette somme fut entièrement empruntée, il en résulta, tous les ans, une charge de 9,771,063 £. Mais les fonds que les commissaires achetèrent avec les 188,385,318 £, donnèrent seulement un dividende de 9,168,233 £. Ainsi, d'un côté, l'état contracta une charge annuelle de 9,771,063 £ par les rachats que les agens de l'amortissement firent sur la place, et de l'autre côté, les rentes, qu'ils acquirent ne produisirent qu'un intérêt de 9,168,233 £. Il résulte de ce calcul que les opérations qui furent faites, pendant la guerre, firent perdre chaque année au pays une somme de 602,830 £ (15,070,750 fr.), qui, placée à 3 p. 0/0, représenterait un capital de 20,894,333 £. (environ 525,000,000 fr.). Depuis la paix, les opérations de l'amortissement n'ont pas été moins funestes.

Cependant, si les opérations de cette machine, toute défectueuse qu'elle est, n'avaient pas été suspendues et détériorées, notre budget se trouverait déchargé aujourd'hui de 20,000,000 £, somme qui aurait balayé à-la-fois toutes les taxes sur le sucre, sur la drèche, sur le thé, dont on nous fait tant de bruit. Que fallait-il pour cela? précisément le même genre de vertu et de courage dont un père de famille a besoin pour relever sa fortune, un emploi religieusement exact des sommes contractées au paiement de ses dettes et un système d'économie soutenu. C'eût été sans contredit un moyen dispendieux; mais, au moins, aurait-il servi à atteindre le but pour lequel il avait été créé. Au reste, les Américains, sans fonds d'amortissement, sans ressources extraordinaires, et malgré les sommes considérables qu'ils ont affectées à leurs travaux d'améliorations intérieures, sont parvenus, durant ces vingt dernières années, à éteindre leur dette, qui s'élevait, en 1816, à 128,000,000 dollars, exemple

remarquable qui atteste la puissance de l'économie et qui justifie pleinement les théories de Hume, de Ricardo et de Hamilton, qui ont soutenu, malgré la prévention de leur siècle, qu'une nation ne peut réellement éteindre sa dette qu'avec l'argent qu'elle se procure, par la supériorité du revenu sur les dépenses.

Cependant, quoique l'un des trois élémens du système de consolidation ait été détruit, ce système n'a pas été entièrement abandonné, une nouvelle opération eut lieu en 1830 : on convertit en 3 1/2 p. 0/0 les 4 p. 0/0, créés en 1822, par la réduction des 5 p. 0/0 dont nous avons parlé. Toutefois, le nouveau fonds n'a été déclaré rachetable que le 5 janvier 1849 Les propriétaires ont eu le choix de recevoir 70 £ des nouveaux 5 p. 0/0, ou 100 £ des 3 1/2 p. 0/0 pour chaque 100 £ des annuités 4 p. 0/0. Cette réduction a reçu le titre de *prospective*, parce qu'à l'expiration du terme stipulé, l'état s'est réservé d'obtenir un dégrèvement égal de l'emploi de 70 £ au rachat d'une action de 5 p. 0/0, et de celui de 100 £ au rachat d'une action de 3 1/2 p. 0/0, chacun de ces fonds étant rachetable au pair. Cette mesure a procuré au trésor un allègement annuel de 750,000 £. Enfin, en 1834, une dernière conversion a été tentée sur une portion de la dette 4 p. 0/0, qui a été réduite en 3, opération qui a produit un bénéfice de 53,000 £. Ainsi, sans le secours du fonds de l'amortissement, le Trésor est parvenu, depuis 1830, à opérer sur les divers services de la dette une réduction totale de 800,000 £ (20,000,000 fr.)

Il est pénible cependant de voir que tant d'efforts et de sacrifices pour réduire la dette nationale, et alléger ainsi les charges publiques, n'aient eu que de si faibles résultats. A la fin de 1835, notre dette s'élevait encore à 780,000,000 £, non compris les annuités, et le service des intérêts avait encore absorbé, au 10 octobre de la même année, la somme de 27,782,345 £ (694,558,625 fr.)

Cette facilité d'emprunter, cette détestable gestion, cette

folle et imprévoyante malversation ont duré plus de cent cinquante ans. Tant qu'il s'est agi d'emprunter, les ministres n'ont reculé devant aucun sacrifice; on ne les a vus timides que lorsqu'il a fallu réparer leurs fautes. De leur côté, les propriétaires fonciers composant les majorités parlementaires, classe profondément ignorante en matière de finances, émerveillés de l'accroissement progressif de leurs revenus, soutenaient toutes les mesures qu'on leur proposait. Cette opulence inattendue, cet afflux subit de capitaux, auxquels ils n'étaient pas accoutumés les enivra. Ils continuèrent à voter des emprunts ridiculement usuraires sans en prévoir les suites funestes. C'étaient eux, détenteurs des fonds publics, possesseurs de rentes qui espéraient recueillir les fruits de cette mauvaise administration. Le peuple devait en subir les conséquences. Mais il faut tenir compte aussi de toutes les niaiseries débitées à la tribune, ou imprimées dans les pamphlets, de toutes les manœuvres frauduleuses inspirées par les directeurs de la Banque, de tous les mensonges et de toutes les mystifications des *taureaux* (1) de la Bourse, employées pendant ces cent cinquante années pour soutenir les illusions du public. Qu'auraient pu dire les plus clairvoyans d'alors contre les supputations magiques de Nathaniel Gould, et contre les calculs visionnaires du docteur Price, qui soutenaient gravement qu'au moyen de leurs fonds d'amortissement et de leurs combinaisons la dette publique pouvait être diminuée quoique l'on contractât de nouveaux emprunts? Qu'aurait-on pu objecter alors contre des chiffres bien alignés, lorsque aujourd'hui, malgré les tristes expériences que nous avons faites, il y a si peu de gens désabusés.

Mais, si l'on nous dit comme on l'a répété tant de fois, que notre système de dette fondée n'a pas eu des consé-

(1) On appelle taureaux (*Bulls*) les coulissiers qui soutiennent à la Bourse par leurs manœuvres la hausse des effets publics.

quences aussi sinistres que semblent l'annoncer nos paroles, nous répondrons que, sans des circonstances heureuses, imprévues, sans les admirables découvertes des Watt, des Arkwright, des Crompton, qui sont venues contrebalancer les désastreux effets de la dette, nous aurions subi le sort des nations qui se sont engagées avant nous dans le système des emprunts. Qu'est devenue l'antique prospérité de Gênes, de Venise, de la Hollande? N'ont-elles pas succombé, ces républiques autrefois si puissantes, sous le poids des taxes extraordinaires que le service de leurs dettes rendait urgentes. Ce fardeau, grossi, accru par les années, n'a-t-il pas comprimé leur essor? n'a-t-il pas épuisé leurs ressources et ne les a-t-il pas livrées ainsi sans défense à leurs ennemis plus robustes qu'elles. Et la France elle-même, qui marche aujourd'hui plus légère que nous, comment pourrait-elle se mouvoir sous le poids de sa dette, sans la honteuse banqueroute du contrôleur Desmarets, sans les friponneries de l'abbé Terray, sans les jongleries de Necker, sans les spoliations des comités révolutionnaires.

Si nous ne pouvons pas nous vanter d'avoir été plus économes que les autres nations, nous pouvons du moins nous glorifier d'avoir été plus honnêtes. Depuis la Révolution de 1688, tous nos engagemens ont été tenus; mais si, au lieu de nous laisser entraîner, par notre système financier, dans des prodigalités sans nombre, nous eussions couvert les dépenses extraordinaires de l'état par des impôts levés dans l'année, nos taxes n'excèderaient pas le dixième de leur montant actuel; la diminution du prix des produits de notre sol ou de notre industrie ne serait pas compensée par des droits équivalens ou supérieurs, les ouvriers industrieux pourraient vivre sans réclamer les secours de leurs paroisses, et le taux des profits ne serait pas en Angleterre au-dessous de celui des autres pays.

(*Statistical Illustrations.*)

Histoire.

LES ASSASSINS DES ROIS,

LEURS PHYSIONOMIES, LEURS MOTIFS ET LEURS MOEURS.

RÉGICIDES DU MOYEN AGE.—MEURTRIERS DE JACQUES Ier ET DE JACQUES III D'ÉCOSSE. —CONSPIRATION DE GOWRIE.—CONSPIRATION DES POUDRES.—GARNET, TRESHAM, CATESBY. — GUIDO FAWKES. — RÉGICIDES FRANÇAIS. — JACQUES CLÉMENT, JEAN CHASTEL, RAVAILLAC, DAMIEN, LOUVEL.—COMPLOTS CONTRE LA VIE DE NAPOLÉON ET DE LOUIS XVIII. — LA SAHLA. — ASSASSINS DE GUILLAUME III, ROI D'ANGLETERRE. — COMPLOT DE CHARNOCK ET DE SIR JOHN PARKINS. — MARGUERITE NICHOLSON, HATFIELD ET FRICK. — ASSASSINS DE GEORGES III ET DE GEORGES IV.

Notre histoire d'Angleterre passe pour la plus sanglante des histoires. On nous a souvent reproché les fréquens assassinats de nos rois, et le rôle important que le bourreau a joué dans nos annales. Cette accusation est-elle juste? Ouvrez les chroniqueurs d'Italie; les princes étaient-ils bien en sûreté dans leurs palais de Florence et de Padoue? Nos voisins de France ont-ils épargné leurs monarques? Chez tous les peuples et à toutes époques, la tête royale est un point de mire pour les balles et les poignards. Les meilleurs rois ont été en butte aux complots les plus acharnés : pas de trône qui ne soit assis sur une mine prête à le faire voler en débris. Un roi résume toujours une masse d'idées, d'opinions et d'intérêts. Quelle tentation offerte aux intérêts, aux opinions ennemies! Tuer tout un système en se débarrassant d'un homme! Une immense conquête, pour un coup de poignard! Le jugemen

et la condamnation de Charles Ier et de Louis XVI ne reposaient pas sur une autre pensée. Symboles, l'un du catholicisme et du gouvernement absolu, l'autre de la vieille monarchie : tous deux ont péri, comme symboles. Mais c'était une illusion de la haine et de l'enthousiasme politique. La mort d'un roi n'entraîne pas la mort d'un système : au contraire, un roi vivant ne peut donner d'existence à un système mort. Les Stuarts ont long-temps survécu à la monarchie absolue qu'ils avaient voulu soutenir et dont la décadence les avait précipités du trône. L'Europe les a vus, ombres du système détruit, traîner leur inutile vie qu'ils dépensaient en intrigues stériles ; et ces fantômes errans de l'impuissance monarchique ont annoncé aux autres monarques l'inévitable sort qui les attendait.

Je doute que l'histoire fournisse un seul nom de roi contre lequel nul complot n'ait été tramé. Louis XIV et Bonaparte ont effrayé les conspirateurs sans les désarmer jamais ; les sévérités des rois sont pour ainsi dire justifiées par l'imminence du danger qui les entoure. Pendant tout le moyen-âge les monarques n'étant que les premiers suzerains, *primi inter pares*, se trouvaient exposés aux trames permanentes de leurs grands vassaux. Le peuple ne se mêlait point de ces affaires; il laissait les chefs de guerre se disputer le pouvoir, l'épée à la main. La conspiration de cette époque était fort simple. Huit ou dix chevaliers traquaient le prince qu'ils voulaient assassiner et le perçaient de leur glaive en le maudissant.

De toutes ces conjurations, la plus dramatique est celle des Pazzi qui égorgèrent un Médicis au pied de l'autel même : les plus affreuses comme les moins connues sont celles dont l'Écosse fut le théâtre. L'assassinat politique n'était alors qu'une lutte d'ambition : le fanatisme ne s'y mêlait pas. On n'avait pas vu naître encore ces terribles figures d'hommes, sacrifiant leur vie à un crime qu'ils regardaient comme nécessaire. Quant à l'assassin rétribué, nature qui se rapporte tout simplement aux bandits italiens, exploitant le meurtre

dans l'espoir d'un bénéfice pécuniaire, il est inutile d'en parler : c'est un crime ordinaire et bas. Les ducs de Guise, qui étaient des demi-rois, ont été souvent exposés, ainsi que les princes d'Orange, à cet assassinat soudoyé : moyen commode en apparence, mais qui imprime une flétrissure mortelle au parti qui l'emploie.

Les annales de l'Écosse sauvage abondent en drames terribles. L'ambition des grandes familles joue alors un rôle sanglant et s'enflamme par le desir de la vengeance. Régner sur un peuple barbare sans être sévère, est impossible : cette sévérité laisse dans les cœurs des germes de haine qui ne manquent pas de se développer. De là les terribles catastrophes dont les annales calédoniennes sont remplies ; inspirations puissantes de Walter-Scott et de son génie. Jacques I[er], l'un des princes les plus éclairés de son temps, poète agréable, musicien distingué, avait blessé par des actes de justice rigoureuse l'amour-propre et l'intérêt de ses nobles. Leur conjuration dirigée par sir Robert Graham, exilé dans les forêts sauvages des Highlands, n'obtint que trop de succès. Il groupa autour de lui ceux qui croyaient avoir à se plaindre de Jacques I[er], entre autres le comte d'Athol et Robert Stuart, entraîna dans son parti les farouches Écossais de son clan et attendit l'occasion favorable. Le couvent des moines noirs, situé dans la ville de Perth, servait de retraite au roi, qui venait y célébrer les fêtes de Noël. Là se trouvaient rassemblés les femmes les plus jolies et les plus vaillans chevaliers du royaume. Ce n'étaient que bals et tournois. Pendant deux mois entiers, la joyeuse cour se livra aux plaisirs que le souverain encourageait. Plusieurs fois, au milieu de ces bals, on avait vu, disent les chroniqueurs, apparaître la figure triste, décrépite et ridée d'une pauvre mendiante qui venait avertir le roi du danger qui menaçait sa vie. En effet, les Écossais de Graham se cachaient dans les bois voisins du monastère : elle les avait vus.

La nuit du 20 au 21 février 1437 fut choisie pour frapper le

dernier coup. La prophétesse se montra : le domestique lui refusa l'accès du couvent. Jusqu'à une heure très avancée, on entendit les violes et les rebecs, le chant des jeunes dames et le rhythme des pas cadencés. Le roi, qui jouait aux échecs, donna le signal du départ, en demandant la dernière coupe d'adieux. Tous les assistans lui firent raison. Déjà les serrures avaient été enlevées par Stuart, petit-fils d'Athol ; déjà les jardins étaient occupés par les trois cents montagnards de Graham. Vers une heure du matin, la cour entière était plongée dans le sommeil : tous les yeux, fatigués de plaisir, s'étaient fermés. Dans la chambre du roi, qui avait quitté quelques-uns de ses ornemens , plusieurs dames causaient encore avec la reine. Un bruit soudain jaillit de la cour intérieure. Voici un frémissement d'armures, un éclat de torches, qui, se glissant le long des corridors, pénètre dans la porte entr'ouverte du cabinet de Jacques Ier, et vient se jouer à ses yeux. Le bruit augmente ; le souvenir de Graham et de sa vengeance traverse l'esprit du roi. Les femmes épouvantées s'élancent vers les portes, qu'elles trouvent dégarnies de tous leurs ferremens. Les fenêtres, munies de gros barreaux de fer, ne permettent pas au roi de s'échapper ; les pas des conspirateurs armés retentissent et se rapprochent.

Jacques se souvient qu'une cave voûtée, de petite dimension, se trouve au-dessous de la chambre qu'il occupe. A l'aide d'un des instrumens du foyer, il réussit à soulever une feuille du parquet et se laisse glisser dans cette espèce de *retrait*, ou de repaire obscur, rempli de débris et d'immondices accumulés. Ce lieu infect avait autrefois vue sur le parc ; mais le roi en avait fait boucher la fenêtre, parce qu'en jouant à la paume il lui arrivait souvent d'y lancer la balle qui s'y perdait. Il resta donc prisonnier dans cet endroit immonde, pendant que ses ennemis , guidés par un domestique infidèle, se dirigeaient du côté de la chambre, où se trouvaient encore la reine et ses femmes. « Voici les traîtres ! » s'écria un jeune page, qui les avait aperçus : un coup de poignard le fit taire.

Catherine Douglas, les entendant s'approcher, et voyant que la porte ouverte leur frayait un libre passage, espère les arrêter quelques secondes par un acte d'héroïsme admirable. Elle passe son bras délicat, son bras de vingt ans, dans les deux morceaux de fer qui avaient servi à maintenir le verrou de la porte. Les assassins trouvent de la résistance, appuient sur la porte, ordonnent que l'on ouvre : on ne leur obéit pas. Ils abattent l'obstacle, brisent le bras de la jeune fille, et marchent sur son corps. Ils cherchent en vain sous les tables, sous les chaises et sous les lits. Le roi ne se trouve plus : ils vont le chercher ailleurs. Jacques, les croyant partis, appelle les femmes de la reine, demande des draps, au moyen desquels il puisse remonter. L'une d'elles essaie de lui obéir et tombe dans le caveau. Alors Chambers, l'un des assassins, se rappela l'existence de la voûte pratiquée sous l'appartement du roi, prit une torche et s'y élança, le poignard à la main. Hall l'y suivit. Le combat qui eut lieu dans cet espace étroit dura plus de dix minutes. Jacques se défendit avec tant de rage, que ses deux adversaires conservèrent jusqu'à leur mort l'empreinte profonde de sa main désespérée. Mais le furieux Graham, à son tour, descendit dans le caveau. Épuisé d'une lutte terrible et longue, Jacques n'avait plus la force de repousser ce troisième adversaire, qui l'insultait sans pitié.

« De grâce, dit le roi, un confesseur, pour le salut de mon âme !

— Pour confesseur tu n'auras que ma dague », et il la plongea dans les entrailles de Jacques.

— Grâce, et je te promets la moitié de mon royaume.

— Tue-le ou nous te tuerons, s'écrièrent les conspirateurs, qui, penchés sur l'ouverture du caveau, surveillaient le progrès du drame. «

Ainsi périt, frappé de plus de seize coups mortels, le prince le plus accompli de son temps. La reine avait pris la uite . Les habitans de Perth s'éveillèrent, accoururent, pour-

suivirent les assassins et en tuèrent quelques-uns. La plupart se réfugièrent dans les Highlands ; le peuple, qui aimait le roi, sut les retrouver et les livrer à la justice. Le supplice que leur infligea la reine, et la vengeance qu'elle tira du meurtre de son époux, ont quelque chose de si étrangement barbare, et témoignent d'un tel raffinement de cruauté, que les lecteurs modernes en supporteraient à peine le détail. Les uns furent promenés à travers la ville, le front entouré d'une couronne de fer rougie au feu ; les autres, suspendus par les aisselles à une estrapade placée sur une voiture, furent brisés sur le sol à coups répétés et broyés par une chute rapide de cent pieds d'élévation. Les tortures de cette époque, tortures dont l'atrocité dépasse l'imagination, furent épuisées ; pendant cinq jours entiers, les lambeaux de chair et les débris de muscles sanglans que le bourreau ne cessait d'arracher avec ses tenailles et de déchirer avec ses pinces, furent le spectacle favori des habitans d'Edimbourg. Ils finirent par se lasser de cette férocité monotone et demandèrent à grands cris qu'on les délivrât du dernier de ces criminels. Le bourreau plongea le couteau dans la poitrine de Graham, en retira son cœur sanglant, le jeta dans un brasier allumé sous les yeux du criminel, et le fit manger à des chiens. Peu de temps auparavant, déjà meurtri, sanglant et respirant à peine, on l'avait forcé de contempler le supplice de son propre fils, écartelé sur la place publique. Vengeances de Cannibales qui inspireraient de la pitié pour les hommes les plus criminels.

La conspiration contre Jacques III ne fut pas moins odieuse, par ses rapports intimes avec un maçon, un serrurier, un tailleur, un maître d'escrime, devenus ses favoris ; ce dernier avait soulevé la colère de sa noblesse. Plusieurs mécontens avaient été décapités. Le duc d'Albany son frère, emprisonné dans le château d'Edimbourg, où demeurait le roi, trouva moyen de s'évader la veille même du jour où le bourreau devait s'emparer de sa tête. Albany ne l'ignorait pas. Dans un repas auquel il invita le gouverneur, le geôlier et ses gardes,

il les enivra tous; les égorgea, aidé d'un de ses domestiques; attacha une corde à l'un des créneaux; fit descendre son valet qui, trouvant la corde trop courte, se cassa la cuisse et eut le courage d'en avertir son maître. Albany courut chercher dans sa chambre des draps au moyen desquels il allongea la corde; descendit sans se blesser; porta sur ses épaules, pendant l'espace d'un mille, son fidèle serviteur qu'il mit en lieu de sûreté; et s'embarqua à New-Haven pour la France. Ce fut le même frère du roi, qui forma à plusieurs reprises les trames auxquelles ce dernier succomba. La mort de Jacques III, dont la plupart des biographies ne donnent point les détails, fut plus odieuse encore, s'il est possible, que celle de Jacques Ier.

Il faut lire dans la Chronique du vieil historien écossais Pittscottie cette scène épouvantable. Après avoir perdu la bataille de Bannockburn, et vu son armée en déroute fuir devant l'armée des conspirateurs, il lança son cheval au galop. Une jeune fille qui puisait de l'eau, effrayée de voir ce cavalier qui venait à elle d'un pas si rapide, jeta sa cruche qui se brisa; le cheval, se cabrant, renversa le roi. On le transporta, presque mourant, chez un meunier voisin auquel il demanda un confesseur. La femme du meunier se mit en route et rencontra précisément trois des ennemis du malheureux roi.

« Où courez-vous si vite, demandèrent-ils à cette femme?
— Je vais chercher un confesseur pour le roi qui se meurt.
— Conduisez-moi près de lui, s'écria l'un d'eux, je suis prêtre.

En effet, on l'introduisit près de Jacques III : il se mit à genoux devant le monarque, en lui disant : « Croyez-vous avoir long-temps encore à vivre, sire?

— Peut-être, si un médecin me soignait; mais auparavant donnez-moi l'absolution!

— » Je ne vous la ferai pas attendre, » s'écria cet homme en lui plongeant son poignard dans le sein. On n'a jamais su le nom de l'infâme, qui remonta à cheval et disparut.

Le moulin de Beatoun où se passa cette scène subsiste encore, et l'on montre aux voyageurs le coin de la chambre où

le roi, étendu sur un lit de paille, a été frappé par le traître.

Au surplus, toutes les conspirations du moyen-âge se ressemblent. Toujours l'ambition des nobles se venge dans le sang : frère contre frère, cousin contre cousin, souvent le fils contre le père. La soif du pouvoir anéantit tout sentiment d'humanité, et l'histoire n'est plus qu'une longue trace de sang versé par la rivalité ambitieuse.

Les annales de la féodalité française sont marquées de ce sceau fatal; redire les conspirations qu'elles renferment, ce serait les copier tout entières. A une adoration presque idolâtre pour ses rois, ce peuple joint une facilité redoutable à les traîner sur la claie, au premier mouvement de colère et de mécontentement. Sous le cardinal de Richelieu, un voyageur anglais s'exprimait ainsi : « Les paroles contre le gouvernement sont plus nombreuses à Paris que les feuilles des arbres dans nos forêts, et plus hardies que le vent qui les emporte. Personne ne s'en fait faute. » Avant que la monarchie préparée par le poignet de fer de ce ministre-cardinal et affermie par Louis XIV, eût pris consistance; quelles luttes sanglantes! Sous les Carlovingiens et les Mérovingiens, sous Isabeau de Bavière et Louis IX! Charlemagne avait combattu son propre fils; le sort des rois est toujours le même. Vers le commencement du XIe siècle, le roi Robert se trouvait à Compiègne avec sa cour; il voulait y passer les fêtes de Pâques. Douze hommes avaient conspiré sa mort; il en fut instruit le jeudi-saint, les fit arrêter, ordonna que la sainte communion leur fût administrée le jour pascal; et réunissant son conseil il les livra tous à la vengeance de ses ministres qui les condamnèrent à mort. Robert se levant alors, déclara que ces hommes qui venaient de recevoir le corps de Jésus-Christ ne devaient point mourir, leur fit grâce, les exhorta à ne plus former de complot contre sa vie et leur rendit la liberté. Robert mourut dans son lit.

Entre ceux que la vengeance, l'ambition, la haine personnelle, la cupidité, poussent au meurtre des rois; et ceux qui,

mus par une idée extraordinaire, sacrifiant leur propre vie, commettent le même assassinat; le philosophe ne peut établir aucune comparaison. Le crime des premiers découle des passions les plus communes de l'humanité; presque toutes les natures en sont capables : un libertin, un lâche, un spadassin, un mari outragé, un amant jaloux, un prince rival, un sicaire payé, s'armeront contre un monarque. La seconde espèce d'assassinat est systématique; une erreur de logique, une série de conséquences péniblement déduites, un enthousiasme, qui dérobe aux yeux de l'énergumène l'horreur du forfait; un mélange de vanité insatiable, de persévérance infatigable et de secret impénétrable, ont caractérisé tous ces monomanes. Observez ces hommes, dont la liste est longue: ils semblent de la même famille; leur physionomie se rapporte à un type commun, leurs vices et leurs qualités sont les mêmes. Ces monomanes de régicide, avec lesquels il ne faut pas confondre les salariés du meurtre ou les ambitieux, mus par l'intérêt, ont entre eux une curieuse analogie. Une sombre concentration de pensées sur un seul objet, un besoin d'assouvir par le sang versé leur passion favorite; la persuasion que l'idée contre laquelle ils s'arment est la ruine et le fléau du genre humain; la certitude, réelle à leurs yeux, que ce fléau, ils le détruiront d'un coup, et que cette idée fatale, ils la tueront : le dévoûment complet à une conviction absurde : tels sont les diagnostics de cette maladie; elle ne se développe que dans le foyer le plus ardent des guerres civiles.

Tels furent Balthazar Gerard, Jean Chastel, Jacques Clément, Ravaillac, Damien en France; tels furent la Sahla, Staabs, assassins de Bonaparte; tels se montrèrent les auteurs de la conspiration des poudres, Garnet, Everard Digby, Winter et Guido Fawkes; quelques-uns des assassins de Guillaume III : enfin, dans ces derniers temps, l'assassin de Kotzebue, Sand; et celui du duc de Berry, Louvel. C'est une race spéciale, dangereuse à la société, dont elle concentre

et couve les élémens les plus terribles, les plus inflammables, les plus féroces; cerveaux sans puissance d'observation exacte et d'abstraction philosophique, mais doués de cette faculté qui attire à soi les influences ardentes et orageuses, se les assimile, s'en pénètre, s'enivre de leurs ardeurs et commet le crime comme la poudre à canon s'enflamme et donne la mort sans avoir la conscience du crime. Une femme d'un noble caractère, Charlotte Corday, appartient à cette classe d'êtres humains qu'elle semble épurer et ennoblir. Sa haine s'adressait au monstre ignoble, devant lequel la France pliait le genou. Cette haine fut sublime comme sa mort.

A cet exemple près, exception peut-être unique, tous les assassins politiques se font remarquer par leur tempérament mélancolique, l'inquiétude de leur vie vagabonde et la ténacité de leur fureur. En général ce sont des esprits dénués de portée et de raisonnement. Poltrot et tous les assassins des Guise étaient de frénétiques huguenots. Les flammes de la Ligue avaient échauffé les âmes de Jacques Clément, de Jean Chastel, de Barrière et de Ravaillac; Damien devait son éducation morale aux mécontens, qui anathématisaient le ministère et Louis XV. Tous, taciturnes, profonds; sortant de leur silence et de leur méditation par élans passagers; n'ayant qu'eux seuls pour conseillers; avides de nouvelles et de faits politiques; changeant de nom, ne pouvant se fixer en aucun lieu; tous ils se sont montrés courageux sur l'échafaud.

Il faut, à chaque époque de civilisation, des hommes-symboles, résumant ou les vices, ou les crimes, ou les pensées, qui fermentent autour d'eux. Les régicides fanatiques représentent la fureur populaire. Ces hommes sentent qu'une masse de pensées et de passions les soutient et les entraîne : ils marchent à la mort, sans crainte. Ils se regardent comme les formes vivantes de certains élémens sociaux, comme les martyrs d'une foi répandue, comme autorités, comme chefs : ils ne se trompent pas toujours.

Jacques Clément a eu ses autels : *O sancte Clemens! ora*

pro nobis, s'écriaient les bourgeoises de Paris! Le plus grand étonnement et le plus amer supplice de Ravaillac, ce fut d'entendre les imprécations de la populace; il reconnaissait que son rôle était manqué. La vanité, grand mobile de ce genre de crime, se sentait déçue dans son espoir. Garnet, l'inventeur de la conspiration des poudres, mourut avec une sublime tranquillité; les catholiques d'Angleterre conservent encore aujourd'hui, dans de petites boîtes de cristal, les brins de paille imprégnés de son sang.

Le fanatisme religieux, si hautement décrié par Voltaire, n'est pas seul coupable de ces aberrations humaines: toutes les idées fixes, couvées par un tempérament ardent, produisent les mêmes résultats. Les annales domestiques de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, fournissent mille exemples de pères, de mères et de sœurs, qui ont égorgé, pour leur procurer une vie nouvelle et plus heureuse, les objets de leurs affections les plus chères. A-t-on calculé le degré de folie qui peut s'emparer d'une cervelle humaine, sans affecter les actes extérieurs? A-t-on supputé la somme totale de démences partielles qui entrent dans la constitution générale de la société. Le matérialisme et la démocratie, idées métaphysiques, froides, abstraites ont donné au Prussien Anacharsis Clootz, à Robespierre, à Louvel, l'énergie d'un fanatisme qui a bravé la mort et qui l'a obtenue. Ces hommes, dialecticiens inexorables, admettant comme prouvé un axiome arbitraire, en poursuivaient rigoureusement les conséquences. Ils l'auraient fait vivre et triompher sur les cadavres entassés de l'espèce humaine.

Jean Chastel avait dix-neuf ans; Jacques Clément vingt-trois ans; Ravaillac, trentre-deux ans; Damien, quarante-trois ans. Le plus jeune de ces fanatiques est celui dont l'ingénuité a répandu le plus de lumières sur l'idiosyncrasie de sa race. Il avoue ses penchans immondes, ses vices secrets, sa mélancolie habituelle, la fougue de son sang, l'exaltation de son cerveau. L'idée lui est venue, dit-il, de se donner lui-même pour

victime, et il a suivi cette idée. L'enfer béant s'est ouvert sous ses pas; il a espéré apaiser Dieu par un double holocauste. Des mœurs corrompues, une âme effrénée, une profonde tristesse de tempérament, un cerveau étroit; autour de lui, des prédicateurs forcenés : voilà le secret de son action. Tels sont aussi les mobiles qui dirigent le glaive de Jacques Clément, moine intrépide, qui la veille du jour où il devait tuer Henri III, soupa gaîment et dormit toute la nuit. Les antécédens de Ravaillac avaient été semblables; son impassibilité ne se démentit pas dans les tortures. Une seule chose ébranla son cœur; la haine du peuple, dont les flots tumultueux lui barraient le passage et qui menaçait de disputer aux exécuteurs les lambeaux de l'assassin. La noblesse était aux fenêtres de l'Hôtel-de-Ville; deux théologiens à cheval escortaient le patient, et quatre cents gentilshommes aussi à cheval entouraient l'échafaud. Nous ne redirons pas l'épouvantable supplice que subit ce misérable; toutes les nations se sont long-temps déshonorées par cette cruauté de leurs lois.

A la fin du XVIIIe siècle, Damien qui vient de frapper Louis XV, est soumis à la torture par un seigneur de la cour, qui, saisissant une pincette dans l'âtre des salles du palais et la faisant rougir au feu, mutile avec ce fer rouge les extrémités du coupable et cherche à lui arracher des aveux. Comme Ravaillac et les régicides que nous avons nommés, Damien avait traîné une vie obscure et mauvaise dans les rangs infimes de la société; ils n'avait reçu que des impressions de haine, de violence et de bassesse; on lui avait dit que les jansénistes étaient saints et qu'ils étaient persécutés; ce fut assez. Son supplice fut aussi atroce et aussi cruellement prolongé que celui de ses prédécesseurs; comme eux, il déclara hautement l'influence que son siècle avait exercée sur lui, mais ne livra aucun complice immédiat, aucun véritable confident. Chez lui, comme chez Chastel, Ravaillac et Clément, le meurtre du roi était une pensée préconçue, habituelle, long-temps méditée. Si on l'eût saigné, disait-il, il n'eût pas

commis le crime. Même ardeur de sang, même violence d'organisation; mêmes habitudes grossières, mêmes vapeurs sombres; même énergie meurtrière d'une tête faible et fanatique.

Treize fois Napoléon fut menacé d'assassinat; une fois, si l'on doit croire les Mémoires contemporains, il essaya de se suicider; Dieu lui réserva le suicide plus lent de son île déserte. De ces tentatives meurtrières, la première fut terrible : elle n'a qu'un seul analogue dans l'histoire moderne, la Conspiration des Poudres en Angleterre. Un baril cerclé en fer et garni de clous, rempli de poudre à canon, armé d'une batterie qu'une ficelle pouvait faire jouer, fut d'abord inventé par les nommés Chevalier et Veber, dont le premier avait été long-temps employé dans l'atelier des poudres de Meudon. Ils appartenaient au parti républicain et firent l'essai de leur machine, dont la détonation fut effrayante. Ils y renoncèrent. Sur ce modèle, Carbon et Saint-Régent, tous deux appartenant au parti royaliste, construisirent leur machine infernale. Les passions tendent à leur but, sans s'inquiéter des moyens. Tuer une armée pour établir un principe : n'est-ce pas la théorie de la guerre, le sacrifice d'un certain nombre d'individus à un intérêt?

Bonaparte, premier consul, dans sa gloire première et pure, se rend à l'Opéra. Un pauvre petit savoyard passe dans une rue voisine : « Veux-tu tenir ce cheval par la bride, lui demande un homme? tu auras deux sous. » C'était un tonneau de porteur d'eau placé en travers de la rue, et dont la moitié se trouvait cachée sous l'allée d'une maison. L'enfant accepte, le carosse roule, la batterie fatale cède au mécanisme préparé d'avance; tonneau, cheval, enfant, volent en débris au milieu d'un nuage de poudre. Bonaparte échappe. Une fois parvenu à sa loge : « Les coquins ont voulu me faire sauter, s'écria-t-il! » Deux royalistes désespérés, hommes d'ailleurs vulgaires, Carbon et Saint-Régent périssent : on ne plaint que l'enfant.

Devenu empereur, Napoléon passait une revue à Schœnbrunn. Un jeune fanatique, nommé Staabs essaya de le frapper, on l'arrêta : on trouva sur lui le poignard dont il avait l'intention de se servir. L'empereur lui offrit sa grâce : Staabs répondit que le premier usage qu'il ferait de sa liberté serait de tuer Napoléon : on le fusilla. Peu de temps après, un jeune Saxon, de La Sahla, suivit cet exemple : il vint à Paris, fut arrêté, déclara que son intention était d'assassiner l'empereur : il avait seize ans. On se contenta de l'envoyer à Vincennes, en lui offrant liberté entière, s'il voulait s'engager sur l'honneur à renoncer à son dessein. Il refusa, resta trois ans prisonnier à Vincennes, et fut délivré par l'invasion étrangère. Pendant les cent jours, on l'arrêta encore, au moment où il montait les degrés du corps législatif : il portait sur lui une grande quantité de poudre fulminante. Il refusa de dire à quel usage il voulait l'employer.

Mallet, qui, malade dans une prison et avec dix-huit francs dans sa poche, fut sur le point de renverser l'homme le plus puissant de l'Europe, ne mérite pas de place au nombre des assassins des rois. Sa combinaison hardie, un des plus singuliers évènemens de l'histoire impériale semble appartenir à la comédie d'intrigues plutôt qu'à la tragédie.

Louis XVIII, pendant son séjour à l'étranger, fut en butte à de nombreux complots; mais son règne resta paisible. Le feu fut mis deux ou trois fois au château de Mittau. Un jour qu'il était à sa fenêtre, une balle de fusil traversa ses cheveux. « Deux lignes plus bas, s'écria-t-il, et le trône de France était vacant. »

En juillet 1804, on découvrit un complot, tramé à Varsovie pour empoisonner à-la-fois le roi, Monsieur, la duchesse et le duc d'Angoulême. Jamais on n'a pu découvrir le fond de cette affaire que le ministère prussien lui-même semble avoir voulu voiler d'une obscurité profonde.

Le dernier fanatique que la France ait produit, c'est Louvel. Comme Ravaillac et Clément, il avait occupé des positions

très inférieures ; comme eux, poussé par un mouvement invincible, il couva pendant de longues années le desir de frapper un prince : comme eux, il fut impassible, affirma qu'il s'était sacrifié pour la France, et mourut calme.

Les conspirations ont taché de sang presque toute l'histoire de notre pays ; mais l'assassinat politique ne commence à s'y montrer qu'à l'époque d'Elisabeth, lorsque cette femme hautaine et terrible écrasa tout ce qui l'entourait. Les nombreux procès qui envoyèrent à l'échafaud tant d'illustres victimes, se rattachent à de hauts intérêts et à des ambitions militantes ou déçues ; nous n'en parlerons pas. Marguerite Lambrun ayant vu mourir Marie Stuart, sa maîtresse, puis son propre mari expirer de chagrin à la nouvelle de cette mort, résout de tuer la reine ; elle se déguise en homme, s'arme de deux pistolets, pénètre dans le palais. Dans sa marche trop rapide, un des pistolets tombe ; on l'arrête : Elisabeth l'interroge. Ce fut un des beaux momens de la vie de cette reine, coquette souvent cruelle, despote souvent puérile.

« Vous avez donc cru, dit-elle à Marguerite Lambrun, que votre amour pour votre maîtresse et votre époux, vous faisaient un devoir de me tuer? Et moi, quel est mon devoir, selon vous? »

Marguerite répondit avec la même froideur : « Votre Majesté me permettra de lui demander si c'est comme reine ou comme juge qu'elle me parle?

— C'est comme reine.

— La reine doit me faire grâce.

— Quelle garantie me donnez-vous que vous n'abuserez pas de mon pardon pour essayer de me tuer?

— Une grâce, sous des conditions pareilles, ne serait plus digne d'une reine. Que Votre Majesté soit Juge.

— Depuis trente ans que je règne, s'écria Elisabeth, voici la première leçon de ce genre que l'on m'ait donnée. »

La grâce fut accordée sans réserve, et l'Ecossaise con-

duite en France, continua d'habiter ce pays jusqu'à sa mort.

Ce faible et infortuné Jacques Ier, à qui une épée faisait peur, et qui n'avait pas même le courage de donner à un chevalier l'investiture des armes, fut cependant exposé à divers complots auxquels le fanatisme prenait part et dont la trame singulièrement dramatique a embarrassé tous les historiens.

La première de ces conspirations, celle de Gowrie, ressemble à tous les complots du moyen-âge; il y a là, vengeance, desirs ambitieux, rage aristocratique, mais non fanatisme. Le roi, qui se nommait alors Jacques VI, se laissa entraîner dans la maison des Gowrie, par un jeune seigneur, qui lui dit qu'un prêtre écossais avait été rencontré auprès d'Edimbourg, portant à la main un vase d'or, rempli de pièces étrangères. La cupidité de Jacques s'éveilla : malgré les soupçons qu'il aurait dû concevoir, il se rendit dans la maison isolée. Le but des conjurés était de s'assurer de sa personne, les uns pour le tenir enfermé dans le château-fort de Farncastle; les autres, dans l'intention de le tuer. On n'a jamais pu éclaircir complètement cette partie de l'affaire. Le roi, qui toujours pauvre, avait de grands besoins, se laissa décevoir : mais il eut soin de se faire entourer de quelques grands seigneurs de ses amis. On le reçut bien; seulement, lorsqu'il demanda du vin, l'échanson se fit long-temps attendre; et le roi s'en aperçut. Le prêtre aux pièces d'or se trouvait renfermé, disait-on, dans une tourelle isolée : le roi était pressé de s'y rendre seul, afin de palper le trésor qu'on lui promettait. On avait posté dans cette tourelle un homme couvert de son armure, nommé Henderson, et qui, comme l'a prouvé le procès, ne savait nullement ce qu'il aurait à faire.

Après le dîner, le roi, qui s'était montré fort impatient de voir le prêtre et surtout le vase rempli d'or, se lève, presse Alexandre Ruthven de le conduire, et se hâte de le suivre. Tous deux s'engagent dans les longs détours du château gothique. Ruthven ferme toutes les portes et arrive enfin à la tourelle, où il aperçoit Henderson

couvert de l'armure. Ruthven ferme encore cette porte, s'élance sur l'épée du domestique, la porte à la gorge du roi, qui n'avait pas d'armes et lui dit : «Vous êtes mon prisonnier! Souvenez-vous de la mort de mon père! Pas de résistance! ou par le Christ, vous êtes mort.

— Que me voulez-vous? » lui demanda Jacques (qui ordinairement si timide, trouva du sang-froid et de l'adresse dans cette circonstance!)

— Nous ne voulons ni votre sang, ni votre vie.

— Pourquoi donc gardez-vous votre chapeau sur votre tête quand vous parlez au roi? »

Ruthven ôta son chapeau.

« Eh bien, maintenant que demandez-vous?

— Votre promesse.

— Laquelle?

— Mon frère vous l'apprendra.

— Amenez-moi votre frère. »

Jacques resté seul avec Henderson, le questionne :

« Je ne sais ce que cela veut dire, s'écrie le domestique; mais je jure Dieu qu'il ne vous sera fait aucun mal, moi vivant. »

Pour se débarrasser des seigneurs qui composaient la suite du roi et qui étaient restés dans la salle du festin, les conjurés s'avisèrent d'un stratagème. L'un d'eux entra précipitamment, et s'écria que le roi venait de quitter le château par une petite porte du parc, en se dirigeant sur Falkland. Ils se levèrent tous et coururent à leurs chevaux, que l'on tenait sellés et bridés dans la cour. Gowrie, chef de la conspiration, criait plus haut que les autres : *A cheval à cheval!* Quelques soupçons étaient entrés dans l'esprit des nobles. En sortant par la grande porte, ils rencontrèrent le concierge auquel le duc de Lennox s'adressa.

« Le roi est donc parti?

— Non, messire.

— En toute vérité, Billy, le roi est-il ici?

— Sur mon âme, il y est encore.

— Tu mens, s'écria Gowrie d'un ton courroucé. Le roi est sorti par la porte du parc.

— Impossible, messire, j'ai la clef dans ma poche ».

Cet incident augmentait la défiance des seigneurs, qui cependant sortirent. Ils avaient fait quelques pas, lorsque des cris confus frappèrent leurs oreilles. Ils reconnurent la voix du roi, et tous les regards se dirigèrent du côté de la tourelle, dont la fenêtre était ouverte et où Jacques échevelé, se montra luttant contre un autre homme dont la main l'avait saisi à la gorge.

« Au secours! au secours! s'écriait-il; on m'assassine! »

Les seigneurs se précipitent vers l'escalier, trouvent la porte fermée, essaient de la briser, n'y réussissent pas, sont obligés d'escalader les fenêtres.

« Traître, s'écrie l'un d'eux, en s'emparant de Gowrie, c'est toi qui as fait cela! tu mourras.

— Laissez-moi répondit-il en tirant à-la-fois un poignard et une épée; je mourrai sur le seuil de mon château, ou j'entrerai! »

Au moment où les seigneurs pénétrèrent dans la tourelle, Ruthven et le roi luttaient ensemble. « Frappez-le au ventre, s'écria Jacques : il porte une cuirasse sous son pourpoint » Henderson restait immobile à distance. Un page, qui tenait un faucon sur le poing, lâcha l'oiseau, frappa Ruthven de deux coups de dague; et Jacques, prenant à bras-le-corps le meurtrier, le jeta par-dessus la rampe. Bientôt Gowrie, le casque en tête, avec deux épées, monta, fut assailli par Ramsay et tué sur la place.

Une scène non moins dramatique s'était passée dans la tourelle, depuis l'instant où Ruthven avait laissé le roi seul avec Henderson.

« Eh bien! lui avait dit Jacques, puisque tu veux me sauver ouvre une fenêtre et appelle! »

Henderson se trompa de fenêtre.

« Pas celle-ci, s'écria le roi ! »

Au moment où Henderson allait ouvrir la croisée qui donnait sur la rue, Ruthven rentra, essaya de garrotter les mains de Jacques, en s'écriant :

« Il n'y a plus de remède, sire! il faut mourir.

— Je suis libre et prince, on ne m'enchaînera pas, s'écria le roi luttant contre son agresseur qui essayait de lui fermer la bouche avec les deux mains. »

Henderson arrache la corde que tenait Ruthven, soulève la croisée et crie au secours.

« Que le malheur t'accable, lui dit Ruthven! Il n'y a donc pas à compter sur toi! Nous mourrons tous. »

Jacques cherchait à s'emparer de l'épée de Ruthven lorsqu'on entendit dans la galerie le bruit des pas des seigneurs qui venaient le délivrer. Une émeute de la populace, qui aimait les seigneurs de Gowrie, suivit immédiatement ce drame sanglant, et Jacques fut obligé de fuir.

Jacques, par ses ridicules plus encore que par ses défauts, sut se rendre si odieux aux Anglais et aux Écossais, que plusieurs historiens ont traité la conspiration de chimérique. Ils prétendent (hypothèse inadmissible), que le roi l'avait inventée pour se débarrasser de ceux des grands seigneurs qui lui déplaisaient.

Le même Jacques n'échappa que par miracle à un complot bien plus terrible. Il était monté sur le trône d'Angleterre : le parti catholique, en butte à de longues persécutions et à la haine de la masse protestante voulut se venger, et résolut de faire périr d'un seul coup le roi, la famille royale, les ministres et les deux chambres où les membres catholiques étaient en majorité. La salle du parlement, minée d'avance, devait sauter le jour même de la convocation. Les personnages qui ont figuré dans cette étrange conspiration, sont assez remarquables pour que nous essayions d'esquisser leurs portraits. Le docteur Lingard, auteur catholique de la meilleure histoire qui ait paru dans ces derniers temps, convient de la vérité

des faits. Il a raison de prétendre que l'on ne doit attribuer la conjuration ni aux catholiques eux-mêmes, ni aux opinions catholiques; et qu'elle est l'œuvre de quelques fanatiques désespérés.

L'instrument principal de cet étrange et terrible complot, l'agent qui selon toute apparence devait se sacrifier lui-même à son succès, était un soldat de fortune, nommé Guido Fawkes qui, après avoir couru l'Europe et cherché le bien-être, au prix de ses labeurs et de sa témérité, se trouvait sans ressources. Homme intrépide, prêt à tout, fatigué d'une vie errante, il aurait fait volontiers le sacrifice du peu de jours paisibles que la justice et ses créanciers semblaient devoir lui laisser. A la tête de l'entreprise se trouvaient des hommes d'une pensée plus puissante, tous en rapport avec les cours étrangères, tous dévoués à leur opinion, incapables de fléchir, et prêts à donner leur fortune et leur vie pour le succès de la cause catholique. Henri Garnet, jésuite très instruit, avait pris part aux nombreuses trames, formées sous la reine Élisabeth pour détruire l'influence protestante. Après avoir voyagé en Italie et en France, il osa revenir à Londres, braver la loi formelle qui l'exposait à la mort pour ce fait seul; et s'entendre avec un gentilhomme nommé Catesby, un nommé Cresswell, le jésuite Oswald Tesmond et François Tresham. Percy, de la maison de Northumberland, se joignit à eux. La première idée de la mine et de l'explosion appartient à Catesby. Quelques-uns de ses complices reculèrent d'abord devant un tel crime : Garnet calma leurs scrupules, en leur donnant absolution pleine et entière ; Catesby leur prouva qu'il s'agissait d'une défense légitime de la part des catholiques persécutés ; et que Dieu a donné à tous les hommes le droit de repousser la force par la force. Les conjurés et Fawkes leur instrument, prêtèrent serment entre les mains du jésuite Gérard, et communièrent dans une maison obscure, située près de Londres. On acheta, sous le nom de Percy, une maison avec un jardin, attenant au vieux palais de Westminster ; maison qui se trou-

vait à vendre pendant l'automne de l'année 1604. Là eurent lieu les assemblées des conspirateurs. On fit ensuite l'acquisition d'une cour et d'un hangar situés de l'autre côté de la Tamise dans le faubourg de Lambeth. C'était dans ce hangar que l'on devait déposer les matériaux nécessaires à l'opération.

Le 11 décembre, ils commencèrent à fouiller la mine qui devait s'étendre jusques sous la Chambre des Communes, et la faire sauter. Ils donnèrent seize heures par jour à ce travail, et parvinrent, à force de persévérance, à percer les murs épais qui s'opposaient à cette fouille. Quatre d'entre eux travaillaient, pendant que Fawkes, sous le nom de Johnson, et se donnant pour le domestique de Percy, faisait sentinelle au dehors. Après quinze jours du labeur le plus assidu, ils apprirent que l'ouverture du parlement était prorogée et profitèrent de ce délai pour s'adjoindre six ou sept conjurés, tous catholiques; entre autres sir Everard Digby, gentilhomme de vingt-cinq ans, qui donna 1,500 £ aux conspirateurs, et Tresham, 2,000 £. Le 30 janvier 1605, les travailleurs, dont le nombre avait augmenté, se remirent à creuser la mine. Des obstacles inattendus les arrêtaient à chaque instant; ils ne se rebutaient pas.

Au moment où ils travaillaient avec une ardeur infatigable à percer un mur très épais, ils crurent entendre des voix à côté d'eux. Fawkes, appelé, se mit à la découverte, et revint leur apprendre que du côté où ils creusaient, se trouvait un caveau; que la voûte de ce caveau soutenait la salle où s'assemblaient les pairs; que jusqu'à ce moment on en avait fait un magasin de charbon; et que le lendemain il allait être loué par la voie des enchères. Excellente nouvelle pour les conjurés qui, abandonnant leurs pioches, chargèrent Fawkes de surenchérir, et de louer le caveau sous le nom de son prétendu maître. Il y réussit. Deux jours après, vingt barils de poudre, beaucoup de bois, des fagots et des matières combustibles que l'on avait déposés sous le hangar de Lam-

beth, furent transportés dans le caveau que l'on eut soin de laisser ouvert pour ne donner aucune défiance, et qui, rempli de vieux meubles, de ferrures, de charbon et de débris d'ustensiles, resta sous la garde de Fawkes.

Une nouvelle prorogation du parlement étonna les conspirateurs. Ils allèrent eux-mêmes, confondus parmi la foule du peuple, écouter la proclamation royale et marcher avec les victimes qu'ils se promettaient, au-dessus du volcan qu'ils avaient préparé de si longue main. Persuadés que leur complot était éventé, ils prêtaient, comme on peut le croire, une oreille aussi inquiète qu'attentive à la lecture de la proclamation. Terreur panique : ils profitèrent du répit qui leur était donné pour ajouter à leurs provisions incendiaires seize barils de poudre, mille bûches, et cinq cents fagots. Fawkes se chargea de mettre le feu à la mine, Tresham, de faire stationner dans le port de Londres un vaisseau qui devait conduire Fawkes en Flandre; Percy, de s'emparer du duc d'York; Catesby, de proclamer reine la jeune Elisabeth.

Tout aurait réussi, sans un mouvement de pitié qui éventa ces plans et ces préparatifs. Vingt hommes et une femme que l'on prétendait être la maîtresse de Garnet, se trouvaient dans la confidence, et pas une de ces personnes n'avait encore prononcé un seul mot qui pût trahir les assassins. Trois des conjurés, Fawkes, Winter, Catesby se donnèrent rendez-vous à quelque distance de Londres. Tresham vint les rejoindre : il avait l'air embarrassé, triste, inquiet, et « voyait avec peine, disait-il, le désastre dans lequel on allait envelopper son beau-frère, lord Monteagle, excellent catholique. Pourquoi ne pas remettre l'entreprise à la fin de la session? Dailleurs pour réaliser quelques sommes nécessaires à la conjuration, il lui fallait encore du temps. » Catesby conçut des soupçons. Cependant on ne pouvait faire autrement que d'accepter la proposition de Tresham. Le 26 octobre, lord Monteagle, se trouvant à table, reçut une lettre sans signature et sans date, qu'il fit lire par un de ses pages. Le corres-

pondant anonyme suppliait lord Monteagle de ne pas prendre part aux débats du parlement qui allait s'ouvrir : « une vengeance inattendue et prompte devait frapper la Chambre des Communes, et le moment du danger ne dépasserait point l'espace de temps nécessaire pour brûler la lettre. » Lord Monteagle donna peu d'attention à cet avertissement et envoya simplement au secrétaire d'état Cécil la lettre qu'il croyait écrite par un de ses ennemis. Cependant le page qu'il avait chargé de cette lecture et qui connaissait Winter, le soupçonnant d'être impliqué dans l'affaire, alla le prévenir de ce qui s'était passé. Les conjurés visitèrent le caveau : tout était parfaitement à sa place. Cécil riait de l'avis et des menaces qu'il contenait. Ce fut Jacques, dont la timidité craintive s'arma de clairvoyance, et qui devina qu'il s'agissait d'une explosion foudroyante. Pendant plus de deux heures toute sa pensée se concentra sur ce sujet. Cette interprétation de la mystérieuse épître, interprétation qui prévint une catastrophe épouvantable, appartient à Jacques Ier.

Le duc de Suffolk, chargé de l'investigation, alla, le 4 novembre, visiter la maison de Percy et le caveau dans lequel était renfermé le magasin incendiaire. Fawkes aurait pu se sauver s'il l'avait voulu. La conduite de la cour et de Suffolk était assez maladroite pour lui donner l'éveil : mais il voulut rester à son poste, et résolut d'attendre l'évènement. Le 5 novembre, à deux heures du matin, sir Thomas Knyvet entra dans le caveau, accompagné de gardes, sous prétexte de chercher des tapisseries volées dans le voisinage. Là, se tenait debout Guido Fawkes, qui venait de terminer ses derniers préparatifs; les soldats le saisirent et le garrottèrent, au moment même où la porte s'ouvrit. Botté et éperonné, il avait dans sa poche trois allumettes, un briquet : une lanterne sourde était cachée derrière la porte.

« Ah! misérables, s'écria-t-il! c'est le Diable qui nous a trahis, car Dieu nous aurait sauvés! Je ne nie rien, j'étais prêt à mettre le feu aux poudres, et mon seul regret,

c'est de n'avoir pas enveloppé mes ennemis dans un désastre commun qui aurait rendu ma mort plus douce. »

Interrogé à quatre heures du matin par le roi, il conserva la même intrépidité et la même insolence, soutint qu'il s'appelait Johnson, qu'il était domestique de Percy, refusa de donner aucune réponse précise, se moqua de ses interrogateurs et brava la mort.

« Que vouliez-vous faire de tous ces barils de poudre? lui demandait un seigneur écossais.

— Envoyer au Diable tous les mendians d'Ecosse.

— Faites des aveux et peut-être obtiendrez-vous grâce.

— Plutôt périr mille fois que de dire un mot qui trahisse les intérêts de mes amis. »

L'alarme une fois donnée, les conspirateurs prirent la fuite, non pour se cacher, mais dans l'espoir de réunir quelques adhérens. Leur confiance fut trompée: à peine quatre-vingts catholiques se joignirent-ils à eux; et par un dernier malheur, la poudre qu'ils avaient emportée prit feu et blessa grièvement plusieurs d'entre eux. Attaqués par la populace et par la milice, ils se défendirent avec une bravoure désespérée, soutinrent un siège en règle dans la maison où ils se trouvaient, et où un prêtre leur donna l'absolution avant de combattre. Les deux principaux instigateurs du complot périrent; l'un les armes à la main; l'autre, deux jours après, d'une blessure mortelle. Les deux balles qui frappèrent les deux conjurés chargeaient le même fusil, qui appartenait à un bourgeois de Worcester, nommé Street. A cheval sur une muraille, il abattit du même coup les deux catholiques. Tous leurs complices ne tardèrent pas à être appréhendés: on leur fit subir d'effroyables tortures, surtout à Guido Fawkes, qui après avoir passé quelques heures entre les mains du bourreau, ne put pas même signer l'interrogatoire qu'on venait de lui faire subir. Les autres conspirateurs avouèrent sans peine le crime qu'on leur imputait, et même s'en firent gloire. Thomas Winter demanda à être pendu à la place de son frère Robert, qui,

disait-il, avait été entraîné malgré lui dans l'entreprise. Un nommé Keys s'écria : « que m'importe ? Mes affaires n'ont jamais été en meilleur état qu'aujourd'hui. » Tous montrèrent du courage, tous étaient fanatiques de bonne foi.

Je n'espère aucune grâce, dit à ses juges sir Everard Digby : mais je veux que l'on comprenne les motifs qui m'ont engagé dans une entreprise que je reconnais aujourd'hui pour abominable. Je n'ai pas cessé un moment de croire que nous avions le droit, nous catholiques, de repousser la force par la force ou par la ruse. Je me considérais comme dans un état de guerre qui justifiait tout. Je me suis horriblement trompé, j'en demande pardon à Dieu et aux hommes. Quant à vous, Messeigneurs, si l'un de vous me disait, avant de prononcer la sentence : « Je vous pardonne », j'irais plus joyeux à l'échafaud. »

Tous les pairs se levèrent à-la-fois et s'écrièrent : « Que Dieu vous pardonne comme nous vous pardonnons. »

En effet, dans une lettre confidentielle adressée à sa femme et qui existe encore, il proteste qu'il n'a jamais cru commettre un péché en tramant ce massacre.

Garnet sut mourir avec fermeté. Sa douceur d'âme ne se démentit pas. Il avoua que le complot lui avait été révélé, mais non qu'il l'avait tramé, pria dévotement sur l'échafaud, défendit sa réputation noircie par quelques rapports qui l'accusaient d'intimité avec une jeune personne qui l'avait suivi, et laissa les historiens indécis quant à la part réelle qu'il avait prise au complot. Garnet fait aujourd'hui partie du martyrologe des jésuites.

L'Angleterre était encore tout émue des débats de ce procès, lorsqu'un ministre spirituel et roué s'avisa de l'exploiter, profita de la haine populaire, inventa un complot, lança des dénonciateurs, engloba dans cette affaire ridicule et odieuse les débris du parti catholique, et immola, sur l'autel commun des vengeances populaires et de la politique, une foule de malheureux jésuites qui n'avaient commis d'autre crime que

de détester le gouvernement et le protestantisme; c'est ce que l'on appelle le *complot papiste.*

Avec Guillaume III disparaissent les complots du fanatisme religieux et se montrent de nouveau les assassins soudoyés. Malheur aux nations, lorsque leur salut et leur repos dépendent de l'existence d'un seul homme! Tel est le grand danger des usurpations et le seul avantage peut-être que présente le système de l'hérédité. Pendant le règne de Napoléon, les intérêts de la France et la stabilité publique ne tinrent qu'à un fil. Pour tout compromettre et tout détruire il eût suffi d'un de ces fragmens de mitraille qui circulaient sans cesse autour de la tête napoléonienne. Guillaume III passa toute sa vie à donner un peu de solidité à son trône; il n'y réussit qu'à force de prudence, de sagesse et de fermeté. Presque tous les grands seigneurs de sa cour étaient pensionnés par Louis XIV et conservaient des rapports avec Jacques II. On cite plusieurs membres de son gouvernement qui recevaient à-la-fois l'argent de Louis XIV, celui de Jacques, celui du Pape et celui de Guillaume.

Il n'est pas prouvé que les rois contemporains, opposés d'intérêt à Guillaume, aient pris part aux projets meurtriers de ceux qui attentèrent à sa vie; mais il paraît certain qu'ils donnèrent à tous les auteurs de conspiration, quels que fussent leurs moyens de succès, des encouragemens vagues et généraux. Jacques II avait conservé un grand nombre de partisans dans les trois royaumes. Les vieux sentimens de loyauté s'éveillaient de toutes parts, et beaucoup de personnes, qui n'auraient trempé dans aucun complot, se croyaient autorisées par les lois divines et humaines à replacer sur le trône le descendant légitime des Stuarts. On fit de nombreux voyages à Saint-Germain, dans l'espoir d'obtenir de Jacques II l'ordre écrit de commettre le crime. Il donna seulement une autorisation générale *de faire la guerre* à Guillaume III, de lever des troupes contre lui et de porter les armes contre sa personne : singulier document officiel, empreint de toute

la duplicité jésuitique des conseillers de Jacques II. Attaquer Guillaume et le tuer, n'était-ce pas *lui faire la guerre,* et Jacques ne l'avait-il pas permis?

Sans donner précisément les mains à l'assassinat, sans l'approuver ouvertement, sans même vouloir s'instruire des détails du complot, Jacques le devinait : on n'ignorait pas à Saint-Germain qu'un mouvement aurait lieu à Londres; on s'apprêtait à le soutenir par un débarquement de troupes. Dans le nombre assez considérable des conspirateurs et de leurs affidés, se trouvaient mêlés et confondus des chevaliers d'industrie, des jacobites dévoués, des sicaires vendus, des ambitieux qui jouaient leur va-tout : en élargissant leur cercle et faisant entrer trop de complices dans cette entreprise, les conjurés se perdirent. Le principal moteur était Charnock qui organisa le complot de manière à le faire coïncider autant que possible avec l'autorisation du roi Jacques. On devait attaquer à main armée l'escorte de Guillaume; ce qui pouvait s'appeler une guerre. La religion qui, dans l'époque précédente, avait dirigé tous les poignards, fut étrangère à cette conspiration : elle prit un caractère, sinon plus loyal, du moins plus guerrier.

C'était en 1695, neuf ans après l'accession du roi Guillaume, au moment où son trône se stabilisait. L'Écosse et l'Irlande s'étaient soumises. La haine du peuple qui avait poursuivi et entravé le roi dans toutes ses démarches commençait à s'apaiser. Les puissances catholiques se lassaient de campagnes inutiles et de complots qui avortaient. Les partis ont recours au meurtre quand ils désespèrent de leur avenir.

Le duc d'Ailesbury, lord Montgomery, sir John Friend, sir William Parkins, sir John Fenwick, sans compter plus de douze personnes appartenant aux classes bourgeoise et mitoyennes se laissèrent diriger par Charnock. Sir Georges Barclay consentit à commander les hommes chargés du coup de main. Long-temps on discuta sur les moyens d'exécution et sur le théâtre de l'assassinat projeté. Après beaucoup d'essais

et de délibérations, on se souvint qu'entre Brentford et Turnham-Green, au bout du pont jeté sur la Tamise se trouvait un chemin creux auquel aboutissaient quatre routes différentes; routes qui donnaient aux conspirateurs toute la facilité possible pour s'évader. On remarqua aussi que souvent Guillaume, en revenant de la campagne, passait le bac de Queen's Ferry sans sortir de sa voiture; que les gardes s'arrêtaient sur le rivage en attendant le retour du bac; et que pendant plus de quinze minutes exigées par cette opération, la voiture royale s'avançait seule dans le chemin creux. Ces circonstances favorisaient l'exécution du complot; il fut décidé que les conspirateurs seraient distribués dans plusieurs maisons du voisinage en attendant le passage du roi : que leurs chevaux et leurs armes se trouveraient prêts d'avance : qu'un d'eux se tiendrait en sentinelle sur le bord de la Tamise pour avertir ses camarades de l'approche de l'escorte : qu'à un signal convenu, les conjurés se diviseraient en trois bandes qui s'avanceraient par trois routes différentes : que deux de ces troupes attaqueraient les gardes du roi, l'une en tête, l'autre en queue; et que la troisième, composée de dix hommes, tuerait le roi dans son carrosse. Tous les préparatifs eurent lieu : mais le lien redoutable de la foi religieuse manquait à l'association; et trois des associés, la veille même de l'exécution, allèrent tout révéler au ministre : c'étaient des affidés subalternes que la séduction de l'or avait entraînés et qui espéraient devoir à leur confidence des avantages pécuniaires plus considérables. Le roi les interrogea lui-même dans son cabinet et obtint les renseignemens les plus positifs.

L'arrestation des conjurés, leur procès et leur exécution ne se firent pas long-temps attendre. Dix d'entre eux furent pendus à Tyburn, et tous convinrent unanimement que le roi Jacques n'avait donné aucun ordre précis; que la commission apportée par Charnock n'avait rapport qu'au droit de *faire la guerre* et de lever des troupes contre Guillaume. Ils déclarèrent aussi que le zèle catholique n'entrait pour rien dans leurs mo-

tifs. Leur mort fut belle et courageuse. Ils protestèrent de leur dévoûment à Jacques II, et de la nécessité où ils croyaient être de rendre le trône au souverain légitime. Parkins et Charnock parlèrent éloquemment d'un crime qui leur semblait dévoûment, d'une entreprise qu'ils regardaient comme héroïque et ne craignirent pas d'encourager les Anglais à repousser l'usurpateur. L'année suivante, le projet d'invasion française fut renouvelé par sir John Fenwick, qui eut la tête tranchée à Tower-Hill. Tous ces complots ne faisaient qu'affermir le pouvoir de Guillaume. On s'accoutuma bientôt à une couronne que le bonheur légitimait, et la paix de Ryswick servit de dénoûment à ce grand drame, que Guillaume avait conduit avec une habileté si consommée.

La maison de Brunswick n'eut plus qu'à recueillir paisiblement les fruits du courage et de la capacité du fondateur de ce trône. « Je n'ai rien à craindre des assassins de rois, disait Georges Ier; ils sont tous de mon côté. » Il se trompait pourtant. Beaucoup de jacobites, pris les armes à la main, furent exécutés pour avoir soutenu la rébellion du duc de Mar. Georges, lui-même, était assez spirituel pour pardonner quelquefois les torts de ceux qui soutenaient le Prétendant; mais ses ministres et ses juges ne l'entendaient pas ainsi. Un fanatique isolé, qui n'avait pas vingt ans, Jacques Shepherd, écrivit à un nommé Leake, qu'il voulait assassiner le roi. Dénoncé, il affirma que depuis cinq ans, ce projet roulait dans sa tête. C'était un fou : on eut la cruauté de le condamner à mort. Georges II jouit d'un règne plus tranquille encore : les insurrections écossaises ne firent qu'augmenter la solidité de son trône; aussi médiocre que Georges Ier, il profita des germes que le prince d'Orange avait laissés, et offrit comme son prédécesseur l'exemple phénoménal d'un prince qui n'était ni aimé ni estimé, ni respecté, et qui gardait sa couronne, son pouvoir, même ses vices, sans scrupule, sans crainte et sans péril : tant les intérêts de son peuple coïncidaient avec les siens propres.

La capacité beaucoup plus élevée de Georges III, ses honnêtes intentions, ses qualités morales ne le protégèrent pas contre quelques insensés qu'exaltaient les déclamations des partis. Mais ces tentatives ne se rattachaient plus à aucun grand dessein politique. Marguerite Nicholson qui essaya de poignarder le roi sur les marches de son palais fut renfermée dans un hôpital de fous. Un lieutenant à la demi-solde, nommé Jacques Frick, jeta, peu de temps après, une grosse pierre dans le carrosse du roi qui se rendait à la chambre des pairs : il eut le même sort. En 1795, au moment où la révolution française commençait à ébranler dans ses fondemens l'Europe entière, le carrosse du roi fut attaqué par la populace. Une balle de petit calibre traversa les glaces des deux portières : on ne put découvrir d'où elle partait. Le roi ne se troubla pas, continua sa route et prononça d'une voix très ferme son discours au parlement. Pendant le trajet, de Westminster à son palais, l'émeute devint plus violente encore et ne put être dissipée que par la force. Le 15 mai de l'an 1800, quoique les circonstances eussent changé, le mécontentement du peuple était le même. Les ministres reçurent avis que l'on devait assassiner le roi au spectacle et lui conseillèrent de ne pas se rendre à *Drury-Lane* comme on l'avait annoncé le matin. Georges III répondit qu'il ne craignait rien et qu'il remplirait sa promesse. Il eut soin d'entrer le premier; aussitôt un coup de pistolet partit : et la balle alla frapper le haut de la loge royale. Un nommé Hatfield, ancien officier, expulsé de son corps pour cause d'insanité, était venu se placer au milieu du parterre un pistolet d'arçon à la main; son voisin aperçut le mouvement de son bras et souleva son coude de manière à ce que la charge portât beaucoup plus haut qu'il n'avait voulu. Le roi ne se déconcerta pas; il se leva, se dirigea vers le fond de la loge, et s'adressant à la reine qui allait entrer :

« Tenez-vous à l'écart, lui cria-t il : on s'amuse à brûler quelques amorces : et cela pourrait recommencer. »

Puis, s'avançant sur le devant de la loge, restant debout

et croisant les bras : « Maintenant, s'écria-t-il, tirez si vous voulez. »

Cet appel à la sensibilité et à l'admiration des hommes assemblés, est d'un effet infaillible. Les assistans se levèrent en masse et saluèrent d'acclamations unanimes un roi qui leur semblait digne d'eux. Il fit rentrer sa famille dans la loge en lui disant :

« Asseyez-vous : il n'y a plus le moindre danger. Écoutons le spectacle. »

Trois fois on répéta le *God save the King,* auquel Sheridan, qui se trouvait présent, ajouta deux strophes de circonstance. Comme on complimentait le roi sur sa fermeté et son courage, il répondit avec beaucoup de justesse :

« C'est tout simplement le devoir de ma place. La vie d'un roi appartient à quiconque veut exposer la sienne; si j'avais bougé d'un pouce, je me serais à jamais méprisé. »

Le sort de Hatfield fut celui des deux autres régicides.

Georges IV fut, comme son père, assailli dans son carrosse par une populace furieuse. Une conspiration dont les moteurs professaient des principes ultrà-démocratiques, et que l'on connut sous le nom de complot de la rue Caton, parce qu'en effet la rue de Londres où se réunissaient les conjurés s'appelait ainsi, fut découverte à temps, et les obscurs démagogues qui avaient formé cette ligue sainte, l'expièrent sur l'échafaud, après avoir avoué que leur dessein était d'envelopper dans le même massacre tous les membres du gouvernement : entreprise ridicule, conduite avec maladresse, imprudence, indiscrétion, et qui ne pouvait avoir aucun résultat. Ces Brutus de carrefour méritaient tout au plus l'honneur d'aller rejoindre Marguerite Nicholson, Frick et Hatfield.

(*State Trials.*)

Littérature.

DE LA POÉSIE BURLESQUE

EN ANGLETERRE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Qu'est devenue cette bonne et joviale époque de Charles II? Alors la poésie du Français Scarron, importée par le joyeux prince qui avait vécu à la cour de Louis XIV, circulait dans la société : le burlesque partageait avec l'indécence le droit d'inspirer les beaux esprits et de faire sourire le roi. Dans un temps où tout avait été détruit et confondu, rien ne présentait plus un aspect sérieux ; droits des nations, privilèges des princes, principe religieux ne reposaient plus sur aucune base. Se moquer de toutes choses et s'endormir dans une indolence sardonique : tel semblait le but définitif de la vie.

Buckingham ne plaisait au monarque qu'en se faisant le mystificateur et le bouffon de tous les gens de cour. Ministre, par la grâce du roi d'Angleterre, et fou en titre d'office, il contrefaisait tout ce qui entourait le monarque. Chaque jour, pendant la séance du conseil d'état, on voyait Clarendon, grand-chancelier, coiffé des majestueuses frisures de sa perruque à la Louis XIV, s'asseoir devant le roi, développer d'un air grave et solennel les motifs de la mesure qu'il proposait, et s'étonner de pouvoir fixer si longtemps l'attention d'un monarque aussi léger, aussi impatient et aussi railleur. Hélas! le grave ministre n'avait pas cet avantage et ce privilège. Derrière le fauteuil de Claren-

don, Buckingham se tenait posté, contrefaisant tous les gestes du conseiller d'état, passant sa tête brune, bouclée et riante au-dessus de la tête blanche et magistrale du ministre, étendant le bras, frappant du pied, chaque fois que son modèle se permettait un de ces gestes : Charles II n'excusait le sérieux de la scène, qu'en faveur de la parodie qui s'y mêlait.

O le bon temps! ô la joyeuse époque! Alors Charles II lui-même insérait dans un gâteau un diamant de prix, et le jetait de sa main royale sur la scène, à la tête d'une actrice. L'amour même n'existait plus, le libertinage l'avait tué, les volages liaisons de Charles II n'étaient que des insultes faites au sentiment de l'amour. L'héroïsme des amans de théâtre, tels que Dryden les représentait, prouvait par son exagération absurde, le ridicule mensonge sur lequel la société reposait. Comme après toutes les révolutions, le dégoût s'était emparé de la masse ; on commençait à ne croire ni à l'âme, ni au dévoûment, ni à la religion. L'enthousiasme dont on avait subi les excès, ne se montrait que comme l'allié de tous les crimes ; la générosité passait pour folie, le dévoûment pour absurdité. A l'existence humaine ainsi dépouillée de toute poésie, que reste-t-il? les sens. Jouir de la vie devient la vie, le monde moral est banni de la pensée comme des actions ; et la société entière ressemble à ce tombeau antique d'Herculanum, sur lequel on lit encore : *La vie est courte, pendant que vous vivez, vivez bien,*

DUM VIVITIS, VIVITE.

Nous sommes arrivés, dans l'Europe actuelle, à un résultat semblable dont la manifestation est différente. Notre insouciance à nous est triste et sombre ; celle des contemporains de Charles II était burlesque et brillante; ils étourdissaient leur ennui, nous endormons le nôtre. De leur bruyante et folle ivresse, il nous reste pour vestiges, mille satires, de poèmes comiques, des chansons de table, des drames-parodies. Nous

sommes beaucoup plus graves ; et le coffre-fort nous tien lieu de la table du festin. Ce n'est plus la taverne qui domine la société ; c'est la banque. L'une et l'autre représentent la jouissance physique, la matière et le corps ; mais l'une est le temple des excès étourdis, des folles et imprévoyantes joies ; l'autre est le sanctuaire de la cupidité dévorante, et de la sensualité morose. Aussi les ridicules de notre temps ne sont-ils pas burlesques, et nous ne comptons en Angleterre, au milieu de tant de poètes sérieux qui ont illustré la dernière époque de notre littérature, qu'un seul représentant remarquable de la gaîté des anciens jours, un seul auteur de spirituelles pasquinades en vers : Thomas Moore.

Encore ne peut-on comparer le ton facile, brillant, léger, épigrammatique du poète irlandais moderne, à la verve narquoise de Butler et de ses contemporains. L'*Hudibras* résume admirablement la moquerie universelle, l'indifférence profonde et la caricature dédaigneuse que cette époque faisait succéder aux délires ardens et sombres du fanatisme calviniste, et de la croyance millénaire. Philosophie, mais présentée à rebours ; poésie idéale, mais traînée sur la claie des scènes les plus grotesques ; théologie, mais tournée en ridicule : tout se trouve dans *Hudibras*. Thomas Moore fait aux préjugés et aux abus une guerre beaucoup plus innocente ; son confrère, Thomas Hood, se contente de donner la chasse aux calembourgs. Quelle battue universelle ! Malheurs aux mots qui se présentent sur le chemin de Thomas Hood ! Il les torture, les presse, les mutile, les contourne, les retourne, les contraint de se prêter à tous les déguisemens imaginables, et ne les lâche que lorsqu'il n'y a rien à leur demander de plus. Prêter à tous les substantifs, adjectifs, ou verbes, des travestissemens burlesques, et jouer sur les mots, voilà le grand mérite de Hood. Il esquisse avec verve les scènes bourgeoises, et ne manque pas d'originalité sous ce rapport ; mais le peu d'élévation de son esprit et le peu de portée de sa critique ne permettent pas de le comparer à Butler.

N'enlevons pas cependant à Thomas Hood l'espèce de gloire dont il se couronne. Il s'est chargé de la fourniture générale des plaisanteries en Angleterre; et ce petit commerce, que le vieux Cibber avait long-temps possédé, lui appartient maintenant. Toutes les années, on voit arriver, quelques semaines avant le 1er janvier, la pacotille de gravures burlesques promises par cet écrivain, et attendue par les capricieux et bizarres lecteurs du *Comic Annual*. L'auteur emploie deux langages pour mieux faire ressortir sa plaisanterie dont le genre serait à peine compréhensible dans tout autre pays que l'Angleterre. On peut remarquer à ce propos que toutes les expressions usitées dans notre langue, pour rendre les créations gaies et folâtres, emportent avec elles une idée de bizarrerie, de caprice et de fantaisie originale : *Fun, Whim, Oddity, Quizzical* (1). Les tableaux de Hood n'ont jamais rien de relevé ni d'élégant : ils vous font rire, si vous avez bonne volonté de rire et que votre joie ne soit pas d'une délicatesse très raffinée. Il excelle à décrire les infortunes d'un père de famille qui, en l'absence de sa femme, est réveillé par son enfant en bas âge, qui trouve la femme-de-chambre ou la nourrice disparue, et dont les soins virils essaient en vain de calmer les douleurs de l'héritier présomptif. Il aime à retracer l'effroi des jupons courts dans les temps de pluie et de bise véhémente; l'angoisse des épiciers dont la canelle et le gingembre contenus dans des barils ont subi les flétrissures du chat domestique. Il se délecte dans les querelles de ménage, et vous dira de combien de milliers de manières une servante s'y prend pour faire dan-

(1) NOTE DU TRAD. Les dictionnaires ne donnent point l'acception précise de ces mots. *Quiz*, *Quizzing*, indique une plaisanterie de caprice, mais aussi de sarcasme et de mystification. *Whim* est consacré à une fantaisie plus étrange que plaisante. L'*Oddity* est une bizarrerie involontaire et qui tient au tempérament de l'individu. Le *Fun* représente cette gaîté sans but, cette folâtre et puérile ivresse de gens qui s'amusent pour s'amuser : la joie d'un écolier en vacances.

ser l'anse du panier. Si une vieille douairière, entichée de sa noblesse, a le malheur de voyager en poste, et de se trouver arrêtée sur la route par un essieu cassé ou une roue démontée, Thomas Hood prend plaisir à nous raconter toutes les circonstances de sa détresse, son horreur quand on lui propose de monter en diligence, son héroïque résolution de passer la nuit dans cette forteresse armée de glaces qui la défendent à peine contre le vent; enfin, l'exploit de deux bouchers qui, ayant pitié d'elle, malgré sa résistance et ses cris, la forcent de prendre place dans leur charrette, entre les débris de la boucherie d'hier et les préparatifs de celle qui doit se débiter demain, persuadés que leur violence est une action charitable, et qu'ils ont droit à la gratitude de celle qui les maudit. Pour matériaux inépuisables, cet auteur a les singularités des quakers, les mésaventures des bourgeois, les amours des servantes et la diplomatie des laquais.

Quelle distance d'un tel écrivain à ce Butler, qui peut passer pour le roi de la poésie burlesque, et dont le seul défaut est d'avoir accumulé trop d'esprit dans un espace trop resserré! Jamais il ne se lasse; vous diriez un torrent d'étincelles, forcées de rouler et de se précipiter dans un canal étroit. A propos de l'évènement le plus vulgaire, il vous déroule tous les trésors de l'érudition tournée en ridicule et de l'imagination sacrifiée à la raillerie. Il lui suffit d'un vers de huit pieds qui ne semble avoir ni rime, ni raison, pour attaquer à-la-fois et comme au hasard le charlatanisme politique, médical, scientifique, intellectuel. Vous diriez un de ces soleils d'artifice qui tournent avec une rapidité extrême et qui lancent le feu de tous côtés. On a eu tort de chercher un plan et un but précis dans une œuvre qui n'en a pas. C'est une pluie de ridicules que Butler a versée sur son siècle. Butler est le vrai représentant de l'époque de Charles II, roi ingrat, qui ne lui donna pas de pain, qui le laissa mourrir de faim, et qui portait toujours dans sa poche les poésies de l'auteur d'*Hudibras*. Dans le tissu satirique de son œuvre, ne croyez pas qu'il ait voulu introduire

seulement la perfidie des tartufes et leur audacieuse ambition. L'ironique peinture des travers et des vices puritains n'est que son canevas. Il mêle à cette trame sombre la caricature de toutes les folies contemporaines; affectations, exagérations, ridicules poétiques, contes des voyageurs, absurdités des savans, caprices des gens de cour, sottises des gens à la mode. On n'a su imiter que la surface et l'apparence extérieure de ses œuvres; son génie lui est resté. En vain le XVII[e] et le XVIII[e] siècle ont-ils vu paraître tour-à-tour la seconde partie d'*Hudibras*, par d'Urfé; l'*Ombre de Butler*, par un de ses copistes; le *Hudibras Hollandais*, le *Hudibras Irlandais*; la *Prière du Whig*, par Colvil; le *Calendrier de Pendragon*; l'*Hypocrite Dissenter*; l'*Hudibras Anglais* ou le *Vulgaire Britannique*; *Hudibras Ressuscité*, par Ward; la *Procession Républicaine*; le *Brasseur Hudibrastique*; les *Quatre Héros Hudibrastiques*; la *Réforme Anglaise en vers hudibrastiques*; l'*Hesper-neso-Graphie*, et les poèmes burlesques de Meston et de Moffet. Ces divers ouvrages prouvèrent seulement la vive et profonde impression laissée par la création de Butler. A peine trois ou quatre tirades dignes d'être relues, apparaissent-elles dans cet océan de vers. « Les imitateurs sont toujours, comme le dit Butler lui-même, les laquais de ceux qu'ils imitent; on ne peut les prendre pour les maîtres, puisqu'ils portent livrée. Leur inspiration ne leur appartient pas. C'est une contagion qui les saisit. A quoi leur sert cet esprit singe, cette intelligence serve? A mal faire ce que d'autres font mieux; à désapprendre ce qu'ils réussiraient très bien à faire, s'ils suivaient le penchant de leur nature. Ils ont leur patron taillé comme la petite fille, à qui sa mère a préparé son ouvrage. Pauvres apprentis, qui vivront toujours garçons de boutiques, sans pouvoir ouvrir magasin et tenir commerce sous leur nom! »

Thomas Moore, esprit délicat, facile, superficiel, agréable, semble descendre en droite ligne des beaux esprits qui amusaient Charles II et sa cour.

Avec beaucoup moins de profondeur et de portée mais plus de grâce, d'élégance, de facilité, de poésie, que Butler, Thomas Moore s'est chargé de toutes les pasquinades politiques dont l'Angleterre s'est amusée depuis le commencement du XIXe siècle. C'est lui qui a vengé Shéridan abandonné à son lit de mort; lui qui a poursuivi de ses sarcasmes Georges IV, au milieu de la vie indolente et luxurieuse à laquelle il se livrait; lui qui a fait ressortir le ridicule des Anglais en voyage et raillé tout récemment l'intolérance dévote des protestans de l'église anglicane. Si le *Sac du Facteur de la petite poste* (Two-Penny Post-Bag), les *Lettres de la Famille fugitive* (Fudge-Family's intercepted Letters), enfin la *Famille irlandaise réfugiée à Londres* (Fudge in England), ne sont pas des chefs-d'œuvre de pensée et de style, ce sont du moins de fort agréables plaisanteries; leur genre à part les classe entre les ouvrages d'Anster (*Anster's Fair*) et la satire grotesque d'Hudibras. La raillerie de Moore est beaucoup moins dure, moins triviale et moins violente que celle du docteur Wolcott, qui, sous le nom de Pierre Pindare (*Peter Pindar*), avait fait le désespoir de Georges III dans sa jeunesse. Le *Sac du Facteur de la petite poste* ne désola pas moins le prince-régent; ce sont de prétendues lettres écrites par toutes les personnes de sa cour, et que Moore, sous le nom de M. Lebrun cadet, s'est plu à scander et à rimer. Les allusions nombreuses aux évènemens du jour et de la veille, les noms propres exploités avec malice, le dialecte du *bon ton* tourné en ridicule, rendront plus tard cet ouvrage qui a eu quatorze éditions fort difficile à comprendre; et quelques érudits des siècles à venir l'enrichiront sans doute d'un commentaire aussi étendu que celui de Lycophron.

Les *Lettres de la Famille fugitive* sont beaucoup plus amusantes et traverseront les années, sans avoir à craindre une aussi complète obscurité. Elles datent de 1818, de cette époque où la foule anglaise inondait le continent; elles ne se contentent pas de fronder les partis, elles reproduisent un côté

curieux des mœurs anglaises. La pédanterie de nos compatriotes à l'étranger, leur crainte d'être trompés et leur facilité à être trompés, l'admiration béante des bourgeois britanniques en face des curiosités exotiques, et les sentimentales recherches des jeunes miss de nos pensions, qui se trouvent jetées pour la première fois, avec l'ingénuité romanesque de leurs âmes, sous les arcades de la rue de Rivoli. Aucune des caricatures, dont nos voisins dans leur colère, nous ont si plaisamment affublés, ne vaut cette parodie de nos ridicules; la gastronomie dévorante du jeune Fudge, la coquetterie imprudente de sa sœur, et l'obscurantisme du vieux Fudge le père, que lord Castlereagh a chargé d'écrire un livre pour prouver que les Français vivent trop heureux sous leur roi légitime. L'intrigue, s'il y a une intrigue, est fort simple, et l'ouvrage ne vaut que par les détails; il faut entendre le jeune homme faire l'apothéose des côtelettes françaises; la jeune personne se méprendre à l'aspect des nobles favoris qui ombragent la figure d'un jeune commis-marchand qu'elle rencontre au jardin Beaujon et qu'elle croit être d'abord le roi de Prusse, puis, un colonel de la grande-armée. Tout cela est très comique; les personnages sont même vrais autant qu'une charge peut l'être.

« Une lettre écrite de France! dit miss Biddy Fudge, s'adressant à une de ses amies : Oui, vraiment, ma chère! avec de l'encre française et sur du papier français! n'est-ce pas ravissant! J'avoue que jusqu'ici je n'ai pas trouvé sur ma route grand'chose de sentimental et de romanesque; j'excepte le postillon de la diligence, ses larges bottes, ses boutons de métal et sa queue magnifique. J'excepte aussi l'empreinte légitime du pied de sa majesté Louis XVIII, dont l'heureux débarquement a laissé à Calais cette trace immortelle. Quel pied, ma belle! vraiment digne d'un si grand monarque! Pendant que mon père s'attendrissait sur ce symbole du droit divin, un jacobin français, qui assistait à cette scène politique, s'écriait : « C'est fort beau! mais j'aimerais

mieux que la pointe fût tournée vers l'Angleterre et le talon vers la France. » O le bon temps que celui où nous sommes! Un officier qui a perdu la jambe à Waterloo, vient de faire élever un sépulcre à ce débris de lui-même; mode tout-à-fait nouvelle! on consacre des monumens à l'orteil des héros et des tombes au tibia des généraux! »

Bob Fudge, le frère de miss Biddy, n'est pas moins plaisant dans son espèce. Il se trouve en France comme en pays de Cocagne. Ses commentaires sur la carte de Véry, son érudition de petits pâtés, ses gloses sur le vin de Champagne et de Chambertin, son enthousiasme pour le *parfait-amour,* liqueur qu'il appelle poétiquement du velours en bouteille; tout cela est excellent. Placée entre les délices de la cuisine française et les recherches de toilette, inventées par la bonapartiste mademoiselle Leroy et la carliste mademoiselle Victorine; notre famille perd la tête et confond les côtelettes en papillottes avec la nouvelle frisure, la garniture de table avec les garnitures des robes. Paris, ce paradis des marchandes de modes, environne nos compatriotes d'une atmosphère qui les enivre. Les jettés-battus de mademoiselle Bigottini et les drames bibliques de la Porte Saint-Martin achèvent de plonger dans l'extase cette couvée. « Ne dites pas, s'écrie mademoiselle Biddy, que les Français manquent de religion! comment donc! on peut assister ici à toute la bible mise en mélodrame. J'espère voir le Pentateuque, devenu pantomime en cinq actes, mêlé de ballets, paraître sur la scène avec évolutions et changemens à vue. O ma chère! que les Israélites qui jouent les chœurs dans Daniel, sont jolies et que leur draperie est légère! Quant à mademoiselle Bégrand, mon frère qui ne lui voyait pas, dans le rôle de Suzanne au bain, le plus petit fragment de robe quelconque prétendait, selon sa malheureuse habitude de faire des calembourgs, que c'était vraiment *Eve-Angélique* (évangélique).

Quelque léger que soit l'ouvrage de Moore, il saisit très bien nos ridicules, la manie des jeux de mots, dont les dandys

n'ont jamais pu se débarrasser, la sensualité des pères et la niaiserie sentimentale des filles sorties de pension, ainsi que leur engoûment pour tout ce qui semble porter le cachet aristocratique. Il est curieux d'entendre miss Biddy dépeindre sa première course aux montagnes russes avec le colonel Ducalicot, « une sorte de Werther, quelque chose de solennel et grandiose, des favoris de trois pouces, ma chère! et une politesse au moins égale. » Miss sent bien que son cœur est pris, et comme elle le dit elle-même, avec une exaltation toujours croissante :

. . . . Gare à
Vous qui vous embarquez sur le Niagara
Ou, près d'un jeune amant, à la douce parole,
Glissez sans vous douter que le souffle d'Eole
Sur un abîme affreux fait rouler votre char,
Et votre cœur avec..., etc.

Si le char des montagnes russes fait faire à mademoiselle Biddy une lieue par minute, comme le dit le docteur Cotterell, son cœur ne va guère moins vite. Quant au jeune Bob, il continue d'étudier profondément les quatre-vingt-cinq manières d'accommoder les œufs à la française, et se scandalise d'entendre la canaille parisienne lui crier de temps à autre *goddam* à l'oreille; à lui qui s'est donné tant de mal pour replacer Louis XVIII sur le trône et qui paie de si lourds impôts afin d'assurer le bonheur légitime des Français. Je ne répéterai pas la sentimentale promenade à Montmorency, les indigestions du fils et du père, ni la fatale découverte qui montre à miss Biddy son bien-aimé, derrière un comptoir, tenant l'aune au lieu d'un sceptre.

Thomas Moore a voulu ressusciter, il y a peu de temps, cette pauvre miss Fudge; il l'a faite dévote; et sous ce nouveau costume, conforme d'ailleurs au progrès de l'âge et à la décadence des charmes, il lui a procuré beaucoup de succès. Miss Biddy a quitté l'ondoyante et riche parure des rubans, des plu-

mes et des bonnets garnis; elle a fait retraite au sein de la vertu et de la décence, et échangé contre l'enthousiasme puritain, la romanesque ardeur de ses premières années. Il lui manque un mari, mais un mari attaché comme elle à l'Église établie, champion du parti orangiste, ennemi des Irlandais catholiques, qu'elle hait, et de la tolérance qu'elle méprise. Ses idées de dévotion et de coquetterie, de perfection calviniste et de recherche conjugale se froissent dans sa tête d'une manière tout-à-fait bizarre. Dans un autre pays et dans un autre temps on pourrait trouver la plaisanterie de Moore un peu légère et irrespectueuse; elle s'adresse à une époque où notre Église protestante, qui se croit attaquée, n'oublie rien pour exciter la ferveur de ses prosélytes : où le parti évangélique ayant à sa tête plusieurs femmes du grand monde, n'hésite pas à damner tout ce qui ne lui ressemble pas. Les traits hasardés et irréligieux de ce poème, n'étonneront personne, quand on se souviendra que Moore, catholique par la naissance et sceptique voluptueux par les habitudes de sa vie, défend l'Irlande sa patrie contre le protestantisme anglais : explication qui d'ailleurs n'empêche pas nos presbytériens et nos calvinistes d'avoir une sainte horreur pour ces plaisanteries du démon.

« Chère amie, écrit l'héroïne dévote de Thomas Moore, je n'ai que le temps de jeter à la poste ces quelques lignes; je suis si occupée! Tant d'affaires à débattre! un incroyable mélange du spirituel et du temporel! Mon pauvre petit cerveau ne sait qu'en faire; le charnel se brouille avec l'extatique, et l'éternel avec le mondain. Priez Dieu que je me retrouve dans cette confusion du ciel et de la terre.

« Voyons un peu! j'ai été donner un coup-d'œil aux magasins de miss Gimp, grande artiste en chapeaux et en robes; femme extraordinaire! Ses manches à la folle ont tourné toutes les têtes; son pou de soie est délicieux pour les chapeaux; ses bonnets de tulle font fureur; et ma petite figure de pécheresse est très contente de ses mentonnières qui lui vont à ravir. S'il plaît au Seigneur tout-puissant et miséricordieux, j'en

porterai une ce soir, au bal du saint pair d'Angleterre, le religieux sir Barnabé Wigram. Cette Gimp a des échantillons de soieries d'un goût angélique, sur mon honneur; je suis très contente d'elle; bons principes; coupe admirable; une piété qui augmente chaque jour; et beaucoup de hardiesse et de persévérance à marcher dans la voie du salut.

« Seulement elle est un peu chère. Ah! si la réforme religieuse pouvait réformer le cherté des factures!—A propos, j'ai besoin d'un domestique et d'une femme-de-chambre. Je les ai perdus l'un et l'autre, ainsi que deux énormes bibles qu'ils m'ont emportées avec une quantité fort raisonnable de linge de table et d'argenterie. Le jeune homme appartenait à la secte rigide des Anabaptistes spéciaux. Comme il prêchait! La cuisine tout entière était attentive. Il m'a coûté trente puddings que son éloquence a forcé la cuisinière de négliger. « Ma vocation est décidée, s'écriait-il sans cesse! » Hélas! jeune homme, quelle vocation avais-tu donc pour mes beaux couverts à filets!

« Londres est une ville délicieuse et surtout sainte; les escrocs eux-mêmes y marchent dans la voie céleste : c'est ce que prouve l'exemple de mes deux voleurs qui se sont sauvés ensemble, emportant les vases d'Égypte, c'est-à-dire mes cuillers et mes fourchettes. Au surplus les annonces de journaux vont venir à mon secours. Je trouve dans le *Magasin Évangélique*, cette demande de placement; « Élisabeth Prudy ne veut pour gages que la liberté de prier selon son cœur ». A côté de cette chère Élisabeth, la perle des servantes et que je prendrai sans doute, un huissier demande un saute-ruisseau versé dans les écritures saintes; un marchand de vin s'affiche comme soutien de la foi pure; et un prêteur sur gages déclare qu'il continuera de prêter à un demi pour cent sur tous les effets valables qui lui seront apportés par de bons chrétiens. »

En effet, ces ridicules se trouvent dans notre société : et rien n'est plus drôle que la perpétuelle oscillation de Biddy entre la sphère religieuse, pleine d'extases séraphiques; et le

domaine mondain, tout peuplé d'idées charnelles, rempli de bonnets délicieux et de gazes adorables et de rubans d'un goût ravissant. Elle aspire au ménage; et ne voit pas sans plaisir un certain M. Patrice Magan, Irlandais comme elle, jeune homme à qui elle demande son opinion sur le péché originel et qui a la sottise de trouver très agréables la conversation et la présence de Fanny Fudge, nièce de Biddy : une enfant, une petite fille sans consistance et sans conséquence; dix-huit ans tout au plus, quelle idée! Tandis qu'elle, Biddy Fudge, « présidant à la renaissance chrétienne et calviniste du beau Magan, plaçant dans les langes de la foi ce nourrisson de cinq pieds six pouces, contribuerait à-la-fois à son bien-être pécuniaire et à sa santé morale! »

Magan s'obstine à préférer dix-huit ans et peu de doctrine calviniste, à trente-huit ans et à l'expérience la plus étendue des choses divines et humaines. Fanny Fudge est jolie, jeune, vive, spirituelle, aimable, à un seul malheur près. Elle est *bleue*. Elle représente la jeunesse de nos femmes anglaises, tout entichées de littérature et de poésie, comme sa tante représente l'armée du moyen-âge féminin, dans notre pays, armée tout imprégnée de puritanisme séraphique. Miss Fanny développe ce caractère dans sa correspondance avec une Irlandaise de ses amies : elle est heureuse, elle va collaborer à un *Keepsake,* publier un roman; elle fait des strophes élégiaques qui ne veulent rien dire; elle écrit une ode à son Ombre; elle vit de rimes, elle rêve stances, elle s'endort dans le couplet, elle se réveille en répétant une citation; sa vie se passerait, si elle pouvait, ranger, polir, orner et publier, des mots sonores, brillans et vides. Cette existence toute lyrique, cette niaiserie des *Annuals,* cette insignifiance versifiante, cette folie qui a tué notre poésie, sont fort plaisamment peintes par Thomas Moore. Les détails plaisans abondent, soit dans les lettres de Biddy la dévote, soit dans celles de Fanny la bleue. Voici comment Biddy rend compte du progrès protestant des missions dans l'Inde :

« Ma chère, j'ai payé vingt livres sterling pour faire des chrétiens à la Compagnie des Indes. C'est un peu cher; d'autant mieux que ces infidèles, lorsqu'ils ont avalé le rhum et le riz que nous leur payons, ne manquent jamais de revenir à leurs idoles qu'ils arrosent de beurre fondu. Nous avons, il est vrai, trois chrétiens à Trévendroum; six à Dourkohtchoum; et un et demi seulement, à Kouroupadoum; ce qui empêche ces derniers d'accepter l'Evangile, c'est la cruelle conspiration des barbiers, qui ne veulent, ni pour or, ni pour argent, raser un menton chrétien. »

Nous ne dirons pas les exploits littéraires de Fanny, son enthousiasme lyrique toujours croissant, l'enlèvement qui le termine et le serment solennel que son amant lui fait prêter de brûler tous ses manuscrits. C'est quelque chose de bien plus plaisant encore que le rôle de Murtagh Mulligan, qui de catholique devient protestant furieux, pour obtenir la main et la fortune de la dévote Biddy. Elle cède à l'éloquence puritaine de Murtagh; mais par malheur, c'est à sa nièce et non pas à elle que son oncle en mourant laisse toute sa fortune. Nos enfans trouveront dans les productions légères de Moore les nuances fugitives de la plupart des travers contemporains. Il se rapproche bien plus des mystificateurs français du XVIIIe siècle que des humoristes anglais. C'est une plaisanterie moins poignante que spirituelle, moins profonde qu'amusante, presque puérile dans sa causticité et se jouant à la surface des objets.

Il ne paraît pas un nouveau livre politique; un bill nouveau ne passe point à la Chambre des Communes, fût-ce sur les céréales ou les finances, sans que le petit Moore (ainsi ses ennemis l'appellent) poursuive de son intarissable pasquinade, les hommes des partis opposés. L'opposition radicale n'a pas de poète plus populaire. Voici bientôt trente ans qu'il joue ce rôle; il n'a pas changé depuis l'époque où le prince Régent disait à un de ses courtisans : « Qu'il prenne garde à lui, le petit drôle ! »

— « Votre Altesse veut donc le faire poursuivre ?

— Non pas ; mais s'il recommence, je l'emprisonne dans un bocal ! »

En effet, sa taille est très petite ; malgré un âge assez avancé, ses habitudes de galanterie n'ont pas fléchi ; on est sûr de le trouver blotti sur quelque ottomane à la mode, entre deux douairières, autrefois de célèbres beautés. Après tout, son instruction variée, son esprit facile et brillant, sa souplesse et sa grâce, font de lui un des hommes les plus distingués de l'Angleterre.

(Tait's Magazine.)

Physionomies parlementaires.

—

N° I.

LE PARTI TORY A LA CHAMBRE DES COMMUNES (1).

SIR CHARLES WETHEREL. — M. CROKER. — MICHEL SADLER. — B. PRAED. — SIR ROBERT PEEL. — M. GOULBOURN. — SIR EDWARD KNATCHBULL. — SIR HENRI HARDINGE. — SIR ROBERT INGLIS. — LE VICOMTE SANDON. — WYNN. — LE VICOMTE MAHON. — LE COLONEL SIBTHORP. — MARQUIS DE CHANDOS. — F. SHAW. SIR RICHARD VYVYAN.

Si depuis vingt ans, le parti libéral de la Chambre des Communes n'a pas cessé de gagner du terrain, il faut avouer

(1) NOTE DU TRAD. « Jamais, depuis le règne de Jacques II, disait récemment le *Times*, session parlementaire ne s'était ouverte plus importante pour l'Angleterre et l'Irlande, que celle qui s'ouvre aujourd'hui. » En effet, d'après le discours de la Couronne, on a vu que les plus hautes questions de politique intérieure et extérieure devaient y être traitées, et que, parmi elles, il s'en trouvait plusieurs auxquelles la France était vivement intéressée. Nous avons pensé que, dans cette circonstance, un tableau fidèle des divers partis appelés à prendre l'initiative dans ces débats, serait accueilli avec intérêt en France, quand même il n'aurait d'autre utilité que de bien préciser la nuance d'opinion à laquelle appartiennent les divers orateurs, dont les discours sont reproduits par notre presse quotidienne. La Chambre des Communes se compose aujourd'hui de 644 membres, dont 312 appartiennent au parti tory ou conservateur, opposé au ministère actuel; les 332 autres membres qui votent pour le ministère sont divisés en trois nuances : les radicaux, 150; les whigs ou ministériels, 142; les révolutionnaires d'O'Connell, 40. D'après ce calcul, l'alliance que soutient le ministère aurait une majorité de 20 voix.

qu'en 1829 il occupait fort peu de place et que l'on était loin de s'attendre alors à ce développement inattendu. Que les tories eussent joué leur jeu avec tant soit peu d'adresse ; ils auraient reculé d'un demi-siècle ou de vingt-cinq années tout au moins, la réforme du parlement. Il est vrai que la grande majorité du peuple anglais demandait la réforme, que depuis long-temps elle était desirée, que Chatham l'avait annoncée, que Burke lui-même en avait proclamé la nécessité. Mais on se serait contenté de quelques altérations peu importantes ; il aurait suffi de corriger les vices les plus flagrans de la représentation nationale. Il aurait fallu enlever aux bourgs convaincus de corruption, à East-Retford et à Penryn, par exemple, les droits dont ils jouissaient depuis long-temps ; avec tant d'audace, avec si peu de réserve ; il fallait transférer dans d'autres localités importantes et non représentées les mêmes droits dont on abusait. Pourquoi Manchester et Leeds avaient-ils jusqu'alors manqué de représentans? En concédant leurs franchises nécessaires à tant de populations qui s'en trouvaient privées, un ministère eût conquis l'estime et l'amour des libéraux les plus hostiles (1).

Malheureusement Wellington s'avisa de déclarer un beau jour que tout était parfait dans la Constitution ; alors s'éveilla un courroux que le ministre aurait dû prévoir et qu'il ne sut pas conjurer. Les deux tiers de la Chambre des Communes étaient tories ; mais l'opinion populaire les souleva, les entraîna ; ils jugèrent prudent de provoquer, afin de la diriger, une révolution inévitable. Cependant le mouvement libéral se prononçait chaque jour davantage : les élections dirigées par l'ancien système ne fonctionnèrent que pour donner des résultats favorables à la réforme, et l'armée torie descendit

(1) NOTE DU TRAD. East-Retford et Penryn sont deux petits bourgs d'Angleterre qui, avant la réforme électorale, avaient le privilège d'envoyer chacun deux députés à la Chambre des Communes, tandis que Manchester et Leeds, villes manufacturières d'une grande importance, n'étaient pas représentées.

progressivement de trois cent vingt-neuf à cent quatre-vingt-douze membres.

Une réaction s'est opérée, depuis cette époque, en leur faveur, il est vrai; on porte leur nombre actuel à deux cent soixante-dix, et quelquefois il s'élève jusqu'à trois cents: nombre fictif; car il faudrait faire entrer en ligne de compte plusieurs semi-libéraux qui, dans beaucoup de circonstances, croient devoir se rattacher aux tories.

Sous le rapport de la vivacité de l'esprit, cette subdivision de la chambre l'emporte sur toutes les autres. Elle a cependant perdu quelques-uns de ses membres les plus distingués: sir Charles Wetherell, M. Croker et Michel Sadler; la mort a enlevé ce dernier, les autres ont été éliminés par les élections nouvelles. Une ironie aristocratique, un dédain parfait de tout ce qui est vulgaire, distinguaient spécialement MM. Croker et Wetherell, hommes remarquables, et chez lesquels le sentiment des convenances, la grâce et la finesse de l'esprit s'unissaient pour défendre la vieille cause du trône et de l'église; tous deux consciencieux et sincères, ne recherchant ni les places ni la faveur.

Sir Charles Wetherell ressemble à un de ces vieux gentilshommes à moitié cyniques, dont le costume est négligé, la parole épigrammatique et brève, l'air moqueur et nonchalant, et qui, sous un vieil habit qu'ils ne se donnent pas la peine de faire brosser, conservent l'air parfaitement distingué. Il peut avoir soixante ans, il a les traits marqués de beaucoup de rides; le teint jaunâtre, et la physionomie sombre. Quand vous voyez se lever au milieu de la Chambre des Communes cet homme à la taille athlétique et à l'air morose, il vous semble qu'un moine des anciens temps a quitté la cellule et le cercueil et revient anathématiser les vices modernes. Un juif ne donnerait pas deux schellings de tous les habits qu'il porte; et de mémoire d'homme on ne se souvient pas de l'avoir vu se permettre le luxe d'un pantalon ou d'un gilet neuf. Vous diriez que le hasard est son tailleur; tant il y

a peu d'harmonie entre le frac et le corps qui en est couvert, entre le chapeau et la tête. C'est l'ennemi juré des bretelles; et il faut l'entendre dans un petit comité d'amis, lancer ses diatribes éloquentes contre ce qu'il appelle avec dédain, les instrumens *suspensifs*. Il ne doute pas que la plupart des calamités des temps modernes n'aient pour cause l'usage des bretelles. On s'en aperçoit à sa tenue, et à l'abandon flottant avec lequel ses pantalons suivent tous les mouvemens de son éloquence.

Avec son air grave et mélancolique, il éveille le rire sur tous les bancs de la Chambre des Communes; il n'ouvre la bouche que pour plaisanter, souvent avec une incroyable amertume, mais aussi avec une verve dont les libéraux eux-mêmes, ses victimes, sont forcés de reconnaître l'éclat et l'effet. On essaie de lui rendre avec usure l'épigramme qu'il verse à pleines mains; on n'y réussit pas; il se montre insensible et impassible; il fatigue la main des ennemis qui essaient de le débusquer de sa position. Tous les traits rejaillissent, comme les flèches lancées sur la cuirasse du rhinocéros. Il prend la parole; on croit, à voir cette massive figure, cette encolure pesante, ces lèvres fermées, cet œil éteint et plombé, que l'orateur va balbutier quelques syllabes insignifiantes. Point du tout. C'est un déluge de traits d'esprit; c'est une nuée de saillies grotesques. Son bon goût et son tact admirables ménagent toujours les hommes et ne s'en prennent qu'aux choses; aussi, malgré sa sévérité et sa véhémence, malgré les piquantes allusions qu'il prodigue, est-ce l'homme politique le plus généralement aimé de tous les partis. Il sait ce qu'il pense; il ne se départ jamais de ses vieux principes; il est conséquent dans toutes les déductions qu'il tire de ces principes. Vivre d'expédiens, faire de la politique au jour le jour, tourner un obstacle, corrompre ou gagner un ami : voilà ce qu'il a peine à comprendre. Jamais il ne pactisera : son intégrité est à l'épreuve. En 1829, le duc de Wellington lui offrit une des places les plus importantes du royaume,

une place qu'il desirait et qui lui convenait, sous condition que sir Charles soutiendrait la mesure de l'Émancipation catholique. Il refusa. Le martyre ne l'effraierait pas; tant il est persuadé que le torysme est la seule planche de salut de la Grande-Bretagne.

S'il est imperturbable, il est également infatigable. Il harasse la Chambre; il parle toujours, il provoque sans cesse division sur division, amendement sur amendement, et jette à travers les mesures qu'il n'aime pas, tous les bâtons, tous les obstacles dont il peut s'aviser. Un jour, grâce à son obstination et à sa taquinerie, la Chambre ne se sépara qu'à sept heures et demie du matin, après la séance nocturne la plus laborieuse et la plus animée. Il pleuvait. Sir Charles, levant les yeux vers la masse des nuages obscurs, s'écria : « Ma foi, si j'avais deviné le temps qu'il faisait, j'aurais prolongé leur plaisir jusqu'à huit ou neuf heures. Sans doute la pluie aurait cessé. »

Au surplus, son système politique n'est pas un modèle d'argumentation logique, et jamais il n'a compris le Progrès. Son esprit vif, mais étroit, ne s'élève point au-dessus des usages reçus, et toute innovation est à ses yeux synonyme de crime de lèse-majesté au premier chef. Il appartient à cette classe d'hommes qui produisent sur leurs semblables une impression momentanée, vive, brillante; mais qui, manquant de portée, ne peuvent obtenir une influence haute, lointaine et décisive.

M. Croker, l'un des athlètes les plus puissans du torysme et l'un des écrivains les plus spirituels du *Quarterly Review*, a été aussi éliminé de la Chambre par les derniers évènemens. Il est né tory. Ses habitudes, son éducation, sa nature même, et son individualité personnelle, tout se ressent de la même tendance aristocratique. Un soir, que l'on citait au parlement le nom d'un propriétaire, habitant Bedford-Square, il s'écria d'un ton d'ironie incomparable : « Bedford-Square! Je ne connais pas cet endroit-là! » Le quartier où se trouve

situé Bedford-Square est central, mais assez éloigné du West-End où demeurent les classes privilégiées. Cette affectation sembla ridicule, et l'on eut raison de s'en moquer. Mais voici un résultat bizarre de cette saillie parlementaire : le Square, frappé d'anathème par M. Croker, fut bientôt déserté par la bonne compagnie ; les loyers baissèrent de prix ; et les propriétaires, au bout de quelques années, perdirent 50 pour 100 sur leurs maisons.

M. Croker est un homme grand et bien fait, qui depuis 28 ou 29 ans, siège à la Chambre des Communes, et dont la tête chauve s'élève au-dessus de la plupart de ses confrères. Il a près de six pieds, abuse de la gesticulation, prend mille attitudes théâtrales, et par la véhémence de son action contraint la Chambre à l'écouter. Avocat spirituel, plutôt qu'orateur puissant, il n'aime pas les longs discours, mais il excelle dans les répliques vives et inattendues : c'est alors qu'il saisit et étreint son adversaire, qu'il le presse vivement, qu'il l'attaque par son côté faible et le désarçonne à l'improviste. Il faut le voir changer de posture et d'attitude, s'agiter sur son banc, lancer une raillerie, opposer à l'orateur adverse une objection de mauvaise foi ; ne pas écouter sa réponse, le taquiner par la même objection renouvelée, le harceler par tous les moyens dont il peut s'aviser. Sa tactique parlementaire ressemble à sa critique dans le *Quarterly;* amusante, vive, chaleureuse, mais sans conscience et sans aplomb. Il était fort curieux d'entendre, un autre membre de la même chambre, M. Jeffrey, propriétaire et principal rédacteur de la *Revue d'Édimbourg,* répondre en style grave aux attaques du coryphée du *Quarterly,* et détacher de son recueil quelques pages savantes pour les opposer à la vive dialectique de son adversaire.

Thomas-Michel Sadler, économiste politique distingué, homme bienfaisant, et dont la mort récente a été une véritable perte pour son parti, n'avait aucune des qualités de M. Croker. Esprit lent et sagace ; laborieux et logique ; il ne valait rien pour la petite guerre et l'escarmouche. Son pre-

mier discours (*maiden speech*) avait fait de lui l'idole de son parti. Mais ce qu'on ignorait, c'est que cette improvisation qui avait duré trois heures, avait coûté plus de trois mois de travail assidu. Lorsque après un début aussi éclatant, on le vit garder le silence dans les plus importantes questions, le désappointement fut immense, et le charme détruit. Jamais l'occasion, l'à-propos, la circonstance, n'éveillaient l'activité de son esprit; la première objection le déconcertait, et dans les comités comme sur les hustings, il ne s'agissait que de l'attaquer pour l'abattre. Il bégayait alors, perdait le fil de son discours, ne savait plus où il en était, et livrait à l'ennemi un triomphe facile; peut-être ce malheur est-il commun aux intelligences les plus méditatives. Il leur faut le silence, le calme, le repos du cabinet : elles ont besoin de soulever les questions dans leur profondeur; la polémique les embarrasse, et tout l'édifice de leur dialectique croule sous l'effort d'une épigramme. Quand il préparait ses discours, son éloquence ne manquait pas d'une certaine solennité lugubre qui s'accordait bien avec sa physionomie pensive, son âge avancé, sa tête grise, et son accent nasal, assez semblable à l'accent d'un prédicateur. Le caractère sérieux, timide, peu ardent au combat que nous venons de remarquer en lui, l'a empêché de répondre aux accusations graves qu'un adversaire politique lui intenta, et qui le couvrirent de défaveur dans l'opinion publique. Il ne fut pas réélu.

L'armée tory, privée des trois personnages importans dont nous venons d'esquisser le portrait, a conservé dans ses rangs d'autres capacités dignes de remarque : son général en chef, depuis la mort de Canning, est le célèbre Robert Peel. C'est un homme de quarante-sept ans, d'une santé vigoureuse, d'une organisation souple, et dont l'activité naturelle s'est accrue par la tempérance et la modération de la vie. Il a le teint blanc et fleuri, les cheveux rouges, la figure ronde et la physionomie agréable. Remarquons en passant, que les deux tiers, au moins, de la Chambre des Communes d'Angleterre, se distinguent

par la nuance ardente de la chevelure. Pour l'élégance du costume, peu de membres l'emportent sur sir Robert, qui, sans être dandy, sans tomber dans le ridicule dont un homme d'état serait couvert par la fatuité, se fait remarquer par le goût et même la recherche de sa tenue et de ses manières. Il porte habituellement un habit vert, un gilet de couleur claire, et un pantalon foncé; une énorme chaîne d'or se balance sur le gilet et brille à tous les yeux.

Sans génie, mais doué de tact, de sang-froid, de flexibilité, d'une adresse consommée; tacticien habile; ambitieux, avec une réserve apparente; dissimulant toutes ses émotions; cherchant tous ses avantages et les exploitant jusqu'au dernier; soupçonneux, sceptique; ne recevant conseil de personne et cachant ses desseins à ses plus intimes amis; c'est de tous les hommes d'état de l'Angleterre moderne le plus capable de diriger une assemblée, d'influer sur elle, de faire tourner les passions à son profit, et de saisir les occasions de victoire. Admirable comme homme d'affaires, il ne connaît pas la fatigue; son esprit patient, souple, poli, et tranchant comme une lame d'acier, exécute sans peine les analyses les plus détaillées et les plus longues, descend jusqu'aux plus minutieux détails d'une grande question et ne se lasse jamais. Je l'ai vu siéger au parlement pendant plusieurs nuits consécutives, de cinq heures du soir à deux heures du matin, prendre une part active aux débats, et se livrer à dix heures du matin aux travaux diplomatiques ou ministériels de la plus haute importance. C'est une constitution flexible et forte que l'émotion et la passion n'entraînent jamais et que l'habitude de la vie politique a trempée. Il est à son aise dans toutes les questions; s'il ne prononce jamais un mot sublime, original, grandiose; s'il ne soulève aucune question philosophique; s'il ne pénètre pas dans le domaine du génie : il ne tombe jamais jusqu'à la médiocrité absolue. Il ignore beaucoup de choses qu'un homme politique devrait savoir, et supplée à ce défaut par la lucidité des aperçus et le courage avec lequel

il recherche et consulte tous les documens qui peuvent lui devenir nécessaires. Jamais il ne parle que vers la fin des débats : il veut avoir le dernier mot, répondre à tous les argumens de ses adversaires, découvrir leur côté faible, et porter un coup fatal à la mesure ou à l'opinion qu'il attaque.

Il y a chez lui une faculté de co-ordination rapide, une facilité à disposer en un moment et à ranger en bataille les raisonnemens dont il a besoin, une fécondité d'élocution qui lui permettent d'improviser ses réponses et de les faire aussi complètes, aussi vigoureuses, aussi nettes que s'il avait passé plusieurs semaines à les méditer. Son ton est conciliant, sa voix douce et vibrante, son style parlé aussi pur et aussi correct que s'il lisait une page écrite ; sa dextérité est admirable ; maître de lui-même, se tirant sans peine du plus mauvais pas, il supplée au raisonnement et à l'éloquence par une faconde harmonieuse qui fait illusion et remplit la lacune. Il n'y a point de mauvaise cause entre ses mains : vous le voyez se lever, prendre la parole, commencer son discours d'un air si candide, si simple, si honnête, avec si peu de prétention apparente, avec un air de désintéressement si complet, que vous êtes tenté de vous abandonner à sa foi et de le croire sur parole. Il est difficile de porter plus loin en politique la séduction de la candeur et l'illusion de la sincérité. Son débit est lent, peu animé, modeste, comme il convient à un homme impartial qui ne veut violenter aucune opinion et qui traite tous ses collègues avec courtoisie. Sa main droite est appuyée sur sa hanche, pendant que sa voix mélodieuse prononce quelques périodes bien faites, mais peu significatives. Par degrés, il s'échauffe, s'anime, attaque toujours avec un air d'impartialité les opinions et non les hommes ; frappe à coups redoublés le coffre placé sur la table verte, joint la saillie à l'invective, et finit par conquérir l'attention de son auditoire tout entier. Le bruit produit par le coffre que sa main fait retentir deux fois par minute, régulièrement, sert d'accompagnement à l'éloquence de sir Robert, et tient éveillés tous les membres de la Chambre. Je ne doute pas

que sir Robert n'ait calculé d'avance l'effet que devait produire cet accompagnement acoustique sur un auditoire quelquefois distrait et inattentif. A cette invention singulière se joint une habitude qui n'appartient qu'à lui. Au lieu de s'adresser au président (*speaker*), selon la coutume, il lui tourne le dos au moment où il prononce les passages les plus importans de son discours, et faisant face à l'armée des tories ses confrères, il semble leur donner le signal des applaudissemens qui éclatent aussitôt avec une véhémence unanime dont l'amour-propre le plus exigeant se contenterait.

Toute son éloquence repose sur un seul principe : celui de la peur. Personne n'ébranle avec plus de force et de talent ce grand mobile de l'humanité. Il sait quels risques ont à courir, et quels avantages ont à perdre les hommes auxquels il parle. Au lieu de vouloir convaincre les esprits et de les conduire lentement de déduction en déduction, ce sont leurs terreurs qu'il soulève. Tout se tait. Son accent est solennel et simple. On ne murmure pas. Un talisman magique enchaîne jusqu'à la respiration de ses amis et de ses ennemis. Tous les intérêts s'éveilient à cette voix qui prophétise leur ruine; car, si l'on ne suit les conseils de sir Robert, si l'on adopte la mesure qu'il repousse, tout est perdu, toutes les existences sont compromises, et la fin du monde va bientôt arriver. Plus de sourires, plus d'interruptions. Jamais, pendant le discours de sir Robert, un membre ne s'est avisé de quitter son banc; son élocution rapide, mais distincte; sa prononciation nette, mais bien accentuée; sa manière calme et toujours gracieuse, tempèrent ce qu'il pourrait y avoir de douloureux et d'irritant dans les craintes qu'il soulève. Comme il ne se trouble jamais, on le suit sans trouble et sans peine; rarement il essaie le trait et la plaisanterie; ses passages les plus spirituels ont quelque chose de trop fin et de trop délicat pour frapper vivement les hommes assemblés. Quand on l'attaque de front, je l'ai presque toujours vu placer sa main gauche dans son gilet, croiser une de ses jambes par-dessus

l'autre, se tourner vers l'adversaire et le regarder en face d'un air grave et calme. Je ne me rappelle qu'une seule occasion où la parole et la présence d'esprit lui aient manqué. Sa position, je l'avoue, était détestable. On venait de nommer le marquis de Londonderry ambassadeur près de la cour de Russie, et le noble marquis n'avait pas craint de déclarer les Polonais rebelles, dignes de tous les châtimens, et méritant d'être livrés sans pitié à la vengeance de l'empereur Nicolas. De tous les côtés de la Chambre s'éleva un cri de réprobation, une clameur de haro à laquelle sir Robert essaya de résister. Mais justifier des expressions si dures, une insensibilité si cruelle, c'était une tâche impossible : il succomba. Pour la première fois de sa vie, il hésita, balbutia et perdit contenance. Défaite bien pénible et bien nouvelle, pour un homme tellement habitué aux succès oratoires que ses ennemis politiques les plus acharnés témoignent le regret qu'ils éprouvent de ne plus l'entendre, toutes les fois qu'il cesse de parler. Sir John Hobhouse disait un jour en plein parlement qu'il ne trouvait qu'une compensation au tort que le ministère de sir Robert faisait à son pays : le plaisir d'entendre souvent la voix d'un aussi éloquent orateur.

Sous un extérieur calme et conciliant, sir Robert cache une susceptibilité extrême, un amour-propre toujours aux aguets, et une ambition immense. Homme de pouvoir et non d'opposition, il affecte la plus complète indifférence et même un souverain mépris pour les places et l'exercice de l'autorité. Pendant la dernière session, après avoir épuisé sa verve en railleries contre les ambitieux, les ministères et tous les hochets du pouvoir (il les nommait ainsi), Peel quitta la Chambre, et le hasard voulut que je le suivisse dans la rue. Cette physionomie tout-à-l'heure si gaie, s'assombrit dès qu'il fut seul. Sa gaieté n'avait été qu'un masque : les épigrammes dont il avait abusé pendant toute la séance, un moyen de dissimuler le regret profond dont il était dévoré. Sa modération ne l'abandonne jamais tant que ses adversaires ne le

blessent pas dans son honneur Traitez-le de sot, d'insensé, de niais, d'homme sans talent, il ne sourcillera pas. Attaquez sa probité politique ou privée; il se lève, exige à l'instant même une réparation complète, et formule d'avance, en cas de refus, le cartel que vous recevrez demain matin. Cependant, sa vie politique est difficile à défendre, à comprendre et à expliquer. Il y a dans son caractère d'homme public, un mélange d'hypocrisie et de sincérité qui résiste à l'analyse : tory et aristocrate dans le fond, mais ployant ses principes à la nécessité des circonstances, et mettant toujours sa conscience au service des évènemens qui la modifient; il a trouvé moyen de rester debout sur les débris de la dynastie Castlereagh, et de se maintenir par des concessions habiles et opportunes, faites à l'envahissement des idées libérales. La nécessité justifie tout, selon lui ; il est le ministre de la circonstance, et le très humble serviteur des évènemens; sa souplesse le préserve : et quand il faut céder à un nouveau mouvement qu'il réprouve, il le fait d'assez bonne grâce pour paraître sympathiser avec lui. Telle a été sa conduite lorsqu'il s'est agi de l'émancipation des catholiques, qu'il déteste, et qu'il a provoquée; du bill de réforme, qu'il n'aimait pas davantage et qu'il a maintenu; des dissidens qu'il a paru servir en les abhorrant; des corporations municipales qu'il était sur le point de réformer en dépit de ses principes, au moment où il a quitté le portefeuille.

Il est l'idole, l'oracle, le chef suprême de la faction *conservatrice;* tous les membres tories cèdent aveuglément à l'impulsion qu'il leur donne. On ne lui demande même pas quels sont ses projets : il commande et l'on obéit. Il groupe autour de lui des votes, sans se donner la peine de faire pressentir le plan qu'il a tracé et de justifier ses entreprises. L'armée s'avance et ne connaît pas le but vers lequel on la pousse. L'immense fortune, le haut crédit, le talent oratoire, l'indépendance complète de sir Robert; tout contribue à affermir sa position. Voici un exemple étrange de cette pas-

siveté d'une masse d'hommes, soumise à la volonté d'un chef. Lorsque lord Russell proposa la réforme des corporations municipales, les amis de sir Robert se rendirent à la Chambre, persuadés que leur maître s'armerait de toute son éloquence et de toutes ses ressources pour s'opposer à l'adoption du bill. Quelle fut leur surprise ou plutôt leur indignation lorsque sir Robert après quelques observations, pleines de dignité et de convenance, avoua qu'il approuvait non-seulement l'ensemble de la mesure, mais la plupart des articles dont le bill se composait. Les tories gardèrent un profond silence : la désertion de sir Robert leur disait assez que le poste n'était pas tenable ; jamais, depuis ce moment, un seul membre du parti tory n'osa prononcer une phrase en faveur des corporations attaquées.

Tel est cet homme remarquable qui, par un mélange de qualités négatives et de talent réel, de réserve profonde et d'activité intellectuelle, de flexibilité dans les actes et d'opiniâtreté dans les principes, s'est placé au premier rang des hommes d'état de son pays. Un seul orateur l'a fait pâlir pendant son dernier ministère : sir John Cam Hobhouse, homme énergique et intègre, d'une merveilleuse habileté pour découvrir les côtés vulnérables d'une vie politique. Toutes les fois que sir John se levait pour parler, sir Robert changeait de visage, comme s'il eût deviné que cet homme le renverserait. Au milieu du discours, simple mais puissant, que prononça sir John à propos des Polonais et de la nomination du marquis de Londonderry, la pâleur de sir Robert augmentait de moment en moment. Il était blessé au cœur : la chute de son ministère était assurée : chaque phrase détruisait un de ses appuis, renversait une des espérances de ce cabinet éphémère. L'intégrité politique de sir John semblait donner à ce dernier un immense avantage sur les habiles variations dont se compose l'existence parlementaire et ministérielle de sir Robert. « Ne voyez-vous pas, » disait l'orateur au ministre et à ses collègues, « que vous n'existez point par vous-mêmes ; que vous n'avez pas de vie

intime et qui vous soit propre; que le parti Stanley peut vous éteindre de son souffle comme on fait disparaître la lueur d'une bougie; que vous vous croyez un ministère, et ne l'êtes pas; car nous, que vous appelez l'opposition, nous avons la majorité sur toutes les questions? Est-il d'un homme de cœur et qui respecte l'opinion publique, » continuait-il en s'adressant à sir Robert, « de rester ministre, quand on est forcé de suivre à la remorque le vaisseau de ses ennemis et de leur obéir pour ne pas tomber? quand on ne garde le pouvoir que pour être esclave? quand on se voit forcé de faire tout ce qu'on ne veut pas faire; que l'on emploie toute son énergie à contempler ses défaites et à s'y soumettre, à se cramponner au pouvoir que l'on ne peut garder qu'en étouffant sa volonté; enfin lorsqu'il faut professer les opinions libérales que l'on abhorre et contre lesquelles s'élèvent tous les antécédens d'une vie longue et laborieuse? » Les applaudissemens qui ébranlèrent la Chambre des Communes contractèrent le visage ordinairement doux et calme de sir Robert; son ministère était détruit.

M. Goulburn, fanatique de torysme, a du moins le mérite d'une sincérité à toute épreuve. Les paroles ne lui manquent jamais; les idées lui manquent toujours. Sa voix assez mélodieuse, sa phrase correcte et même élégante, plaisent un moment, fatiguent bientôt par la monotonie et le vide des pensées, et ne laissent aucune impression. Comme il a toujours l'air d'être sûr de lui-même, on commence par l'écouter avec plaisir; mais on s'aperçoit bientôt qu'il n'y a pas de fond dans son éloquence, et que deux ou trois principes ultra-monarchiques composent tout son bagage intellectuel.

Ne lui demandez pas le sacrifice d'un iota. Périssent les colonies plutôt qu'un principe! c'est un des hommes qui tuent leur parti, en l'adorant, qui refusent toute concession à la nécessité même et qui se brouilleraient avec leurs amis intimes pour une nuance d'opinion. Il a déclaré que, si les dissidens étaient jamais admis à l'université d'Oxford, son fils

en sortirait. Ce n'est pas même le trône qui sert de base à sa théorie : c'est l'autel dominant le trône ; et de cette sommité redoutable il verse sur ses adversaires les trésors de son ineffable mépris. Un jacobin, c'est-à-dire un libéral, équivaut pour lui à un gibier de potence. Il a poussé si loin l'exagération de ses maximes, que la plupart des tories eux-mêmes, entraînés par le mouvement de leur époque, commencent à le renier.

Il a pour collègue et pour complice d'imprudence sir Edward Knatchbull, le point de mire de tous les journaux libéraux, qui se plaisent à faire de lui le type complet de l'idiotisme arriéré. Ces attaques, souvent répétées à la Chambre, il les supporte avec une fermeté de bonne humeur vraiment édifiante. Il n'est pas brillant, mais respectable. Ses cinquante-cinq ans, la blancheur éclatante de sa chevelure, sa douce et noble gravité, s'accordent bien avec les principes d'un vieux gentilhomme qui ne veut pas permettre à l'avenir de naître et au passé de mourir : orateur estimable et imprudent ; capacité digne d'estime, mais non d'admiration et sur laquelle l'esprit de parti s'est empressé de répandre un dédain immérité.

Parmi les hommes les plus accrédités du même parti, il faut compter sir Henri Hardinge, dont le talent le place au-dessus des intelligences vulgaires, sans l'élever jusqu'à la supériorité du génie. Il a perdu un bras dans les guerres d'Espagne et peut avoir cinquante ans. La noblesse de sa tournure, l'élégance de sa taille, l'heureux choix de ses paroles, le placent très convenablement dans les rangs aristocratiques. Il est très remarquable par le développement de son front et par le contraste de son teint transparent et de ses cheveux châtains. C'est l'homme le plus irritable de toute la Chambre. S'il ne se permet pas la moindre personnalité, il repousse avec une extrême violence toutes les allusions qui lui semblent injurieuses ou même hostiles. Cette susceptibilité, poussée à l'extrême, ferait éclore au moins trente duels par séance, si

tous les membres avaient l'épiderme aussi sensible que sir Henri. Récemment M. Barrow, irlandais, ayant attaqué en masse tout le ministère de Peel et de ses amis, comme se trouvant en contradiction flagrante avec leurs vieux principes; sir Henri se crut offensé personnellement, et lança contre M. Barrow un torrent d'épithètes méprisantes qui lui furent rendues avec usure, et qui furent suivies d'une double provocation mêlée d'outrages. Il fallut que le président, sur la demande de la Chambre, s'interposât entre les adversaires et exigeât d'eux une double et formelle rétractation.

Quelle différence entre ce législateur guerrier et le pacifique sir Robert Inglis; ce gros homme d'une taille assez courte, au teint fleuri, à la tête chauve, à la figure pleine; paisible gentilhomme qui ne fait jamais une observation sans s'excuser d'être obligé de la faire, et sans exprimer le regret qu'il ressent de blesser les honorables membres qui ne sont pas de son avis! Il y a souvent quelque chose de burlesque dans cette alliance des égards les plus exquis et des inculpations les plus graves. En vous disant que vous avez tué votre père, il demanderait pardon de la liberté grande : c'est avec douleur, avec amitié, avec sympathie, qu'il vous accuse, vous, O'Connell, d'être un parjure, et vous Shiel, de servir le parjure. Il fallait entendre cette voix traînante, sans modulation, cet organe de prédicateur puritain, avertir charitablement les catholiques du crime qu'ils commettaient et du péril que courait leur âme. Shiel répondit avec véhémence et talent. O'Connell, moins emporté et plus adroit, fut admirable d'ironie. Il fit le portrait de sir Robert, qu'il appela ce bon gentilhomme *gras, gros et content.* « Oh! » dit-il ensuite, « quelle douleur, quel supplice que ces graves accusations, prononcées d'une voix si dolente! L'accent lugubre de l'honorable orateur m'a fait plus de mal que la dénonciation qu'il m'intente. » Un rire universel s'empara de l'assemblée.

Malgré ces ridicules apparens, on le respecte; il est con-

sciencieux ; cette Église d'Angleterre, dont il défend les droits avec tant de constance et d'énergie, lui est réellement chère ; s'il voit l'enfer béant sous vos pas, et qu'il vous y envoie comme une proie certaine, c'est à son grand regret ; s'il vous damne, c'est à son corps défendant. Il vous plaint cordialement. Aussi l'écoute-t-on avec attention et avec égards. Tel est le privilège de ceux qui ont toujours suivi la même ligne de conduite, et qui préfèrent la droiture à la souplesse.

Plusieurs circonstances ont donné de l'importance à lord Sandon, orateur incapable, et qui jouit cependant de quelque considération parmi les tories. Appartenant à une famille ancienne et honorée, fils aîné du duc d'Harrowby, représentant d'une ville populeuse et riche, Liverpool, sa conduite est exemplaire et sa probité scrupuleuse. Homme politique, il suit le cours des évènemens, et obéit au torrent qui l'entraîne. Les avantages de position que lord Sandon doit à la fortune et à la naissance, peuvent seuls compenser son infériorité comme orateur, et faire oublier aux hommes de son parti l'incapacité dont il a donné tant de preuves. Sa voix rauque blesse l'oreille. Jamais lord Sandon n'a prononcé en public une phrase entière sans bégayer et se reprendre : presque toutes ses périodes restent suspendues et inachevées et les *reporters* sont obligés de reconstruire de leur mieux toute cette phraséologie impotente et mutilée.

Parmi les plus jeunes recrues du même parti, nous devons compter M. Praed, orateur assez habile, mais dont le talent consiste surtout dans une avocasserie un peu mesquine, et dans un babil d'avoué qui soulève des difficultés à propos de tout. Les grands points de vue lui échappent : il s'arrête aux détails des questions. Il épilogue sur tout et présente en assez beau style, avec une facilité de paroles qui fait illusion sur son talent réel, des objections d'un mince intérêt. Le *Morning Post* lui doit la plupart de ses *leaders* ou premiers articles politiques, et il passe pour être l'un des rédacteurs payés de ce journal, assertion qu'il repousse avec force.

Comme beaucoup d'autres orateurs, il a donné des espérances qui ne se sont pas réalisées. M. C. Wynn, représentant du comté de Montgomery, est un des orateurs qui parlent le plus souvent, et auxquels on prête le moins d'attention. Tory dans le fond, il essaie de faire du libéralisme avec les principes de la monarchie absolue, et se perd si complètement dans sa métaphysique abstraite, que souvent, après un discours de trois heures consécutives, ses collègues se demandent sérieusement s'il a parlé pour ou contre la mesure proposée. Quand il fut question d'admettre les dissidens au bénéfice des universités de Cambridge et d'Oxford, on l'entendit prononcer un discours si extraordinaire sur la foi, le doute, le libre arbitre, la prédestination, que le président fut obligé d'interrompre l'orateur pour savoir s'il votait avec les *oui* ou avec les *non*. C'est un homme de soixante ans, pourvu d'assez d'embonpoint et dont la prononciation extraordinaire remplace tous les *s* par un sifflement guttural dont aucune orthographe ne peut donner l'idée.

Lord Mahon, l'un des intimes et des protégés de lord Wellington, se fait écouter avec plaisir, sans avoir donné preuve jusqu'ici d'une haute capacité. Sa tournure, sa taille, sa voix, ont de la grâce, mais une grâce féminine. On croit remarquer en lui peu de prétentions, ce qui plaît toujours : pour le détail et l'analyse des faits, pour la lucidité de la narration, personne ne l'emporte sur lui.

Le marquis de Chandos, tout aristocrate qu'il soit, représente à la Chambre l'intérêt agricole : il a mérité le titre d'*ami du fermier*. Souvent ses intérêts propres ont été sacrifiés par lui à ceux de l'agriculture anglaise. D'une taille assez élevée, d'une physionomie expressive et gracieuse, il a les traits réguliers, la chevelure noire et l'un de ces fronts très élevés qui n'appartiennent qu'aux hommes intellectuels. Jamais il n'a pactisé avec sa conscience. Sir Robert Peel lui offrit naguère une place dans son ministère, pourvu qu'il consentît à retirer une motion qu'il avait faite et qui lui semblait favorable aux inté-

rêts agricoles. Combien d'autres membres, de ceux même dont la loyauté politique n'est pas mise en doute, auraient trouvé un commode prétexte pour accepter un porte-feuille? Il parle peu; la conviction la plus profonde anime ses discours, remarquables par la concision. Il ne cherche ni les artifices de la rhétorique, ni les sophismes de l'avocat. Il y a une empreinte de bonne foi qui règne sur toutes ses paroles. Propriétaire de domaines importans dans les Indes-Occidentales, les colons lui ont confié la défense de leurs intérêts; il a rempli cette mission avec autant de talent que de zèle. Peu de membres, parmi les tories ou les whigs, ont plus constamment mérité l'estime de leurs collègues.

Le seul Irlandais tory qui représente avec éclat le parti orangiste ou protestant, est M. Shaw, ordinairement froid et monotone, mais qui s'élève à un diapason d'éloquence furieuse et même grotesque toutes les fois qu'il s'agit du clergé protestant ou des intérêts de son parti. Ennemi juré d'O'Connell, il l'a souvent attaqué avec violence; rarement avec autant de succès que le jour où il défendit le juge Smith, accusé d'avoir intimidé le jury par des tirades politiques. Il y avait quelque chose de réellement grandiose et de noble dans le portrait qu'il traça du vieux et vénérable juge dont les cheveux ont blanchi au service de sa patrie, et qui se voue à la défense de la vieille constitution. En général M. Shaw obtient peu d'influence: son exagération lui nuit beaucoup. On sait bien, quoi qu'il en dise, que la civilisation du monde entier ne dépend pas du clergé protestant de Dublin, de son existence, de sa prospérité : et l'on ne peut s'empêcher de rire quelquefois de la fureur factice avec laquelle il défend l'université dont il est le représentant.

Les tories avaient conçu de grandes espérances des débuts de sir Richard Vyvyan, élu par la ville de Bristol. Il a désappointé ses admirateurs. C'est un homme de trente-quatre ans, dont la physionomie annonce la méditation, et dont la voix harmonieuse fait valoir les périodes bien arron-

dies qu'il prononce. Il fut sur le point de remplacer sir Robert Peel et de marcher à la tête du bataillon conservateur, lorsque ce dernier effraya ses partisans par quelques tergiversations inattendues au sujet du bill de réforme des corporations municipales; mais ce succès ne dura qu'un instant. L'habile sir Robert manœuvra bien, présenta de nouveau ses voiles au vent de son parti : sir Vyvyan fut obligé de rentrer dans la masse commune et de renoncer à l'espoir de la suprématie.

Il me reste à parler du plus original, du plus amusant, du plus imperturbable de tous les membres de la Chambre des Communes. Il n'y a pas d'assemblée où ne se trouve cet être nécessaire, qui se pose, comme caricature, au milieu des plus graves intérêts, et qui sert aux menus-plaisirs de tous les partis. De quelque côté de la Chambre ou de la galerie que vous soyez placé, quelle que soit l'heure que vous choisissiez pour vos observations; vous apercevrez deux paires de moustaches et de favoris, si prodigieuses, si gigantesques, si extraordinaires, que le nez, la bouche, les yeux, de l'honorable membre qui les possède disparaissent dans l'épaisseur de cette forêt. Quelques-uns de nos sénateurs portent des favoris de dimension ordinaire; d'autres ont emprunté au siècle de Charles II la mode de la royale, qui dessine un point noir au-dessus du menton : mais près du colonel Sibthorp, qui représente le comté de Lincoln, toutes les singularités physionomiques de ses collègues s'évanouissent. Aussi est-il fier d'une distinction que la nature lui a donnée, et que l'art a cultivée avec soin. Il est tory enthousiaste : mais il sacrifierait à ses moustaches, tories, libéraux, radicaux, tous les ministres et les deux Chambres. Malheureusement, il prend un plaisir spécial à signaler les bizarreries naturelles et les singularités de conformation qu'il peut observer parmi ses confrères; et cette obstination étrange l'expose à des récriminations, qui ne sont pas sans intérêt. C'est lui qui se charge ordinairement de donner à la Chambre la petite pièce ou la farce.

« Vraiment (disait-il, il y a trois mois), messieurs les membres du ministère me semblent tout-à-fait mal à leur aise ; ils reposent avec peine sur le trône qui les soutient, et leur siège est un buisson d'épines. (*On rit.*) Voici trente-trois gentilshommes bien mal appareillés! je crois voir des chevaux de course, dont l'un est poussif, l'autre éreinté, et le troisième boiteux. (*Grands applaudissemens.*) Rien qu'à voir leur attitude et leur pâle figure, on sent qu'ils pressentent leur inévitable défaite. Quelles physionomies, bon Dieu! Je ne peux m'empêcher de les plaindre; ils ont bien mauvaise mine! »

Tous les honorables députés éclataient de rire : et O'Connell, qui ne le cède à personne en fait d'ironie grossière, s'écria :

« Je ne diffère d'opinion avec l'honorable et valeureux gentilhomme, que de l'épaisseur d'un cheveu. (*Tous les regards se dirigèrent vers le menton vénérable et les joues ombragées du colonel.*) Je conviens que le ministère est pénible dans tous les temps, et qu'il est impossible aux hommes du pouvoir de faire dans une Chambre représentative une figure aussi remarquable que l'est celle du galant colonel. » (*Les applaudissemens continuent et redoublent.*)

L'élocution, les gestes, les manières du colonel, sont fort difficiles à décrire. Il parle toujours et en dépit de tout. Souvent dans les comités, il reprend quinze fois la parole en une seule séance; en vain ses collègues tories essaient de lui imposer silence ; il s'arrête un moment au milieu de sa phrase ; fait semblant de jeter les yeux sur le rouleau de papiers qu'il tient toujours à la main, et continue comme si de rien n'eût été. En général, il nuit à toutes les opinions qu'il adopte, et beaucoup de membres du Parlement croient qu'il est impossible de voter avec lui sans se compromettre. Tantôt ses vociférations ébranlent les voûtes de la Chambre ; tantôt ceux qui l'entourent saisissent à peine une de ses paroles. Son geste favori consiste à faire voltiger au-dessus de sa tête, et flamboyer, pour ainsi dire, avec beaucoup d'énergie et de rapidité,

le rouleau de papier dont nous avons parlé plus haut. Les tories s'estimeraient heureux s'il voulait bien aller s'asseoir sur les bancs de leurs adversaires : mais la Chambre est d'un autre avis : et elle perdrait trop si la présence de l'héroïque colonel ne venait plus égayer ses discussions sérieuses.

Telles sont les illustrations principales du parti conservateur dans la Chambre des Communes : chez quelques-uns, obstination et culte superstitieux du passé ; chez d'autres plus habiles, souplesse, desir souvent impuissant de gouverner l'opinion libérale en s'associant à elle. Chez la plupart, probité sincère et attachement respectable à la constitution du pays : nulle part, cette énergique volonté, cette force d'action, cette éloquence impérieuse, cette puissance dominatrice, qui commandent aux hommes et qui prêtent à un parti l'autorité d'une religion. On n'emprunte ce pouvoir qu'aux sentimens du peuple, aux intérêts du présent et de l'avenir, et la base du torysme se trouve tout entière dans le passé.

(*Political Observer.*)

Géographie. — Voyages.

DES VOYAGES AUTOUR DU MONDE,

RÉCEMMENT ENTREPRIS.

Le dix-neuvième siècle n'a pas renoncé à ces grandes entreprises de découvertes, qui ont été si utiles à toutes les branches des connaissances humaines, et qui ont jeté tant d'éclat sur l'histoire maritime du siècle précédent. Avec une sagacité admirable, les navigateurs contemporains ont su mettre à profit le perfectionnement des sciences exactes; et si, dans la grande loterie des terres inconnues, il ne restait plus qu'un petit nombre d'heureux billets, il sont du moins parvenus à remplir les lacunes qui existaient entre les points déjà explorés, à préciser des positions vaguement indiquées, à déterminer mathématiquement les lieux les plus importans pour la navigation. Tel était le lot de notre âge : à lui était réservé l'honneur des reconnaissances perfectionnées.

Une nation qu'on ne s'attendait guère à voir paraître dans la lice, la Russie est entrée la première dans cette carrière honorable. Dès l'année 1804, Krusenstern promenait le pavillon des Czars autour du globe. Son voyage tenait plus, il est vrai, à la politique qu'à la science; mais son élève Kotzebue, commandant du *Rurick*, marcha sur ses traces, et plus heureux que lui, vit la découverte de quelques îles nouvelles, récompenser son zèle et sa persévérance. La guerre entre l'Angleterre et la France avait paralysé les efforts de cette

dernière ; la paix de 1814 lui permit de faire servir aux pacifiques conquêtes de la science, son énergie militaire. Aussi, avons-nous vu de 1819 à 1833, le pavillon français faire le tour du monde sous les ordres des Freycinet, des Duperrey, des Dumont-d'Urville, et soutenir avec éclat les brillantes renommées des Lapérouse et des d'Entrecasteaux. Les travaux de plusieurs navigateurs étrangers appartiennent aussi à cette période si honorable pour la marine française. Des expéditions russes, conduites par Billinghausen et Kotzebue, ajoutèrent à nos connaissances étendues sur le grand Océan, plusieurs découvertes, entre autres celles de l'Archipel dangereux et de l'Archipel des Carolines. Quelques îles de peu d'importance vinrent aussi s'offrir, dans les mêmes mers, à la vue des navigateurs américains que l'intérêt du commerce, plutôt que celui de la science, entraînait autour du globe. Toutefois, la frégate américaine *Potomak,* sous les ordres du commodore Downes, a droit à une honorable exception pour ses savantes observations et ses travaux hydrographiques.

Pendant ce temps, nos navigateurs affectaient des directions spéciales : les côtes de l'Afrique, les mers Arctiques, les différens archipels de la Mer du Sud, attiraient leur attention. Le voyage autour du monde, du docteur Wilson, présente cependant un grand intérêt à cause du soin qu'il a mis à visiter presque toutes les côtes de l'Australie, et surtout l'établissement de Swan-River. Si un autre voyageur anglais autour du monde, le lieutenant Holman n'a pas enrichi la géographie de nouvelles terres, au moins a-t-il décrit avec une rigoureuse exactitude les côtes d'Afrique, l'île de Ceylan, la côte de Coromandel, Calcutta, l'Australie, et quelques archipels du grand Océan : exactitude d'autant plus surprenante que le lieutenant Holman est aveugle.

Le voyage autour du monde du navire prussien *la Princesse Louisa* entrepris dans un but commercial, a produit, grâces aux travaux du docteur Meyen, chirurgien-naturaliste et historien de l'expédition, une abondante moisson de faits

nouveaux relatifs à l'histoire naturelle et à la géologie. La relation de ce voyage, récemment publiée, est digne de fixer notre attention.

En général, les faits observés par les voyageurs de différentes nations, durant ces expéditions lointaines, se présentent sous des couleurs différentes. Ce n'est plus le même critérium, la même puissance d'assimilation qui agit. Le voyageur anglais n'observe pas comme le voyageur allemand : ce qui passe inàperçu pour l'un est relevé par l'autre avec éclat. Il semble que l'on parcourt un monde nouveau, en relisant ces relations diverses. C'est ce que nos lecteurs remarqueront sans doute comme nous dans le voyage du docteur Meyen, dont nous allons présenter l'analyse.

Jamais un marin anglais n'aurait décoré la préface de son livre, d'observations semblables à celles qu'on lit à la première page de la relation du docteur Meyen. « Déjà, deux fois le drapeau royal prussien avait fait le tour du globe, lorsque j'eus le bonheur d'être attaché à une expédition de commerce, qui allait visiter la Chine et l'Amérique Méridionale, sous les ordres de la marine de l'état. Le magnifique navire, destiné à cette expédition, a l'honneur de porter l'auguste nom de *la Princesse Louisa*, fille cadette de Sa Majesté, et actuellement, par alliance, la princesse Frédéric des Pays-Bas. Ce vaisseau a fait une fois la tournée complète du globe et partout où nous touchâmes, il fut accueilli et reconnu comme un vieil ami. » La politesse exquise avec laquelle le docteur traite le bâtiment qui avait l'honneur de porter l'auguste nom d'une princesse prussienne, nous rappelle involontairement la remarque de ce personnage d'un des romans de miss Edgeworth, qui à propos d'un tremblement de terre, assure : « que ce phénomène avait eu l'honneur d'être observé par la Société royale »

Quoi qu'il en soit, et sans attacher plus d'importance qu'il ne faut, à l'étiquette monarchique du docteur Meyen, suivons-le, sans hésiter, dans sa longue et pénible excursion.

« Le 28 juillet 1830, à neuf heures du soir, nous quittâmes Berlin, accompagnés des tendres vœux de nos parens, de nos connaissances et de nos amis. Quant à nous, nous étions transportés de l'idée de voir toutes les régions du globe qui rappellent le jardin d'Eden, de gravir les cimes escarpées des Cordillères et leurs cratères brûlans, de visiter les peuples naïfs et simples de l'Océan Pacifique, et de pénétrer même dans l'immense empire des Chinois. Toutes ces pensées et ces riches espérances maîtrisent l'imagination; ce n'est qu'au moment du départ, à l'instant des adieux, que l'on ressent la douleur de rompre, pour ainsi dire, par un si grand intervalle, les liens du sang, de l'amitié et de la tendresse, qui forment tout ce qu'on appelle la patrie. En ces momens cruels, on sent naître au fond du cœur de tristes pressentimens qu'il n'est point facile d'étouffer. Nous quittions tous, nos foyers domestiques, et par un fâcheux hasard, nous étions destinés à ne recevoir aucune lettre pendant toute la durée du voyage; cependant quelles révolutions, quelles agitations menaçantes faillirent bouleverser l'Europe pendant notre absence! ».

La tristesse sentimentale des navigateurs allemands à leur départ, n'était pas d'un heureux présage. Leur voyage faillit être arrêté au début; *la Princesse Louisa* se trouva retenue pendant neuf jours au nord du Pas-de-Calais, et ce ne fut qu'après bien des dangers, au travers de l'orageuse et perfide Manche, que le docteur Meyen, comme tous les navigateurs de son école, présens et futurs, put enfin saluer les sommités volcaniques des Canaries. Il fut d'abord frappé du courant considérable d'étoiles filantes qu'on voit sans cesse à ces latitudes, et qui souvent ont une queue immense et pour ainsi dire cométaire. Plus tard, le docteur Meyen fit une observation sur ces corps, observation peut-être unique. Voyageant à cheval, sur les pentes des Cordillères, il assure avoir vu une étoile filante se précipiter tellement près du plan de l'horizon « qu'elle parut quelque temps se détacher sur le fond obscur des montagnes lointaines. » En quittant les parages de Ténériffe, le

docteur Meyen ne tarda pas à voir son navire entouré et pour ainsi dire entravé dans sa marche, par ces masses d'herbes marines, qui flottent à la surface de la mer, et que les matelots de Christophe Colomb virent avec tant de surprise. Cette verdure de l'Océan servait de réceptacle et de pâture à une foule d'animaux singuliers, et entre autres, à une espèce de *physalia*, dont les bras ou tentacules exercent une action vésicante très intense sur la peau de l'homme. Voici à ce sujet une curieuse anecdote que rapporte le docteur :

« Pendant le premier voyage de *la Princesse Louisa*, près de l'équateur, l'équipage vit un de ces *physalia* de la plus grande beauté passer le long du bord ; aussitôt un jeune marin très brave et déterminé se jette à la mer pour prendre l'animal; mais celui-ci se mettant sur la défensive répondit à l'aggression en enveloppant le corps nu de son ennemi de ses longs suçoirs, qui n'avaient pas moins de trois pieds. Le matelot fut saisi de la plus vive terreur, et cria au secours; il ressentait déjà, même dans l'eau, la douleur brûlante que produit sur tout le corps l'application des tentacules venimeux de l'animal ; et à peine put-il rassembler assez de forces pour gagner le vaisseau. Dès qu'on l'eût hissé à bord, on arracha le physalia, qui tenait bon, et on frictionna les parties enflammées; mais la douleur et l'inflammation augmentèrent à tel point qu'une fièvre avec délire se déclara; le malade fut en danger pendant plusieurs jours. »

A mesure que notre navigateur entrait dans les chaudes latitudes, l'Océan se montrait de plus en plus peuplé : des troupes de dauphins bondissaient autour du navire, et l'air même était sillonné d'une foule de poissons-volans. De tous ces êtres, aucun ne surprit davantage les officiers de l'expédition que ce poisson singulier, dont l'existence et les mœurs ont été si long-temps révoquées en doute par les naturalistes, et qui cependant paraît très positivement servir de pilote et de pourvoyeur aux grands squales ou requins. « Le *poisson-pilote* nage constamment à la tête du requin; nous avons vu nous-

même trois exemples incontestables de ce fait. Quand ce dernier longeait notre bord, on voyait le pilote se tenir près de sa gueule ou se mettre sous l'une de ses nageoires pectorales; assez souvent nous remarquâmes que le pilote s'élançait avec rapidité à droite ou à gauche, comme pour aller à la découverte, puis revenait fidèlement près du requin. Un jour, pour mieux nous assurer de la vérité, nous jetâmes à la mer un hameçon énorme garni d'une grosse pièce de lard. A vingt brasses environ du bâtiment se trouvait un requin : aussi rapide que l'éclair, le pilote s'élança vers l'appât, le reconnut, parut même y goûter, puis alla retrouver le requin en nageant à plusieurs reprises autour de sa gueule, et en faisant jaillir l'eau à coups de queue, comme pour annoncer à son maître le régal qui l'attendait. Aussitôt le requin se mit à remuer sa lourde masse, toujours guidé par le pilote, et en quelques secondes, le lard et le hameçon furent avalés. Une autre fois, nous remarquâmes un poisson-pilote, qui nagea durant plusieurs jours tout près de la quille du navire. Les matelots nous assurèrent que c'était un pilote qui avait perdu son requin et qui en cherchait un autre. Plus tard, dans les mers de la Chine, nous réussîmes à prendre un beau requin bleu, qui était accompagné de deux pilotes qui ne le quittaient jamais. »

A ces curieuses observations d'histoire naturelle, le docteur Meyen fait succéder un brillant tableau de la vue des côtes du Brésil. « Notre bâtiment était à l'ancre dans la baie de Rio-Janeiro, mais l'éloignement et les brumes nous cachaient le rivage. Pendant la nuit, le vent fraîchit un peu, et notre navire put s'approcher de terre et se mettre en pleine vue de la ville. Il nous sembla que la longue nuit ne finirait jamais; à peine pouvions-nous nous résoudre à prendre patience jusqu'au lendemain. Enfin l'aurore parut; mais, ô douleur, la côte ne montrait encore qu'un épais rideau de brouillards; cependant au-dessus de la brume nous pûmes voir la croupe des montagnes, garnie d'une riche verdure, s'élever vers le ciel. Bientôt, et

par degrés, le voile de vapeurs se dissipa, et au travers des interstices, nous vîmes se succéder mille rians paysages. Progressivement tout devint clair et animé. La baie, au fond de laquelle est bâtie la capitale du Brésil, forme un cirque, bordé de hautes montagnes parées d'un éternel feuillage; çà et là, du milieu des eaux verdâtres, on voit sortir des groupes de petites îles, dont les collines sont garnies de bosquets de palmiers à la tige élancée, tandis que tout le fond de ce magnifique amphithéâtre est occupé par la ville de Rio, qui se déploie sur une ligne de plus d'une lieue d'étendue. Les innombrables églises de cette capitale, leurs flèches et leurs tourelles; tous ces superbes couvens placés sur les flancs des montagnes, et dont le ton blanchâtre tranche vivement avec le rideau de verdure sombre des plantes équatoriales, font de l'aspect de Rio, l'un des plus beaux points de vue du monde.

« Malheureusement le marché des esclaves fut le premier endroit que nous visitâmes. Là, plusieurs centaines de nègres, entièrement nus, étaient entassés dans des boutiques obscures et infectes; la plupart avaient la tête rasée; ils se tenaient en longues rangées, accroupis sur de petits bancs ou assis sur la terre. La mauvaise nourriture qu'on leur donne à bord, les privations de toute espèce qu'ils ont endurées, les exposent aux plus cruelles maladies : le scorbut a bientôt fait disparaître l'émail de leurs dents, et leur peau si noire et si lustrée ne tarde pas à se couvrir d'éruptions squammeuses et d'ulcères rongeans; l'absence totale des cheveux, l'air hâve et misérable de leur visage, donnent à ces pauvres créatures un aspect repoussant. N'importe, comme le vendeur est fortement intéressé à ce qu'ils n'aient point l'air morne et abattu, on est dans l'usage de leur faire prendre des substances excitantes, avant de les mener au marché. On voit souvent les propriétaires de ces boutiques à esclaves, circonvenir l'étranger de l'air le plus amical, s'empresser autour de lui, lui serrer la main, et l'assurer de la bonté et de la fraîcheur de leur mar-

chandise. Puis ils font lever leurs noirs et le bâton à la main, les obligent de montrer leurs formes et leur agilité. Mais si ces dégoûtans vendeurs de chair humaine viennent à découvrir que c'est la curiosité seule qui vous porte à visiter leurs repaires, alors il n'est point d'injures ni d'imprécations qu'ils ne se permettent contre vous, et surtout contre les Anglais, qui, disent-ils, viennent se mêler de leurs affaires, pour les frustrer de leurs gains légitimes.

« Dès avant le jour, et pendant la journée entière, on voit errer dans la ville des milliers d'esclaves, qui cherchent de l'ouvrage; sur le port, dans les rues, vous ne pouvez faire un pas sans qu'ils vous adressent la parole. Ces noirs sont obligés de se nourrir et de rapporter tous les soirs une somme à leur maître : sans cela, le fouet les attend; mais, s'ils gagnent au-delà de la somme convenue, le surplus leur reste. Nous vîmes, pendant notre séjour des esclaves remettre à leurs maîtres un écu prussien par jour. Beaucoup de maîtres envoient leurs esclaves travailler dans les carrières voisines; d'autres, et c'est le plus grand nombre, les envoient à la chasse aux insectes; voilà pourquoi les plus beaux insectes se vendent si bon marché à Rio. Mais la soif du gain s'est ouvert des canaux d'un autre genre. On élève et on nourrit souvent des femmes nègres, précisément comme des jumens, pour profiter de leur fécondité. Une négresse enceinte se vend 50 piastres (250 fr.) de plus qu'auparavant; et aussitôt leur naissance, on arrache les enfans du sein de leur mère pour les vendre. Il n'est pas jusqu'au lait des nègresses qui ne forme un article de trafic; on le vend pour du lait de vache; aussi ne voit-on jamais de lait à la table des étrangers, à moins qu'ils ne possèdent un troupeau. »

Après s'être arrêtée quelque temps au Brésil, *la Princesse Louisa* doubla le cap Horn à grand'peine; et le docteur Meyen profita de ce retard, au milieu d'un Océan dangereux, pour faire plusieurs observations curieuses sur les dauphins et les albatros, ces célèbres oiseaux dont l'avidité européenne a pres-

que détruit la race. « Un jour, dit le docteur, nous lançâmes un harpon sur un beau dauphin, qui saigna beaucoup, mais qui parvint à s'échapper ; cependant nous eûmes le temps de voir tout une nuée de dauphins fondre sur leur camarade blessé. Quelle pouvait être la cause de cette irruption ? Se disputaient-ils le sang de leur frère ? Ou venaient-ils le secourir ? Nous ne tardâmes pas à voir le dénoûment de ce drame. En peu d'instans le dauphin blessé fut mis en pièces par ceux qui l'entouraient. Au surplus, dans les Cordillères, nous eûmes l'occasion de faire une observation semblable sur les oiseaux. » Il n'était nullement nécessaire d'aller aux Andes pour s'assurer de ce fait. Les corbeaux de la vieille Angleterre, et sans doute aussi ceux du pays du docteur ne se font aucun scrupule de tomber sur un infortuné camarade blessé. Quant aux albatros, le docteur eut une preuve très convaincante de leur voracité : en ouvrant l'estomac de l'un d'eux, dans le détroit de Magellan, il y trouva le cou et la tête d'un albatros. Mais suivons l'itinéraire de notre voyageur.

« Une fois que l'on a doublé le cap Horn, la mer cesse d'être orageuse : les vents impétueux s'apaisent, et la vague docile ne menace plus d'engloutir les navires. Dans la baie de Valparaïso, on dirait que la mer a changé de nature : ici l'ondulation des flots est lente et uniforme ; le ciel est pur, et le souffle de l'air est à peine sensible. Seulement, vers midi, on voit les eaux de la baie se gonfler en mugissant, tandis que près du navire elles offrent une nappe transparente et limpide. Le soir, le vent de mer tombe ; tout semble alors enseveli dans un profond repos ; mais bientôt une brise très fraîche, qui s'exhale des sommets neigeux des Cordillères, vient ranimer les forces languissantes de l'homme. Rien n'égale la beauté d'une nuit d'été à Valparaïso ; le calme de la nature n'est plus troublé que par le bruit des flots qui clapottent sur la plage, ou par le sourd murmure des brisans que l'écho répète au loin. A cette heure délicieuse, les habitans sortent en foule

de leurs maisons pour jouir de la fraîcheur de l'air embaumé; on les voit en longues lignes parcourir à pas lents les sinuosités du rivage, tandis que la musique bruyante des vaisseaux de guerre étrangers résonne au loin sur les eaux de la rade. Partout la vie et le mouvement : les marchés sont couverts de fruits et de provisions délicates; et sur les places publiques, le peuple vient en foule dresser des tentes pour y reposer. Après minuit la brise commence à souffler avec force : bientôt de légers nuages s'épaississent et s'amoncèlent jusqu'au lever du jour, le ciel en est tout chargé. Un brouillard épais plane sur l'horizon, et vers sept heures, il tombe en masses vaporeuses produisent l'effet d'une forte pluie. Pendant ce temps, la baie est parfaitement calme, elle a cette pure teinte de cristal, qu'on aperçoit si rarement dans les mers du nord. C'est l'heure du départ d'une foule de petits bateaux pêcheurs, qui ne prennent le poisson qu'à la ligne. Dès que le brouillard s'est précipité, tous les nuages qui obscurcissaient le ciel disparaissent; le soleil s'élève, et bientôt l'air devient brûlant. Au coucher, la fraîche brise se déclare de nouveau, et ainsi s'accomplit périodiquement le cours de ces phénomènes, qui tempèrent les ardeurs de la zone torride. »

Le Chili semble être la contrée de prédilection des tremblemens de terre. Souvent dans le district de Valparaïso, de petits tremblemens de terre se répètent régulièrement toutes les trois semaines (1). L'alarme est alors générale; les habitans désertent leurs maisons, en criant d'une voix lamentable : « *Misericordia, misericordia, el temblon !* » Dans le *Partido de Copiapo,*

(1) A la séance de la cour martiale qui s'est réunie, à Portsmouth, le 19 octobre dernier, pour juger le capitaine Seymour de la frégate *Challenger*, naufragée sur la côte du Chili, il a été lu des notes du capitaine Fitzroy, desquelles il résulte qu'à la suite du tremblement de terre du mois de février 1835, les courans ont été notablement modifiés depuis l'île de *Mocha* jusqu'au parallèle de la *Conception*, et que l'île de *Santa Maria*, s'est élevée de dix pieds anglais.

les tremblemens de terre sont si fréquens qu'ils sont considérés comme des phénomènes très ordinaires. Aussi les habitans paraissent s'être familiarisés avec ce fléau terrible, et restent tranquillement chez eux, la nuit entière, pendant que leurs maisons oscillent et que les arbres s'agitent en tout sens.

Le spectacle des grands phénomènes de la nature et de la riche végétation des tropiques, n'empêchèrent point le docteur de faire d'assez nombreuses observations de mœurs qu'il rapporte, en général, avec finesse et naïveté. Avant d'esquisser les traits de la société de Santiago, ville qui n'a pas moins de soixante mille âmes, consignons ici, d'après le voyageur allemand, un petit tableau de genre, qui s'offrit à lui sur la route de la capitale. « Au pied de la montagne de Cuesta del Prado, s'élève la maison de poste, où nous nous arrêtâmes. Nous y trouvâmes tout une famille, très nombreuse, qui nous reçut comme si nous eussions été d'anciens amis. Les jeunes femmes avaient mis leurs belles robes à la dernière mode chilienne, et portaient pour coiffure d'énormes mouchoirs de soie. Elles fumaient nonchalamment des cigarres et aspiraient ensuite avec des tubes d'argent une infusion de *maté* (thé du Paraguay). L'une d'elles était étendue sur un lit précisément dans l'attitude d'une Madeleine pénitente, mais elle nous parut infiniment plus belle que toutes les Madeleines de Raphaël. Nous vîmes dans la salle où nous étions quatre grands lits, sur lesquels hommes et femmes étaient couchés, et se reposaient mollement de leurs fatigues, bien qu'ils n'eussent absolument rien fait de la journée. Dans toute la salle il n'y avait pas un banc pour s'asseoir; la Madeleine s'en aperçut et nous invita à nous reposer sur son lit. Fumer est ici le plaisir par excellence, et c'est au travers de cette atmosphère brumeuse que s'échappent les bons mots et les saillies des femmes. Pour s'amuser à nos dépens, la belle fille auprès de qui nous étions placés fit sortir un petit animal, qui dormait sous les plis de la courtepointe; c'était le *cuy*

(*lepus minimus*), un tout petit lièvre de la forme la plus mignonne. Nous voulûmes sur-le-champ l'acheter; mais aucune offre ne put tenter sa jolie maîtresse. Plusieurs autres fois, nous essayâmes d'acquérir de jolis animaux privés, mais jamais les femmes ne consentirent à nous céder leurs favoris.

« Il est fort à regretter que les voyageurs anglais, qui ont exploré ce pays, aient publié le journal de leurs visites, où très souvent cette aimable nation est traitée de la manière la plus outrageante. Ces voyageurs se sont plus à épuiser leur haine contre les femmes, et les ont même souvent désignées nominativement, indiscrétion que les derniers venus ont chèrement payée; déjà la mode de recevoir les étrangers dans l'intérieur des familles disparaît et s'efface. Les dames chiliennes ont aujourd'hui en horreur l'air raide et le ton impérieux du visiteur anglais, qui, à son tour, ne saurait comprendre leur franchise et leur laisser-aller. Ainsi, l'Anglais se figure qu'une dame, qui lui présente des fleurs, lui fait presque une déclaration, tandis que ce n'est au Chili qu'une simple politesse, préliminaire indispensable des causeries de bon ton. »

On voit que le docteur Meyen sait s'assimiler aux mœurs des pays qu'il parcourt, et qu'il n'a pas la prétention de les réformer. Dieu veuille que ses observations profitent à nos voyageurs; en attendant, pénétrons avec lui dans Santiago.

« Les dames de Santiago, dit-il, se lèvent de fort bonne heure, et vont immédiatement à la messe, en grande toilette : robes de satin noir et mantilles de blondes. Leurs femmes les suivent portant de riches carreaux pour que le pavé des églises ne fatigue point les genoux délicats de leurs belles maîtresses. Après l'office, elles rentrent pour prendre du chocolat, du café, ou du thé de Chine; le *maté* est banni des maisons comme il faut. Les hommes s'occupent peu de leurs devoirs religieux; pendant que leurs femmes prient, on les voit se promener nonchalamment sur les places et sur les marchés. Après le déjeuner les dames vont faire

leurs visites en voiture; ce sont de petits cabriolets à deux roues, garnis de panneaux en cristal, et traînés par deux chevaux, sur l'un desquels le cocher est monté. Il serait contraire à toutes les règles que des hommes se montrassent à côté des dames dans ces équipages. A mesure que la chaleur du jour augmente, la vie et l'activité disparaissent. On dîne habituellement à deux heures, et après le dîner, la *siesta*, qui dure jusqu'à six heures, tient tous les habitans enchaînés sur leurs lits. Pendant cet intervalle, un morne silence règne dans les rues uniformes de Santiago. Toutes les boutiques se ferment; vous ne rencontrez que quelques étrangers curieux, ou des soldats qui montent la garde. Il ne faudrait rien moins qu'un tremblement de terre pour arracher les habitans de Santiago à la profonde léthargie dans laquelle l'intolérable chaleur, ou plutôt leurs habitudes les ensevelissent. Par un singulier hasard, ce terrible réveil se fit sentir une fois, pendant notre séjour, vers trois heures du soir. De toutes parts on entendit les cris répétés : *Misericordia ! un temblor, un temblor ;* et les pauvres habitans se précipitèrent hors de leurs maisons, habillés de la manière la plus incomplète ou la plus grotesque, car la secousse les avait surpris au milieu de leur sommeil. A mesure que la chaleur faiblit, les boutiques se rouvrent; les marchands étalent leurs marchandises, et les places se couvrent d'ouvriers.

« Au coucher du soleil, les cloches retentissent; c'est le signal de la prière; tous les fronts se découvrent, les hommes à pied ou à cheval, les dames dans leurs voitures, tous confondus, s'arrêtent comme frappés de catalepsie, et se prosternent pour élever un moment leurs pensées communes vers le Créateur. Pendant cette courte et pittoresque prière, les cloches disposées avec une parfaite harmonie, font retentir dans les airs des sons purs et solennels qui occupent l'attention des fidèles, jusqu'à l'instant où l'heure sonne et où la masse vivante se remet en mouvement. Alors le bruit de la multitude semble redoubler, comme pour réparer le temps perdu, et

on entend, de toutes parts, les promeneurs se saluer à haute voix des mots de *Buenas noches! Buenas noches!*

« Les visites se font de dix heures à minuit. Jamais on n'est invité nominativement ; mais une fois présenté dans une maison, on a acquis le droit d'y revenir. Dans les cercles, les dames sont toujours mises avec beaucoup de recherche, et portent des fleurs naturelles dans leurs cheveux. La conversation est vive et animée, et brille surtout par le clinquant des épigrammes et souvent par un feu roulant de plaisanteries équivoques ; mais la musique, le chant et la danse sont les principaux amusemens des soirées de Santiago. Ici on se réunit réellement pour s'amuser et non pour manger et pour boire, comme en Europe, où trop souvent la table fait le principal attrait d'une fête. Au Chili, on n'offre dans les soirées que des confitures (*dulces*). Dans les grandes maisons, on sert les *dulces* sur des soucoupes de cristal ; partout ailleurs, on n'offre qu'un grand vase, où chacun puise à volonté. Souvent, dans le cours de la soirée, on présente des fleurs aux dames, qui ont le bon goût d'en composer sur-le-champ de très jolis bouquets pour les distribuer aux messieurs; ordinairement, les femmes restent en place et s'occupent à faire preuve d'adresse et de grâce en jouant avec leur éventail, exercice dont elles s'acquittent avec une élégance dont rien n'approche dans nos pays septentrionaux. Il paraît que dès la plus tendre enfance, l'exercice de l'éventail constitue le fond de l'éducation du beau sexe de Santiago. »

On voit par ces minutieux détails, que le docteur Meyen ne s'occupait pas exclusivement d'histoire naturelle, et qu'il savait tout observer en véritable philosophe. Peut-être parle-t-il avec un peu trop de dédain de la puissance de l'éventail, que Pope et Addison ont célébrée avec tant de finesse et d'esprit. Mais avant de reprendre la partie scientifique du voyage du docteur Meyen, citons encore un de ses tableaux de mœurs, mêlés de quelques critiques dont les habitans des grandes villes de l'ancien monde pourront très bien

profiter. « J'ai remarqué, dit-il, que le luxe était la passion dominante des femmes de l'Amérique du Sud. On ne saurait se faire une idée, en Europe, des dépenses folles auxquelles la coquetterie les entraîne. Ce n'est ni le caprice mobile du goût, ni le sentiment de l'élégance, ni la variété des costumes, ni le brusque changement de la mode, qui grossissent le budget des dames de Santiago. Rien de plus invariable que leur costume; toujours la même forme, toujours les mêmes couleurs. La richesse des étoffes consacrées, le renouvellement précoce des trousseaux; le défaut d'ordre, et par-dessus tout un gaspillage inconcevable, sont les causes principales de ces dépenses sans résultats. Les femmes du Chili, celles même de la classe moyenne, ne portent absolument que des bas de soie et des souliers de la même étoffe; leur toilette d'église se compose d'un mélange de dentelles, de satin, et de soie; elles consolident leurs tresses de cheveux avec de grands peignes en écaille sortis des fabriques les plus renommées de France et d'Angleterre, et souvent elles en mettent deux ou trois uniquement par vanité. Même dans leur intérieur, on les voit se parer continuellement des plus riches étoffes d'Europe ou de la Chine. Aussi, des unions qui auraient été heureuses, sont rendues impossibles par ces dépenses exagérées que les hommes craignent toujours d'affronter. C'est une plaie profonde, qui mine sourdement la prospérité de l'état, et qui s'étend chaque jour davantage. Si je rapportais ici les confidences que m'ont faites de respectables pères de famille, mes observations auraient sans doute plus de poids; mais on me saura gré, je pense, de les taire. Pour arrêter le mal, il faudrait que l'on songeât à établir de bonnes écoles de demoiselles, dans le genre des établissemens d'Europe, et non comme l'institution de Mora, à Santiago, qui, loin de combattre le penchant des jeunes personnes pour le luxe, semble, au contraire, avoir été créée pour le soutenir et l'encourager. »

Ce que le docteur Meyen dit ici des dames américaines

peut s'appliquer jusqu'à un certain point à plusieurs de nos belles compatriotes. On ne peut pas dire que nos dames porrent outre mesure la dépense de leur toilette, mais trop souvent il arrive qu'elles s'abandonnent à d'autres fantaisies tellement coûteuses, que les mariages se font plutôt par le desir de briller que par une inclination réelle. Mais revenons au docteur Meyen et à ses voyages dans les régions montagneuses du Chili.

La première montagne qu'il gravit se nomme le Volcan de Maipu qui, toutes les nuits, jette une clarté immense, dont on a pu encore découvrir la cause, mais qui provient sans doute de l'état d'incandescence du cratère enflammé. Après Santiago, le docteur visita Capiapo, résidence charmante où la nature a prodigué ses trésors, ce qui n'a pas affranchi cette ville des tremblemens de terre : ils y sont même si fréquens qu'une maison neuve n'y dure pas un mois. Quittant le Chili, le docteur parcourut ensuite plusieurs parties du Pérou. En général il eut grand'peine à recueillir des renseignemens précis sur les régions métallifères. Il paraît seulement positif que le produit de toutes les mines péruviennes a considérablement baissé depuis l'indépendance du continent américain. La confiance manque, et lorsqu'elle se retire, les capitaux font retraite. La seule mine qu'on exploite à Puno, lieu presque aussi célèbre par la richesse du filon que les districts du Potosi, a pour fermier un Anglais.

Le docteur eut beaucoup à souffrir, en visitant les Andes du Pérou, d'une espèce d'affection des voies pulmonaires, qui saisit les voyageurs dans ces régions élevées. « Nous étions tourmentés, dit-il, d'une soif brûlante que nul liquide ne pouvait étancher ; quelques tranches de melon d'eau furent notre seul aliment et celui dont nous nous trouvions le mieux, tandis que nos guides mangeaient de l'ail arrosé d'eau-de-vie, prétendant que c'était l'unique recette contre les souffrances de la route. Nous montions depuis très longtemps ; nous avions presque atteint la crête du volcan d'Are-

quipa; déjà nous distinguions les rochers du sommet, lorsque nous fûmes tout-à-coup saisis par le *sorocco.* Une fièvre nerveuse qui augmentait sans cesse de force et de chaleur nous consumait, et notre oppression de poitrine devenait plus accablante d'instans en instans. Ces symptômes se terminèrent par un accès subit, avec syncopes, étourdissemens, nausées, et saignemens au nez. Nous restâmes long-temps couchés sur la terre, en proie à cette affection désagréable; mais le repos nous procura du soulagement, et nous commençâmes à redescendre lentement les flancs de la montagne. »

Lors de la conquête espagnole, les Indiens se servirent avec succès de cette influence des lieux élevés pour se débarrasser de leurs ennemis. Garcilaso de la Vega rapporte que don Diego de Almagro, marchant sur le Chili à la tête de son armée, fut conduit à dessein par ses guides sur les hauts plateaux de Tacora, et qu'il y perdit en très peu de temps, par l'influence délétère du vent et du *sorocco,* dix mille Indiens auxiliaires, cent cinquante Espagnols, et une multitude de chevaux. On vit les soldats, dans cette terrible extrémité, se faire un rempart des corps morts de leurs camarades pour se mettre à l'abri du souffle homicide de la tempête.

Voici l'impression que produisirent les sites des Andes du Pérou sur le docteur Meyen. « Nous découvrîmes d'abord le grand Pampa, chaîne côtière et aride, qui sert comme de contrefort aux hautes montagnes de l'intérieur. Le Pampa n'est qu'un amas colossal de sables, où nulle plante ni aucun animal ne peuvent vivre. Cependant quelque monotone que nous parût cette solitude sablonneuse, peu d'objets nous inspirèrent plus d'intérêt pendant tout le cours de notre voyage. Dès que nous eûmes atteint le plateau supérieur des Pampas, qui se trouve à environ deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, nous découvrîmes à l'est la chaîne entière des Cordillères, dont les pics les plus élancés étaient voilés de légers nuages blancs. A mesure que le jour avançait, les

sommets des montagnes renvoyaient un reflet d'or, et leurs neiges éternelles prenaient une couleur rosée, tandis que notre caravane de cavaliers était plongée dans la plus profonde obscurité. Lorsque le soleil se fut élevé un peu à l'horizon, la crête occidentale du grand Pampa où nous étions s'illumina rapidement, et de grandes masses de vapeurs, qui ressemblaient à l'Océan et que nous prîmes pour un lac immense, baignèrent le pied des Cordillères, dont les pics s'élançaient jusque dans les régions transparentes du ciel. Le mirage fut si extraordinaire qu'il nous sembla voir l'Océan se rapprocher et les crêtes des montagnes se réfléchir sur ses eaux. Bientôt l'élévation progressive du soleil vint renverser toutes ces apparences ; les masses de vapeur vésiculaire s'élevèrent avec lui ; le pied des montagnes se dégagea, et leur cime s'enveloppa de nuées ; enfin la grande chaîne des Cordillères offrit tout-à-coup à nos regards ses masses sombres et continues.

« Rien de plus majestueux et de plus triste que l'aspect du grand Pampa, immense désert de sable en monticules, qui couvre une très vaste étendue. Ce qui est fort curieux, c'est que les grains de sable ou de quarz s'y arrangent uniformément en éminences légèrement coniques, d'environ vingt-cinq pas d'ouverture. Nous traversâmes cette solitude la nuit ou de très grand matin, pour échapper à la réflection des rayons solaires. Dans ce moment, il y règne un calme complet, mais plus tard, quand la terre est échauffée et que l'air froid descend des flancs des montagnes, un vent assez fort s'y fait sentir et incommode les voyageurs. A quelle époque tous ces monticules de sable ont-ils été formés ? C'est assurément l'ouvrage des siècles ; mais il est étrange que les auteurs espagnols n'en fassent aucune mention. Le général Miller, dans ses *Mémoires*, parle, il est vrai, de tourbillons de poussière, qui traversent les Pampas avec une grande rapidité ; mais ces tourbillons n'ont aucun rapport avec les amas de quarz que nous signalons. »

Le docteur et ses compagnons rejoignirent leur navire à Islay, port de la province d'Arequipa, ouvert en 1827, et de là ils firent voile pour Callao, rade magnifique, toute remplie de vaisseaux de guerre et de bâtimens marchands. Le docteur visita la capitale, Lima, dont il trouva les établissemens publics en grand désordre et presque dilapidés par tant de révolutions successives. Le bannissement de M. Rivero, directeur des mines du Pérou, paraît avoir exercé une influence funeste sur les sciences, ainsi que sur les collections publiques. On assure même qu'un capitaine de la marine marchande s'était à-peu-près arrangé dernièrement avec le gouvernement péruvien, pour l'acquisition en masse de la bibliothèque publique de Lima; heureusement une de ces milles révolutions politiques, si fréquentes dans ces nouveaux états, vint rompre le marché.

Le 21 mai, *la Princesse Louisa* allait lever l'ancre pour se diriger vers les îles Sandwich; les pilotes de Callao avaient déjà quitté le bord, lorsqu'on vit arriver la chaloupe d'une frégate des États-Unis du nord, avec un visiteur, ou plutôt un réfugié, auquel on ne s'attendait guère. C'était le général Miller, ex-commandant en chef de l'armée péruvienne, qui était tombé avec l'administration du vice-président La Fuente, et qui voulait se faire transporter aux îles Sandwich pour être plus éloigné de ses ennemis politiques. Le navire allemand s'empressa de lui rendre ce service, et le 24 juin, l'expédition se trouva en face du Mouna Toa, le grand volcan de l'Ile d'Owhyée. « A peine eûmes-nous jeté l'ancre devant la ville d'Honorourou, capitale de cet archipel, plusieurs négocians vinrent aussitôt à notre bord pour nous saluer comme de vieilles connaissances. Peu de temps après, nous reçûmes la visite de Kualzini, le gouverneur de l'Ile d'Oahou, qui a jugé à propos de s'affubler du nom de *John Adams*. Nous fûmes vivement surpris de la taille gigantesque et de la figure disgracieuse de ce personnage; son embonpoint lui cause de si cruels embarras, qu'il lui est impossible de rester

un seul instant debout; il est toujours forcé ou de s'asseoir ou de s'appuyer. Nous fûmes obligés de le hisser avec des cordes. Lorsque enfin il se trouva sur le pont, il se mit à tout considérer de l'air le plus indifférent, et ne voulut presque point parler; sa figure d'un immense développement, sa peau rouge, ses lèvres proéminentes, son nez horriblement large, ses grands yeux injectés de sang, donnaient un aspect hideux à l'ensemble de sa physionomie.

« Nous avions jeté l'ancre depuis plus d'une heure; nos visiteurs, les marchands et le gouverneur s'en étaient retournés, mais ces nombreuses pirogues chargées de fruits et de provisions qui, autrefois, se pressaient autour des navires nouvellement arrivés ne paraissaient pas encore. Une barque solitaire, montée de deux Indiens, se montrait seule à distance; elle se laissa héler plusieurs fois avant d'approcher. Ces gens apportaient des cocos et des melons, et nous les présentèrent à acheter. Quelle fut notre surprise de les voir s'obstiner à nous demander trois piastres pour trois melons et sept cocos, et nous refuser net, quand nous leur offrîmes les deux tiers de cette somme excessive. Nous n'étions point descendus à terre; nous ne savions rien encore des faits et gestes des missionnaires, qui gouvernent ces îles; mais déjà, de cette cherté inouïe des provisions, nous tirâmes la conclusion que les affaires avaient subi de tristes changemens dans le groupe des îles Sandwich. Hélas! il n'était plus question d'acheter leurs produits pour des morceaux de fer ou de la verroterie. De l'argent, du bon argent espagnol, c'était le seul signe d'échange permis à ces pauvres insulaires.

Les mœurs actuelles des habitans des îles Sandwich, les usages de la cour, l'étiquette qui y règne et surtout l'influence du régime social que les missionnaires ont imposé à ces peuplades, tout cela fournit au docteur des descriptions ou des tableaux fort curieux, dont nous allons donner quelques extraits. « Notre première course, dit-il, fut consacrée à visiter la ville d'Honorourou; de là nous réussîmes à nous

faire présenter au fameux missionnaire Bingham, par l'entremise d'un négociant espagnol. En approchant de sa demeure, nous fûmes témoins d'un spectacle qui diminua beaucoup notre estime pour les missionnaires, nous aperçûmes deux de leurs épouses dans une voiture légère traînée par des habitans. Peut-être plusieurs de mes lecteurs trouveront-ils peu convenable de me voir rapporter quelques traits de la vie privée des missionnaires. Cependant les faits de cette espèce me paraissent importans, car ils servent à faire apprécier leur caractère. Les missionnaires des îles de la mer du Sud ne doivent plus être considérés comme de simples particuliers; leurs actes ont fixé l'attention du monde entier, qui les tient responsables des suites de leur entreprise. A mon avis, ils ont plutôt ébranlé que consolidé le moral et le bien-être des insulaires; ils ont banni du milieu d'eux l'hospitalité, qui est la plus douce vertu des enfans de la nature, et ils ont remplacé leur naïveté et leurs joies faciles, par des habitudes austères et par une religion dont ils ne se font aucune idée distincte. En arrivant chez M. Bingham, nous vîmes sur-le-champ en lui l'orgueilleux ecclésiastique, qui, plein de l'idée de son pouvoir, néglige jusqu'aux formes ordinaires de la politesse. Il voulut bien cependant nous engager à aller le voir tant que nous voudrions, et le chirurgien de la mission offrit de nous accompagner. Nous ne jugeâmes pas à propos d'accepter ces offres; nous voulions observer en toute liberté l'influence des institutions créées par les missionnaires.

« Kauike-Aouli, le jeune roi des îles Sandwich, revint à sa résidence habituelle le même soir de notre arrivée, et alla sur-le-champ consulter M. Bingham sur ce qu'il avait à faire. Le général Miller fut présenté avant nous au prince, qui lui demanda avec empressement quels présens nous lui apportions, et surtout, si dans le nombre, il y avait un sabre. De retour de chez M. Bingham, le roi envoya un de ses domestiques pour nous informer qu'il était tout prêt à recevoir la lettre du roi de Prusse que nous avions à lui remettre.

Nous nous rendîmes aussitôt, le capitaine Wendt et moi, au palais de sa majesté, accompagnés d'un négociant de l'Amérique du Nord, qui remplissait les fonctions d'interprète. Dans un grand espace ouvert, devant le palais du roi, nous remarquâmes deux jolies petites maisons indiennes assez bien ornées; c'étaient la demeure de la reine douairière, Kaakoumana, la dernière survivante des femmes de Tamaneah. Devant l'une des portes du palais s'étaient placés le roi Kauike-Aouli, la reine douairière et les quatre veuves de Riho-Riho, père du roi régnant, qui mourut à Londres.

« Kauike-Aouli, devenu depuis Tamaneah III, est âgé d'environ dix-sept ans; sa taille moyenne, et sa figure horriblement défigurée par la petite-vérole, est tellement bouffie de taches cuivrées, provenant de l'excès des boissons spiritueuses et des breuvages épicés, qu'il serait difficile d'imaginer un type de laideur plus parfait. Ni son âge, ni sa tenue, ni son extérieur, n'annonçaient qu'il ait hérité de cette audace de caractère qui rendit son père si fameux. Il portait une chemise et des pantalons blancs, un gilet bigarré et un chapeau de paille blanche, qu'il ôta devant nous, et dans le fond duquel il serra la lettre du roi de Prusse que le capitaine Wendt lui présenta. Il ne cessa de se tenir debout pendant toute la réception. Quoiqu'il parlât un peu l'anglais, il se servit constamment d'un interprète; la première question qu'il nous adressa fut de nous demander quels étaient les présens que nous étions chargés de lui remettre. En apprenant que nous en avions apportés pour la reine, son épouse, il s'écria : « Il est grand temps que je me marie, puisque mon ami le roi de Prusse me le conseille »; mais il nous recommanda la plus grande discrétion sur la destination de ces cadeaux, de peur qu'ils n'excitassent l'envie des dames de sa cour. Pendant cette conversation, l'un des suivans me pria de lui laisser essayer mon énorme chapeau péruvien fabriqué avec du poil de vigogne; il s'en coiffa aussitôt, ce qui excita les rires bruyans de toute l'assemblée, et spécialement de

plusieurs femmes, d'une taille gigantesque, étendues sur des nattes, et qui paraissaient fort curieuses de nous voir. Nous fûmes ensuite présentés à la reine douairière, Kaakoumana; cette princesse était tellement enveloppée d'un voile chinois, que nous eûmes bien de la peine à découvrir ses traits. Nous la prîmes d'abord pour une idole massive; mais elle eut soin de nous tirer d'erreur avec bonté en s'annonçant elle-même par ces mots : *Ma reine, ma reine.* Peut-être voulait-elle nous dire par là qu'elle était la reine légitime de Sandwich, et que Kauike n'était que son gendre. Ainsi se termina notre première entrevue, et il fut convenu que la remise des cadeaux aurait lieu le lendemain dans le palais du roi.

« En effet, le 25 juin, nous débarquâmes les caisses contenant les offrandes de sa majesté le roi de Prusse. Les troupes nous présentèrent les armes et il nous fallut défiler entre deux haies de militaires indigènes habillés comme les matelots anglais. Nous trouvâmes tous les personnages de l'état rassemblés dans une grande salle, rangés et immobiles comme des statues le long des murs. Tous les marchands étrangers établis à Oahou assistaient à la cérémonie. Le roi nous reçut assis sur un banc, ayant à ses côtés John Adams, le gouverneur; tous deux étaient costumés à l'européenne et de la manière la plus baroque.

« Le palais du roi est construit sur le plan des huttes indiennes; il est seulement plus grand; mais comparé à la résidence des missionnaires à Honorourou, ce n'est qu'une simple grange. Le palais a 140 pieds de long, dont un espace de 120 pieds forme un seul appartement, au centre duquel s'élèvent les piliers qui supportent le comble. Ces piliers sont des troncs de palmiers couverts de longs roseaux et ornés de fougères arborescentes. Le fond de cette salle est fermé par de grands rideaux, qui cachent diverses petites chambres remplies de nattes d'une grande finesse, et dont l'ensemble forme un coucher extrêmement doux. Deux portraits, l'un de la reine qui mourut à Londres, l'autre du roi actuel, sont

placés dans la grande salle. On y voit aussi un tableau de l'assemblée du congrès à Washington. Dès que nous fûmes arrivés dans la salle, les dames parurent. La vieille douairière se présenta d'un pas mesuré et avec quelque dignité, suivie des belles-sœurs du roi, veuves de Riho-Riho, les princesses Kinau, Kekau-Ruohi, et Kekau-Onohi. Nous vîmes aussi parmi elles la veuve du gouverneur et premier ministre Raraimoku, qui s'était donné le nom de *William Pitt*. Les dames, en entrant, nous présentèrent leurs mains à baiser, et la vieille reine nous parut se conduire avec beaucoup de convenance. Toutes portaient de grandes robes de soie, très montantes, qu'on nomme dans l'île : robes de mission; elles avaient aussi des souliers et des bas de soie, et dans leurs cheveux bouclés, on voyait briller les magnifiques fleurs de l'*edwarsia* et du *chrysophylla*, nouvellement importées d'Otahiti.

« Dès que les dames se furent assises, le roi demanda qu'on lui remît les présens, que nous avions tâché d'arranger dans des coffres, le capitaine Wendt et moi, de manière à ce qu'ils fissent le plus d'effet possible. L'assemblée témoigna vivement sa surprise à la vue de leur grand nombre; mais le roi, sans se lever de son banc, les regarda avec tant de froideur, que nous vîmes sur-le-champ qu'elle était étudiée. Les petites statues en fer fondu de Frédéric II, de l'empereur Alexandre, de Napoléon, de Blücher, excitèrent cependant une vive admiration, et le roi se les fit apporter. Un uniforme militaire complet, bien garni de broderies et de plumes, et surtout le brillant sabre qui l'accompagnait parut lui plaire par-dessus tout. Nous mîmes la magnifique selle, que nous avions apportée, sur un cheval, exhibition qui excita d'unanimes applaudissemens ; mais ce qui parut flatter encore plus les Sandwichiens, ce fut les deux beaux portraits du roi de Prusse et de Blücher qu'ils nous avaient demandés. Ils reçurent avec non moins d'avidité les collections gravées des uniformes de l'armée prussienne ; et se les passaient de main en main

en poussant des cris de joie. Parmi les cadeaux destinés à la femme éventuelle du roi, on s'était bien gardé d'oublier un joli chapeau à la dernière mode, et orné de fleurs. Dès que ce bijou eut paru, la jeune reine Kinau, qui peut réellement passer pour jolie, malgré sa stature démesurée, nous l'arracha des mains; le posa avec coquetterie sur sa tête, et reçut les complimens de tous les membres de l'assemblée. Les colliers en pierre d'imitation parurent aussi être fort du goût de la princesse qui, sur-le-champ, nous pria d'en orner ses charmes. Cette requête ne laissa pas que de nous embarrasser, car nos colliers n'étaient pas en rapport avec les formes volumineuses de la princesse; cependant, nous réussîmes à les lui passer. Le roi ne voulut pas rester en arrière. Il endossa l'uniforme prussien; mais à peine l'eut-il mis qu'il s'écria: « Voilà les missionnaires », et aussitôt cette pauvre majesté de se déshabiller. S'apercevant ensuite que sa sœur s'était emparée de quelques garnitures en pierres colorées, il lui dit d'un ton brusque. « Ces bijoux ne vous sont pas destinés; » sur quoi l'infortunée princesse les ôta non sans murmurer. Au surplus, le beau linge damassé, les soieries, les robes, les articles de mode, tout cela fut reçu et gardé par le roi seul, qui n'en voulut absolument rien céder, malgré les regards d'envie de toutes les dames. La vieille reine en parut si outrée de dépit qu'elle feignit de se trouver mal. On fit venir deux suivantes pour agiter des éventails autour de Sa Majesté; ce qui ne l'empêcha pas de s'emparer d'une espèce d'harmonica métallique, que nous avions apporté, et de nous donner sur-le-champ un essai de son talent musical. Nos présens remis nous eûmes hâte de prendre congé, d'autant plus qu'après une séance de quatre heures au milieu d'une température brûlante, on ne nous avait pas fait servir les moindres rafraîchissemens. Le roi nous fit dire que les missionnaires lui avaient défendu cette politesse. Cependant nos présens parurent faire le plus grand effet sur le roi et sa suite, quoique tous montrassent une froideur affectée, suivant le rôle que les

missionnaires leur avaient appris. Le roi nous témoigna même combien il était honteux de n'avoir envoyé qu'un manteau de plumes au roi de Prusse et de recevoir de lui tant d'objets précieux. L'occasion de tous ces échanges est curieuse. Lors de la précédente relâche de *la Princesse Louisa* à Honorourou, le roi Kauike, ayant appris les hauts faits des Prussiens dans la guerre contre Napoléon, se prit d'un enthousiasme très ardent pour le prince Blücher, et manifesta un vif desir de voir son portrait; il offrit dans ce but au roi de Prusse un manteau de plumes aux vives couleurs, munificence qui fut dûment reconnue par l'envoi de toutes les belles choses dont nous fîmes la remise à Sa Majesté de Sandwich. »

Les savans du navire *la Princesse Louisa*, et surtout le docteur Meyen ne se bornèrent pas à ces audiences officielles. Ils parcoururent l'île, en étudièrent les sites et les productions les plus remarquables; mesurèrent la hauteur des montagnes et firent plusieurs observations de météorologie. Durant ces courses et ces travaux, ils eurent l'occasion de remarquer quelques-unes des mille bizarreries du régime politique introduit à Sandwich par les missionnaires. En voici un exemple assez piquant : le docteur et ses compagnons étaient partis un dimanche matin pour herboriser; mais bientôt surpris par une averse épouvantable, ils furent obligés de chercher un asile contre l'orage. Exténués de fatigue, ils demandèrent à leurs hôtes un déjeuner chaud. « L'usage des alimens chauds nous est interdit le dimanche leur répondirent ingénument les Sandwichois. » Le docteur trouva que rien n'était plus ridicule que de priver l'homme des biens de la nature dans les lieux mêmes où elle les a tant prodigués; il se fit apporter du bois, alluma du feu et se mit sans façon à préparer son café du matin. Dès que les Indiens virent le feu pétiller, ils poussèrent mille cris de joie, s'empressèrent de l'alimenter, et ne s'embarrassèrent plus de l'interdiction. Ils se permirent même de blâmer les missionnaires qui les forçaient à manger froid le di-

manche. Au surplus, dans toutes les îles Sandwich, l'observation du dimanche est strictement ordonnée; on force les habitans à assister deux fois au service divin; jusqu'au coucher du soleil les amusemens de tout genre sont interdits, ainsi que la promenade à pied ou à cheval. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que ces réglemens sont appliqués aux étrangers. Pendant le séjour du navire prussien, le capitaine Wendt se crut obligé d'aller demander au gouverneur la permission de se mettre en route un dimanche pour aller rejoindre ses compagnons botanistes, et bien lui en prit, car la permission lui fut très positivement refusée.

L'antique hospitalité indienne s'est complètement évanouie à mesure que la civilisation s'est emparée des îles Sandwich. Pas la moindre prévenance de la part des habitans : le roi lui-même ne fit aucun cadeau ni au capitaine ni au docteur Meyen, ni même aux officiers de l'équipage. Cependant le capitaine Wendt crut qu'il était de son devoir d'inviter à son bord le roi Kauike et sa cour. Ce qu'il y eut de plus étrange, dans cette circonstance, c'est que le roi se fit accompagner de plusieurs domestiques chargés de mets du pays, non pour en faire part à ses convives, mais pour son propre usage. Il craignait que la cuisine des barbares Germains ne fût trop exiguë ou trop peu délectable pour la dynastie régnante de Sandwich. Le roi s'y montra affublé de l'uniforme prussien, moins le sabre, les plumes, et les éperons, accessoires profanes contre lesquels les missionnaires ont vigoureusement prêché. Malgré la défiance des seigneurs de Sandwich, pour le festin du navire allemand, ils mangèrent avec beaucoup de voracité. Quand on apportait un nouveau plat, ils le suivaient des yeux, en demandaient la composition à leurs voisins et s'empressaient, en tendant leurs assiettes déjà pleines, de participer à leur extinction totale. Ils burent modérément des vins et des liqueurs; « mais, dit le docteur Meyen, ils avaient la tête forte et pouvaient en supporter beaucoup. »

Les observations des savans du navire prussien en ce qui concerne les productions naturelles de l'archipel de Sandwich sont très variées, et présentent même plusieurs résultats importans en géographie physique. Il paraît que les botanistes de l'expédition n'avaient qu'à se baisser pour ramasser des espèces nouvelles. L'histoire naturelle de l'archipel Sandwich offre des particularités très curieuses. C'est une chose des plus singulières, que la nature, dans la distribution des êtres, se soit pour ainsi dire astreinte à de certaines localités et se soit posé des limites à elle-même. Ainsi, les forêts du Brésil abondent en hideux amphibies et en innombrables tribus d'insectes; sous leurs dômes verdoyans, on ne peut secouer un rameau ni remuer une feuille sans en détacher des myriades de scarabées, de papillons ou de crysalides; mais à Oahou, comme dans les autres îles de cet archipel, les insectes sont très rares. « En vain nous avions soin d'examiner les deux surfaces des feuilles; en vain nous imprimions les plus vives secousses aux branches; nul insecte ne tombait; nous trouvions seulement des limaçons à coquilles, en grand nombre, et du plus beau vert, couleur qu'ils perdent en mourant, ce qui prouve qu'elle n'est due qu'à la substance verte des feuilles. C'est par des milliers de limaçons aux couleurs châtoyantes, que la nature a remplacé, dans les îles Sandwich, les insectes aux brillans corselets du Brésil. »

Le docteur Meyen ne quitta pas ces contrées sans visiter les belles possessions d'un Espagnol ancien ministre de Tamaneah Ier, don Francisco de Paulo Marini, qu'on peut regarder comme le Guillaume Penn de cet archipel. Sans avoir reçu une brillante éducation, mais doué d'un cœur droit et pur, cet utile citoyen introduisit aux îles Sandwich les végétaux les plus utiles de toutes les autres parties du monde. Il y a fait croître le premier le palmier de Guatimala, le caféier, les limoniers, les orangers, les tamarins, les ananas, et les belles vignes à raisins pourpres; l'indigotier fut apporté à Sandwich par M. Ferrière. Mais ce qu'il y a d'étrange, dans

le code rural, c'est que les missionnaires se sont opposés à ce que les habitans s'occupassent trop activement de faire croître et de récolter l'indigo, le sucre ou le café. Le docteur Meyen attribue cette conduite à l'ignorance des missionnaires, à leur manque d'éducation et à leur peu de connaissance des vrais principes de l'économie politique. Ils auraient pu s'éclairer cependant par l'exemple de l'espagnol Marini, qui, tout en rendant de très grands services aux Sandwichiens, s'est enrichi lui-même. Le docteur Meyen ne tarit pas sur la mauvaise administration et l'influence malfaisante des missionnaires. Il ne craint même pas de fouiller dans la chronique scandaleuse des îles Sandwich et de rapporter les bruits les plus vagues et les plus injurieux, qui circulent sur leur compte : nous ne le suivrons pas dans ses récriminations, nous nous contenterons de reproduire ici la péroraison de sa philippique. « Au reste, dit-il, comme ces insulaires sont doués des plus heureuses dispositions et qu'ils sont très peu civilisés, ils sont accessibles à toutes les impressions qu'on veut leur donner. Autrefois ils se faisaient immoler par leurs prêtres sur les autels de leurs idoles; maintenant ils se laissent fustiger jusqu'à la mort pour expier les plus légers mensonges. Puissent tous les mensonges que les missionnaires leur ont adressés être punis un jour avec moins de sévérité! et puissent les fautes qu'ils ont commises sans mauvaise intention, leur être entièrement pardonnées. »

Il paraît qu'à l'époque du séjour de *la Princesse Louisa,* les missionnaires, dont les demeures étaient déjà fort supérieures à celles des habitans et même aux maisons royales, se faisaient construire une belle résidence en pierre, luxe inconnu dans ces îles. Leurs maisons ont des parquets vernissés et de beaux meubles; elles sont ornées de jolies peintures et l'on y trouve d'élégans pianos pour les dames.

« Qui donc a fourni aux missionnaires, arrivés très pauvres à Sandwich, se demande le docteur Meyen, les fonds nécessaires pour se procurer tous ces agrémens de la vie opulente?

Je ne dirai rien des sommes qu'on assure que plusieurs de ces messieurs ont récoltées et transmises aux Etats-Unis, mais je crois seulement qu'on peut en conclure que ces fonds ont été prélevés sur le peuple qu'ils étaient chargés d'instruire et de convertir. » Il paraît cependant que le gouvernement théocratique qui pesait sur ces îles a reçu une forte atteinte par la mort de la reine douairière Kaakoumana, arrivée en juin 1832. Dès qu'elle eut fermé les yeux, la rigidité puritaine disparut; le roi fut couronné sous le nom de Tamaneah III et reconnu en cette qualité par le gouvernement anglais. Ce prince s'empressa de révoquer la plupart des lois somptuaires de la vieille reine dévote; il rendit aux Sandwichiens leurs anciens jeux et leurs divertissemens favoris; il conseilla à tous ses sujets d'aller à l'église, leur en donna l'exemple, mais ne voulut contraindre personne; enfin, grâce aux lumières de ce nouveau règne, il a été permis au peuple de manger chaud le dimanche comme les autres jours. Tamaneah III s'est conduit en roi philosophe.

Le navire prussien quitta les îles Sandwich, le 22 juillet 1831, pour aller visiter les Philippines et Canton. Nous pourrons reproduire un jour les tableaux que le docteur Meyen a esquissés de la civilisation et de la nature de Manille et du vaste empire de la Chine.

(The Foreign and Quarterly Review.)

Commerce.

DE LA LIGUE COMMERCIALE PRUSSO-GERMANIQUE,

ET DE SON INFLUENCE

SUR LES RELATIONS COMMERCIALES

DE L'ANGLETERRE AVEC L'ALLEMAGNE. (1)

La session du parlement qui va s'ouvrir promet d'être fertile en évènemens importans. La discussion sur la ligue prusso-germanique ne pourra plus être ajournée, et il ne sera pas non plus possible de reculer encore l'enquête sur les projets d'envahissement de la Russie : questions du plus haut intérêt pour notre commerce et notre industrie qu'on ne saurait étu-

(1) NOTE DU TRAD. Nous avons déjà constaté l'heureuse influence qu'avait exercée sur la prospérité de l'Allemagne l'alliance commerciale de la Prusse avec les divers états de la Confédération Germanique. Dans cet article l'auteur a envisagé la question sous un autre point de vue. Il a examiné quelle atteinte avait portée aux débouchés de l'Angleterre la fusion de tous les intérêts commerciaux de l'Allemagne dans un centre commun. Le résultat ne pouvait être douteux : le placement des produits anglais a diminué à mesure que les manufactures de la Saxe et de la Prusse ont pu accroître leur marché intérieur. Ainsi cet article, quoique écrit sous des inspirations différentes, confirme les prévisions qui se trouvaient consignées dans celui que nous avons déjà publié. N'est il pas étonnant de voir l'Angleterre, dont le commerce s'étend sur toutes les parties du monde, si gravement préoccupée de la révolution industrielle de l'Allemagne, tandis que la France, dont les débouchés sont plus circonscrits, et dont les intérêts se trouvent peut-être plus compromis par la ligue, s'occupe à peine de cette question?

dier avec trop de soin. Dans cet article, notre intention n'est pas de chercher à les résoudre, mais de les éclairer par une série de faits, qui feront ressortir le préjudice que portent déjà à nos débouchés le progrès industriel de la Russie et l'extension de la ligue prusso-germanique. Pour atteindre ce but, nous jetterons d'abord un coup-d'œil rapide sur la situation actuelle de notre commerce avec la Russie et l'empire Ottoman, nous examinerons ensuite avec plus de détail l'état de nos rapports avec l'Allemagne, la Prusse et la Confédération Germanique.

Notre but n'est point d'entrer dans l'examen des projets de la Russie, ou des actes par lesquels cette puissance a déjà fait connaître la véritable tendance de la politique qu'elle a adoptée; nous nous contenterons de faire remarquer que la fatale erreur commise à Navarin, facilita, si elle n'accéléra pas le passage du Balkan, et que la fermeté déployée à cette occasion par le duc de Wellington, empêcha seule que les Dardanelles ne tombassent, dès l'année 1828, au pouvoir de la Russie. Cette position lui appartient aujourd'hui. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour voir le sort dont notre commerce est menacé dans la Méditerranée. Le territoire d'Alger appartient à la France, l'Egypte est à moitié française par sa position et par son commerce, la Grèce et une partie de l'Archipel sont russes; Constantinople et le Bosphore sont russes aussi. Une fois en possession des clefs du Pont-Euxin, qu'est-ce qui empêchera la Russie de construire à son aise des flottes, pour nous disputer d'abord l'empire de la Méditerranée, et ensuite celui des autres mers? Elle possédera un Océan environné de toutes parts de terres impénétrables, où elle élevera une génération de hardis marins au moyen de la navigation exclusive de ses vastes côtes. Les Etats-Unis, ses fermes et constans alliés, tout opposés qu'ils devraient être à cette puissance, cherchent déjà à nous disputer notre suprématie sur les mers Atlantique et Pacifique. Leur ambition diminuera-t-elle quand les Russes nous auront chassés de la Méditerra-

née? On le voit, si cette question intéresse vivement notre sûreté et notre honneur national, elle est aussi du plus haut intérêt pour notre commerce maritime.

Le commerce de la Turquie d'Europe, celui de l'Asie-Mineure, et le commerce de transit pour la Perse consistent presque exclusivement en objets de fabrication anglaise, articles prohibés dans la Russie propre, et qui, par conséquent, ne seraient pas moins sévèrement prohibés dans la Turquie devenue russe. D'ailleurs le commerce découvre tous les jours de nouveaux débouchés dans l'empire turc. En 1832 un vaisseau anglais fut frété pour la première fois directement de Londres pour le port de Trébizonde, avec un chargement destiné pour la Perse. Or, il est évident que du moment où l'aigle moscovite prendra à Byzance la place du croissant, ce commerce déjà si profitable pour nous et si brillant en perspective, sera immédiatement anéanti.

Voici quel a été l'accroissement de nos relations commerciales avec la Turquie durant ces dernières années.

Valeur déclarée des produits manufacturés d'Angleterre exportés en Turquie, dans le Levant et aux îles Ioniennes (ces dernières entrent dans le total pour 41,400 £ *aux exportations et pour* 121,500 £ *aux importations).*

	En 1827.	En 1830.
Produits anglais.	568,900	1,206,273 £
Productions étrangères et coloniales.	184,433	161,713
Total des exportations.	753,333	1,367,986 £
Valeur officielle des importations. .	737,869	835,872

Mais attendu que la valeur *officielle* des importations est en général d'environ 10 p. 0/0 au-dessous de la valeur *réelle*, on peut dire que le montant des importations en 1830 a approché d'un million sterling. Nous voyons par là que l'exportation totale a à peu-près doublé en trois ans, et que la consommation des produits anglais manufacturés a plus que doublé

Examinons maintenant quels sont les résultats de notre commerce avec la Russie, et voyons s'ils présentent les mêmes avantages.

Mouvement du commerce de l'Angleterre avec la Russie.

	En 1827.	En 1830.
Valeur officielle des produits russes importés en Angleterre. . . .	4,173,470 £	4,024,769 £
Valeur déclarée des produits anglais exportés.	1,408,970	1,489,538
Id. produits étrangers et colon.	888,701	770,700
Total des exportations	2,297,671	2,260,238

Au premier coup-d'œil, on voit que la tendance de notre commerce avec la Russie, loin d'être progressive comme en Turquie, est stationnaire. Mais ne nous arrêtons pas là, examinons aussi les résultats. Dans la somme de 1,489,538 £, montant des exportations en 1830, le coton filé entrait pour 1,087,662 £. La valeur de tout objet d'échange, considérée sous le point de vue national, doit être calculée d'après celle du travail, surtout quand la matière première qui entre dans la fabrication n'est point un produit indigène. Or le prix moyen du coton filé, consommé par la Russie en 1830, a été, selon M. Marshall, de 14 pence par livre. En supposant que la valeur moyenne du coton, avant d'être filé, soit de 7 pence, on voit que l'exportation de cette marchandise a laissé au pays un bénéfice de cent pour cent tant en intérêt qu'en capital. Mais si, au lieu d'exporter du fil, nous eussions expédié des cotons en pièce, le profit eût été bien plus considérable encore. Nous ne trouverions plus alors 100 p. 0/0 ; mais 3 ou 400 p. 0/0 de bénéfice. Telle est la situaton de notre commerce avec la Turquie.

Ainsi, le coton filé exporté en Russie a produit en 1830 une somme de.	1,087,662 £
Prix de la matière première tirée des États-Unis.	543,831
Bénéfice.	543,831

Dans la même année 1830 nous avons expédié en Turquie des cotons en pièce pour une valeur de.	871,965 £
Déduisant 1/5 pour le prix de la matière première.	174,393
Bénéfice.	697,572
Bénéfice du commerce avec la Russie	543,831
Balance du bénéfice en faveur de notre commerce avec la Turquie	153,741 £

Et cependant la somme totale de nos exportations en Russie a dépassé de 25 p. 0/0 celles qui ont été faites en Turquie.

Mais ce débouché facile pour les produits de notre industrie, et qui deviendra de jour en jour plus profitable, nous serait immédiatement fermé si la Russie s'emparait de l'empire byzantin. Une fois maîtresse des Dardanelles, elle régnerait en souveraine, non-seulement sur la Grèce et l'Archipel, mais encore dans l'Adriatique et sur toutes les côtes orientales de l'Italie. Employons le langage des chiffres pour mieux faire concevoir l'importance des intérêts matériels qui seraient compromis sur ces divers points par des évènemens si fâcheux :

En 1830 nous avons exporté en Sardaigne et en Italie des produits anglais manufacturés pour.	3,440,514 £
Marchandises coloniales et étrangères	836,769
TOTAL. . .	4,277,283

En ajoutant à cette somme celle d'un million sterl., pour le montant de nos exportations dans les états les plus voisins de Constantinople, et dont la faiblesse les assujétirait naturellement à la domination russe, une fois qu'elle serait établie dans cette capitale, nous trouverons une somme totale de 5,000,000 £ de marchandises anglaises qui seraient à la merci du tarif prohibitoire de la Russie, c'est-à-dire la huitième partie du montant de toutes nos exportations.

Et que l'on ne pense pas que nos craintes soient exagérées. La Russie fait chaque jour de nouveaux progrès dans l'industrie, et tend sans cesse à imposer ses produits à toutes les

nations qu'elle domine. Le tableau du double mouvement de son commerce extérieur, durant ces dernières années, rendra notre observation plus frappante.

Exportations de la Russie en 1834.

Dans les pays étrangers.	217,322,446	roubles.
En Finlande	2,440,993	
Dans le royaume de Pologne.	10,656,441	
	230,419,880	

Importations de la Russie en 1834.

Des pays étrangers.	214,324,630
De Finlande	969,919
De Pologne	2,798,803
	218,093,352

La balance en faveur de l'exportation aurait été plus considérable encore, si la mauvaise récolte de l'année précédente n'avait pas rendu nécessaire l'introduction des blés étrangers. Les ports ayant été ouverts, l'importation de cette denrée s'est élevée à 1,100,000 chetverts, présentant une valeur de 20,714,000 roubles (1), tandis que, dans les temps ordinaires, la Russie fournit, au contraire, du blé aux pays étrangers. Mais les faits qui intéressent le plus directement l'Angleterre sont ceux qui se rapportent aux progrès des manufactures russes, qui certes ne peuvent manquer de prospérer avec les encouragemens qui leur sont accordés et avec les prohibitions qui les protègent. Les tableaux suivans feront ressortir cette vérité dans tout son jour.

(1) Le mot rouble exprime deux valeurs différentes : lorsqu'il est employé pour désigner des roubles argent, il équivaut à 3 fr. 75 c. quelquefois même 4 fr. et lorsqu'il désigne des roubles papier il ne représente que 1 fr. 10 c. environ. Les documens officiels du gouvernement russe sont toujours rédigés en roubles papier. Nous saisissons cette occasion pour réparer d'après cette indication une fausse évaluation du rouble qui se trouve à la page 277 du dernier numéro.

Progression croissante des matières premières importées en Russie de 1832 *à* 1834 (quantités en pouds).

	1832.	1833.	1834.	
Coton en laine. . .	127,124	139,032	152,110	pouds.
Coton filé	544,255	517,693	525,296	
Indigo..	33,318	22,950	25,284	
Garance.	69,565	46,613	79,440	
Huiles	200,079	217,948	305,529	
Sucres bruts . . .	1,317,723	1,537,673	1,573,137	

La plus forte augmentation a eu lieu sur le coton en laine, l'huile et les sucres bruts. D'un autre côté, l'importation des cotons filés ayant diminué, il est évident que les filatures russes ont fait assez de progrès durant cet intervalle, pour se passer des produits anglais. Examinons maintenant la question sous un autre point de vue. Voyons quelle a été la progression décroissante des importations d'objets manufacturés en Russie pendant la même époque.

Progression décroissante des produits manufacturés importés en Russie de 1832 *à* 1834 (valeur en roubles).

	1832.	1833.	1834.	
Cotons en pièces .	10,383,161	10,586,723	8,786,072	roubles.
Toileries . . .	946,694	776,284	906,634	
Soieries . . .	10,317,676	8,289,817	9,442,567	
Etoffes de laine .	10,982,916	8,412,957	7,690,198	
Blondes, fil, dent.	2,259,288	1,693,463	1,297,744	

Ces chiffres sont trop explicites pour avoir besoin de commentaires. Si on rapproche ces faits des armemens maritimes de la Russie, du soin qu'a mis cette puissance depuis 1825 à agrandir son territoire et à écarter de ses côtes les pavillons étrangers, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que cet état de choses est fait pour inspirer à la nation anglaise de vives sollicitudes. Portons maintenant nos regards sur les progrès et la position économique de la Prusse.

Comment s'est évanouie en si peu de temps l'influence anglaise qui était l'âme et le nerf de l'opposition de l'Allemagne? C'est une question que nos ministres pourraient résoudre facilement, mais à laquelle nous répondrons pour eux. L'Allemagne, si long-temps théâtre et victime des excès révolutionnaires, était habituée à voir dans la Grande-Bretagne un allié puissant toujours prêt à la soutenir contre eux. Lorsque, en 1830, la révolution française put faire craindre aux peuples du Nord le retour de maux à peine effacés, ceux-ci durent s'attendre à voir l'Angleterre reprendre son ancien rôle, et arrêter à sa naissance l'essor de la démocratie. Lorsque au contraire ils s'aperçurent qu'au lieu de réprimer l'esprit de propagande, nous tendions à le favoriser et à l'étendre, ils cherchèrent avec inquiétude d'où leur viendrait l'appui qu'ils ne pouvaient attendre de nous. La Russie était trop loin. La Prusse, au contraire, était là, puissante et toujours préparée. Elle sut profiter de sa position. Elle ouvrit les bras à ses voisins éplorés. Loin de leur rendre sa protection onéreuse, elle sut la leur présenter comme une source d'avantages réels pour eux-mêmes. C'est ainsi que s'accomplit à notre préjudice une subversion d'alliances non moins étonnante que la subversion de nos principes politiques.

En 1830, l'Allemagne était encore partagée en deux grandes fractions. Le parti de la ligue ne comptait alors que la Prusse elle-même, plus la principauté de Hesse-Darmstadt, qu'elle avait enveloppée dans ses lignes. Le parti opposé et que des liens d'intérêt ou d'amitié attachaient à l'Angleterre, se composait de tous les autres états. Il prenait le titre de contre-ligue hanovrienne. La Prusse et la Hesse-Darmstadt formaient alors une population totale de 14,020,000 habitans. La contre-ligue présentait bien une masse aussi imposante, mais moins compacte, et plus divisée d'intérêts; elle a fini insensiblement par céder aux obsessions de la Prusse. Voici quelle était la force de la contre-ligue en 1830 :

Composition de la contre-ligue Hanovrienne en 1830.

	Habitans.		Habitans.
Bavière. . . .	4,300,000	Report. . .	10,675,000
Wurtemberg. . .	1,700,000	Francfort. . . .	55,000
Saxe royale . . .	1,600,000	Hanovre	1,700,000
Saxe ducale . . .	700,000	Mecklembourg . .	560,000
Bade	1,300,000	Oldenbourg. . .	270,000
Nassau.	375,000	Brunswick . . .	270,000
Hesse-Cassel. . .	700,000	Autres petits états.	600,000
	10,675,000	TOTAL. . .	14,130,000

Nous ne comprenons point dans cette nomenclature le Holstein ni les villes anséatiques, renfermant ensemble 400,000 habitans. Ces derniers états, bien qu'hostiles au système prussien, ne sont entrés dans aucune coalition. Cinq années ont suffi pour intervertir les rôles et pour réduire la majorité à une minorité presque imperceptible. La contre-ligue, successivement affaiblie, se trouve aujourd'hui réduite au Hanovre et au Brunswick, avec une population de 1,960,000 âmes, tandis que la ligue prusso-germanique grandissant sans cesse, embrasse aujourd'hui les 11/12es de l'Allemagne ; en voici le détail :

Composition de Ligue Prussienne en 1835.

	Habitans.		Habitans.
Prusse	13,250,000	Report. . .	22,850,000
Bavière.	4,300,000	Nassau	375,000
Wurtemberg . .	1,700,000	Hesse-Cassel . .	700,000
Saxe Royale. . .	1,600,000	Hesse-Darmstadt .	770,000
Saxe Ducale. . .	700,000	Francfort-sur-Mein.	55,000
Bade	1,300,000	Autres petits Etats.	600,000
	22,850,000	TOTAL. . .	25,350,000

Le Hanovre et le grand-duché de Brunswick se sont réservés la faculté d'adhérer à la ligue en 1841, ou plus tôt

s'ils le jugent convenable. Oldenbourg, Mecklembourg et le Holstein n'ont point encore consenti; mais leur adhésion ne se fera pas attendre. Quant aux villes anséatiques, et notamment Brême et Hambourg, la Prusse les considère déjà comme le dépôt des marchandises que la ligue doit livrer à l'exportation. Nous n'insisterons pas sur l'immense développement qu'a prise aujourd'hui la ligue prusso-germanique; la simple inspection de la carte que nous avons annexée à cet article fera mieux sentir la puissance de cette union.

Si un juste sentiment d'orgueil national nous fait déplorer la grande faute politique qui nous enlève peut-être pour toujours plusieurs millions d'anciens alliés, il ne nous aveugle pas sur la ligue prusso-germanique, considérée dans les principes qui l'ont produite, et dans ses résultats pour les pays qui y ont adhéré. Depuis la pacification de l'Europe, en 1815, la Prusse n'a cessé de favoriser les progrès de son industrie nationale. Ses efforts à cet égard méritent notre admiration. Ses manufactures de coton, surtout, sont parvenues à une situation très florissante, et un grand nombre de leurs produits soutiennent déjà la concurrence avec les nôtres sur les marchés étrangers.

Les exportations de la Prusse en étoffes de coton pour l'Egypte, l'Italie, les Etats-Unis et l'Amérique du Sud, se sont élevées en 1826, à. . . . . 580,000 *pièces*.

En 1831, malgré les ravages du choléra, elles ont atteint le chiffre de. . . . . 700,000 »

Ses exportations de soieries étaient en 1825 de. . . . . 1,718 *centners*.

Et en 1831, elles se sont élevées à . . . 4,253 »

Celles en coton et soie mélangés, de. . 2,377 »

De 1829 à 1831, inclusivement, ses exportations en toiles se sont élevées à 111,073 *centners* (le centner équivaut à 110 livres), malgré la prohibition dont cet article était frappé en Russie et en Pologne.

Les exportations de laine étaient, en 1823, de	90,357	*centn.*
Elles sont montées, en 1830, à.	130,251	»
Mais en 1831 elles sont tombées à	70,364	»
Les exportations d'étoffes de laine se sont élevées en 1831 à	46,266	»

Les manufactures d'étoffes de laines et de draps sont en Prusse dans un état de progression constante. En 1831, il y avait dans le royaume 356,668 métiers en activité. Les manufactures de Liegnitz, en Silésie, de Luckenwalde, en Brandebourg, d'Aix-la-Chapelle, d'Eupen, de Lennep, de Ketwig, rivalisent, dit-on, avec les premières manufactures d'Europe. En 1825 on comptait 240,784 métiers à tisser la toile. Ce nombre s'est élevé en 1831, à 258,849.

Comme complément des détails que nous venons de donner, nous mettrons en regard les quantités de marchandises nationales et étrangères qui ont été exposées aux foires de Francfort sur l'Oder, à onze années d'intervalle.

1820.	Produits étrangers	21,705	*centn.*
	» nationaux	57,510	»
1835.	Produits étrangers	39,520	»
	» nationaux	106,100	»

La Prusse a su tirer parti de ces heureux résultats pour arriver à son but. Elle les a fait briller aux yeux de ses voisins. De grands sacrifices ne l'ont point effrayée. Des indemnités considérables ont été promises. Des institutions coûteuses ont été créées. La *Compagnie prussienne des Indes occidentales,* entreprise dont l'existence n'a duré qu'autant qu'elle était politiquement nécessaire, a ébloui les peuples et les a entraînés. Une institution, dite *die Seehandlung,* établie en 1785, a reçu de nouveaux encouragemens pour multiplier les expéditions lointaines. Des écoles polytechniques ont été formées sur divers points du royaume; une entre autres à Berlin, où l'on enseigne la pratique et la théorie du commerce. Le gouvernement a fait importer de France et d'Angleterre les

machines les plus ingénieuses, et en a fait faire des imitations. Il a même envoyé des élèves aux Etats-Unis, pour observer le mécanisme des fameux moulins de Richmond. Son projet est de chercher les moyens les plus prompts et les plus économiques de réduire le blé en farine, pour fournir à la consommation de l'Amérique du sud et des Indes Occidentales.

On voit que nous ne sommes point injustes envers la Prusse devenue notre rivale. Mais si nous rendons hommage à son activité et à son industrie, nous ne pouvons partager entièrement l'enthousiasme dont quelques publicistes étrangers, et même anglais, se sont épris pour son système. Que la Prusse ait été habile et persévérante, nous l'accordons ; mais nos concessions ne vont point jusqu'à lui décerner, ainsi qu'ils le font, un brevet de philantropie. S'il faut même faire connaître toute notre pensée, nous dirons que la politique prussienne a été marquée par une finesse qu'on pourrait à la rigueur traiter de machiavélisme. On peut en juger par le fait suivant :

La Prusse, ou si l'on veut la ligue prussienne, prohibe à ses frontières les marchandises suisses; parce qu'elles font concurrence, dit-elle, avec celles de la Saxe; et que la Suisse ne consomme point les produits d'Allemagne. Le première de ces allégations est dérisoire. S'il est une nation qui craigne la concurrence des marchandises suisses, ce n'est pas la Saxe qui est habituée à leur concurrence sur les marchés de Leipsig et de Francfort. C'est bien plutôt la Prusse qui verrait entraver par là la vente des produits de ses provinces rhénanes, auxquelles la navigation du Rhin va offrir désormais des débouchés si faciles. Quant au second motif, il pourrait tout aussi bien s'appliquer à tel ou tel autre état de l'union. Quel échange de produits peut-il y avoir, par exemple, entre Berlin et Munich ? La seule, la véritable cause d'exclusion, c'est que la Suisse est trop libérale et trop républicaine. La Prusse craint le contact d'une démocratie turbulente qu'elle ne mettrait pas à la raison aussi facilement que les principautés de Hesse et de Bade.

A ce reproche que nous venons de faire à la Prusse, nous en ajouterons un autre. Peut-être d'anciens et de bons services eussent-ils dû nous donner le droit d'attendre de sa part quelques marques de préférence et de bonne amitié. Du moins est-il sûr que nous n'avions pas mérité d'être traités par elle avec une défaveur dont un ministère plus national que le nôtre se serait trouvé offensé. Les apologistes outrés de la ligue germanique ont pourtant vanté la douceur de son système de douanes; ils ont même osé l'exalter aux dépens du nôtre. Nous avons pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de mettre en opposition le tarif prussien et celui de l'Angleterre, pour les articles dont se composent principalement les relations des deux pays. On verra de quel côté sont la modération et la justice.

Il y a entre notre tarif et celui de la Prusse une différence essentielle. La Prusse prétend que le sien a pour base la valeur réelle des marchandises. Mais elle règle cette valeur d'après le poids des objets. Cette réduction se fait sur des données qu'on peut au moins qualifier d'arbitraires. Notre tarif, au contraire, est réellement fixé d'après la valeur réelle des marchandises. Ici, point d'équivoque, point de subterfuge. Si les préposés des douanes s'aperçoivent qu'on a voulu frauder les droits en déclarant des marchandises au-dessous de leur valeur, ils peuvent s'en emparer en payant au propriétaire 10 p. 0/0 en sus du prix déclaré. Le système de taxation suivant le poids nous semble vicieux parce qu'il favorise les classes riches aux dépens des classes pauvres : tous les articles de qualité inférieure sont généralement plus lourds que ceux de première qualité. On a reproché à notre tarif d'avoir plus de mille stipulations différentes, tandis que celui de la Prusse n'en a que deux cents. Nous passons condamnation sur cet article, quoique le grand nombre d'objets dont se compose notre industrie puisse nous servir d'excuse. Mais au moins notre tarif n'offre point d'obscurités comme celui de la Prusse. Il y a d'ailleurs

un certain nombre d'articles francs de tous droits; nous n'en avons point trouvé dans le tarif prussien, si ce n'est le sang de bœuf, considéré comme engrais. En revanche, il contient bon nombre de prohibitions; quant à nous, nous prohibons il est vrai la sortie de certaines machines, ou de certaines parties de machines; mais il en est de cette loi comme de tant d'autres; rien n'est plus facile que de l'éluder. Au reste ces restrictions imposées à notre industrie nous sont plus préjudiciables à nous-mêmes qu'à la Prusse.

Pour établir un rapprochement entre les deux systèmes rivaux, nous prendrons les produits qui servent le plus généralement d'objets d'échange entre les deux nations. Nous prendrons, du côté de la Prusse, le blé et le bois. Il faut noter que ces deux articles sont et ont toujours été le grand, l'éternel sujet des réclamations du cabinet prussien. De notre côté nous prendrons le sel, les cotons et les laines. Mais il est bon auparavant de faire observer qu'avec nos colonies il nous serait possible et même facile de nous procurer le blé et le bois nécessaires à notre consommation. Etablissons donc nos calculs :

Le prix du blé en Angleterre, est de. . . .	42 shillings.
Le droit sur les importations étrangères est de.	44 s. 8 d.
Mais comme il est juste d'en déduire la différence à établir en faveur des colonies . .	5 s.

Le droit sur les blés prussiens n'est donc que de 39 s. 8 d. ou environ 95 p. 0/0. Cette taxe au premier abord paraît énorme. Mais elle offre plusieurs chances qui en adoucissent l'effet. Plus le prix du blé monte, plus la taxe diminue en sens inverse; de sorte que si le prix du blé arrive à 73 shill., la taxe n'est, pour ainsi dire, que nominale.

En opposition à nos droits sur le blé, voyons comment la Prusse nous traite pour le sel dont elle importe des quantités considérables. Les deux pays produisent également du sel;

mais chez nous l'importation est libre. En Prusse elle est réputée libre, mais elle est l'objet d'un monopole royal. On est tenu de réexporter le sel ou de le vendre au gouvernement. Cette vente se fait, non d'après un cours légal, mais selon le caprice du gouvernement lui-même. Ce qu'il y a de pis, c'est que celui-ci se réserve le droit d'acheter ou de ne pas acheter selon sa convenance. Les navires de Liverpool ont été plus d'une fois sous ce rapport les victimes du bon plaisir. Il est reconnu que les directeurs de l'entrepôt prussien n'achetaient que le sel apporté par des vaisseaux prussiens. Nous ne blâmons point la Prusse d'en agir ainsi. Elle favorise ses nationaux comme nous favorisons les nôtres. Mais voici en quoi nous différons. Chez elle, il y a pour le sel prohibition totale, modifiée à certaines époques par ordre du conseil. Chez nous, il y a pour le blé quasi-prohibition, abolie totalement lorsque les produits de nos colonies ne nous suffisent plus. Il y a, sous un autre rapport, un désavantage marqué pour nous. Les navires prussiens peuvent, en quelque temps que ce soit, importer du blé en Angleterre; tandis que les vaisseaux anglais ne peuvent jamais importer de sel en Prusse.

Examinons maintenant l'article des bois. Leur valeur est ainsi fixée par les *Prix Courans :*

Chêne européen, le *load* (le *load* représente, à une très petite fraction près, un mètre cube), non compris le droit : 6 £ 5 s. Le droit est de 2 £ 15 s. ou de 45 p. 0/0. Mais comme les bois de nos propres colonies sont frappés de 10 s. par *load*, le droit sur les bois venant de Prusse n'est réellement que de 2 £ 5 s. ou environ 37 p. 0/0. Nous devons ajouter qu'il est plus élevé pour les sapins de Mémel, puisque le prix, par *load*, est de 3 £; dans ce cas, le droit de 2 £ 5 s., s'élève à 75 p. 0/0.

Mais la Prusse aurait tort de prétendre que ces 75 p. 0/0 lui sont gratuitement imposés par nous en sus de ce que nous exigeons de nos colonies ses concurrentes. En établissant une taxe sur des marchandises étrangères, on doit prendre, et on prend généralement pour base de calcul le prix auquel re-

viennent les marchandises dans chacun des pays qui les produisent. Par exemple, le fret entre pour beaucoup dans le prix des bois. Sous ce rapport, la Prusse n'est pas dans la même position que nos colonies de l'Amérique du nord.

Prix du fret des bois de Mémel, par *load*. . . .	0 £	18 s.
id. *id.* de Québec.	1	17
Différence au préjudice de Québec	0 £	19 s.
En bonne justice pour mettre de niveau les deux pays producteurs, nous devons, du prix du tarif	2 £	5 s.
Retrancher l'excédant de fret de Québec. . . .	0	19
Le droit sera donc réduit à	1 £	6 s.

Ce qui fixe la taxe réelle sur le chêne de Prusse à environ 21 p. 0/0; et sur les sapins du même pays a environ 43 p. 0/0. Nous ne faisons point entrer ici en ligne de compte la différence du prix de la main-d'œuvre dans l'un et l'autre pays : ce qui est encore un grand point à considérer. Aux colonies, le prix de la main-d'œuvre est très élevé, beaucoup plus élevé que chez nous. En Prusse, au contraire, le paysan se contente de deux shillings par semaine. D'ailleurs, n'est-il pas juste que nous fassions quelque chose pour nos colonies, qui sont obligées de recevoir presque tous nos produits.

Maintenant, voici le tarif des droits prélevés par la Prusse, sur les étoffes de coton, de laine, etc. Cet extrait est tiré d'une lettre de Francfort, du 27 décembre 1833, insérée dans le *Leeds Mercury*. Depuis cette époque, aucune disposition n'a changé. Nous avertissons nos lecteurs qu'en établissant son tarif, la Prusse a la prétention de ne prélever que 10 p. 0/0 sur la *valeur réelle* des marchandises. Voyons comment le tarif opère dans ses applications. Une pièce de calicot du poids de 4 *lbs*, se vend à Manchester, environ 6 shill., adoptons ce point de départ :

Le droit sur les étoffes de coton de toutes espèces est de 1 sh. 6 d. par livre.

1 pièce de calicot du poids de 4 *lbs*, vaut.	6 s.
Droit : 1 s. 6 d. la *lb*	6 s.

Le droit est donc réellement de cent p. 0/0. Nous objectera-t-on qu'il y a exagération dans nos calculs ? Nous répondrons qu'ils sont justes à peu de chose près. Mais qu'on ajoute, si l'on veut, au prix du calicot, 10 p. 0/0 pour factage, emballage, port, etc. Le droit sera encore de 90 à 100 p. 0/0.

Une pièce de futaine du poids de 20 *lbs*, aunant 60 *yards*, à 10 d. par *yard* revient à.	2 £.	10 s.
Droit de 1 s. 6 d. par *lb*.	1	10

ou 55 p. 0/0. Nous pourrions ajouter à cet article une foule de faux frais que nécessite son exportation. On verrait que le droit réel s'élève à près de 60 ou 70 p. 0/0.

Les impressions sur coton sont tarifées de 40 à 50 p. 0/0. Les molletons devraient, sur le pied du tarif, acquitter un droit de 140 p. 0/0. Mais en revanche, les batistes et les mousselines, destinées aux gens riches, ne sont taxées qu'à 30 p. 0/0. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce chapitre, mais nous ferons une remarque dont chacun appréciera la justice. La Prusse fabrique les divers objets que nous venons de citer. Elle peut produire à aussi bon marché que nous, puisque le bas prix de sa main-d'œuvre contrebalance la supériorité de nos machines. Cependant notre tarif admet toutes les étoffes de coton, de quelque qualité qu'elles soient, d'après la déclaration, moyennant un droit de 10 p. 0/0 sur le prix réel.

Terminons ce qui a rapport à l'industrie cotonnière.

La bonneterie prussienne supporte chez nous un droit de 20 p. 0/0. Cela n'empêche pas qu'à Londres les bas de Saxe se vendent 10 et 15 p. 0/0 meilleur marché que les bas anglais. En retour la Prusse taxe notre bonneterie à 96 shillings par 110 *lbs.*, et nos tapis à 60 s. A ce sujet le *Leeds Mercury* observe ingénument que le droit énorme imposé à ces articles équivaut à une prohibition complète.

Le système d'évaluations d'après le poids est adopté en Prusse pour tous les tissus. Il est facile de voir qu'il en résulte un avantage énorme en faveur des tissus de prix. Le gouvernement prussien ne se dissimule point ce contre-sens qui est tout en faveur de l'aristocratie. Sa politique est de maintenir les classes pauvres dans un état de dépression. Mais il devrait avoir la franchise d'avouer ouvertement ses principes : c'est ce qu'il ne fait point. Il veut être partial, tout en se donnant le mérite de l'impartialité. Il a dit : « Je prélève un droit de 10 p. 0/0 sur tous les tissus de quelque qualité qu'ils soient » ; mais comment se prélève ce droit ? Les étoffes de prix comprennent une grande quantité d'articles divers, dont la consommation est comparativement beaucoup moins grande que celle des tissus inférieurs. On est parti de là pour établir une base commune tout-à-fait fausse. On a pris, d'après leur valeur déclarée, cent articles appartenant à la classe des étoffes riches ; et dix appartenant à la classe des étoffes communes, dont l'usage est le plus répandu. On en a réuni les prix ; et sur l'ensemble on a prélevé 10 p. 0/0 à répartir proportionnellement sur chaque objet : il est évident que l'intérêt des classes inférieures n'a pas eu une grande influence sur l'adoption de cette mesure.

Le tableau suivant montre la différence qui existe entre le droit de 10 p. 0/0 que devrait prélever la Prusse si elle était franche dans sa déclaration, et le système de pesage qu'elle a institué pour remplacer ce droit de 10 p. 0/0. Nous avons choisi pour base de nos calculs les importations faites en Allemagne, en 1833, par la voie des villes anséatiques, de Rotterdam et d'Anvers.

Système basé sur la valeur réelle.

Yards.		Valeur.
38,800,000. . .	impressions sur coton. . .	800,000 £.
5,800,000. . .	batistes et mousselines. . .	160,000
	A reporter.	960,000

Report.		960,000
21,000,000. . .	caliçots.	300,000
6,000,000. . .	*velveteens*	260,000
61,400,000. . .	dentelle	800,000
		2,320,000 £.
Plus 10 p. 0/0 pour factage, frais, etc.		232,000
	TOTAL. . . .	2,552,000 £.

Le droit de 10 p. 0/0 sur la valeur réelle de ces importations est de 255,000 £. Examinons à combien il s'élève dans le s ytème opposé.

Système basé sur le poids des marchandises.

Yards.		Livres.
38,800,000. . .	impressions s. coton, pesant.	5,440,000
5,800,000. . .	batistes et mousselines. . .	870,000
21,000,000. . .	calicots.	5,800,000
6,000,000. . .	*velveteens*.	2,000,000
61,400,000. . .	dentelle.	707,000
		14,077,500
Droit à raison de 1 s. 6 d. par *lb*.		£ 1,055,755
Nous avons vu que le droit de 10 p. 0/0 prélevé d'après la valeur réelle était de.		255,000
Différence au préjudice des imposés		£ 800,755

En échange, le gouvernement prussien sait faire, quand il lui plaît, des sacrifices et des concessions. S'il s'agit d'objets destinés au luxe et à l'usage des classes élevées, le tarif devient complaisant. En voici la preuve :

Valeur approximative d'une pièce de dentelle de 10 *yards* de longueur	£ 1	1 s.	8 d.
Le droit de 10 p. 0/0 sur la valeur serait de. .		2	2
Comme ladite pièce de dentelle ne pèse que 8 onces, le droit, à 1 s. 6 d. n'est que de			9
Perte pour le trésor		1 s.	5 d.

Dans le chiffre que nous venons de donner de nos importations en Allemagne, en 1833, il s'en faut que la Prusse soit entrée pour une proportion notable dans la consommation. Sa part n'a guère été que d'un sixième. Les trois quarts ont été pour la Saxe, l'Autriche, et diverses autres parties de l'Allemagne.

Des 38,800,000 yards de futaine et impressions expédiés par Hambourg et Brême, la majeure partie s'est vendue aux foires de Leipsig et de Francfort sur l'Oder. Une autre partie a servi à la consommation du Hanovre et des villes anséatiques elles-mêmes.

Des 43,000,000 yards de dentelle qui sont entrés dans les mêmes ports, nous savons de bonne source que la noble cour de Berlin a absorbé la plus grande partie.

Des 11,500,000 *lbs* de coton filé exportées par la voie de Rotterdam et d'Anvers, des 13,000,000 yards d'impressions sur coton, et des 18,000,000 yards de dentelle qui ont trouvé leur débouché par ces mêmes ports, nous savons que la plus grande partie s'est placée en Suisse, et dans divers états des bords du Rhin. La Prusse n'en a pris pour son compte qu'une quantité peu considérable.

Il nous reste à faire connaître quel a été pour notre commerce le résultat immédiat des transactions dont l'Allemagne a été le théâtre. Ce résultat est loin d'être favorable pour l'industrie anglaise.

Exportations anglaises en Prusse.

En 1820.	£ 1,317,180
En 1831.	829,302
Différence en moins	487,878

Importations prussiennes en Angleterre.

En 1820.	£ 729,683
En 1831.	1,200,102
Différence en plus	470,419

Ainsi, nos exportations ont diminué de près de moitié pendant que les importations de la Prusse ont exactement doublé pendant la même période. Examinons maintenant la question sous un autre point de vue ; sous le rapport du fret.

Tonnage	des vaisseaux anglais employés dans le commerce de la Prusse en 1820 . .	87,451 tonn.
id.	des vaisseaux prussiens à la même époq.	60,450
id.	des vaisseaux anglais en 1831	83,908
id.	des vaisseaux prussiens en 1831 . . .	140,532

En comparant deux périodes distinctes, de quatre années chacune, nous avons remarqué les résultats suivans :

Tonnage des vaisseaux anglais de 1820 à 1823 .	87,772 tonn.
Vaisseaux prussiens.	60,613
Tonnage des vaisseaux anglais de 1829 à 1832. .	93,663
Vaisseaux prussiens.	124,306

Ainsi, de l'une à l'autre de ces deux époques, le tonnage anglais s'est accru de 5,893 tonneaux, ou de 62 p. 0/0. Le tonnage prussien s'est accru de 63,693 tonneaux, ou 105 p. 0/0.

Remercions nos ministres d'un état de choses si prospère ; mais remercions aussi la Providence de ce que leur maladresse n'a point eu des conséquences plus fâcheuses pour la paix de l'Europe. La Prusse, en se posant comme médiatrice de la ligue allemande, s'assure des moyens de défense contre l'ambition de la France; elle s'affranchit des entraves de la Russie, et de la dépendance de l'Angleterre; mais elle ne trouvera point dans cette ligue un instrument dont elle puisse se servir pour rompre l'équilibre européen. Une communauté d'intérêts a pu seule former un édifice dont les matériaux ont coûté tant de peines à réunir. Du moment que des vues politiques succéderaient aux vues industrielles dont le cabinet prussien se montre animé en ce moment, l'édifice s'écroulerait, et ne se releverait plus.

(*Blackwoods' Magazine.*)

Scènes de la vie maritime.

LE MAËLSTROM. (1)

Une des circonstances de ma vie de marin ne peut s'expliquer que par un miracle. Comment le gouffre qui m'avait dévoré m'a-t-il rejeté vivant? Par quel prodige suis-je sorti de l'abîme qui ne lâche jamais sa proie? Après avoir senti toutes les angoisses de la mort, quelle prédestination m'a forcé de vivre, pour révéler aux hommes les mystères d'une situation à laquelle personne n'échappe? J'ai gardé présentes à ma pensée toutes les particularités de cette journée; sa terreur ne m'a pas encore quitté, son impression n'est pas effacée. Je vois le navire poussé par la fatalité vers une destruction qu'il ne peut éviter; j'entends les conversations des hommes pendant leur agonie; leurs physionomies se sont gravées dans ma mémoire, je sais tout ce qui s'est passé autour de moi. Ces pages qui ont quelque importance dans les annales de l'humanité, je vais les écrire; il le faut. Nul autre que moi ne possède les

(1) Note du trad. Le *Maëlstrom* ou *malstræm* est un immense tournant du vortex signalé par les navigateurs entre les îles Weroën et Mosken, situées dans l'Océan arctique, par le 67°40' latitude N. et le 11°44' longitude E. Le mugissement de ce vortex se fait entendre à une distance de plusieurs lieues, et sa puissance d'attraction est si forte, que les navires qui passent auprès sont entraînés dans le gouffre. « Ce tournant, dit Malte Brun, augmente quelquefois de force par le concours de deux hautes marées contraires ou par l'action des vents. Il entraîne les vaisseaux, les brise contre les rochers ou les submerge, et en laisse reparaître les débris quelque temps après. »

mêmes documens, et ne peut dire ce que c'est qu'un équipage attiré par le Maëlstrom, quelles sensations il éprouve, quelle tragédie couvre le pont du navire, et comment s'opèrent cette absorption, ce naufrage dans le calme, cette ruine sans bruit, sans ténèbres et sans orages.

« C'est vendredi : le capitaine veut partir; et il a tort. »

Ainsi parlait, à bord de *la Jeune-Suzanne*, schooner écossais, le contre-maître Braërigg, qui croisait les bras, appuyé sur la caronnade et les yeux levés vers le ciel. Un soleil d'automne promenait sur la mer de Norwège la pâleur de ces rayons qui éclairent la nature, mais ne la pénètrent et ne la vivifient pas.

Une jeune fille écossaise, plus pâle et plus blanche que le soleil de Norwège, reposait son bras sur le bras de son père, vieillard dont le costume annonçait la pauvreté, dont la physionomie inspirait le respect, dont la chevelure avait blanchi dans l'exercice de toutes les vertus. Mac-Read était ministre de l'église presbytérienne; à peu de distance de ce groupe se tenait sa fille aînée Héléna, aux cheveux noirs, aux traits pleins de noblesse et d'enthousiasme. Elle était assise sur un paquet de cordages et écoutait les récits du domestique Donald, natif de Stirling en Écosse, adhérent à la famille par une de ces assimilations qui ne se retrouvent que dans le pays dont nous parlons, et persuadé qu'il était le père des deux jeunes filles, Héléna et Sprightly, autant que M. Mac-Read tout au moins.

La causerie continuait entre le contre-maître et Mac-Read :

« Oui, disait le contre-maître, c'est vendredi. Aussi, voyez un peu comme nos gens travaillent : ils ont vraiment toute l'activité des tortues. Nous ne ferons rien d'eux.

— Comment, interrompit la fille aînée, qui se leva, vous êtes superstitieux, monsieur le contre-maître ?

— Oh ! je ne dis pas cela, mademoiselle. Sur terre, le vendredi, cela ne me fait rien; mais quand il faut danser sur ces eaux bleues, et manœuvrer dans tous les temps, par la tem-

pête ou la bonace ; ma foi, je ne dédaigne pas le vendredi : puis, on ne peut venir à bout de ces hommes que lorsqu'ils ont la joie dans l'âme. Alors on grimpe lestement aux cordages, le sifflet part avec la chanson, tous les muscles se tendent, tous les cœurs battent d'espoir ; on méprise la terre et l'on brave a mer ! Mais , avec un équipage disposé comme celui-ci, que diable feriez-vous ?

— Contre-maître , cria une voix tonnante , où est ce chien des montagnes, Campbell ? »

C'était le capitaine qui parlait.

« Il dort , répondit le contre-maître ; Campbell est malade.

— Malade ! je ne veux pas de malade !

— Il a la fièvre , à ce que dit le chirurgien. Cette nuit, capitaine, dans son hamac , n'a-t-il pas eu encore une de ses visions de l'enfer ?

— A tous les mille diables du puits infernal , le Campbell et sa seconde vue, cria le capitaine en jurant assez haut pour que tout l'équipage sût que le capitaine avait juré ! Qui m'a donné un marin de montagne, un matelot de bruyère, qui désorganise et démoralise mon équipage, avec ses visions ?

— Capitaine, j'oserai vous demander respectueusement, de la part de vos hommes, une faveur sur laquelle ils comptent beaucoup.

— Ah !

— Ils espèrent que vous ne ferez voile que demain. Jamais *la Jeune-Suzanne,* croyez-moi, n'a fait voile un vendredi !.. »

Le capitaine n'attendit pas la fin de la phrase, tourna les talons au contre-maître, se répandit en imprécations contre ses hommes, et entra dans une telle colère, que toutes les voix se turent et tous les fronts pâlirent. La manœuvre ne s'en exécuta pas plus vite; les matelots se regardaient avec un air de méfiance sombre. On partit. La mauvaise humeur régnait sur le navire; le capitaine se promenait, les mains derrière le dos, cherchant une occasion de gronder, et la créant quand il ne

la découvrait pas. L'Écossais à la *seconde vue*, Campbell, que l'on avait forcé de se lever, était sorti de l'entrepont et faisait son service en grommelant. Tout-à-coup, il lui prit envie de commencer cette lamentation inarticulée, le *wail*, chant de mort des Écossais sauvages, hurlement modulé, sanglot qui ne finit pas, soupir prolongé qui ressemble aux soupirs du vent dans les cathédrales. Le vieux domestique écossais leva la tête et reconnut la chanson funèbre du clan des Campbell. Héléna fit un mouvement de surprise; et la petite Sprightly fondit en larmes. L'idée de la mort et de la patrie s'étaient à-la-fois éveillées dans leurs esprits.

Quoi qu'il en soit, ces présages ne tardèrent pas à se réaliser. Un grain s'annonça, le vent devint mauvais, la mer houleuse; bientôt ce fut une tempête. La manœuvre s'exécuta lentement: on serra toutes les voiles; mais paresseusement, sans vivacité et comme sans espoir. La superstition, en flétrissant l'avenir, en détruisant l'énergie, anéantit le sentiment de la conservation. Le vaisseau tremblait et frissonnait sous le choc des lames, comme l'homme saisi de la fièvre frissonne dans son lit. Il résistait, grâce à sa construction et à la solidité de sa charpente; mais la route qu'il suivait était opposée à celle qu'il aurait dû suivre. Au-dessus de *la Jeune-Suzanne*, autour d'elle, le long des écoutilles, étincelait l'écume et hurlait la lame qui la précipitait, en la battant, comme un bélier bat les murailles. La nuit entière se passa à faire jouer les pompes; l'eau entrait dans la cale et tout ce que l'équipage put faire, ce fut de rejeter cette eau et de mettre le navire en état de voguer. Mais quel navire!

L'un des mâts avait disparu: il fallut couper l'autre. La carcasse ou le cadavre de *la Jeune-Suzanne* continua sa route sur l'abîme qui ballottait en grondant les restes du vaisseau, si leste et si frais, si vigoureux et si rapide naguère. Dans ce cercueil entraîné par l'orage, se trouvaient une foule d'hommes que le découragement avait saisis et qui ne faisaient leur devoir que par habitude. C'est l'héroïsme des marins, d'obéir et de

travailler, alors même qu'ils n'attendent de l'héroïsme et du travail, rien que la mort.

« Mon père, y a-t-il de l'espoir, demandait une voix douce?

—Prions ensemble, mes chères filles », répondait le ministre presbytérien, dont les yeux étaient humides, et la poitrine oppressée.

Les prières de cette voix vénérable, le bruit des feuillets la Bible, que les doigts du vieillard retournaient, les réponses des deux jeunes filles pâles et couchées sur leurs hamacs, sous la lumière d'une lampe qui vacillait, ne sortiront jamais de ma pensée. La mort grondait au ciel et dans les abîmes; la mort assiégeait le vaisseau; le capitaine buvait du rhum pour ranimer, non son courage, mais son espoir; les hommes exténués luttaient encore; et le navire, que l'on avait radoubé assez habilement au moyen d'une voile, poursuivait sa course chancelante et incertaine.

. . . .

« Eh bien, Donald, s'écria le capitaine, quand cette nuit fut passée, vous voyez que nous en sommes venus à bout. Le vent est tombé. Voici une belle journée. Votre Campbell à la *seconde vue* est un imbécille, et nous ne mourrons pas pour avoir fait voile un vendredi.

— Nous sommes diablement mutilés, répondit Donald. »

Campbell, qui passait tout à côté, siffla lentement sa mélodie lugubre.

« A déjeuner, enfans, cria le capitaine; un verre de grog à chacun pour ses peines! hourra! »

Personne ne répondit au cri de joie du chef; les fronts restaient soucieux et les visages conservaient l'empreinte de leurs terreurs.

« *La Jeune-Suzanne* a besoin de ses mâtures, plus que nous de déjeuner, murmura l'un des matelots. »

La brume du matin s'éclaircissait cependant par degrés et découvrait à l'horizon des groupes d'îlots pittoresques. Le courroux de l'Océan s'était calmé. Pas une ride sur les flots :

tout se taisait. Au milieu de ce silence, quel murmure se fait entendre ? quel est ce bruit qui part de si loin, indistinct, confus, se rapprochant par degrés, et semblable au bourdonnement d'un essaim d'abeilles ? Tout l'équipage se porta sur le tillac ; chacun retint son souffle. Le capitaine reste immobile près de l'escalier de l'entrepont ; le contre-maître, penché sur l'avant, le cou tendu, le corps ployé, l'œil fixe, écoute avec anxiété ; son aide, dont la main s'était levée pour donner des ordres, reste la main levée et suspendue. Après deux minutes de ce silence, de cette attente, de cette stupeur, tous les regards se croisèrent ; on s'était entendu ; on s'était deviné. Le contre-maître alla droit au capitaine : « Ah ! lui dit-il ; c'est fini, c'est le Maëlstrom !

— Le Maëlstrom !

Ce fut un écho de mort, vingt fois, trente fois répété, qui parcourut le navire ; puis on se tut.

« Qu'est-ce que le Maëlstrom? » demanda ingénument la petite Sprightly.

Donald recommença la chanson des morts. Un marin, la poitrine nue, et qui venait de boire un verre de grog, répondit :

C'est la mort !

« Allons, enfans ! cria le capitaine d'une voix perçante ! à l'œuvre, mille tonnerres ? un nouveau mât ! » Une nouvelle voile. Travaillez ! travaillez ! »

Ce fut un bruit à ne pas s'entendre. Le vaisseau suivait tranquillement sa route sur la plaine liquide, et le soleil brillait. Pendant ce temps, l'équipage saisi d'une fièvre d'activité inouïe, faisait les préparatifs nécessaires pour planter le mât nouveau, préparait la voile et courait dans toutes les directions. L'homme à la *seconde vue* était le seul qui ne voulût pas travailler. Donald, au contraire, cherchait à se rendre utile : il se montrait partout, il se multipliait ; il arrachait le marteau des mains du charpentier ; il appliquait aux paresseux des corrections paternelles ; il troublait la manœuvre en

la servant. Pauvre vieillard, qui n'avait vu de tempête que sur le Loch-Nevis, et qui ne connaissait de gouffre et d'abîme que les miniatures de gouffres dont les eaux de la Tweed et de la Clyde sont semées. Donald ne pouvait concevoir le calme du visionnaire Campbell, auquel il adressait les reproches les plus amers et les plus graves. En une heure tout fut terminé ; le mât factice s'éleva ; la voile fut hissée. Hélas ! en vain. Ses draperies flottantes retombaient lourdement ; elles enveloppaient sans se mouvoir le mât fabriqué avec tant de peine. Désespoir ! la chaloupe avait disparu dans la bourrasque. Déjà se montraient les crêtes des roches de Lofoden. Déjà le Maëlstrom, le vortex inévitable se faisait entendre de plus près. *La Jeune-Suzanne* approchait à chaque instant du monstre qui allait la dévorer. Tous les yeux se fixaient sur le mât et la voile. Le mât ne se courbait pas, la voile ne s'agitait pas. Qui rendra l'expression de tous ces visages, le silence de tous ces hommes, la fixité de tous ces regards, l'anéantissement des plus braves, la résignation des jeunes filles, la douleur du père, douleur qui ne se portait point sur lui-même, mais sur ses filles. Pendant que tout se taisait, on vit le chien du capitaine, un chien de Terre-Neuve, dont la fidélité était admirable, courir à travers le vaisseau, comme pour fuir cette présence fatale, et pousser un hurlement effroyable, prolongé, qui pénétra dans l'âme de tous les habitans du navire. Mac-Read priait tout haut; les jeunes filles étaient à genoux.

« Je le savais moi, s'écria le visionnaire, qui rompit le premier le silence.

— Que savais-tu ?

— Voilà les rochers de Lofoden ! Je les ai vus, je les reconnais. Ils étaient à droite, comme les voici. Mon sommeil ne m'a pas trompé. Oh ! le vendredi, le jour fatal ! O capitaine maudit !

— Maudit le capitaine !

Le cri de guerre des Mohawks, le hurlement de carnage

des Palikars s'élançant au combat, ne sont pas plus terribles que le cri de rage des matelots qui, se portant à-la-fois vers la poupe, saisirent le malheureux capitaine, et malgré ses cris, ses prières, sa lutte, sa fureur, le jetèrent par-dessus bord. Son chien le vit tomber: et ce dernier ami s'élança aussitôt, nagea vers lui, le saisit par le collet de son habit, l'attira vers le navire et résista long-temps au courant qui l'entraînait. Enfin les deux bras du capitaine sortirent de l'eau, saisirent le chien, comme pour se cramponner à un dernier espoir de salut; et le maître et son fidèle compagnon s'enfoncèrent pour ne plus reparaître. Le crime commis, la mort voisine, tous les efforts inutiles, aucune chance de salut; le navire marchait lentement à sa ruine! quelle situation! Toute manœuvre fut abandonnée. Les hommes se dispersèrent. Le contre-maître s'assit sur le débris du mât et resta immobile, contemplant le suicide du vaisseau. Quelques-uns se mirent à prier. D'autres dansèrent. La plupart se disputèrent le grog et l'eau-de-vie. Il y en eut, et des plus courageux, qui se jetèrent à l'eau en poussant de grands cris. J'en vis plusieurs qui, se tenant par la main, dansèrent en rond comme des frénétiques. Ceux-ci riaient aux éclats et s'interrompaient tout-à-coup en poussant de longs et terribles sanglots. Ceux-là qui étaient restés frappés de stupeur ou étendus sur le pont, se levaient, s'abandonnaient à un paroxysme de gaîté furieuse, brisaient les écoutilles et lançaient les cordages dans les flots. Le pont du navire était comme un débris de l'enfer. Cependant la nature entière brillait sous un soleil qui semblait caresser de son sourire les vagues paisibles et l'île verte de Moskën. *La Jeune-Susanne* glissait comme la flèche, sans pouvoir ralentir ou changer la route qui la menait à une tombe inévitable, dans les entrailles du gouffre béant.

« Contre-maître, s'écria l'aide, je vous prends à témoin que je n'ai rien fait au capitaine, moi! »

Le contre-maître sourit sans répondre. L'aide se faisait de la justice divine précisément la même idée que l'on se fait

d'un tribunal terrestre. Le pauvre homme avait besoin d'un témoin auprès du souverain juge.

« Eh bien ! mon pauvre Will ! vous ne répondez pas. Ah ! çà, combien de temps avons-nous à vivre encore, dites-moi.... ?

Le contre-maître se tourna vers Tom.

« Mon garçon, lui dit-il, s'il faut rendre compte de notre conduite, comptez sur moi. Vous avez plus de cœur que ceux qui dansent là-bas. Mais ma foi, serrons nos voiles et ne parlons pas trop. Nous allons jeter l'ancre; l'autre monde est là devant nous; filons paisiblement le dernier nœud. Tom ! un homme de cœur meurt en silence. Adieu, Tom ! Cinq minutes peut-être, pour jouir de la vie ! rien de plus !

— Contre-maître ! vous verrez si je fléchis sous le vent ! Adieu, compère ! Et ces deux pauvres petites filles ?.... Ah ! cela ne fait-il pas mal au cœur !

— « Silence, donc ! mille tonnerres ! Que Dieu me pardonne si je jure ! Je ne dirai plus rien ! va-t'en ! »

L'attraction du Maëlstrom devenait plus sensible. Les suicides des hommes qui se jetaient à la mer, les uns en chantant, les autres en pleurant, dépeuplaient le vaisseau. Sur les hauteurs d'Hellssen, on apercevait des groupes d'hommes et de femmes qui voyaient le malheureux navire entraîné vers sa perte et le plaignaient, sans pouvoir le sauver. Le père avait embrassé ses deux filles; et Donald, jouait de la cornemuse. Le père tenait ses filles embrassées et regardait le ciel en murmurant quelques mots à peine intelligibles. Un oiseau blanc comme neige, au plumage éclatant et lustré, se détacha des hauteurs d'Ambareem, plana sur le vaisseau, battit des ailes à peu de distance du pont, et suivit longtemps la course du navire. L'heureux oiseau pouvait vivre; le vaisseau devait mourir. Comme nous le regardions avec envie ! comme sa destinée libre faisait ressortir cet esclavage qui nous menait à la mort !

Cependant un fracas épouvantable frappait nos oreilles, e

semblait venir de la direction même du maëlstrom: nous entendions des mugissemens terribles et des hurlemens d'agonie, comme si un monstre gigantesque se fût débattu avec la mort. En effet, une baleine avait cédé à l'impulsion du courant, et une fois parvenue au centre de cet entonnoir humide, elle se débattait en vain contre la force irrésistible qui l'absorbait. Vainement la queue du colosse battait les flots qui tourbillonnaient. Vainement ses narines lançaient dans l'air deux colonnes d'eau bouillonnante : le monstre énorme fut absorbé et disparut.

C'était là le sort vers lequel une marche plus rapide de moment en moment nous entraînait malgré nous. La beauté de la journée, la transparence du ciel, l'éclat des eaux, rendaient incroyables ce voisinage de la mort, cette certitude du naufrage. Un jeune mousse, qui avait passé plusieurs heures à pleurer, releva la tête et se dirigea vers le contre-maître :

« Non, lui dit-il, je ne puis le croire; cela n'est pas possible! maître! La mer est si calme! Où est l'écueil? Où est la mort? Où est la tempête? Contes d'enfans, que vous avez tous la folie de croire? »

Le contre-maître releva la tête en souriant amèrement.

« A la manœuvre, continua le mousse! Allons! allons!

— Manœuvre comme tu voudras, reprit le vieux matelot en regardant le jeune homme avec un dédain infini; dans trois minutes, *la Jeune-Suzanne* n'aura pas trois planches qui tiennent ensemble.

— Bah! quand vous vous désespériez tous et que le grain enlevait notre mâture, je savais, moi, que nous échapperions!

— Mon garçon, prépare-toi, essuie tes yeux; c'est une ou deux pintes d'eau salée qu'il faut avaler; voilà tout. Le navire commence à chavirer : l'eau est troublée. Garçon, si tu veux voir un homme mourir en homme, reste près de moi. Mais tais-toi, et laisse-moi tranquille! »

Hélas! il disait vrai. L'impétueuse attraction du maëlstrom, augmentait la vitesse de notre marche. Les vagues bouillon-

naient autour de nous; *la Jeune-Suzanne* roulait à droite et à gauche, ballottée par les lames qui se combattaient. Comment redire l'agonie intense, la démence atroce de ces mourans pleins de vie. Le navire lui-même, bondissant vers le gouffre, semblait un être vivant et frappé de démence. Bientôt, emporté comme la balle par l'impulsion de la poudre, il glisse, fuit, s'élance, tombe, tournoie, rebondit, retombe. Les matelots se cramponnent aux cordages; Donald se jette dans l'abîme; le long cri de détresse se fait entendre; le contremaître agite s n chapeau en l'air, pendant que *la Jeune-Suzanne* tourne sur elle-même, comme le jouet sous la main d'un enfant. Je ne sais rien de plus. La conscience de ce terrible naufrage ne va pas plus loin, chez moi, que ce moment terrible où la poupe seule apparaissait au-dessus des flots et où l'abîme *humant,* si je peux le dire, sa proie, l'attirait par la proue, dans ses profondeurs meurtrières et la tenait un moment suspendue dans cette position verticale.

Pour moi, qui, étendu sur le pont, muet, sans espoir, presque stupide, observais la fin de cette scène avec une résignation désespérée, je me retrouvai sanglant et nu sur la côte rocheuse d'Heggesen. A peine eus-je la force de me traîner jusqu'à un groupe de huttes habitées par des mineurs. Sans doute le vortex, dans la violence même des contre-courans qui composent le mécanisme de son tourbillon funeste aura rejeté loin de lui quelques-uns des débris qu'il devait engloutir. Je vis épars sur le sable un fragment de planche brisée, et un reste de cordage. Jamais, de mémoire d'homme, à ce que m'ont dit les pêcheurs qui me soignèrent, le maëlstrom n'avait fait grâce à une seule de ses victimes.

(Naval and Military Magazine.)

Miscellanées.

LES RIVALITÉS DE PROVINCE.

La ville de cinquième ordre, plus agricole que commerçante, éloignée des grands foyers du mouvement civilisateur, mérite aujourd'hui d'autant plus d'attention qu'elle vit d'une vie spéciale, inconnue, bizarre et qui n'appartient pas à son siècle.

Bonheur ou malheur, raison ou folie, vous nommerez du nom qu'il vous plaira choisir l'existence de Mickleton, ou de toute autre cité de la même classe. Ce sont des villes qui dorment sept jours de la semaine et qui s'éveillent le samedi, jour du marché. Les fenêtres sont ouvertes, les volets à leur place, les vitres luisantes, les marchands à leurs comptoirs pendant vingt-quatre heures, les lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi : mais ne vous fiez pas à cette apparence de vie; tout cela dort; le tiroir du comptoir ne s'ouvre pas; le marchand bâille; la servante traîne péniblement son balai; le passant ne sait trop où il va et ne manque jamais de prendre le plus long chemin : l'homme d'église cause en bâillant avec l'apothicaire, dans l'espoir de tuer le temps. L'épicier debout, à sa porte, près de son tonneau de canelle, acheté en 1810, reste là, bouche béante, non pour inviter ou attendre le chaland sur lequel son expérience ne compte pas, mais pour arrêter au passage quelque ennuyé qui vienne l'aider à supporter le fardeau commun. Aperçoit-il un voisin qui met le nez hors de sa boutique? l'épicier s'avance en se dandinant, et ces deux

ennuis d'accord se mettent à confabuler. On s'appuie sur la muraille, au beau soleil; les mains s'enfoncent dans les poches; on reparle de la guerre et de la paix, du chaud et du froid, de tout ce dont on a mille fois parlé. Puis, fatigué de cet exercice de mémoire, chacun rentre avec lenteur dans son asile respectif. On essaie de se tenir éveillé en tuant les mouches, en époussetant le comptoir, en relisant un journal de la semaine dernière, que l'on sait par cœur; voire même (ô fragile espèce humaine!) en grondant sa femme : occupation favorite des bourgeois de Mickleton.

Bienheureuse ville, quand la voiture publique vient à passer, ou qu'une chaise de poste fait vibrer les toitures et les vitrages de ses édifices! Évènement qui amasse, autour du carrosse, une foule béante, oisive, paisible, curieuse, attentive, et procédant d'un air de gravité délicieuse à l'examen des harnais et des voyageurs! Puis, l'opération terminée, à mesure que le bruit des roues retentit plus faiblement, et que leur roulement se perd dans un lointain plus vague, quel silence! Tout s'arrête, tout meurt; vous entendriez alors la goutte d'eau tomber du toit, les pattes charnues du canard domestique s'appliquer lourdement sur le sol, et la pompe placée à l'extrémité de la ville, crier sous la main de l'enfant qui la fait mouvoir.

Le jour de marché, le samedi, c'est bien autre chose. Mickleton relève la tête, se pare de ses beaux habits, s'agite, pousse des cris de joie; tout s'anime et se rajeunit. La vie circule, les boutiques sont pleines : chez le mercier, l'épicier et le parfumeur, quel mouvement, quelle activité! Comme chacun fait ses emplettes une fois seulement par semaine, c'est une grande affaire à laquelle on procède sérieusement et gravement. Les ménagères débattent et discutent les prix avec une énergie solennelle. Partout des charettes vides et des voitures vides attestent le grand nombre des visiteurs qui affluent à Mickleton. Une population campagnarde tient cent fois plus de place qu'une population citadine. Sa marche est curviligne, non rectiligne. Elle est habituée à de vastes

horizons qui lui donnent ses coudées franches. Dans le zigzag qu'elle trace éternellement, tantôt elle s'arrête pour bâiller aux corneilles, tantôt elle presse démesurément le pas. Les rues l'étouffent, elle aime à prendre le milieu du ruisseau pour ne rien perdre de ce qui se passe à droite et à gauche. Le paysan veut-il éviter un obstacle, il se jette vivement du côté opposé et met en péril les fenêtres de l'horloger. S'il veut échapper à un camarade qui passe, soyez sûr qu'il ira donner de la tête dans un groupe éloigné qui vient de l'autre côté de la rue. Une population de petite ville vaut, pour le mouvement et le bruit, quatre ou cinq fois son nombre réel; semblable à ces armées de théâtre qui se composent d'une douzaine d'invalides et qui figurent des milliers d'hommes en passant et repassant par différentes coulisses.

Ne croyez pas, cependant, que la gaucherie du villageois soit l'unique caractère que l'on doive remarquer dans les mœurs des Mickletoniens. Notre ville a ses beaux et ses belles. Vous les voyez passer en voiture et se frayer une route à travers la foule des blouses et des chapeaux de paille, des vieux gilets de pluche fanée, et des souliers que supportent de gigantesques talons. Ces messieurs, placés entre le fermier et l'homme de la ville, n'ont pas la moindre ressemblance avec les bons villageois sentimentaux des comédies de Kotzebue, de Marmontel et de Morton. Ce sont gens qui lisent les Revues, conduisent leurs cabriolets eux-mêmes, ont des prétentions, font parler d'eux, et ne laissent aux véritables citadins le privilège d'aucune ambition et d'aucun vice.

Mais ne parlons pas trop durement des deux héros que je vais présenter à mon lecteur. Jedediah Stott et Simon Growse, tous deux fermiers, tous deux jouissaient aux environs de Mickleton, et dans la ville même, d'une grande célébrité. Convaincus de leur propre importance, Rotschild ne met pas plus d'aisance et de grâce à négocier un emprunt, qu'ils n'en mettaient à faire valoir les échantillons de leur blé. Héros de l'agriculture provinciale, oracles du marché, vous les recon-

naissiez aisément à leur air de suffisance, à leur chapeau placé sur le coin de l'oreille, à leurs culottes courtes, d'une couleur voyante, et à leurs bottes à retroussis. Simon et Jedediah méritent une mention spéciale parmi les notabilités de cette espèce.

Jedediah était César : Simon était Pompée. L'un ne pouvait pas souffrir de rival, ni l'autre de supérieur. Jedediah avait la figure haute en couleur, l'œil vif et noir, le menton carré, le geste impérieux, le front élevé, le sourcil touffu, la chevelure épaisse et rude. Toutes ses qualités étaient brillantes et tous ses plaisirs musculaires. Boxeur admirable, il pratiquait mieux que personne le *moulinet*, l'*assommoir*, le *coup de pointe* dans l'épigastre, le *double choc* dans l'estomac, tous les raffinemens de l'art pugilistique. Il avait le chapeau enfoncé sur le front, comme la plupart des orgueilleux partis de bas lieu, qui veulent cacher leur insolence et s'isoler dans leur tyrannie. Son costume répondait à son caractère, il portait des étoffes voyantes, une cravache à tête d'or, un gilet rayé de jaune et de noir, et des bottes à retroussis. Terrasser un bœuf, dompter un cheval vicieux, faire douze milles à l'heure, lancer la hache vibrante dans le cœur du chêne, franchir une haie, provoquer les plus habiles en tout genre d'escrime, c'étaient là ses vanités et ses plaisirs. Il jouait, sous l'habit de fermier, le grand seigneur du moyen-âge. Quel coup-d'œil sûr ! que d'adresse et de force ! Les magnifiques bœufs ! les belles génisses ! Il aimait ses bœufs plus qu'un bon père ses enfans. Il avait de la considération pour ses dogues, les plus redoutables du voisinage, animaux destructeurs dont il payait les dégâts avec un certain plaisir. Il fallait le voir frapper sur l'épaule de ses ouvriers, et accompagner d'un coup de poing vigoureux ses plaisanteries, que les rustiques vassaux de sa charrue accueillaient toujours fort bien.

Le dandy de la ferme, c'était Simon Growse son rival. Il prétendait à une autre espèce de considération. Les terres qu'il cultivait lui étaient affermées, tandis que celle de Stott appar-

tenaient en grande partie à ce dernier. Simon était blond et mince. Un soin tout particulier présidait à l'arrangement de sa chevelure, et chaque matin les mèches inflexibles de ses cheveux jaunâtres essayaient de se courber sous le fer qui les tourmentait. Pour conseillers intimes, il avait deux tailleurs, l'un à Londres, l'autre en province; et son anxiété à suivre la mode faisait le désespoir du pauvre tailleur provincial.

Il ne connaissait à Londres que des marchands de grains et des entreposeurs qui habitent les environs de la Tour: toutes les fois cependant qu'il rendait visite à la métropole, il choisissait son domicile au milieu des hôtels de la noblesse, à quatre milles des gens avec lesquels il faisait commerce. Sa littérature avait beaucoup de célébrité dans le pays, quoiqu'elle ne fût pas fort étendue. Il avait lu tous les romans de Walter Scott; mais jamais il n'avait été plus loin : c'était assez pour le séparer de tous ses confrères campagnards. Il raffolait des inventions nouvelles, et il avait soin de s'abonner à tous les *Magasins d'économie rurale*, et à toutes les *Revues agricoles*, et publications qui contiennent le détail des procédés nouveaux. Il fumait ses terres avec une multitude de substances que l'on n'aurait jamais cru faites pour cet emploi. Il est vrai que ses expériences agricoles n'avaient pas toujours un grand succès : les livres qu'il avait lus et les conséquences qu'il en tirait, au lieu de lui valoir une carotte de plus, n'avaient fait que créer un déficit dans sa bourse et éveiller les railleries de ses voisins. Il ne l'ignorait pas. Mais comme le pair du royaume, qui demeurait à trois lieues de là, se ruinait en charrues et en essais scientifiques, Simon se trouvait fort honoré de perdre, à son exemple, quelques livres sterling.

Voilà deux illustrations voisines que séparent bien des nuances de caractère, et vous seriez tenté de croire que l'agriculteur fashionable et l'agriculteur suzerain vont vivre dans leur sphère respective sans se porter envie. En effet, Simon n'aurait pas donné deux pence des taureaux sauvages de Jedediah; et Stott s'intéressait peu à l'excellente coupe des

habits de son rival. On les voyait toujours causer ensemble: quand la vente des blés les réunissait, ils se secouaient la main avec l'énergie la plus cordiale. Mais hélas! jamais rois ne furent moins disposés à partager le sceptre.

Un desir également intense leur brûlait le cœur. Comment jouer un rôle aristocratique? se mêler à la noblesse? comment marcher sur le corps des manans et se faire jour dans la foule des gentilshommes? L'aristocratie, à laquelle ceux qui la possèdent ne font aucune attention, est tout pour ceux qui ne la possèdent pas. Le titre *d'écuyer,* signalement général de toutes les classes qui se prétendent libérales, brillait en caractères de métal poli sur tous les instrumens d'agriculture de ces deux héros. Où la rivalité, dites-vous, va-t-elle se nicher? O lecteur, cette réflexion est puérile. Une petite ville et une grande ville, deux rois et deux fermiers, deux rivaux du hameau et deux athlètes du parlement, c'est absolument la même chose.

S'il y a sur quelque point du globe un lieu voué aux distinctions diplomatiques, aux discussions de coterie; s'il y a une cour où l'on aspire à un certificat de noblesse, un lieu où l'ambition soit ardente et l'inégalité flagrante : c'est la petite ville; là les hommes sont groupés ou plutôt parqués dans des limites infranchissables. Heureux qui peut s'élever jusqu'au premier échelon de la fortune ou de la naissance! Mais que celui-là conserve précieusement ses privilèges et qu'il n'espère pas, si jamais il se laisse abaisser jusqu'au second, retrouver son ancienne position! C'est la grande ville qui est l'asile de la liberté; c'est là que toutes les distinctions s'effacent; et plus la civilisation avance, plus cette fusion de tous les groupes devient complète. Mickleton, qui ne possède pas un seul noble de race, et dont la population se compose de petits boutiquiers et d'agriculteurs, est féroce d'aristocratie. Je ne veux pas dire que l'on y professe des théories conservatrices; les radicaux y abondent; mais les deux ou trois coteries qui en partagent la société ne se confondent jamais.

Le point culminant de la considération mickletonienne, c'était un club littéraire formé par souscription, et qui s'était intitulé lui-même : *Haute Société de Mickleton*. N'était pas admis qui voulait dans cette vénérable coterie. Grande était l'admiration qu'elle inspirait au peuple. Avec quelle rigueur le comité inspectait les titres, passait en revue les antécédens, cherchait dans la vie du candidat les taches qui pouvaient en obscurcir l'éclat aristocratique! Les chevaliers de Malte n'étaient pas soumis à un plus minutieux examen.

Le banquier de Mickleton avait essayé de franchir la barrière redoutable qui le séparait de cette sublime noblesse. Mais aux profits de la banque n'avait-il pas ajouté ceux d'un petit commerce d'épiceries, tout-à-fait florissant, et qui le rejetait dans la masse industrielle? Non-seulement nótre banquier de petite ville, contre l'usage des Rotschild et des Baring, vendait du savon et de la canelle; mais les rubans et les pâtisseries, les pincettes et les violons, suspendus à son étalage, prouvaient que le système de la division du travail n'appartient qu'à la civilisation la plus perfectionnée. C'était d'ailleurs un homme aimable et aimé de tout le monde; fort riche, ce qui ne gâte rien; et jouissant de l'estime publique. Mais admettre dans le sanctuaire de la noblesse un débitant de rubans et de ficelles, confondre ce petit industriel avec les nobles rentiers qui composaient le club; non, ce n'était pas possible. Le comité, « prenant en considération « la nécessité de ne pas faire descendre Mickleton du rang « qu'il avait acquis parmi les villes du royaume, jusqu'au ni« veau des cités manufacturières et subalternes, ferma ses « portes au banquier, » non sans mêler à ce refus des expressions de regret.

Notre pauvre banquier-épicier plus riche et plus influent à lui seul que tous les oisifs du comité, fut obligé de se résigner avec douleur; il ne proféra pas une plainte; le code civil de Mickleton, quoiqu'il ne fût pas écrit, était formel à cet égard. Adam et Eve, après avoir mangé la pomme, ne sentaient

pas plus profondément leur indignité. L'épée flamboyante du comité sévère affligea le solliciteur repoussé, mais ne l'irrita pas ; il savait toute la rigueur de ce premier commandement du décalogue de Mickleton : *Tu ne tiendras pas de boutique*. Depuis ce moment le banni ne dormit plus ; sa boutique lui fit horreur, ses guingans et ses bougies le poursuivirent comme des fantômes : une balle de café fut pour lui un remords, et la vue de son comptoir lui donna des tentations de suicide. Telle est la petite ville : si vous n'en connaissez pas la philosophie, venez l'étudier ici.

Impossible de rester dans une telle situation : le fonds d'épicerie est vendu, le banquier y perd un revenu de quelques centaines de livres sterling, et l'ovation du club aristocratique lui est aussitôt décernée.

Simon et Jedediah ne virent pas cet exemple sans émotion ; je vous fais grâce de toutes les pensées qui fermentèrent dans les profondeurs de leur vanité ; il s'agissait pour chacun d'eux, d'abord de se taire, afin de ne pas donner éveil au rival, ensuite d'effacer toutes les traces mercantiles qui pouvaient flétrir leur noblesse agricole. C'était, des deux parts, une ambition ardente et cachée : Castlereagh contre Canning : Pitt, contre Burke. Cependant, toutes les choses que nous voulons dissimuler se répandent ; et bientôt chacun des deux athlètes connut l'intention de son adversaire qui n'en restait pas moins son ami. Ils affectèrent de traiter la chose avec indifférence, comme si cela ne les eût pas regardé le moins du monde. Leur diplomatie suivait toutefois une ligne à-peu-près parallèle : même cordialité, même sans façon. Au marché, on ne les voyait plus ; c'étaient leurs domestiques qui venaient vendre le grain, ce qui arrangeait fort les serviteurs ; leur bourse grossissait aux dépens de celle des maîtres. Léger désavantage bien compensé par l'air de supériorité que ces messieurs acquerraient. On jeta sous un hangar le vieux tilbury jaune de Simon ; et il fut remplacé par un beau carrosse à quatre roues que traînaient deux chevaux à l'épaisse encolure, conduit par

Mathieu Brack, garçon de ferme devenu cocher, et derrière lequel se balançait la livrée jaune et rouge inventée et blasonnée par Simon.

Aller à la cour d'assises pour saluer les *messieurs;* s'abonner au cabinet de lecture de Mickleton ; transformer une ferme rustique en maison de plaisance ; telle fut la sublime politique de notre ami Simon. Le voilà tout occupé à donner à son manoir l'aspect d'une villa italienne; il change la façade du bâtiment, abat les vieilles fenêtres à guillotine, peint en vert les contre-vents, construit une espèce de loge de concierge qu'il abandonne à sa blanchisseuse, masque l'étable à vache, exile ses pourceaux tout au fond d'un champ, fait subir à sa basse-cour une transportation lointaine. Tout fut bouleversé, il entrait dans une colère épouvantable lorsque le bœuf mugissait, que le coq chantait, que la poule caquetait. Impertinens animaux, pourquoi trahir le secret du maître et détruire d'un seul coup de gosier une gentilhommerie si habilement construite?

Pauvre Simon! il avait beau faire, l'écurie répandait toujours son odeur accoutumée; et un ruisseau d'eau verdâtre, échappé de la basse-cour lointaine, descendait jusqu'au chemin sablé qui conduisait à la ferme ennoblie. Jamais les batteurs en grange n'avaient fait plus de tapage ; jamais brebis et pourceaux n'avaient semblé plus déterminés à se faire entendre. Simon recommandait le silence; et, les bergères chantaient d'une voix plus aiguë que jamais, et les valets de ferme ébranlaient les escaliers de leurs pas robustes; Simon était bien malheureux !

Mais Jedediah le fut bien davantage. Il fallut écraser Simon, éclipser le carrosse et les quatre chevaux par une berline et deux chevaux de course. Il fallut vendre de belles portions de terrain et sacrifier d'excellent blé pour faire un pavillon chinois. La femme de Jedediah eut des dentelles et des rubans de velours. Pendant que les procédés agricoles de Simon étaient pour lui un prétexte de réunions et de fêtes, Jede-

diah brillait par une hospitalité aussi généreuse qu'imprudente, et donnait des concerts, auxquels il invitait toute la ville de Mickleton. Au milieu de cette dépense qui le ruinait et qui l'arrachait aux soins ordinaires de sa ferme, un coup de foudre vint écraser Jedediah. Il n'avait pas eu, comme son habile rival, le soin de masquer ses bâtimens d'exploitation; et en dépit de ses efforts, il restait toujours fermier. Aussi, la sentence suprême du comité de Mickleton, décida-t-elle que Jedediah, quoique propriétaire, ne pénétrerait pas dans l'enceinte sacrée; et que Simon, seulement locataire, mais locataire fashionable, appartiendrait au club aristocratique de la petite ville. Cette distinction si heureuse pour Simon Growse ne l'empêcha pas de se ruiner. Le club lui enleva tout son temps. L'histoire de son ambition, comme celle de tant d'autres ambitions, eut pour terme la maison des pauvres. Il est très probable qu'il y rencontrera quelque jour Jedediah, qui soutint bravement le choc de ce terrible insuccès, mais dont les résolutions héroïques portèrent un coup non moins mortel à sa fortune et à son avenir. Il ne se plaignit pas : comme Achille, il se retira dans sa tente et rumina ses projets de vengeance. Le club et le comité étaient aristocratiques; lui, il sera l'appui des radicaux. Oh! que d'éloquence dépensée dans les clubs attestera la haine de Jedediah pour la noblesse! O'Connell et Burdett n'ont jamais professé des principes plus essentiellement républicains.

Mais la politique et l'agitation de la place publique ou de la taverne conduisirent précisément Jedediah au même but, où le dandysme et l'affiliation avec le club noble avaient mené son camarade et son rival. Peut-être, au moment où j'écris, l'Achille et l'Hector du fermage anglais sont-ils occupés, près du poêle de la maison de charité, à causer de leurs jouissances passées, et à faire valoir encore les ambitions rivales qui les ont perdus.

(Provincial Sketches.)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Influence de la végétation sur la température de la terre. — Les résultats obtenus par M. R. Mollet d'une série d'expériences répétées pendant un mois, le soir et le matin, sont assez importans pour ne point être négligés, puisqu'ils démontrent que la température de la surface de la terre est modifiée par la végétation qui la recouvre. On ne sait si ces effets sont dus simplement à une différence entre la force du rayonnement et la force d'absorption, ou si elles dépendent de l'action spéciale de la végétation. Voici comment M. Mollet fit les expériences dont nous parlons ici :

Il plaça à vingt pieds de distance deux thermomètres de Fahrenheit d'une grande sensibilité, après les avoir auparavant comparés avec soin. L'un fut enfoncé à une certaine profondeur sur un point du sol qui était recouvert d'un gazon court; l'autre dans un endroit entièrement privé de végétation. Le gazon dans lequel le premier thermomètre avait été placé se terminait exactement au milieu de l'espace qui séparait les deux instrumens. Tous deux étaient disposés de manière à pouvoir être examinés sans être dérangés, et sans qu'aucun changement pût être produit dans la température pendant l'observation. Un troisième thermomètre, destiné à faire connaître la température de l'atmosphère, était placé à cinq pieds

au-dessus du sol, dans le voisinage immédiat des deux autres. Il était ombragé de manière à empêcher, autant que possible, les effets de la chaleur du soleil ou du rayonnement des corps voisins.

Les observations furent faites à neuf heures du matin et à huit heures du soir, ces heures étant à-peu-près celles de la température moyenne de la journée. M. Mollet a réuni ces observations en un tableau qui nous présente les résultats suivans :

Dans tous les cas, à deux exceptions près, la température du terrain recouvert de gazon a été uniformément plus élevée que celle du sol sur lequel il n'y avait pas de végétation. Cette différence était quelquefois de trois degrés (Fahrenheit) le matin, et le soir elle était généralement d'un degré. Ces expériences démontrent évidemment que la surface de la terre est considérablement modifiée, quant à sa température, par la végétation qui la recouvre; mais elles ne peuvent nous faire connaître la cause de cette différence; cependant l'auteur paraît pencher pour l'opinion qui l'attribue à une modification du rayonnement et de l'absorption du calorique, plutôt qu'à l'influence des forces chimiques et autres mises en mouvement par la végétation.

Poisson gigantesque trouvé dans les mers du Sud. — Dans un article fort curieux sur l'*Histoire naturelle des animaux apocryphes*, inséré dans la 30ᵉ livraison de la 3ᵉ série (juin 1835), nous avons donné la description de quelques poissons gigantesques, dont l'existence, quoique non authentiquement reconnue par les naturalistes, semble cependant ne pas pouvoir être révoquée en doute, d'après les nombreux témoignages des personnes qui assurent les avoir vus. Voici un fait de plus que nous joignons à ceux déjà publiés, et qui contribuera peut-être à jeter quelque jour sur cette mystérieuse histoire. « Au mois de décembre dernier, dit M. Piddington, dans une lettre adressée à la Société asia-

tique du Bengale, je commandais un petit brick espagnol, nous avions jeté l'ancre dans la baie de Marivellas près de Manille. Vers midi, ayant entendu du bruit sur le pont, j'y montai; mais tout-à-coup, regardant à babord et à tribord, je crus que nous avions été entraînés par un courant sur un banc de sable ou de corail. Mon premier mouvement fut de commander de mouiller une seconde ancre; cet ordre fit un instant sourire mes gens, pour la plupart nés dans ces contrées. — Vous vous trompez, capitaine, me dirent-ils, c'est un *chacon.* » Je ne comprenais pas. Cependant, avec plus d'attention, je distinguai le dos d'un énorme poisson qui passait sous le vaisseau. Sa robe, d'un roux fauve, était, à certaines distances, couverte de taches noires. C'est ce que j'avais pris pour un banc de sable! Le contre-maître, marin intrépide, se jeta aussitôt dans une chaloupe avec quatre hommes pour le harponner. Mais au moment de lancer le harpon, le monstre, secouant ses nageoires, faillit engloutir la chaloupe, mon contre-maître affrayé de cette manœuvre devint aussi craintif qu'il avait été d'abord empressé. Le *chacon* resta environ vingt minutes à fleur d'eau : il regagna ensuite lentement les régions inférieures. D'après ce que j'ai vu de mes propres yeux, ce monstre peut avoir soixante ou quatre-vingts pieds de long et une trentaine de large. Les gens du pays m'ont assuré qu'on voit assez souvent sur les côtes des poissons de cette espèce. Pour moi, je suis très fâché de n'avoir pu l'observer plus long-temps. »

Sciences Médicales.

Etat actuel de la médecine en Espagne. — Les institutions médicales doivent nécessairement, dans un pays désolé comme l'Espagne depuis tant d'années par les révolutions politiques, participer à l'état de décadence de la plupart des autres établissemens scientifiques. En Espagne on ne s'inquiète pas

plus en ce moment des sciences que de la littérature; la politique occupe exclusivement tous les esprits, et les sciences médicales elles-mêmes qui ont toujours été le sujet de tant de discussions n'y éprouvent aucune de ces petites révolutions que l'on décore toujours et souvent à tort du nom de *progrès*. Depuis longtemps la chirurgie espagnole n'a pas fourni à la science un seul procédé opératoire nouveau de quelque importance, et les médecins espagnols se sont contentés d'adopter les modifications apportées à l'art dans les pays voisins. Il en est bien peu qui aient tenté d'étendre les limites de la science. Depuis quelques années surtout cet état de décadence est devenu bien plus manifeste : il y a six mois on comptait encore en Espagne quatre journaux de médecine, il n'en reste plus que deux aujourd'hui. Les deux autres sont morts d'inanition ; la *Biblioteca Médica* publiée à Saragosse, paraît même ne devoir jouir que d'une existence éphémère. Le *Boletin de Médicina*, publié à Madrid, est le seul qui offre quelques chances d'avenir. La médecine homéopathique a eu pendant quelque temps un recueil périodique : *Los Archivos Homeopaticos*, publié à Cadix : mais tous les efforts des partisans de cette doctrine n'ont pu soutenir ce journal que pendant un petit nombre de mois. Combien l'Espagne diffère, sous ce rapport, comme sous tant d'autres, de la France où l'on ne compte pas moins de vingt journaux exclusivement consacrés aux sciences médicales et dont chacun représente une direction systématique différente !

L'une des principales causes auxquelles on puisse attribuer cet état de décadence des sciences médicales, c'est sans contredit la part active qu'ont prise les médecins espagnols aux révolutions politiques qui ont bouleversé leur pays depuis quelques années. Tous, à un très petit nombre d'exceptions près, ont constamment appartenu au parti libéral. Ceux spécialement qu'on désigne sous le nom de « *Médicos* » étaient tous, en 1820, parmi les plus chauds partisans du régime constitutionnel. On appelle en Espagne *médecins* les prati-

ciens qui appartiennent aux universités; pour les distinguer de ceux qui ont été reçus dans les collèges de chirurgie. Lorsque la Constitution eut été renversée, en 1823, Ferdinand poursuivit de sa haine et de ses vengeances tout le corps des decins; il défendit, même par un édit, qu'aucun d'eux fût employé au palais, dans les hôpitaux ni dans aucun établissement dépendant du gouvernement. Il les repoussait ainsi des emplois publics, car en Espagne tous les établissemens sont plus ou moins sous le contrôle du gouvernement. Cependant, la Péninsule ne pouvait rester sans médecins; pour remplir le nombre de places que cet édit rendait vacantes Ferdinand transforma par sa volonté royale les chirurgiens en médecins, voulut que les collèges de chirurgie devinssent en même temps des collèges de médecine et conféra à cette époque à un grand nombre de jeunes gens le titre de médecins-chirurgiens *médico-cirujanos*. Les médecins chassés ainsi de la cour, des hôpitaux, des établissemens d'eaux minérales, etc., furent obligés de supporter ces persécutions jusqu'à la mort de Ferdinand. Depuis cette dernière époque ils ont été en guerre ouverte avec le *Collège de Médecine* dont les membres sont encore les médecins-chirurgiens de la reine comme ils l'étaient auparavant du roi Ferdinand. Malheureusement pour eux, le président du Collège, l'un de ceux qui furent créés médecins-chirurgiens par un édit, possède la confiance de la reine, et a pu, jusqu'à ces derniers temps, résister non-seulement aux médecins, mais encore aux Cortès qui ont unanimement condamné l'édit de Ferdinand. Ce médecin intrus vient tout récemment de donner sa démission, et l'on espère qu'avant peu la profession médicale subira en Espagne une régénération complète qui la replacera au rang qu'elle doit occuper dans la société et qu'elle conserve, avec tant de distinction, dans la plupart des autres états de l'Europe.

Histoire.

Comptes de Washington pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis. — On sait que Washington ne voulut point recevoir de traitement dans le cours de ses fonctions de commandant en chef des armées américaines, et que même il contribua souvent de ses propres fonds aux dépenses de la guerre. Après la victoire, Washington remit au congrès, le 23 décembre 1783, sa commission et l'état détaillé de l'emploi des fonds, ainsi que le relevé exact de ses avances. On conserve précieusement dans les archives des États-Unis cet état écrit en entier de la main de Washington; quelques Américains, zélés pour la gloire de leur patrie et pour la mémoire de leur libérateur, viennent de faire paraître le *fac-simile* de cette pièce importante. Ce document forme un registre petit in-folio, tenu en parties doubles, comprenant cinquante-quatre pages signées et paraphées de la main de Washington. L'authenticité ne saurait être douteuse; tous les exemplaires du fac-simile lithographique sont certifiés conformes par M. Nourse, chef de bureau d'enregistrement de la République. Le titre porte: *Comptes de G. Washington avec les États-Unis, depuis le mois de juin* 1775 *jusqu'en juin* 1783. Cet état n'indique point les sommes avancées par la République pour les frais de la guerre, mais seulement les sommes reçues directement par le général en chef et ses dépenses personnelles. Voici quelques extraits de ces comptes dans lesquels se peignent d'une manière bien frappante le désintéressement et l'esprit d'ordre de Washington.

Washington fut nommé par le congrès assemblé à Philadelphie, le 15 juin 1775, général en chef; il se rendit aussitôt devant Boston où le général anglais, Gage, s'était retiré. Le premier article des comptes de Washington est ainsi conçu : *Achat de cinq chevaux* 239 £. — *D'un cabriolet léger :* 55 £. — *D'un double harnais :* 7 £. — *D'un porte-*

feuille de correspondance, de cartes et lunettes d'approche : 29 £. — Telles furent les premières mesures que Washington prit pour son équipement à l'ouverture de tant de glorieuses campagnes. D'après son état, il se trouvait en avance de 466 £ qu'il avait dépensées contre 3 £ seulement qu'il avait reçues, dans le cours des deux mois de juin et juillet 1775. Quant à ses dépenses personnelles et aux frais de table, il les passe toujours au débit de son intendant, M. Eben Austin ; la première est du 19 juillet 1775, ainsi conçue : *Argent remis à M. Eben Austin, mon intendant, pour dépenses de ménage:* 10 £. A cet *article,* Washington ajoute la note suivante : *Cette somme et toutes les autres qui seront portées dans mes comptes au crédit de M. Austin, sont détaillées dans son livre de dépenses de ménage, que je joins ici comme pièce probante.* Toutefois, quelques articles de ménage étaient directement soldés par Washington, sans passer par les mains de M. Austin : témoin l'article suivant du 24 juillet 1775 : *Gratification à un cuisinier français,* 2 £. 5 sh.

Souvent les dépenses notées par Washington se rapportent aux plus grands évènemens de la guerre qui affranchit sa patrie ; ainsi, le premier succès, qui couronna les armes américaines, fut la prise de Boston au moyen des batteries élevées sur les hauteurs de Dorchester, et dont le feu, balayant à-la-fois la ville et la rade, obligea le général Howe à la retraite, le 17 mars 1776. On trouve dans les dépenses l'article suivant en date du 4 mars : *Frais pour reconnaître les hauteurs de Dorchester, à la tête d'un parti de cavalerie avant que je les fisse occuper par nos troupes :* 10 £. 10 sh.

Les seuls articles laissés en blanc dans ces comptes sont ceux relatifs aux espions que l'armée américaine employait et qui lui rendirent souvent d'importans services. Washington payait leur zèle, et comme on le pense bien il taisait leurs noms. Ces états offrent d'assez nombreux exemples de ce genre de dépenses ; en voici quelques-uns : 15 *juillet* 1775. *Donné* 100 £. *à* *** *pour le déterminer à*

entrer dans la ville de Boston, afin d'y établir avec moi une correspondance secrète. Washington ajoute en note : *Les noms de ceux que nous employons dans l'intérieur des lignes de l'ennemi et qui sont exposés à tomber en son pouvoir, ne peuvent être insérés ici.* On a répété dans une foule d'ouvrages que le montant total des sommes dépensées par Washington pour services secrets ne s'éleva dans tout le cours de la guerre de l'indépendance qu'à 1982 £. 10 shill. En effet, tel est le montant qu'il porte au résumé général de ses comptes ; mais, il ajoute en note qu'il omet la somme de 200 guinées confiée au général Mac Dougall, pour le même emploi et dont il ignorait encore la disposition. Ce chapitre singulier de dépenses porte, de plus, la note suivante de Washington, note assez curieuse pour être transcrite : *Avant d'arrêter définitivement ces comptes, un sentiment de convenance et de justice m'oblige de remarquer ici qu'il y a dans les lignes anglaises des personnes, qui, à moins qu'elles ne soient mortes ou absentes, ont droit à réclamer de l'état, d'après les plus formelles assurances que je leur donnai, une récompense pour les services qu'elles rendirent en transmettant des avis secrets. Si leurs titres me sont présentés dans l'avenir, je me croirai engagé par l'honneur à y faire droit.*

Je ne sais pourquoi leurs demandes n'ont point été faites jusqu'à ce jour ; à moins que ce ne soit pour une des causes que je viens d'indiquer, ou peut-être parce qu'elles hésitent à se présenter jusqu'au moment où les forces britanniques auront totalement évacué les États-Unis : mais c'était pour moi un devoir sacré de rappeler ici cet objet, afin qu'on le garde en mémoire, si plus tard ces réclamations sont faites. Ainsi, par une bizarre nécessité des lois de la guerre, Washington semble ici rappeler avec honneur ce même genre de services qu'il fit expier si sévèrement au major André, l'espion des Anglais.

Les comptes de Washington sont terminés par la récapitula-

tion générale de ses recettes et de débours, pendant toute la durée de la guerre, depuis juin 1775, jusqu'au 1er juillet 1783. Voici la colonne des dépenses :

	Dollars.
Dépenses privées (*Household expenses*) non compris les provisions fournies par les commissaires. . .	69,250
Services secrets.	7,617
Reconnaissances militaires et voyages faits tantôt sans, tantôt avec l'armée, mais presque toujours avec un parti de cavalerie	42,755
Dépenses diverses, suivant les comptes détaillés . .	40,451
TOTAL. . $	160,074

Equivalant, d'après le tarif monétaire adopté par la République! à 16,311 £. (407,775 fr.)

Il résulte de cet état de situation que Washington avait dépensé durant les huit années de la guerre environ 408,000 fr. La colonne des recettes ne porte qu'une somme de 15,691 £, ce qui laisse une balance en faveur de Washington de 620 £, environ 15,500 fr. Quant à ses dépenses privées, on trouve qu'elles s'élevèrent à 150,000 fr. environ; ce qui prouve que Washington ne dépensa guère plus de 20,000 fr. par an pour subvenir aux frais considérables que sa position de commandant en chef devait exiger.

Le chapitre le plus curieux de ces comptes est relatif à l'accroissement de la balance due à Washington, par suite des réflexions qui l'amenèrent à faire supporter à l'état les frais des voyages de madame Washington, au camp de son mari. Il hésita long-temps à mettre ces frais à la charge de la République; mais enfin, il se décida à porter à son crédit ce chapitre conjugal, qui figure pour la somme assez importante de 1064 £ (26,600 fr.). Nous ajouterons ici les motifs que Washington a inscrits en note et dans lesquels il expose avec tant de naïveté et de bonne foi les raisons qui le portèrent à réclamer cette allocation. Voici d'abord l'article de dépense : « *Frais de voyage de*

madame Washington, pour venir à plusieurs reprises à mes quartiers d'hiver et retour; les fonds nécessaires ayant éte pris dans ma bourse particulière, 1064 £. »

Au bas de la page on trouve la note suivante, trop caractéristique pour avoir besoin de commentaire: *Bien que j'aie pris note de ces frais, je ne les fis point figurer d'abord dans mes comptes officiels, par la raison que je les considérai comme une dépense privée. Mais les circonstances particulières où je me trouvais placé par suite de mon commandement et la situation fort embarrassée des affaires publiques me forcèrent, au grand détriment de mes intérêts privés, de remettre les visites que je me proposais de faire tous les ans à ma famille, entre la fin d'une campagne et l'ouverture de la suivante. Comme les dépenses des voyages de ma femme furent causées par la position où je me trouvais, et furent la conséquence de mon abnégation, j'ai résolu, après de mûres considérations, de porter ces frais à la charge du public, comme je crois que cela est juste. Je le fais avec d'autant moins de répugnance que je vois, en arrêtant définitivement ces comptes, qui sont ouverts depuis long-temps, que je me trouve en perte pour une somme considérable. Au milieu de la confusion et du tracas des affaires, j'ai omis de noter une foule de dépenses, tandis que j'ai pris une note très fidèle de toutes les recettes.*

« 1er juillet 1783. « G. WASHINGTON. »

Littérature.

Poésies nouvelles de Wordsworth. — Dans le dernier siècle, l'imitation des poètes français et latins était devenue le vice capital de la muse britannique; on élaborait un poème comme une composition de collège, et Pope lui-même avouait que toute son ambition était qu'on pût dire de son œuvre :

« Beaucoup l'avaient pensé, nul ne l'a si bien dit. »

Aussi, dans sa traduction d'Homère, a-t-il remplacé la majestueuse simplicité et les grâces naturelles de l'original, par une parure et des artifices de style qui le décolorent. Ses disciples ont poussé jusqu'au ridicule cette idolâtrie de l'expression, qui semblait dédaigner la pensée comme une entrave; habiles versificateurs, ouvriers en rimes, écrivant poétiquement sans faire de la poésie, n'ayant ni vigueur, ni originalité de conception, incapables de se tracer un plan et de résumer leur sujet, ils s'attachaient à voiler sous du clinquant la pauvreté des idées.

La muse de Wordsworth a repoussé ces prétentieux oripeaux, elle a opposé la rude énergie d'une pensée originale aux grâces affectées et à la coquette harmonie du style; mais le desir d'éviter les défauts de ses devanciers l'a jeté dans l'excès opposé. Toutefois, s'il a couvert le feu de ses inspirations d'un manteau de fumée, et s'il a revêtu sa muse du tablier de l'artisan, ou du sarreau du pâtre, son expression est toujours restée élégante et poétique. Il existe dans tous les arts un beau idéal que l'imagination porte sans cesse au-delà des limites de la perfection; l'âme desire plus qu'elle ne peut sentir, et, dépassant l'horizon réel, elle se crée un monde qu'il serait impossible de réaliser. Aussi l'œuvre de l'art la plus parfaite ne répond-elle jamais à l'attente de celui qui l'a conçue; jamais poète, peintre ou sculpteur, digne de ce nom, ne sera complètement satisfait de son meilleur ouvrage. L'idéal n'a pas de modèle, il n'existe que dans la pensée, et lorsque le poète l'a versé comme une lave sur ses pages brûlantes, c'est à l'imagination sympathique du lecteur à l'accueillir et à s'assimiler autant qu'il est en elle à la substance éthérée du génie.

Ces réflexions nous ont paru nécessaires pour expliquer comment Wordsworth a su rester original alors même qu'il s'est étudié à peindre la nature telle qu'elle s'est produite à ses yeux sur les rives pittoresques des lacs du Northumberland. Il s'est attaché à idéaliser la mélancolie des sites qu'il idolâ-

tre, les mœurs simples et patriarcales de ses paysans, et jusqu'à l'instinct de la brute qu'il traduit en sentimens moraux.

Le nouveau volume de poésies qu'il vient de publier offre le même caractère que ceux qui l'ont placé aux premiers rangs de nos poètes. Dans ses pièces les plus touchantes, les plus philosophiques, son début est modeste, trop peut-être, car souvent il touche au trivial, puis, l'instant de la transfiguration arrivé, son sujet grandit, et après avoir rasé la terre, il se perd dans les nues, ou se noie dans les intimes profondeurs de l'âme. Quoi de plus simple, par exemple, que le début de sa visite aux bords du Yarrow?

« Nous avons vu, du haut du château de Stirling, le Forth dénouer sa ceinture brumeuse; nous avons parcouru les bords de la Clyde et du Tay, suivi le cours de la Tweed, et arrivés à Clovenford, quelque chose m'a dit, de quelque côté que tu te tournes tu verras les bras du Yarrow. »

Après ce début, le poète n'a que des paroles de mépris pour ce fleuve et ses rivages; puis, il les voit, s'étonne, son cœur s'émeut, et ses accens deviennent plus touchans.

« Oh! comme le Yarrow caresse avec amour, de ses limpides eaux, les rives verdoyantes! Que de beaux fruits suspendus sur les fentes de ces rocs! Ces fruits mûriront loin de nous; nous traverserons les défilés et les plateaux des montagnes d'Ecosse, mais nous ne détournerons plus nos pas dans la vallée du Yarrow.

« Que les bœufs et les agneaux se partagent les pelouses du Burn-Mill, que les cygnes flottent avec leur ombre sur le lac de Sainte-Marie; nous ne les verrons pas aujourd'hui, ni demain; c'est assez pour nos cœurs de savoir où serpente Yarrow.

« Que son cours reste invisible, ignoré! Comment à sa vue ne serions-nous pas sous l'empire d'une vision? Là, les rêves des temps passés nous assiègent; tout beau que soit le paysage, c'est un autre Yarrow que nous voyons.

« Quand viendra l'hiver de nos ans, quand voyager nous semblera une folie, quand notre esprit languissant ne trouvera hors de notre foyer domestique, que tristesse et dégoût; quand la vie nous sera lourde, il nous sera doux encore de penser que la terre a quelque chose à nous montrer, les charmantes rives d'Yarrow. »

Plus tard Wordsworth revoit ces beaux sites, mais pour eux-mêmes; ce ne sont point ses illusions, c'est leur splendide réalité qu'il contemple. Enfin, dans le troisième poème qu'il leur consacre, Walter Scott est sur le point de quitter Abbotsford pour Naples, et le talent du poète grandit encore de toutes les inspirations qu'il doit à la société de notre premier romancier. Nous regrettons de ne pouvoir transcrire ce dernier morceau, l'un des chefs-d'œuvre du barde de Rydalmount.

Les autres poèmes ont été composés, dans l'automne de 1831 durant un voyage en Écosse et sur les côtes d'Angleterre. L'auteur y décrit les sites qui ont frappé ses regards ou retrace les sentimens qu'ils lui ont inspirés. Une pensée religieuse l'accompagne dans ces excursions : ce n'est pas une religiosité vague qui n'aboutit qu'au déisme, mais une piété ultra-anglicane sympathisant avec le catholicisme moins encore pour la pompe si poétique de ses cérémonies, que pour ses dogmes d'autorité, de puissance spirituelle et d'agence céleste, présidant aux œuvres de l'homme et gouvernant la nature. Ces principes ne sont pas ceux d'une humble résignation à un ordre providentiel, immuable, comme la fatalité qui de nos jours emprunte son nom; mais d'une foi active en un Dieu qui console et met la main à l'œuvre quand il le faut. Il conseille à l'Église d'en faire autant dans l'intérêt de l'humanité. S'il chante les lacs et les montagnes, ce n'est pas du point de vue de quelques châteaux bien confortables, fermés aux vents de l'hiver et aux lamentations du pauvre; c'est du seuil de sa chaumière qu'il lui montre dans la nature une bonne et féconde mère; et pour lui, la nature, c'est Dieu. Oui, Wordsworth réserve aux infortunés ses plus tendres sympathies.

Aussi se plaint-il vivement du bill proposé pour la réforme de la loi sur les pauvres, et déplore-t-il le sort des ouvriers dans nos manufactures. C'est que dans l'homme il voit l'homme lui-même, et dans l'intelligence la plus bornée un rayon de la divinité. Les lieux où le poète a établi son séjour favorisent cette disposition de son âme. Il se plaît, comme Walter Scott, à contempler la société dans ses élémens primitifs : la vie pastorale. Nous ignorons si cette condition, en se prolongeant, est favorable au développement du génie ; mais nous regrettons que le témoignage de Wordsworth annonce une révolution dans l'esprit et les mœurs de ses montagnes dont la naïve simplicité avait souri si long-temps à sa muse. Aussi l'entendons-nous s'écrier :

« Gloire à cette terre ! dont les huttes les plus pauvres sont des « châteaux où l'imagination accueille les hôtes qui lui parviennent « et dont les chants nationaux réveillent un passé héroïque. » Ainsi s'écriait ma muse enlacée dans ses illusions. Mais aujourd'hui, l'histoire doit voiler ses trophées, l'imagination n'a plus qu'à ramper, le cours de notre orgueil s'est détourné ; l'esprit national a appris à courber sa tête aux lieux où, maîtres du monde, les Romains tremblaient devant lui !...

Il n'est pas étonnant que le poète, après avoir épuisé la coupe de ses illusions et les couleurs d'une palette qui leur devaient tant d'éclat lorsqu'il retraçait les mœurs pastorales de son pays, se soit rejeté dans la féerie. On distingue dans son recueil un roman en vers intitulé la *Jeune Égyptienne*, et de charmantes ballades, entre autres *l'Amour de la jeune Arménienne,* dont l'auteur avoue avoir pris le sujet dans le *Roland* de Henri Digby. Au reste, ce dernier l'a puisée dans une vieille légende familière aux amis de la littérature germanique, on la lira dans les spécimens de Thomas Carslisle ; en voici le sujet en deux mots :

« La fille d'un sultan, éprise d'un comte chrétien dans les fers, le rend à la liberté, et s'enfuit avec lui, bien qu'elle sache qu'il est marié, et le rend à sa femme, qui l'accueille avec affection et recon-

naissance. Dans une église de Saxe subsiste un témoignage muet de cette union : c'est un tombeau sur lequel un chevalier, dont la croix sanctifie l'armure, est sculpté entre deux femmes à genoux dans l'attitude de la douleur. »

La Moscovite fugitive est l'une des plus jolies ballades de ce recueil. Le sujet en est historique : c'est une jeune fille qui échappant aux poursuites du redoutable Pierre Ier, se réfugie dans un îlot au milieu des marais, et est découverte, dans sa retraite, par un officier russe qui l'épouse.

Ce morceau est suivi d'une série de petits poèmes intitulés *Caprices du Soir*, qui échappent à l'analyse, ainsi que les sonnets qui terminent le volume, c'est là, à notre avis, leur plus bel éloge. L'inspiration de Wordsworth s'élevait dans ses premières œuvres, de la terre au ciel ; dans ses dernières poésies, elle descend du ciel sur la terre. On éprouve, en les lisant, je ne sais quoi de religieux qui vous défend de porter le scalpel sur sa pensée, de la décomposer ; et, bien que tous ses poèmes ne soient pas de la même hauteur de style et de pensées, cependant, il n'en est pas un seul qui laisse au lecteur la liberté de dire : « ceci est bien, ceci est défectueux », tant il y a d'onction pénétrante dans chacune de ces pièces.

Voyages.

Les Églises à Rome. — Eminemment ecclésiastique, Rome ne reconnaît de centre social que l'église. Le rochet noir distingue les ecclésiastiques desservant l'Église Saint-Louis, église nationale et paroisse de tous les Français habitant Rome. La belle église de Saint-Charles-Borromée appartient aux Lombards ; une église spéciale, avec hospice pour les pélerins, aux Portugais ; l'église de Monserrat aux Espagnols ; Sainte-Brigitte aux Suédois ; une chapelle de Sainte-Marie-Transpontine aux Danois ; un collège aux Irlandais ; l'église Dell' Anima, celle de Sainte-Marie, dans le Campo-Santo,

à l'Autriche; Notre-Dame-des-Ames, près Saint-Pierre, à l'Allemagne. Le lien de la catholicité est le seul qui réunisse et rallie tous ces groupes que Rome renferme dans son sein. Quant aux juifs, exclus ou bannis, refoulés dans un quartier étroit et malsain, au nombre de 4,000 ou à-peu-près, ils sont presque tous pauvres, raccommodent les habits et les chaussures, et se montrent souvent plus honnêtes, plus équitables, plus estimables que les chrétiens dont ils sont environnés. (1)

Les temples se comptent à Rome par centaines; les quartiers les plus déserts ont leurs églises; on en rencontre partout; les dimanches elles étincellent de fleurs, d'oripeaux et d'étoffes voyantes. Les jours de fêtes patronales, c'est un luxe plus éblouissant encore. Bâties sur des débris de basiliques, de palais, de temples, de thermes romains, elles offrent les exemples de la plus bizarre architecture, des dômes construits en avant, pour résister aux tremblemens de terre, comme à Naples, des dessins tantôt capricieux, tantôt admirables, quelquefois des irrégularités motivées par le terrain et les matériaux à exploiter, enfin tous les styles, toutes les manières, le souvenir de toutes les époques. On voit les artisans entrer dans les églises sur les huit heures; à midi, le beau monde; au chapelet du soir, les femmes; pendant le reste du jour le bedeau reste seul.

Quand la chaleur est accablante, les promeneurs se réfu-

(1) Note du Trad. — Le gouvernement civil de Rome est confié à un sénateur et à quatorze conseillers, ou *caporioni*, comme les appelle le peuple, magistrats qui remplissent toutes les fonctions municipales. Le sénateur, qui est le chef de ce corps, assiste en habit de drap d'or, à côté du pape, à toutes les fonctions papales. Ce corps a un tribunal qui juge quelques causes et est feudataire de la ville de Covi. — D'après des documeus officiels, il paraît qu'à la fin de 1835, la population de Rome s'élevait à 152,437 habitans. En 1826, elle n'était que de 139,847. On remarque une diminution dans le nombre des prêtres; car, en 1826, on en comptait 1523, et maintenant, il n'y en a que 1465. Mais, en revanche, le nombre des moines s'est accru de 1726 à 2000, et celui des nonnes, de 1360 à 1423.

gient dans les églises : on s'y conduit avec beaucoup de décence. Léon XII avait essayé d'y placer des Suisses, mais le peuple les détestait, les battait; il fallut supprimer les Suisses. L'étranger peut rester debout, la tête haute, même pendant l'élévation, sans que les Romains se scandalisent. Souvent trois ou quatre Anglais se tiennent droits comme des cierges, pendant que le reste du peuple s'incline dévotement et couvre les dalles de ses baisers. Il y a des tribunes réservées pour les femmes riches, qui se lèvent tard et qui aiment à entendre la messe sans faire de toilette. Aux jours de grandes solennités, tout change d'aspect : les mendians se pressent sous les portiques; des soldats au port d'armes occupent la nef et l'entrée de l'église; des messes sans nombre sont dites à chaque autel; on se foule, on cherche une bonne place; une admirable musique retentit au loin; l'espace qui se trouve en face de l'église est transformé en foire, où se vendent une grande quantité de jouets d'enfans, objets qui ne flattent ni la sensualité ni la vanité, et que les parens achètent sans remords en sortant du prône.

L'homme du nord s'étonne de ne plus retrouver à Rome les clochers et les cloches auxquels tant de souvenirs d'enfance l'attachent involontairement. Dans beaucoup d'églises, on s'est contenté de suspendre, au milieu d'ouvertures pratiquées dans un mur voisin, la sonnerie, qui ne produit presque jamais ces longs ébranlemens, ces profondes vibrations de nos cloches septentrionales, mais un simple tintement pareil à celui qui nous avertit de l'incendie et qui frappe l'oreille à des intervalles assez rapprochés. On varie cependant la manière de sonner quand il s'agit de l'angélus, des grandes fêtes ou des funérailles. Il semble que l'imagination italienne se soit effrayée du bruit des cloches et qu'elle n'ait pas pu s'habituer à leur redoutable murmure.

Les services funèbres, notamment ceux des cardinaux, se font avec beaucoup de pompe dans la Chiesa-Nuova, della Sancta-Maria, della Vallicella. Rien de plus beau que la

décoration lugubre dont les *festaroli* enveloppent l'église dans ces occasions; rien de plus grave et de plus noble que ces tentures de deuil brodées en or, qui reproduisent sans l'altérer les formes architecturales des temples. Des morceaux de papier sur lesquels sont gravées des têtes de morts, les armoiries du défunt et le *hodie mihi, cras tibi,* sont collés à l'extérieur et déparent l'élégante et terrible pompe de la cérémonie; on voit leurs lambeaux flotter au vent pendant des semaines entières et rester là, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau défunt.

La cire, qui découle des cierges, appartenant aux bedeaux, qui la revendent, ces derniers font verser d'abondantes larmes à ces profitables cierges, en introduisant un clou dans la mèche ou en versant de la limaille sur la flamme. Souvent, quand vous passez la nuit devant une église, un bûcher disposé devant le porche étonne vos regards de sa vive lumière: ce sont les débris des vieux cercueils que l'on brûle. L'habitude d'enterrer les morts dans les églises subsiste à Rome; dès que vous mettez le pied dans un temple, une odeur nauséabonde vous apprend que vous marchez sur des cadavres. Les vivans peuvent en souffrir, sans doute; mais qu'importe! l'idée catholique l'a emporté sur tout dans la constitution de Rome moderne.

Statistique.

Des faux en écriture, des viols et des homicides, en Angleterre, en Autriche, en Espagne et en France (1). — Nous avons déjà eu l'occasion de constater que le nombre des faux en écriture, commis en Angleterre, pendant les onze dernières années, était de 447, ce qui donne une moyenne de 43, 4 par an. En France, le terme moyen, depuis 1825 jusqu'à 1831 in-

(1) D'après les documens de l'administration de la justice en France pour 1833, il y a eu 58 condamnés pour faux en écriture de commerce, et 166 pour autres faux: total 224. Dans la même année il y a eu 77 condamnés pour viol; 132 pour meurtre; 173 pour assassinat.

clusivement, a été de 283 par an. Depuis, nous avons été curieux de connaître les rapports qui existent entre le nombre de ces crimes, chez ces deux nations, placées à la tête de la civilisation, et cette Espagne qui, sous la verge de fer de ses institutions, est restée si en arrière du mouvement social. Nous avons reconnu qu'en 1826, année que nous prendrons pour moyenne, il y a eu en Espagne 45 faux en écriture publique. Maintenant, si nous comparons ces nombres avec la population de ces trois royaumes, calculée de la manière suivante :

La Grande-Bretagne en 1831.	20,721,350 hab.
L'Espagne en 1826	13,950,000
La France en 1831	32,560,934

Nous aurons :

Pour l'Angleterre,	1 faussaire	sur	475,500
Pour l'Espagne,	1 —	sur	310,000
Pour la France,	1 —	sur	115,056

D'après cet exposé, la France compte trois et quatre fois plus de faussaires que l'Espagne et l'Angleterre. On n'en saurait attribuer la cause aux progrès des arts chimiques, puisque l'Espagne, qui est la moins avancée de ces trois nations, compte un plus grand ñombre de faussaires que l'Angleterre. Cette énorme disproportion, qui existe entre l'Angleterre et la France, tient-elle à une plus grande moralité, ou bien doit-elle être attribuée à la sévérité des lois anglaises qui ont appliqué la peine de mort aux faux en écriture ? Nous sommes portés à adopter cette dernière opinion.

Quant aux *viols*, on en a compté, en 1831, en Angleterre, 77 ; en France, 69 ; et en Espagne (1826) 62 ; ou bien :

Pour l'Angleterre,	1 viol	sur	269,108 hab.
Pour l'Espagne,	1	sur	225,000
Pour la France,	1	sur	471,897

Pour l'Autriche, en 1809, 1 viol sur	150,000	hab.
En Wurtemberg, en 1826, 1 sur	40,000	
Pour le duché de Bade. en 1827, 1 v. sur	40,000	

Ceci donne lieu à une remarque curieuse ; c'est que la température du climat, ni la violence des passions, ne rendent pas les crimes de viol plus fréquens, comme on aurait pu le croire, puisque la France est le pays d'Europe qui en offre le moins, et qu'en Angleterre, ils sont presque le double qu'en France, et, à peu de chose près, aussi nombreux qu'en Espagne. Relativement à l'*homicide* et aux tentatives de ces crimes; ils sont, en Espagne, vingt-sept fois plus fréquens qu'en Angleterre, et quarante-cinq fois plus qu'en France. Il est démontré, d'après un relevé de 30 années, qu'à l'exception de la Dalmatie, aucune contrée d'Europe, pas même la Corse, ne compte autant d'assassinats ou de meurtres entrepris ou consommés que l'Espagne.

Valeur comparative du tabac irlandais et de celui de Virginie.—Lorsque, en 1829 et 1830, les agriculteurs de l'Irlande se livrèrent, avec empressement, à la culture du tabac, et que, dans différens comtés, plusieurs centaines d'acres de terre furent employés à cette même culture, la Société royale de Dublin, chargea sir Ed. Davy de déterminer dans quelle proportion la racine de tabac contenait de la *nicotine,* et quelle était la valeur comparative des tabacs irlandais et de *Virginie.* Les expériences de M. Ed. Davy furent faites sur des échantillons bien reconnus pour être du tabac irlandais et de Virginie. Les résultats obtenus sont : que les racines du tabac récolté en Irlande, contiennent de 4 à 5 p. 0/0 de nicotine, et qu'une livre de bon tabac de Virginie, équivaut, sous le rapport de la valeur, à environ deux livres et demie de bon tabac irlandais. Ici, la théorie est d'accord avec la pratique; car, c'est à-peu-près, le rapport que les négocians en tabac ont adopté.

REVUE BRITANNIQUE.

Histoire.

LE MASSACRE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY [1].

Le massacre de la Saint-Barthélemy est encore un problème historique. Jamais évènement ne justifia davantage le scepticisme de l'histoire. Remontez aux sources, écoutez les contemporains : ils ne s'entendent sur aucun point.

(1) NOTE DU TRAD. Nous empruntons à un numéro déjà ancien de la *Revue d'Edimbourg*, l'excellent article que nous offrons à nos lecteurs. Il ne s'agit pas pour nous de faire coïncider avec le chef-d'œuvre d'un compositeur célèbre, les pages de notre Revue; mais d'éclaircir un des points historiques les plus épineux et les plus obscurs des annales françaises. Aux documens nombreux que le publiciste anglais a recueillis, sont venus se joindre plusieurs faits intéressans et nouveaux, puisés dans nos bibliothèques par un érudit allemand. M. de Raumer. Sa compilation, publiée en allemand, a été aussitôt traduite en anglais, et la France, malgré tout l'intérêt qu'elle aurait à connaître ces longues et consciencieuses recherches, en ignore même l'existence. Quoi qu'il en soit, jamais, selon nous, le double dossier de ce grand procès n'avait été compulsé avec autant de soin et soumis à une enquête aussi profonde.

Péréfixe assure qu'il a péri cent mille personnes dans les massacres : c'est un évêque catholique ; par conséquent, il n'a aucun intérêt à grossir le martyrologe protestant. Sully, huguenot, porte à soixante-dix mille le nombre des victimes. De Thou, attaché au parti des philosophes, que l'intolérance et la fureur des catholiques révoltaient, ne reconnaît que trente mille personnes massacrées. La Popelinière abaisse ce nombre jusqu'à vingt mille ; le martyrologe des calvinistes, jusqu'à quinze mille ; et Papire Masson, qui regarde ce fait comme une gloire et un exploit pour les catholiques, jusqu'à dix mille seulement. Enfin, l'abbé Caveirac a essayé d'établir que ce catalogue funèbre ne dépassait pas deux mille personnes assassinées. De cent mille à deux mille victimes, la distance est grande ; et chacun peut choisir, dans ce vaste espace, le nombre et le chiffre qui conviennent le mieux au caprice de sa pensée ou à l'opinion spéciale qu'il soutient.

La Saint-Barthélemy a-t-elle été préparée et méditée de loin ? Est-il vrai que le roi d'Espagne, Philippe II, l'ait conseillée à Charles IX et à la reine Catherine, six ou sept années avant l'exécution ? Est-ce de propos délibéré que l'on a endormi le parti protestant dans la confiance et la sécurité ? La trame, ourdie avec tant d'habileté, fut-elle l'objet des longues méditations et des soins attentifs de Charles IX, de Catherine et de leurs amis ?

Ou bien, comme le prétendent les catholiques, l'égorgement fut-il un soulèvement populaire, une émeute passagère et violente que le roi sanctionna de son autorité pour satisfaire et assouvir la vengeance des masses fanatisées ?

Cette question n'est pas mieux éclaircie que la précédente. Selon les premiers historiens catholiques, Papire Masson et Camille Capilupi, la préméditation a été longue, constante, soutenue, profondément dissimulée. La foudre qui devait accabler les calvinistes s'est formée lentement dans le sein des nuages. Philippe II, le Vatican, Charles IX, Catherine, les Guises, tout le catholicisme, en un mot, s'entendirent

pour préparer de loin ce grand massacre. Voilà l'opinion adoptée par Voltaire, et la plus généralement répandue. Elle repose sur quelques vraisemblances.

Lorsque la nouvelle du massacre fut apportée à Philippe II, il témoigna une grande joie. Plusieurs courtisans s'écrièrent que le fait n'appartenait pas au roi de France, mais au peuple, et que les calvinistes avaient succombé à l'explosion inattendue de la fureur populaire. « A ces mots (dit l'am« bassadeur français, qui rend compte de cette conversa« tion), le roi d'Espagne tourna dédaigneusement la tête, « se moquant du courtisan qui avait prononcé ces paro« les, et témoignant évidemment qu'il attribuait la puni« tion des hérétiques à un stratagème conçu par l'habileté, et « soutenu par la puissance de Votre Majesté. » Rome pensait comme Philippe II. Camille Capilupi, gentilhomme romain, publia, sous le nom de *Stratagème de Charles IX, roi de France, contre les huguenots rebelles,* un pamphlet fort bien écrit, récit exact du complot catholique, de son succès et de ses suites. L'action est méritoire, à ce que prétend Capilupi : c'est, comme il en convient, une lamentable tragédie, mais une nécessité et un exploit. Elève de Machiavel, il est d'avis que la dissimulation est plus noble que le courage, et qu'un assassinat commis par ruse équivaut à la plus honorable des actions. On peut étudier à loisir, dans son livre, la politique perverse que l'Italie avait introduite à la cour de France; et telle est la nudité de son code immoral de perfidie et de ruse, que plusieurs historiens graves ont soupçonné les calvinistes d'avoir fait composer cet ouvrage en italien, pour nuire au parti contraire.

Mais quel critique a jamais prétendu que le *Prince* de Machiavel n'ait pas été écrit par Machiavel? Le *Prince* est rempli de maximes et d'exemples, absolument semblables aux axiomes de Capilupi et conformes à la morale prêchée dans son *Stratagema*. Tout ce que le parti catholique publia dans cette époque malheureuse concourt à prouver que

les opinions de Capilupi étaient celles de la masse catholique. Plus de cinquante pamphlets furent imprimés à Paris, dans lesquels on cita la conduite de Charles IX comme le dernier terme de l'habileté et le plus beau fleuron de la couronne d'un roi. Papire Masson regrette que l'on n'ait pas pu éteindre du même coup toute la flamme de l'hérésie, c'est-à-dire massacrer tous les hérétiques à-la-fois. Le prédicateur Sorbin s'explique avec la même netteté. La plupart des historiens espagnols sont du même avis. Loin de faire insulte à la mémoire de Charles IX, ils prétendent rendre hommage et honneur à sa piété, en recueillant tous les faits qui tendent à prouver que le massacre a été voulu, mûri, disposé, médité à l'avance.

Les historiens catholiques modernes ont rejeté avec dédain cette préméditation du carnage. Plus ils s'éloignaient de l'époque fatale où la ruse et le meurtre étaient en honneur, plus il leur semblait convenable d'effacer une tache sanglante et infâme, empreinte sur le front des catholiques. Le docteur Lingard et Caveirac ont traité de calomnie le récit de Capilupi, de Papire Masson et d'Auguste de Thou. C'est Caveirac, Nîmois, dialecticien habile, écrivain précis et correct, voué au catholicisme, qui a fourni les principaux argumens que d'autres historiens ont exploités, et spécialement le docteur Lingard. Son petit Traité est un chef-d'œuvre d'argumentation. Il est impossible de présenter avec plus de talent et de force des raisons spécieuses, et de développer plus adroitement les circonstances historiques à l'appui d'une théorie.

La prétendue conjuration de toutes les puissances catholiques contre le calvinisme est une chimère, selon Caveirac et Lingard. Charles IX, au moment où l'amiral de Coligni fut frappé par l'assassin Maurevel, était sur le point de déclarer la guerre à l'Espagne. Une sourde mésintelligence existait entre les deux cours. Philippe II, dont les affaires étaient fort compromises en Belgique, ne craignait rien tant que de

voir son frère le roi très chrétien, ajouter à ses embarras par ces hostilités qui semblaient sur le point d'éclater. On ne trouve pas, d'ailleurs, ajoute Caveirac, dans l'exécution de cette sanglante tragédie, l'uniformité de disposition, la simplicité de plan qu'aurait exigées une préméditation supposée. La cour, s'il en eût été ainsi, n'aurait pas manqué de faire massacrer tous les protestans le même jour dans toutes les villes de France. Au contraire, le massacre eut lieu à Meaux, le 25 août; à la Charité, le 26; à Orléans, le 27; à Saumur et Angers, le 29; à Lyon, le 30; à Troyes, le 2 septembre; à Bourges, le 11; à Rouen, le 17; à Romans, le 20; à Toulouse, le 23; à Bordeaux, le 3 octobre. A voir ces différentes dates, on ne peut s'empêcher de penser que l'exemple du fanatisme assassin fit naître l'assassinat, et que le meurtre se répandit à travers la France, comme une traînée de poudre qui s'enflamme sur la route qu'elle parcourt.

Cette remarque est digne d'attention; Caveirac et Lingard la font ressortir avec une opiniâtre habileté. Où est la préméditation concertée, demandent-ils? Où sont les ordres supérieurs, donnés pour que les protestans périssent tous à-la-fois? La vengeance populaire s'est exercée tour-à-tour, dans des localités diverses, sur les calvinistes que l'on détestait. Le signal une fois donné, tous les poignards se sont levés. Nulle impulsion n'est venue de la cour; il a suffi de la haine qui séparait les deux partis, pour que l'étincelle, tombée sur ces matières inflammables, étendît de proche en proche sa ruine et son désastre.

La question de la préméditation reste donc aussi indécise que celle du nombre de protestans sacrifiés. Des argumens contradictoires s'élèvent de part et d'autre, et semblent s'annuler mutuellement. Voici d'autres questions non moins controversées. A qui appartient la responsabilité du meurtre? Aux rois et aux grands, comme le prétendent Voltaire et tous les écrivains de l'école philosophique? Au peuple lui-même, comme l'affirme l'impartial historien Auguste de Thou?

D'une part, ceux qui ajoutent foi à la conspiration des seigneurs, et qui rejettent l'hypothèse d'une grande et soudaine émotion populaire, citent Capilupi, Brantôme, d'Aubigné, les Mémoires de Condé, et en général, tous les protestans. Ils ne veulent pas admettre que la masse nationale fût hostile aux hérétiques; ils représentent le plan de la conjuration comme émanant d'un petit comité secret, formé par Catherine, Tavannes, Birague, et guidé par l'inspiration espagnole. Ils affirment que non-seulement la bourgeoisie, mais la majorité des grands seigneurs ignoraient le projet du massacre. Comme preuve de cette assertion, ils citent la conversation de Charles IX avec un de ses courtisans. Ce dernier, lui ayant laissé entendre qu'il connaissait les résolutions de la cour, et que le duc d'Anjou l'en avait instruit, fut renvoyé avec colère par Charles IX, qui fit venir à l'instant son frère, et lui adressa de sanglans reproches sur son indiscrétion. Parmi ceux qui soutiennent cette opinion, il en est qui, comme Tavannes, dans les Mémoires de la vie de son père, affirment que l'on voulait se défaire seulement des chefs des rebelles, et que la fureur de la populace rendit le massacre général. Il en est d'autres, au contraire, qui, à l'exemple d'Auguste de Thou, ne doutent pas que le projet n'ait été d'envelopper tout le parti dans une même proscription.

Ainsi, à mesure que l'on cherche à sonder les profondeurs de cette énigme, l'obscurité redouble et s'accroît. Consulte-t-on les écrits calvinistes, la tragédie de Chénier, l'histoire de Hume? Un monstre couronné, une reine italienne, quelques scélérats affidés ont tout accompli. Au contraire, veut-on s'en remettre au docteur Lingard? La nation entière aurait commis le crime. Les pamphlets contemporains sembleraient favorables à cette dernière opinion. Le cri de joie, poussé par la populace, éclate dans plus de mille pages sanglantes, en prose et en vers, inspirées par cette terrible tragédie. A les entendre, il semblerait que Charles IX n'a pas dirigé son époque, mais qu'il a été dirigé par elle. Si la muse

populaire s'éveille, ce n'est pas pour flétrir le roi-bourreau, c'est pour porter aux nues la vengence nationale, à laquelle il a livré carrière :

. . . L'Éternel Diel véritable
Qui descouvre tous les secretz
A permis de droit équitable
Les perfides être massacrez.
Car le dimanche vingt-quatriesme
Furent tués plus d'un centième
Fauteurs de la loi calvinienne.
Depuis on a continué
De punir les plus vicieux
De ceux qui avoient remué
Toute la terre, voire les cieux.

Le misérable auteur de ces vers, Coppier de Vellay, n'était pas assurément un remarquable poète ; mais la complainte populaire qui exprimait de tels sentimens et de telles idées, ne se serait pas vendue dans les rues de Paris, si elle n'avait satisfait les passions mauvaises et servi d'organe aux fureurs sanguinaires de la foule. On ne se permet d'aussi détestable poésie qu'en de telles occasions : et pour qu'une émotion nationale se révèle d'une manière aussi brutale, aussi grossière, aussi révoltante, il faut lui supposer bien de l'énergie et du retentissement. La *Marmite renversée des Hérétiquès,* la *Juste Vengeance de Dieu sur les Hérétiques,* attestent la fureur des masses. Les gravures de l'époque, les médailles frappées en l'honneur des catholiques chargés, disait-on, des vengeances du ciel : les sermons prêchés devant la bourgeoisie et inspirés par elle ; les fureurs de la Ligue, furent toutes populaires ; voilà bien des preuves en faveur de ceux qui rejettent sur la masse nationale et non sur un petit nombre de conjurés, le forfait de la Saint-Barthélemy. Nous discuterons plus tard ces opinions contradictoires.

La série des problèmes épineux, offert par ce point histo-

rique, n'est pas encore épuisée. Le premier mobile du massacre, était-ce le fanatisme religieux ou l'ambition du pouvoir? Voltaire n'y voit que l'action du fanatisme : c'est également l'opinion des philosophes du dix-huitième siècle. Le mobile religieux apparaît en première ligne dans les écrits des contemporains; cependant de Thou, ainsi que La Popelinière, d'Aubigné, Tavannes, et la plupart des auteurs de Mémoires, qui se sont mêlés activement aux affaires de l'état, se plaignent avant tout de l'insolence du parti calviniste et de la conjuration de l'amiral de Coligni et des siens, conjuration que Charles IX aurait étouffée dans le sang. D'après cette hypothèse, soutenue par l'abbé de Caveirac et John Lingard, la religion n'aurait eu aucune part à la Saint-Barthélemy. En effet, on ne voit siéger ni cardinaux, ni évêques, ni prêtres dans le conseil secret qui ordonna le massacre et qui en disposa les apprêts. Il se compose d'hommes politiques, guidés par une femme dépravée, et élevés dans les principes du machiavélisme italien. La pureté de la religion leur importait peu à eux, dont les mœurs s'étaient flétries et les âmes corrompues. Si, ajoutent ces écrivains, on s'est accoutumé à regarder cet immense meurtre comme le résultat du catholicisme, c'est que l'autorité de Voltaire l'a emporté, et que tous les moyens lui semblaient bons, pourvu qu'il noircît la religion qu'il détestait. Lingard et Caveirac ne voient donc dans la Saint-Barthélemy qu'une affaire de proscription, et dans les ministres de la vengeance royale que des sicaires politiques. Point de fureur religieuse, point de mains armées à-la-fois du crucifix et du poignard. Criminels de lèse-majesté; sujets rebelles, portant les armes contre leur roi, l'effrayant de leurs menaces, lui imposant leur volonté, les calvinistes périrent enveloppés dans une proscription commune, et frappés d'un coup semblable à celui dont le glaive de Sylla frappa six mille Romains en un seul jour.

Si ce point de vue, au premier aspect, semble probable et donne une explication plausible d'un évènement extraordi-

naire, combien d'autres faits s'élèvent pour en démontrer la fausseté : à peine la nouvelle des *noces sanglantes* s'est-elle répandue, tout le catholicisme tressaille de joie. Les félicitations des princes catholiques courent d'un bout de l'Europe à l'autre. On rend à Rome de solennelles actions de grâces : Grégoire XIII va processionnellement de l'église Saint-Marc à celle de Saint-Louis (1). Il fait frapper une médaille pour perpétuer le souvenir de cet exploit : *Indicto jubileo christiani orbis populos provocavit ad Galliæ religionem et regem supremo numini commendandos.* N'est-il pas ridicule de soutenir, comme l'a fait l'abbé de Caveirac, que toutes ces démonstrations de joie et de gratitude n'avaient pour objet, pour principe unique et véritable, que la découverte d'une vaste conspiration tramée par les huguenots, et spécialement par Coligni, leur chef, contre le roi ?

Cette conspiration était-elle réelle? nouvelle question aussi obscure que toutes celles que nous avons soulevées jusqu'ici. C'est un fantôme et un misérable prétexte que cette conspiration, disent les huguenots. Toutes les paroles, toutes les actions de Coligni sont d'un sujet fidèle. « Il tenait le roi en garde contre les embûches de Philippe II. Si les gentilshommes calvinistes étaient armés, rien de plus naturel : et l'on ne devait pas s'attendre à ce que des gens, contre lesquels la moitié de la France était ameuté, tendissent paisiblement la gorge à leurs bourreaux. Pour ennemis mortels, ils avaient toute la maison de Guise, la reine-mère et la cour, la populace et les prêtres. Qui pourrait leur reprocher de s'être tenus sur la défensive? Le trône n'avait point à redouter Coligni, le protestant ; mais bien les princes de la maison de Lorraine, catholiques. On avoue que le protestantisme était en minorité. Ne fallait-il pas qu'il se tînt en garde contre la majorité des ennemis qui l'assiégeaient ?

(1) Dans l'article sur les *Eglises de Rome*, inséré dans notre dernière livraison, page 195, nos lecteurs ont vu que l'église Saint-Louis était la paroisse consacrée des Français qui se trouvent à Rome.

Ecoutez au contraire les catholiques : l'amiral, selon eux, est le chef d'une rébellion non interrompue pendant une longue suite d'années, et qui ne tendait à rien moins qu'à bouleverser l'état, à mettre le roi en tutelle, à changer la religion de la France. « N'avait-il pas organisé dans tout le royaume un vaste réseau protestant qui obéissait à l'impulsion de sa main, et qui faisait de lui le second roi de la France? Ne tenait-il pas sous ses ordres dans les provinces, des gouverneurs, des percepteurs d'impots, des lieutenans, des sous-lieutenans, des conseillers? A quel sujet est-il permis de s'ériger ainsi en second maître? Quel monarque eût supporté paisiblement cette dangereuse et illicite rivalité? voici ce que pensait, à cet égard, Charles IX, et comment il s'exprime dans sa lettre à M. de Schomberg.

« L'amiral, dit-il, avait plus de puissance et étoit mieux obéi, que moi; ayant moyen, par la grande autorité qu'il avoit usurpée, de soulever nos sujets et de leur faire prendre les armes contre moi toutes et quantes fois que bon lui sembleroit, ainsi que plusieurs fois il me l'a assez montré; de sorte que s'étant arrogé une telle puissance sur mesdits sujets, je ne pouvois plus me dire *roi absolu*, mais commandant seulement une des parts de mon royaume. Donc, s'il a plû à Dieu de m'en délivrer, j'ai bien occasion de l'en louer et de bénir le juste châtiment qu'il a fait dudit amiral et de ses complices. Il ne m'a été possible, ajoute le roi, de le supporter plus longuement, et je me suis résolu de laisser tirer le cours d'une justice, à la vérité extraordinaire et autre que je n'eusse voulu, mais telle qu'en semblable personne il étoit impossible de ne pas la pratiquer. »

« Sa Majesté, dit Bellièvre, parlant à divers siens serviteurs, entre lesquels j'étais, disait que quand il se voyait ainsi menacé, les cheveux lui dressaient sur la tête. » On retrouve les traces de la même terreur imprimée par l'amiral, dans Brantôme, dans Tavannes et dans Montluc, tous hommes mêlés aux affaires de la cour.

Qui n'aurait pris pour une insolence et une tyrannie préméditée, pour une insoutenable et injurieuse bravade,

les paroles de Coligni au roi : « Sire, faites la guerre aux Espagnols, ou nous serons forcés de vous la faire ? » N'osa-t-il pas essayer de contrebalancer le pouvoir de Catherine ? Lorsque cette femme, qui ne vivait que pour régner ; se vit menacée, elle employa tous les moyens d'accabler ses ennemis. Elle fut servie par de zélés courtisans, entre autres par Tavannes ; le roi dit un jour à ce dernier, qu'un de ses sujets lui offrait dix mille hommes de troupes pour porter la guerre dans les Pays-Bas ; il répondit, se doutant bien que Coligni seul pouvait faire de telles offres : « Sire, celui « de vos sujets qui vous porte telles paroles, vous lui devez « lui faire trancher la tête ; comment vous offre-t-il ce qui est « à vous ? C'est signe qu'il les a gagnés et corrompus, et qu'il « est chef de parti à votre préjudice. Il a rendu ces dix mille « vos sujets à lui, pour s'en aider à un besoin contre vous. » Depuis long-temps Coligni avait amassé sur sa tête la haine et la colère qui devaient l'accabler.

Récapitulons tous les problèmes que nous n'avons fait que poser jusqu'ici. Il s'agit de savoir si l'on n'a pas exagéré les résultats, et grossi les horreurs de ces fatales journées ; si les protestans ont péri comme rebelles ou comme hérétiques ; si l'exécution a été soudaine ou calculée ; si les bourreaux ont obéi à une impulsion extérieure ou à leur volonté et à leur soif de sang ; si les masses doivent passer pour plus coupables que les moteurs de ces masses ; si le crime est national ou individuel, politique ou religieux ; s'il appartient à une cour ou à une époque ? Tous ces problèmes sollicitent vivement la pensée du philosophe et l'attention de l'érudit.

Faisons-nous d'abord une idée de la situation de l'Europe ; et, au lieu d'examiner en détail chacun des groupes qui la composent, jetons un coup-d'œil sur le mouvement général des nations. Le parti du passé ou de la *foi*, attaché aux dogmes et à la religion des aïeux, luttait partout avec énergie contre le parti de la nouveauté, du doute protestant et de la liberté de croyance. Ce double sentiment se développait avec

une énergie passionnée, dont les élans étaient féconds en crimes. Si l'Espagne catholique brûlait en place publique les malheureux soupçonnés d'hérésie; les anabaptistes protestans de Munster égorgeaient, au nom de Dieu, femmes, vieillards et enfans. Si les docteurs de Sorbonne condamnaient au bûcher quiconque n'admettait pas leur symbole; Calvin, pape de Genève, envoyait au supplice Servet, qui ne comprenait pas la Trinité comme lui. À la pensée protestante se joignait partout l'idée d'émancipation et de liberté; à la foi catholique s'attachait invisiblement l'idée d'autorité et d'obéissance. Les grands foyers du catholicisme, Rome, Paris et Madrid, s'armaient de fureur contre Wurtemberg, Bâle et Londres. Ainsi, l'Europe entière se trouvait partagée en deux zones : l'une vouée au passé, l'autre à l'avenir. On ne fonde pas l'avenir sans lutte et sans violence, sans rénovation et sans angoisse. Le catholicisme s'était allié aux puissances : il avait encloué la science, il avait voulu maintenir immobiles et le système qu'il avait crée et le monde tel qu'il l'avait fait. Il s'était profondément insinué dans toutes les veines du corps social; il ne faisait qu'un avec les municipalités de France. Il représentait pour la bourgeoisie parisienne les dieux lares et les pénates.

Pour la masse du peuple français, le catholicisme était la vie morale, la sanction du passé et de l'avenir, le culte des aïeux, la garantie de tous les droits. Pour la nation espagnole, c'était le gage de la conquête, l'étendard de Pizarre, de Colomb et de Vasco di Gama. Les Romains n'avaient pas une vénération aussi profonde et aussi intense pour leurs dieux indigètes que les Castillans pour leurs saints catholiques. Bourgeoise et domestique en France, héroïque et sacrée en Espagne, cette orthodoxie était pour l'Italie moderne un grand levier politique : elle avait pour elle la pertuisane, la dague, la prière et la foi intime du bourgeois parisien; le glaive et l'arquebuse du soldat de Castille; le conclave des cardinaux du Vatican. Combien de

passions se soulevèrent et s'émurent, terribles, sanglantes, prêtes à tout, quand l'innovation de Luther, pénétrant dans tous les esprits, assaillit à-la-fois le christianisme politique, la croyance intime de l'homme des classes moyennes, le mobile enthousiaste de l'homme de guerre ! Tout ce qui faisait le bonheur des uns, l'appui, l'espoir ou l'ambition des autres, se trouvait attaqué. La foule des intelligences ordinaires, des âmes ou timides ou aimantes, des hommes qui préfèrent croire à penser, s'alarmèrent à juste titre. Les grands tremblèrent ; les faibles, les pauvres, les hommes des classes moyennes, les gens de métier, dans la plupart des régions d'Europe, marchèrent sous un étendard commun.

Cependant le mouvement nouveau flattait la liberté de l'esprit humain. Les érudits, qui avaient le plaisir d'examiner leur croyance ; les petits princes, heureux de secouer une autorité gênante ; les âmes hardies, que la nouveauté entraînait ; les intelligences pénétrantes, qui avaient deviné les abus de la doctrine et de la pratique catholiques ; certains rois, qui espéraient, en se faisant chefs de la nouvelle Eglise, devenir papes à leur tour, et élever autel contre autel, formèrent l'armée militante des protestans et se montrèrent d'autant plus redoutables, qu'ils sentaient de toutes parts une résistance plus forte.

Les deux partis se dessinèrent politiquement, sous des couleurs singulièrement tranchées. En France, les gentilshommes provinciaux, petits-fils de suzerains autrefois puissans, et privés de leur pouvoir féodal par le mouvement de l'époque, depuis Charles VI, retrouvèrent dans le nouveau culte une sorte d'indépendance, d'isolement et de supériorité, qui les flattait. Sans livrer au trône et au peuple une guerre déclarée, ils se plaçaient sur une ligne toute spéciale, et les attaquaient l'un et l'autre. Redoutables par leur caractère, leur expérience de la guerre, leur bravoure, leurs relations, leur crédit, ils composaient une ligue unie par le lien sacré d'une croyance commune et bien forte de-

vant une cour italienne, dépravée, incertaine. A ces gentilshommes se joignaient les savans, qui, se faisant calvinistes, se jetaient ainsi en dehors de la noblesse qui les repoussait, et du peuple dont ils estimaient peu l'ignorance. Distinction d'esprit, élévation de caractère, orgueil, ambition, un peu d'envie peut-être ; tous ces élémens se réunissaient dans le parti protestant de France, qui s'exaltait par la prescience du martyre, par la conscience de sa supériorité intellectuelle, mais aussi par le vague instinct des destinées humaines, dont l'avenir lui était confié.

Dès les premières collisions de ces deux masses, le sang coula ; des crimes furent commis ; princes, prêtres, peuples, furent coupables à-la-fois. Chacun attribua le premier tort à son adversaire ; les récriminations furent nombreuses et ardentes ; la lutte des idées une fois engagée, la lutte matérielle ne tarda pas à entasser les cadavres. En vain les historiens ont-ils épousé la cause des protestans ou des catholiques. Varillas et Voltaire, également injustes, ne peuvent empêcher la postérité impartiale de peser les deux sectes dans la même balance, de voir à droite et à gauche des glaives teints de sang, et de reconnaître, dans ce combat d'extermination, non les crimes d'une secte, non les forfaits d'une cour, non les instigations du fanatisme, mais les éternelles passions de l'humanité.

Le massacre de Vassy, dont les deux partis essayèrent d'attribuer tout l'odieux à la secte ennemie, donne le premier signal. Bientôt protestans et catholiques rivalisent de cruautés. Les protestans du midi de la France exercèrent sur les catholiques les plus atroces cruautés. Les catholiques du centre ne restèrent pas en arrière. Ce fut de toutes parts une représaille de crimes épouvantables. Qui l'emporta dans cette lutte? A qui resta la palme de l'assassinat? On ne saurait le dire. Si les victimes catholiques furent en moins grand nombre que les victimes protestantes, c'est que la masse était catholique. Il y avait permanence de

rébellion chez les uns, permanence de fureur chez les autres. En 1567 et 1569, les rues de Nîmes furent teintes du sang des catholiques. Rien de plus affreux que *la Michelade,* comme l'ont nommée les gens du pays, massacre exécuté par les protestans, en 1567, avec une horrible régularité, le jour de la Saint-Michel. Les catholiques, enfermés dans l'Hôtel-de-Ville et gardés à vue, furent égorgés par leurs ennemis, d'une manière qui rappelle tout-à-fait les massacres de Septembre pendant la révolution française. On fit descendre l'un après l'autre, dans les caveaux de l'église, les malheureux que l'on voulait exécuter et que les religionnaires attendaient pour les tuer à coup de dague. On avait placé sur le beffroi et sur les fenêtres du clocher des gens armés de torches pour mieux éclairer cette boucherie qui dura deux heures; la plupart furent jetés dans un puits qui avait quarante-deux pieds de profondeur, plus de quatre pieds de diamètre et qui fut comblé de ces victimes. L'eau mêlée de sang se répandait au-dehors; et long-temps après on entendait encore les cris étouffés et les gémissemens des malheureux qui se trouvaient écrasés par les cadavres. On fit une recherche exacte dans les maisons des catholiques, et cette tuerie dura depuis onze heures du soir jusqu'à six heures du matin.

Les mêmes faits se reproduisirent sous diverses formes à travers la France entière, sans qu'on puisse affirmer que l'une ou l'autre partie ait pris l'initiative du meurtre. Là, où le protestantisme se trouvait en majorité comme à Nîmes, les catholiques succombaient. Là, où les protestans avaient le dessous, comme à Paris, les catholiques se chargeaient du massacre. Maurevel tuait Coligni; Poltrot assassinait le duc de Guise. Contraints de s'armer et de se discipliner pour leur propre défense, les huguenots formaient un camp au milieu de la France. La position du trône et de la cour devenait insoutenable : le roi ne représentait plus aucun des intérêts qui agitaient violemment la masse.

Le trône, qui n'a de sympathie avec aucune des passions contemporaines, est un trône impuissant; et l'énergie royale s'efface quand les sujets se groupent pour défendre des passions et des idées étrangères ou hostiles aux intérêts monarchiques. C'est ce qui arriva sous Charles IX, Henri II et Henri III. A droite et à gauche de la couronne royale s'élevèrent deux couronnes : celle du protestanisme portée par Coligni, celle du catholicisme, portée par les Guises. Dénuée de forces, la cour s'arma d'adresse; l'astuce de Catherine de Médicis représente merveilleusement le machiavélisme du pays où elle était née. De là, ce spectacle dont il est étonnant que nul auteur dramatique n'ait exploité l'intérêt si puissant; d'une part : la galanterie, la volupté, le libertinage, la débauche de la cour; d'une autre, la sévérité guerrière, l'opiniâtreté rebelle, l'invincible fermeté des protestans; et enfin, le fanatisme populaire et le zèle enflammé des catholiques. Le trône, s'alliant tour-à-tour dans sa faiblesse à chacun des partis; toujours respecté en apparence, toujours méprisé en secret, fut complice de tous les forfaits qu'il prétendait réprimer; complice de la rébellion qu'il ne punissait pas; complice de la Saint-Barthélemy qu'il tramait avec les catholiques.

Dans cette situation des choses, on aurait dit à la cour : pour reconquérir le pouvoir, il faut professer le protestantisme; je ne doute pas que la cour ne fût devenue protestante. Il s'agissait pour elle d'exister; et ses prédilections anciennes pour le catholicisme provenaient moins de ses convictions et de sa piété que du caractère d'indépendance dont la foi de Luther et de Calvin portait l'empreinte. En politique il n'y a pas de religion; c'est une excessive niaiserie que de croire à son alliance avec la morale. La politique, c'est l'intérêt.

De quel véritable amour pour la religion aurait pu s'éprendre une cour si dissolue, que le roi lui-même, malgré sa sévérité catholique et sa fougue brutale; *s'esbattoit a foytter*

les jeunes gentils hommes et jeunes damoiselles au lit, comme le rapporte l'ambassadeur Carrero. Bals, mascarades, repas préparés par les cuisiniers italiens, noëls chantés la nuit, visites chez les astrologues, duels et débauches; *fleurs du plaisir, teintes de pourpres sanglantes* (selon l'expression de Pasquier); telle était la vie de la cour. Charles IX et les jeunes seigneurs qui l'entouraient usaient l'énergie de leur âme en exercices corporels, en folies et en bizarreries extravagantes. Je ne connais pas de tableau exact de cette étrange cour, où « le roi pariait avec M. de Chaulsnes, qu'il serait capable l'année prochaine de baiser son pied avec sa bouche; » pari sérieux, dont le brevet subsiste à Paris, à la bibliothèque du roi, parmi les manuscrits de Béthune. Catherine de Médicis n'épargnait rien pour augmenter cette ardeur de plaisir, cette bizarrerie et cette dissolution de mœurs, qu'elle regardait comme favorables à ses desseins. Il n'y avait que la gentilhommerie protestante et provinciale qui fût vraiment religieuse. Aussi abhorrait-elle de toute son âme les dépravations babyloniennes et les scandales donnés par les catholiques. Cette horreur du vice faisait une partie de la force calviniste; assurément, ce dernier parti eût gagné la victoire, si la fureur populaire de la bourgeoisie catholique n'était venue s'opposer à son essor et lutter avec lui, tantôt de bravoure, et tantôt de crimes.

Les mouvemens des puissances protestantes et catholiques se mêlaient à tout ce chaos. Les unes et les autres essayaient de faire pencher la balance en leur faveur; les unes et les autres donnaient des conseils contradictoires que l'on écoutait avec l'intention de les suivre si l'occasion devenait favorable. Mais, desirs, intrigues, vœux ardens, étaient nécessairement subordonnés au cours des évènemens que personne ne pouvait prévoir. Pourquoi demander à l'homme et à la fortune une marche géométrique et toujours certaine? Qui ne sait que nos desseins préconçus sont rare-

ment exécutés, et pourquoi les historiens les plus savans oublient-ils cette maxime populaire qui attribue à *l'homme* les projets, et réserve à *Dieu* l'exécution?

Fatiguée de l'accroissement et du pouvoir des calvinistes, la cour chercha d'abord tous les moyens de s'en défaire; puis elle essaya de temporiser, ensuite de pactiser; tour-à-tour elle les combattit et les flatta. Elle essaya de les gagner, leur offrit la liberté de croyance, s'effraya de leurs menaces et finit par retomber dans un désespoir qui, la ramenant à ses premières idées d'extermination, la poussa définitivement au massacre. Ce massacre avait-il été l'objet d'une préoccupation de sept années? Non, assurément. Y avait-on pensé dès l'entrevue de Bayonne? Oui, sans doute. C'était un dessein vague, non une trame arrêtée. Les paroles des historiens ne permettent à personne d'en douter. Tavannes, Castelnau, Le Laboureur, Mathieu, Calignon, Lanoue, Adriani, Davila, Famien Strada, conviennent de l'influence que l'entrevue de Bayonne exerça sur la cour de France. « Les deux cours, dit Strada, s'entendirent, quant aux subsides qu'il fallait se prêter mutuellement pour l'extirpation de l'hérésie, et quant aux remèdes qu'il fallait apporter aux maux de la religion en France. »

Adriani s'exprime bien plus clairement. «On finit dit-il, par « s'en tenir aux conseils que le duc d'Albe avoit donnés, à « Bayonne, d'après l'avis du roi catholique: on reconnut qu'on « ne pouvait arriver à rien que par la mort de tous les chefs « huguenots, et en renouvelant à Paris les Vêpres siciliennes: « conseil qui fut suivi en 1572, quand l'occasion se présenta. » Adriani passe pour avoir puisé les matériaux de son histoire dans le journal particulier de Cosme, grand-duc de Toscane. Selon Davila, qui était fort intime avec la reine-mère, on débattit à Bayonne, et l'on y arrêta les moyens qu'il fallait prendre sur l'extirpation de l'hérésie. Le duc d'Albe recommanda surtout qu'on ne laissât échapper aucun des chefs, ajoutant qu'*une tête de saumon valait mieux que cent grenouilles.*

La reine répondit : « Qu'elle prendrait ce parti à la dernière « extrémité et qu'elle essaieroit d'abord de prévenir l'effu- « sion du sang et de ramener les huguenots dans le sein de « l'Eglise par la conciliation et la douceur. » On se sépara, continue le même écrivain, en se promettant aide et secours, mais en se réservant d'agir selon les circonstances qui se présenteraient, et qui pourraient modifier les projets de chacun. — « Dans l'assemblée de Bayonne, il fut ré- « solu (dit l'auteur des Mémoires de Tavannes), que les « deux couronnes se protégeroient, maintiendroient la re- « ligion catholique, vaincroient leurs rebelles, et que les « chefs séditieux seroient *attrapez* et *justiciez.* » — Le Laboureur, commentateur de Castelnau, dit : « Que les « huguenots étoient bien avertis de la ligue qu'on brassoit « contre eux presqu'à découvert, depuis l'entrevue de « Bayonne. » Il est certain (et Pasquier l'affirme) que depuis cette entrevue, les soupçons des calvinistes ne cessèrent de s'accroître, et qu'ils songèrent dès-lors à rendre plus forte et plus redoutable leur organisation militaire.

Je ne sais ce qu'on pourrait opposer à tous ces témoignages combinés, positifs, des catholiques et des protestans. Prétendrait-on que la ligue des princes catholiques ne fut qu'un projet sans résultat ; que l'*Édit de Pacification* de 1570 fut dicté par un desir sincère de conciliation générale ; que les huguenots abusèrent de l'indulgence qu'on leur montrait ; que le mariage de Henri de Béarn et de Marguerite de France les remplit d'une folle présomption? Cela peut être ; mais rien de tout cela, même prouvé, ne détruit les témoignages que nous avons rapportés plus haut. Il était naturel et nécessaire, politiquement parlant, que les princes catholiques s'entendissent pour détruire une hérésie qui les menaçait dans leurs intérêts les plus chers. Cette ligue fut formée ; mais elle n'eut d'abord qu'une exécution incomplète. Il était naturel aussi que des idées de prudence et d'humanité peut-être aussi des craintes personnelles, contrarias-

15.

sent l'exécution du plan formé à Bayonne; et enfin, qu'après beaucoup d'incertitudes, d'hésitations, d'oscillations, de démarches contradictoires, on se rejetât avec désespoir dans le parti de la violence la plus atroce; violence depuis long-temps conseillée, tramée, méditée; tour-à-tour abandonnée et reprise; mais considérée comme un dernier refuge. Il était naturel que certains caractères dissimulés et profonds ne perdissent jamais de vue le but proposé; que d'autres caractères renonçassent et revinssent tour-à-tour à une entreprise si perfide et si sanglante. C'est ce qui arriva.

Maître des relations extérieures, engageant la France dans le système de la réforme, réveillant et l'indépendance municipale des provinces, et la grande existence des suzerains d'autrefois, forçant le roi à désarmer les bourgeois de Paris, le calvinisme ne conspirait sans doute ni pour assassiner le roi, ni pour renverser la monarchie, mais sa rédoutable puissance grandissait. Il était, pour les catholiques et la cour, un sujet de continuelles terreurs. Les protestans d'Allemagne lui servaient d'appui. Il y avait de la vertu, de la grandeur, de glorieux souvenirs, et un esprit républicain très prononcé dans ce parti. Sa noblesse morale, reproche permanent, attaquait la crédulité de la populace ignorante et les folies voluptueuses des courtisans. Contre lui s'insurgaient à-la-fois les municipalités bourgeoises, les halles de Paris, les seigneurs de la cour les prêtres et presque toutes les femmes. On se soulevait, on détruisait les prêches. Dans une lette écrite au roi, Coligni développe beaucoup de griefs, et se plaint, selon toute apparence avec justice : « que l'argent promis ne lui est pas donné! que les confréries catholiques insultent les protestans; qu'on ne lui rend pas les honneurs qui lui appartiennent; qu'on lui refuse des vivres, et que, depuis peu, deux de ses gens ont été assassinés. » Quand même la cour eût été de bonne foi, elle n'eût pu empêcher l'injustice et l'émotion populaires. Les faveurs qu'elle accordait au cal-

vinisme étaient des outrages pour la masse. En les caressant, on les craignait : détestable situation. Rien de plus dangereux que d'être craint des hommes qui possèdent la puissance.

De 1548 à 1559, les huguenots avaient fondé leur force militaire et établi leurs prêches : on avait essayé de les abattre par la persécution, d'abord en envoyant Anne Dubourg au supplice, puis en disgraciant tous les chefs calvinistes. La maison de Lorraine, attaquée par la conjuration d'Amboise, avait jeté des têtes au bourreau. Le tiers-parti avait essayé de s'interposer et de modérer, d'une part, le mouvement calviniste, d'une autre, la persécution de l'orthodoxie. Inutile essai de transaction, qui dura de 1560 à 1561, sans aboutir à rien. La guerre était imminente. La vieille société catholique s'irritait des concessions faites par la cour à la nouvelle foi, et ces concessions ne satisfaisaient pas les calvinistes. Le désordre de Vassy, la profanation de Saint-Médard, les temples et les prêches attaqués, les couvens et les abbayes incendiés, donnèrent le signal de cette affreuse guerre civile qui dura jusqu'en 1562.

C'est à cette année que se rapporte la célèbre entrevue de Bayonne, dont nous avons parlé plus haut. Le dernier historien catholique de cette époque, M. Capefigue, convient que *le projet de se défaire des huguenots par un moyen quelconque fut posé et peut-être convenu dans cette entrevue.* En vain ajoute-t-il que les huguenots étaient trop puissans et trop bien organisés pour que l'on pensât à les détruire. C'était précisément cette organisation et cette puissance qu'il s'agissait d'abattre. « L'adresse ne sert plus de rien, » s'écriait Charles IX en présence du chancelier de Lhospital. La tête ardente et faible du jeune roi avait reçu déjà l'impression communiquée par le duc d'Albe et Catherine. Il rêvait la Saint-Barthélemy, dont l'exécution fut contrariée par plus d'une indécision et plus d'un obstacle.

Les efforts du tiers-parti pour continuer ses plans de con-

ciliation, maintenir la foi jurée, modérer les violences des uns et l'obstination des autres, n'empêchèrent pas la seconde guerre religieuse d'éclater. Elle dura de 1566 à 1570 et n'eut d'autre résultat que d'habituer aux batailles les calvinistes et d'augmenter la fureur populaire. Paris s'organisa pour la guerre civile. Les protestans s'accoutumèrent à un fanatisme guerrier dont le caractère grandiose serait digne de rencontrer un Walter Scott. La cour de Rome s'emparait de la cour de France : et Pie V écrivait à tous les princes d'Europe, pour les engager à soutenir Charles IX, qui entreprenait l'extermination sainte de ces misérables huguenots. « D'aucune ma-« nière, sous aucun prétexte, dit le pape, il ne faut les « épargner : il faut agir sévèrement avec ceux qui n'ont « épargné ni Dieu, ni tes fils. Que nul respect des choses, « ni des hommes ne t'engage jamais à traiter avec indul-« gence les ennemis de Dieu! Combats-les jusqu'à la « mort! » Telles sont les paroles du chef de la religion catholique; comparez-les avec celles du duc d'Albe, de Philippe II, de Catherine de Médicis, de Charles IX, vous reconnaîtrez que la Saint-Barthélemy ne fut que la dernière explosion d'une catastrophe depuis long-temps préparée par la nécessité même des choses, et la position des partis.

Il se fit, vers 1570, une révulsion des esprits, qui les ramena à la paix; suite de la lassitude générale causée par une lutte sanglante et vaine. Les hommes extrêmes murmuraient toutefois : la bourgeoisie s'offensait et les gentilshommes huguenots déposaient à regret leurs armes. La cour, ayant suivi tour-à-tour les impulsions de violence, de transaction, de guerre ouverte, ou de médiation, imprimées par les Guises et le tiers-parti, par Rome et par le calvinisme, finit par céder à la tendance du conseil, tendance huguenote. Tout semblait se coordonner à la fin de 1572 pour aboutir à la paix religieuse, et je ne doute pas que le projet d'un grand assassinat, mûri avec tant de

préméditation depuis plusieurs années, ne fût alors, mais passagèrement abandonné par Charles IX. Il se réveilla lorsque le huguenotisme conquit le pouvoir après le mariage de Henri IV et de Marguerite; lorsque le roi se vit cerné, pour ainsi dire, par les huguenots sévères, hautains, inexorables; lorsque le peuple de Paris s'irrita de voir les seigneurs protestans entrer comme en triomphe dans leur ville, sans aller à la messe, sans pénétrer dans la vieille cathédrale protectrice de Paris et de la bourgeoisie; lorsque tout l'intérêt populaire se porta sur Henri de Guise, chef des catholiques; toute la haine populaire sur Coligni et sur le roi, qui suivait ses conseils. Dès-lors une sourde crainte se répandit dans tous les esprits; les *nopces* seront *vermeilles,* disait-on. Montluc, dans ses Mémoires, ne craint pas d'avouer que, dès cette époque, les huguenots couraient grands risques : « Écoutant les nouvelles de la cour, « je répétois chaque jour, à part moi, qu'on faisoit trop de « caresses aux huguenots et qu'il y auroit du bruit au logis. »

En effet, dès que la cour put comprendre à-la-fois l'émotion de la populace, l'ambition des protestans, son propre péril, et l'occasion merveilleuse qui s'offrait à elle, elle dut se rappeler tous les outrages qu'elle avait reçus, et méditer de nouveau les conseils donnés à Bayonne. « Il ne « fait pas bon offenser son maître, s'écrie à ce sujet le vieux « Montluc. Le roi se souvient bien que l'amiral de Coli« gni lui a fait faire le voyage de Meaux plus vite que le « pas. » Combien l'arrogance de Coligni et des siens devait-elle aigrir ses souvenirs! Ce fut alors que l'amiral s'avisa d'offrir à Charles IX, qui venait d'atteindre sa vingt-troisième année, l'appui de ses gentilshommes contre l'odieuse tutelle de sa mère. Elle le sut et devint le moteur définitif d'un évènement que la foule des bourgeois catholiques appelait à grands cris. De toutes parts arrivaient les nouvelles des massacres exécutés à Orange et à Rouen sur les calvinistes. Pendant que Charles IX, fatigué de sa mère,

cédait encore à l'ascendant du grave et austère Coligni, le peuple avait soif de sang, et les chefs catholiques songeaient à la facilité qui leur était offerte de sacrifier à-la-fois tous leurs adversaires à un coup d'état. On ne peut s'empêcher de ressentir quelque pitié pour un roi faible, jeune, ardent, et placé dans une situation si critique.

Le moment était arrivé. On y était venu, comme dit Tavannes, par la *voye* du renard. Tous les historiens italiens ont voulu que le fils et la mère fussent également coupables de ce forfait prémédité; les historiens français disculpent Charles IX, et jettent le crime tout entier sur Catherine. Nous serions de l'avis de ces derniers; mais la fidélité historique nous empêche de passer sous silence quelques faits qui sembleraient prouver la culpabilité complète de Charles IX lui-même. D'Avila exalte la dissimulation de Charles, qui, dit-il, « voulut d'abord faire sortir de France les armées étrangères, pour écraser ensuite habilement les chefs de la secte. » Mathieu, Mézerai, le père Griffet, sont du même avis. « Le roi, dit Mathieu, résolut de venger les offenses faites à son âge, à sa religion, à sa couronne, de porter la cognée à la racine des divisions et en abattre les chefs; la prudence, convertie en une grande dissimulation, et la résolution conduite par un grand secret, firent naître cette cruelle et funeste journée des Matines de Paris.

Le cardinal d'Ossat, l'historien Catena et Thomas Smith, ambassadeur d'Angleterre, rapportent une conversation bien caractéristique entre Charles IX et le cardinal Alessandrino, neveu de Pie V, chargé par le pape de s'opposer au mariage de Henri de Béarn et de Marguerite. Charles IX ne répondit aux argumens du cardinal qu'en le prenant par la main et en lui disant : — « Tout ce que vous me dites est bon, et j'en remercie le pape et vous. Si j'avois quelque autre moyen *de me venger de mes ennemis,* je ne ferois point ce mariage; mais je n'ai d'autre moyen que celui-ci. »

Lorsque le pape reçut la nouvelle de la Saint-Barthé-

lemy, ajoute le même cardinal, il s'écria : — « Loué soit Dieu : le roi de France m'a tenu sa promesse. » Capilupi, en rapportant cette anecdote, ajoute que Charles IX offrit au cardinal, comme gage de sa parole, un anneau précieux que ce dernier refusa. La confirmation de toute cette histoire se trouve dans les lettres manuscrites de l'ambassadeur Smith qui, témoin de cette scène, écrivait à sa cour : « Le pauvre cardinal n'a pas pu empêcher le mariage ; et ce qu'il y a de plus absurde, c'est qu'il a refusé un diamant de six cents ducats que le roi lui offroit. »

Mais comment concilier la prétendue préméditation de Charles IX avec le reste de sa conduite? Il est prouvé que non-seulement il vivait alors dans une grande intimité avec l'amiral, mais que dans les lettres qu'il lui adressait fort peu de temps avant la Saint-Barthélemy, il se plaignait amèrement de la reine, des favoris italiens qui l'environnaient, et de l'espèce d'esclavage auquel il était obligé de se soumettre. On ne peut expliquer tant de contradictions qu'en se faisant une idée de ce caractère fougeux et inconstant. Mécontent de la reine, mécontent des huguenots, impatient, ardent, inquiet, capable des résolutions les plus violentes et les plus contraires, Charles IX, tel que le peint l'histoire, a très bien pu promettre au pape l'extermination des huguenots, à Coligni son appui et son amitié; puis, après avoir flotté incertain au milieu d'une situation aussi embarrassante, il peut avoir embrassé avec rage le parti du massacre. Rien ne peint mieux l'hésitation de son âme que les mots qu'il prononça lorsque, jouant à la paume, il apprit l'assassinat de Coligni : « Par la mort-Dieu, ne serai-je donc jamais tranquille ? »

Que Catherine de Médicis et le duc d'Anjou aient chargé Maurevel de tuer Coligni ; c'est ce qui est prouvé par les aveux du duc d'Anjou lui-même, lorsqu'il traversa l'Allemagne, et que ses remords naquirent au milieu des imprécations des protestans. Tourmenté par le souvenir

de la Saint-Barthélemy, il appela Miron, son médecin et lui confia son repentir. Il avoua que la reine et lui ne se seraient pas crus en sûreté tant que Coligni eût vécu ; que cette crainte les avait déterminés à faire assassiner l'amiral ; que le coup une fois manqué les avait jetés dans une grande perplexité. Dans tout ce récit, le duc d'Anjou s'accuse : il est impossible de ne pas ajouter foi à ses aveux. L'intérêt porté par Charles IX à l'amiral blessé, l'impression que faisaient ses paroles sur le roi, augmentèrent la terreur que déjà Catherine avait conçue. De ce moment seulement data le plan définitif de la Saint-Barthélemy ; écoutons la confession du duc d'Anjou.

« L'après-dîner nous fûmes ensemble trouver le roi. La reine lui fit entendre... qu'il se trouvoit seul, enveloppé d'ennemis... sans grande puissance ni autorité... que tout étoit contre lui... qu'il falloit seulement tuer l'amiral *et quelques* chefs du parti. Cela fut appuyé par moi et les autres (le maréchal de Tavannes, le duc de Nevers, le chancelier de Birague), n'oubliant rien qui y pût servir. Le roi, quoique touché de la crainte du danger, entra dans une véhémente fureur, ne voulant au commencement consentir qu'on touchât à l'amiral, mais cherchant à savoir si, par un autre moyen, on pouvoit y remédier. Il souhaita donc que chacun dît ouvertement son opinion. Tous furent de mon avis et de celui de la reine, à l'exception du maréchal de Retz qui, à notre grand étonnement, soutint que, quoique ennemi personnel de l'amiral, il ne pouvoit nous donner un conseil si dommageable ; que nous serions à bon droit taxés de perfidie et de déloyauté. Ces raisons nous ôtèrent les paroles de la bouche, voire même la volonté de l'exécution. Puis reprenant tous la parole, nous l'emportâmes, et reconnûmes une soudaine mutation du roi. « Silence, nous dit-il, ému de fureur et de colère ! par la mort-Dieu, puisque vous trouvez bon qu'on tue l'amiral, je le veux ; mais aussi tous les huguenots de France, afin qu'il n'en reste pas un seul

qui pût me le reprocher; donnez-y ordre promptement! » Il sortit donc tout furieux et nous laissa. »

Les historiens n'ont pas assez fait usage de cette naïve explication qui contient tout le mot de l'énigme. La *soudaine mutation* du roi est précisément la preuve de l'inquiétude et de l'hésitation caractéristiques que nous avons signalées. Voilà bien l'homme qui a promis au pape de tuer les huguenots, qui leur a pardonné, qui leur a fait la guerre, qui s'est jeté dans leurs bras et qui enfin veut bien qu'on les tue tous, pourvu qu'il n'en reste pas un qui lui reproche son action! Tout n'est-il pas éclairci par la position, les intérêts et les antécédens des personnages de ce drame? Catherine avait développé chez Charles IX les penchans physiques et les instincts féroces; il y a quelque chose, en effet, de la bête sauvage dans les impulsions rapides, véhémentes, instantanées qui déterminent sa conduite.

Il ne s'occupe plus de ce qui va se passer; il retombe dans un espèce d'apathie désespérée et laisse ses courtisans et sa mère faire tous les préparatifs pour le massacre. Voici une singulière preuve de sa brutale indifférence. Huit ou neuf heures avant le massacre, il descendit avec le roi de Navarre, le prince de Condé et d'autres nobles, dans une forge qu'il avait fait pratiquer au-dessous de son appartement et où il travaillait souvent en chemise ou vêtu d'une souquenille noire. Il se mit à forger comme à son ordinaire, distribua l'ouvrage aux assistans et ne trahit pas par une seule émotion extérieure le terrible secret dont son âme était chargée. La même indifférence atroce se trouve dans une lettre qu'il adresse, immédiatement après le massacre, à son ambassadeur à Rome, Ferrails. Les trois quarts de la lettre sont remplis de détails insignifians et frivoles : ce n'est qu'à la fin par manière de post-scriptum, qu'il ajoute : « *Au demeurant,* « je dois vous informer qu'un des ennemis de l'amiral lui

« ayant tiré un coup d'arquebuse, il s'en est suivi une émeute « dans la ville; plusieurs personnes ont été tuées. »

Ce fut le duc de Guise qui organisa le mouvement populaire, pendant que Catherine se servait des troupes du roi. L'horloge municipale de la Grève donna le signal, Saint-Germain-l'Auxerrois y répondit. La bourgeosie prenait l'initiative du meurtre, et l'Église en acceptait la responsabilité ; la conduite de Charles IX fut horriblement passive. Quant aux bourgeois, ils s'acquittèrent de leur tâche avec cette épouvantable régularité, avec cette fureur implacable que les masses montrent toujours lorsqu'elles s'enflamment par l'aspect du carnage. Les archives de l'Hôtel-de-Ville de Paris prouvent que onze cents cadavres furent enterrés dans le voisinage de Saint-Cloud, d'Auteuil et de Chaillot, pendant les huit jours qui précédèrent le 13 septembre 1572; entre le 24 août et le 5 septembre on dut en enterrer nécessairement beaucoup d'autres; et un grand nombre, comme s'exprime un chroniqueur de l'époque, zélé catholique :

. . . . Furent par eau,
Envoyés à Rouen sans bateau.

Que devient donc la statistique funèbre de Caveirac, qui ne veut reconnaître que ces onze cents cadavres comme appartenant aux victimes de la Saint-Barthelemy? D'après la relation de Péréfixe, il aurait péri cent mille personnes dans toute la France. Ce chiffre nous semble très exagéré : et quelle que soit l'impossibilité de fixer exactement le nombre des victimes, nous serions tentés d'adopter la version de trois historiens graves et catholiques : Adriani, de Serre et de Thou, qui portent ce nombre à TRENTE MILLE.

Quels résultats politiques jaillirent de ce crime, qui fut à-la-fois, comme nous venons de le prouver, préparé et imprévu, royal et populaire, le crime de la bourgoisie et celui de la cour, une émeute et un complot? D'abord on ne parvint pas à tuer tous ces hérétiques maudits, tous ces partisans du

Béarnais, tous ces provinciaux, toute cette chevalerie qui se souvenait des anciennes guerres féodales : le but était donc manqué. Pendant que l'Espagne et Rome se réjouissaient, les politiques, ou le tiers-parti, s'unissaient aux huguenots et prenaient les armes. Au lieu d'avancer les affaires du trône, la Saint-Barthélemy les avait reculées. Toutes les cours du nord s'arment à-la-fois; en même temps la Ligue naît. Les catholiques avaient senti la complète nullité du trône et sa perfide soumission aux circonstances; et ils voyaient que l'on ne pouvait compter sur cette réunion d'hommes immoraux et voluptueux, dirigés par une femme plus immorale encore; le poignard de Jacques Clément s'aiguisa d'avance, et la transaction qui s'opéra sous Henri IV fut retardée par le massacre.

On le voit, il faut des siècles pour éclaircir un seul point d'histoire; les mobiles des actions humaines se cachent presque toujours dans les profondeurs les plus abstruses. On n'en retrouve quelque vestige et quelques souvenirs que dans des lettres confidentielles et dans les journaux manuscrits. Le temps les détruit pour la plupart. Souvent il ne faut pas même se fier à ces traces : il leur arrive d'être injustes comme les passions humaines. Après quelques centaines d'années, le philosophe compare ces partialités écrites, ces documens incertains ou inexacts; il les creuse, les soulève, les mesures sous toutes leurs faces. Il faut extraire d'un amas de papiers antiques, de parchemins oubliés, une étincelle de vérité latente. Il faut repousser les chimériques mensonges que les historiens ont accumulés sur la route. Le déblai n'est pas facile : souvent, à propos d'un seul point en litige, tant d'hypothèses se sont élevées, tant de romans ont entouré de leurs nuages la simplicité d'un fait que ce dernier se retrouve à peine.

(*Edinburgh Review.*)

Littérature.

ÉRASME ET SON ÉPOQUE.

Les badauds de Londres vont en foule admirer aujourd'hui, dans une maison de Bond-Street (1), quelques sculptures sur bois, d'un travail vraiment admirable, et qui sont sorties autrefois du ciseau de Brustolini. Il les fit pour l'église de Saint-Jean-Saint-Paul à Venise, où Montfaucon les admirait en 1702. C'est une procession d'hérétiques chargés de chaînes, battus de verges, tourmentés par des diables; Luther et Calvin occupent, dans cette caricature sculptée, une place importante; on y voit aussi Melanchton et Bucer; Guillaume de Saint-Amour, si odieux aux moines qu'il poursuivait, n'y est pas ménagé; et, chose surprenante, le catholique Erasme y joue un rôle très important.

Son tort, ou plutôt son crime, était d'avoir raison, au milieu d'un siècle insensé, d'avoir gardé cette modération que personne ne gardait de son temps, d'avoir reproché aux réformateurs leur violence, et aux moines leurs vices; d'avoir marché entre deux abîmes sans y tomber. Noble caractère, esprit railleur et puissant, âme que l'on accusa d'indifférence parce qu'elle ne voulait pas prendre part aux injustices contemporaines! Doué d'une universalité comparable à celle de Voltaire, Érasme fit usage de ses dons intellectuels, non pour irriter, mais pour calmer les partis; il fut, comme Mon-

(1) L'une des rues les plus fréquentées de Londres.

taigne, Gibelin aux Guelfes et Guelfe aux Gibelins. La vie d'Erasme, écrite avec soin par un homme digne de le comprendre offrirait le panorama complet du seizième siècle : il n'y a pas, dans cette époque, de querelle, de mouvement intellectuel auquel ce nom ne se trouve brillamment mêlé. De ce point central, comme d'une élévation paisible, on verrait se développer tous les camps ennemis, toutes les luttes partielles. S'associer au point de vue d'Erasme, ce serait rompre avec les passions et sympathiser avec les lumières.

Si les partis furieux s'accordent à blâmer Erasme et à le frapper d'anathème, il faut ajouter que les hommes sages de toutes les nuances ont prétendu l'avoir pour frère. Les protestans modérés ont dit : « Erasme, l'un des premiers, à « battu en brèche l'avarice et la gourmandise des moines, les « prétentions abusives de la cour de Rome, les folles supersti- « tions du vulgaire ; il a partagé toutes les opinions favo- « rables à la réforme ; le style léger, agréable et piquant dont « ses pensées étaient revêtues a fait circuler dans toutes les « classes la sève régénératrice. Si sa voix n'a pas été aussi « puissante, ni sa déclamation aussi virulente que celle de « quelques contemporains ; s'il n'a pas exercé sur les esprits « une influence tyrannique, son action douce et pénétrante « n'a pas été moins universelle ni moins forte. Comptez-le « parmi les plus nobles chefs de la grande armée militante « du seizième siècle.

« — Voyez, disent au contraire les catholiques sensés, « quelle différence sépare cet homme remarquable des tribuns « populaires qui ont bouleversé l'Eglise ! Erasme n'a jamais « voulu que l'on se détachât violemment de la foi publique ; il « a senti le prix de l'Unité ; il a compris qu'une croyance qui « n'était pas universelle cessait d'être une croyance. Il a in- « diqué les remèdes à opposer aux abus, et n'a pas voulu que « l'on pratiquât l'amputation lorsque le malade pouvait être « sauvé par un traitement doux et sans péril. Au lieu de por- « ter la hache sur cet arbre au tronc vénérable, il voulait

« qu'on l'émondât avec soin, et que les générations futures « pussent se reposer sous son feuillage. Il n'a donc pas cessé « d'être l'un de nous : on ne peut révoquer en doute son « catholicisme. »

Connaître à fond, et montrer sous son vrai jour cette position extraordinaire d'un homme que les sages de tous les partis réclament, que les fous de tous les partis repoussent, faire sentir et valoir la hauteur et la noblesse d'une telle situation ; c'était une belle tâche, personne ne l'a remplie. Robertson lui-même, historien dont les vues ont de l'étendue, sinon de la profondeur, n'a pu assigner dans le vaste tableau qu'il esquissait sa vraie place à l'un des hommes les plus importans de l'époque. Erasme s'est présenté à sa pensée comme homme de lettres et non comme Puissance. Il ne lui donne aucun rôle notable, à lui qui a joué le plus beau rôle au milieu de tant de personnages marquans.

Les matériaux pour la biographie d'Erasme sont nombreux ; ils existent surtout dans ses lettres latines, ses préfaces et ses œuvres mêlées. C'est précisément cette abondance de matériaux et leur origine qui embarrassent le biographe. On se tromperait si l'on prenait au sérieux tout ce que dit Erasme de lui-même. A une époque où l'art du style était une puissance toute nouvelle ; un esprit aimable et gracieux se plaisait à écrire sur des bagatelles, à entasser des riens, à dépenser une verve charmante sur des frivolités, à broder pour ses menus-plaisirs les plus piquantes et les plus folles exagérations. Nous qui sommes plus rapprochés des mœurs des deux derniers siècles, prendrons-nous au sérieux les épîtres de Walpole, les Mémoires d'Hamilton, le *Vert-Vert* de Gresset, les badinages de Prior, et cette célèbre lettre où madame de Sévigné parle du mariage de la Grande Mademoiselle? Nous ferions une belle œuvre, si nous prenions au sérieux toutes ces gentillesses de langage! Erasme, dont le génie délicat aimait ce genre de plaisanterie, ne cesse pas d'exagérer poétiquement dans ses

épîtres, ses maladies, sa pauvreté, les aumônes qu'il demande, les calamités de sa vie, ses naufrages par terre et par mer, et son horreur pour le poisson, et ses accidens de toute espèce : c'est un exercice de style et de pensée que la description de ses ennuis. Esprit à-la-fois léger et pénétrant, caustique et doux, grand musicien de paroles, artiste de style d'une grâce élégante et inimitable, il ne pourrait s'empêcher de sourire, s'il revenait au monde et qu'il vît ses commentateurs, Jortin par exemple, prendre au pied de la lettre, les doléances de ses épîtres et enregistrer comme paroles d'Évangile ses badines amplifications : tantôt sur un boisseau de puces, qui couvre son papier; tantôt sur l'évanouissement qui le saisit, quand le dîner est retardé d'un quart d'heure; plus loin sur ses nécessités pécuniaires. Erasme ajouterait un excellent dialogue à ces colloques délicieux, sur les *hommes graves qui n'entendent pas la plaisanterie.*

Voyez le grand drame théologique s'ouvrir : Luther y représente l'analyse; Charles-Quint, l'autorité; Henri VIII, la passion; François Ier, la guerre; Léon X, les arts. Dans cette scène admirable, je ne vois que la Sagesse qui ne soit pas représentée. Elle va l'être, si vous nous montrez Erasme et sa paisible influence. N'oubliez donc pas cette plume merveilleuse, et placez-la auprès de l'épée de François, du sceptre de Henri, du diadème de Charles, du chapeau de Wolsey, ou de la tiare de Léon. Je sais que l'époque est bruyante, que les armées s'entrechoquent, que les foudres du Vatican grondent, que la voix de Luther tonne, que les moines et les réformateurs rivalisent de violences et d'invectives. Qui ferait attention à ce solitaire, à ce sage dont la cellule n'est pas comme celle du moine saxon, un atelier de révolution et de vengeance, ni comme le palais de Léon, un foyer de voluptés? Il ne s'adresse pas aux passions de la multitude, il n'a de culte que celui de la vérité et de la modération. Le bruit de sa plume va se perdre au milieu de tout ce fracas politique et guerrier.

Sans doute. Mais comme il agit sur les intelligences les plus saines! Il s'adresse à la raison; et c'est elle qui tôt ou tard fixe les opinions populaires. La parole élégante et éloquente d'Erasme apprit aux hommes que la vérité n'est pas dans les partis extrêmes, que la déclamation des réformateurs de tous les temps fait acheter ses services par de graves périls : il enseigna la réforme progressive des abus, l'amélioration lente, mais certaine des institutions humaines : leçon dont tous les peuples ne sauraient trop se pénétrer. Voilà sous quel aspect il faut considérer l'érudit du seizième siècle, ce théologien, ce professeur auquel les gens du monde pensent assez peu.

A la tête de plusieurs éditions de ses *Colloques*, vous avez sans doute remarqué la physionomie d'Erasme ; ce visage fin et lumineux; cette figure si remarquable par la sagacité, la pénétration et la douceur. Son caractère et son talent ont la même physionomie. Lorsque l'Europe était agitée par la tempête théologique, chacun des ouvrages d'Erasme tombait sur les vagues irritées comme l'huile sur les flots qu'elle apaise. Si la sagesse était donnée aux hommes, si elle était permise aux nations que les passions et les antécédens entraînent ; les opinions d'Erasme, religieuses sans fanatisme, réformatrices sans violence, modérées sans arbitraire, libres sans licence, eussent depuis long-temps conquis et dominé le monde; bien des crimes auraient été épargnés.

Aujourd'hui, après deux siècles, après tant de souffrances et de combats, nous voyons s'élever et rayonner cette grande figure pleine de calme, d'aménité, de noblesse. La première curiosité que l'on vous montre quand vous arrivez à Rotterdam, c'est la statue d'Erasme : la seconde, c'est la maison où il est né : une vieille maison singulière, bâtie de briques, triste et obscure, et qui ne se recommande aux voyageurs que par le souvenir d'Erasme. De nombreuses inscriptions grecques, latines, espagnoles, françaises rappellent et consacrent ce souvenir !

Vers l'an 1460, vivait dans un petit village du Brabant,

(Sevenborghen), un jeune homme nommé Gérard, quelque peu clerc, et qui se faisait surtout remarquer par la beauté de son écriture, talent fort considérable et fort apprécié dans cette époque où la presse était encore au berceau. Il s'éprit d'une jeune fille nommée Marguerite. Les parens de Gérard, consultés sur le mariage que desiraient les deux jeunes gens, s'y opposèrent avec obstination. Les menaces, les mauvais traitemens qui ne leur furent pas épargnés amenèrent le dénoûment naturel de ce roman qui s'est reproduit tant de fois. Marguerite, prête à devenir mère, alla cacher sa faiblesse chez des amis qui demeuraient à Rotterdam. L'amant, contre lequel la justice informait, fut obligé de se réfugier à Rome où son talent et son métier de copiste pourvurent aux premières nécessités de son existence. Cependant Marguerite était accouchée d'un enfant, né le 28 octobre 1467. Cet enfant fut Erasme.

Gérard, qui ne recevait pas de nouvelles de sa maîtresse, allait commencer à étudier la médecine dans l'espoir de revenir un jour avec le titre de docteur et d'épouser celle qu'il aimait. Sa famille toujours hostile à ce mariage, lui fit parvenir des lettres simulées qui attestaient la mort de Marguerite. Gérard n'avait au monde qu'une espérance, on la détruisait. A la réception de cette nouvelle, il entra dans les ordres, et devint prêtre. Peu de temps après, Marguerite mourut de la peste; et Gérard qui fit un voyage en Hollande à la même époque, apprit, à son arrivée, l'artifice dont il avait été la dupe; il reçut le dernier soupir de Marguerite et lui survécut à peine quelques mois.

Tel est le roman qui présida, pour ainsi dire, à la naissance du jeune Désiré Gérard, qui usant ensuite du privilège qu'avaient tous les savans de l'époque, s'imposa le nom d'*Erasme*. Les langes de la plupart des grands hommes sont accompagnés, dans l'histoire, par quelque roman de cette espèce. Le dicton populaire qui attribue des facultés supérieures aux enfans illégitimes, serait-il fondé

en raison? Un érudit du dix-septième siècle, *Pontus-Heuterus*, a écrit un singulier livre intitulé : *De la libre naissance de l'homme* (*De liberâ hominis nativitate*). C'est une bizarre diatribe contre le mariage, diatribe fondée sur ce que (dit l'auteur) la légitimité des unions énerve par son caractère pacifique et tranquille l'intelligence des enfans qu'elles procréent. A l'appui de son observation, il cite la plupart des noms célèbres du moyen âge, entre autres celui d'Erasme, dont il ne craint pas d'attribuer la supériorité au malheur même de sa naissance.

On a peu de renseignemens sur les premières années et les premières études du fils de Marguerite et de Gérard. Probablement, quelque bon bourgeois de Rotterdam aura pris soin de l'enfant abandonné, que nous retrouvons à dix ans dans l'école de Pierre Winken, à Tergou près de Rotterdam; puis, à l'académie florissante de Deventer, dans le Guilderland. Ce fut là que le jeune et brillant Erasme eut pour camarade un écolier flamand d'un caractère doux et paisible; et qui devint plus tard le pape Adrien VI. L'amitié de ces deux condisciples ne se démentit jamais. Il y a peu d'ouvrages d'Erasme qui ne soient précédés de l'approbation d'Adrien. Ce fut à lui que le savant hollandais dédia plus tard sa belle édition d'*Arnobe*.

Mais n'anticipons pas sur les travaux littéraires d'Erasme, qui sortit de l'académie de Deventer pour entrer comme novice dans le monastère de Stein. Cette époque de sa vie paraît lui avoir fourni bien peu de souvenirs agréables, et c'est dans le couvent de Stein, s'il faut en croire ses commentateurs, qu'il a puisé cette connaissance approfondie de la vie et des mœurs monacales dont tous ses ouvrages font foi. Les vices hypocrites et sensuels d'un couvent du seizième siècle semblent avoir produit le plus violent effet sur l'âme et sur l'esprit du jeu n homme. Ses lettres qui contiennent de nombreuses allusions aux premiers temps de sa jeunesse, n'offrent pas un seul souvenir bienveillant pour les moines de

Stein. Il était encore cloîtré dans cette lugubre solitude, lorsque le célèbre grammairien Laurent Valla, l'un de ceux qui contribuèrent le plus à relever l'autel des lettres, fut accusé par la tourbe théologique, de corrompre la jeunesse en lui apprenant à lire la *Vulgate* dans l'original : « Cette « meute stupide (dit Erasme, dans une lettre datée du « même couvent) aboyait impitoyablement aux trousses de « l'homme supérieur. » Erasme prit parti pour Laurent Valla. Ce fut son premier exploit littéraire.

Il était las de l'existence cloîtrée et obscure de Stein, lorsque l'évêque de Cambray, prenant en pitié son ami, lui donna les fonds nécessaires pour aller continuer ses études au collège Montaigu.

C'était en 1496. Les pauvres écoliers, sans fortune et sans famille, n'avaient pas d'autre ressource que le collège dont nous parlons. Tout ce qui sortait des rangs du peuple pour prétendre à l'éducation et à la science, venait habiter ces tristes murailles. On y distribuait pour nourriture des œufs pourris et du vin sur, dont Erasme a conservé le souvenir dans ses dialogues. Les professeurs ne valaient guère mieux que le vin. Mais pendant son séjour à Paris, Erasme eut l'occasion de connaître un jeune membre de la haute aristocratie anglaise, William Blount, lord Mountjoy, qui le choisit pour précepteur, et l'emmena en Angleterre. De cette époque date la seconde éducation d'Erasme. Si le collège de Paris et les pensions de Hollande lui avaient donné les élémens du savoir, ce fut en Angleterre qu'il commença cette étude des hommes, et cette expérience de la vie dont tous ses ouvrages portent l'éclatante empreinte.

En 1499, il se trouve à Oxford, et quitte bientôt après la Grande-Bretagne. Les lois du commerce et de l'économie politique étaient alors si mal connues, qu'un étranger n'avait pas le droit d'exporter du royaume l'or qui lui appartenait. Erasme se plaint beaucoup, dans ses lettres, de cet acte de spoliation. Oh! comme il regrette les vingt *angelots* d'or saisis

par les douaniers de Douvres! La bourse du jeune savant était épuisée; vraiment, Henri VII aurait bien pu se passer des vingt angelots du jeune Erasme!

En 1501, on le revoit à Paris et à Orléans; à Louvain, en 1502; à Saint-Omer, en 1503. L'*Enchiridium militis christiani,* premier type du courtisan de Balthasar Gracian, et du Soldat Chrétien de Steele, fut composé dans cette dernière ville. Déjà Erasme a pris position et créé son système. Ce Manuel du catholicisme véritable expose tous les principes que l'écrivain devait développer plus tard avec tant d'éloquence. Erasme réfute d'avance les objections que Calvin et Luther n'avaient pas encore présentées. Dégageant la foi chrétienne de tous les ornemens parasites, de toutes les frivoles ou dangereuses additions dont l'avaient surchargée le laps du temps et l'intérêt ecclésiastique, il l'offre aux grands dans sa vérité première. Il accomplit ainsi cette réforme paisible dont l'influence eût été si heureuse, dont l'action eût été si bienfaisante, mais qui n'eût donné ni gloire, ni crédit à ceux qui l'eussent opérée. Déjà sa réputation littéraire commençait à se répandre en Europe.

Et 1504, c'est lui qui prononce le panégyrique de Philippe-le-Beau, à son arrivée à Bruxelles; ce morceau d'éloquence lui fut payé cinquante ducats d'or; il le dit lui-même. Rappelé en Angleterre, par lord Mountjoy, il va passer quelque temps dans la maison de campagne de ce seigneur, près Greenwich. Il se lie d'amitié avec Thomas Morus, jeune encore, qui faisait ses cours de droit : deux intelligences hautes, deux âmes candides et excellentes. Thomas Morus était en politique ce que son ami était dans la sphère religieuse. Souvent ils se promenaient ensemble. Dans la préface de l'édition de ses œuvres, publiées en 1540, à Bâle, Erasme rend un compte intéressant de ces promenades. « A El-« tham, dit-il, demeurait avec sa famille, miss Robert, que « Thomas Morus devait épouser. Nous eûmes l'occasion d'y « voir toute la jeune famille royale : Henri, qui avait neuf

« ans; Marguerite, qui épousa Jacques d'Ecosse; Marie, « qui avait quatre ans, et le petit Edmond. » Aucun historien, aucun romancier n'a fait usage de ces détails curieux. Rien de plus amusant, par exemple, qu'une discussion théologique entre Erasme et Groscyn, discussion véhémente, qui eut pour théâtre un bateau, dans lequel Erasme était monté pour aller présenter son édition de l'*Hécube d'Euripide*, à l'archevêque de Lambeth.

Ainsi se faisait alors l'éducation du savant et de l'homme de lettres. Leur apprentissage les conduisait à travers l'Europe, dont ils ne visitaient pas seulement les bibliothèques, mais dont ils étudiaient les mœurs. Ils se liaient avec les hommes de guerre et les gens d'état. Ils causaient avec les archevêques et les cardinaux sur la situation des choses ecclésiastiques; ils acquéraient l'expérience qui nourrit et qui corrige le savoir. Aujourd'hui, il suffit d'un bureau de journal et de quelques heures passées dans les salons, pour conférer à l'écrivain toute la consécration qu'il desire, toute la science d'observateur qu'il réclame.

En 1506, Erasme visita l'Italie avec le jeune Mountjoy; Jules II, le pape-guerrier, la dominait alors comme un homme d'armes dompte et conduit le cheval fougueux sur lequel il est monté. Les voyageurs le virent entrer à Bologne, en souverain pontife, imitant le triomphe de Paul-Emile; un fils de Jésus-Christ, entrant par la brèche dans les cités vaincues! Des cinq pontifes qui occupèrent successivement la chaire de Saint-Pierre pendant la vie d'Erasme, Jules II fut le seul qui ne le protégea pas; ces deux hommes n'avaient ensemble aucun rapport, aucune ressemblance. Jules faisait bon marché du sang humain. Erasme voulait qu'on le ménageât et le respectât; un écolier, frappé des verges (ce qui alors était chose naturelle et de tous les jours), excitait vivement sa commisération. Il a voué plus d'une page de ses œuvres à cette barbarie, qui l'a indigné, surtout en Angleterre. « J'ai visité, dit-il, dans une de ses lettres, l'école du docteur

Collet, doyen de Saint-Paul : le sol est jonché de débris de verges. Oh ! quelle infamie ! et que d'intelligences heureuses et nobles se trouvent perdues, avilies, anéanties par les bourreaux ! » Sa philanthropie ne s'arrêtait pas là ; elle se répandait sur la société entière. Elle condamnait cette ferveur de guerre, dont le seizième siècle était animé ; elle affirmait que le plus grand des capitaines, celui dont les conquêtes étaient les plus nobles et les plus glorieuses, le seul véritable héros, c'était l'intelligence. Les quakers, dont la doctrine est la même que celle d'Erasme, n'ont pas manqué de reproduire ces douces et pacifiques théories. Grâce à leurs soins, tous les axiomes contraires à l'effusion du sang humain ont été recueillis dans ce curieux volume, intitulé : *Anti-Polemos.* Jugez combien peu ces doctrines et l'homme qui les répandait devaient plaire à un pontife qui, de tout l'Evangile, semblait ne connaître et ne mettre en pratique qu'un seul passage, celui où l'apôtre fait tomber d'un coup de son épée l'oreille du pauvre Malchus ! pendant le règne de Jules II, Erasme n'eut aucun rapport avec le Vatican.

Il habitait paisible la ville de Bologne, qui venait de lui conférer le titre de docteur (dès-lors profané et décrié comme aujourd'hui), et auquel notre Erasme devait attacher peu de prix. Une œuvre importante absorbait tous ses momens : il avait lu et étudié les écrivains antiques, non pour corriger un *upsilon* ou pour altérer la forme du *digamma,* mais pour y lire les secrets oubliés de la sagesse d'autrefois. Quelle avait été la pensée, quelle avait été la moralité de cet autre monde ? Sur quelles bases sa structure s'était-elle élevée ? Ne pouvait-on réunir et condenser les axiomes, les adages, les théorèmes, les saillies, les sentences, les proverbes qui résumaient cette civilisation disparue ? Car une civilisation se résume toujours de cette manière. Sans doute l'entreprise était possible ; mais elle était gigantesque. Erasme l'accomplit, ce qui ne lui suffit pas encore : il crut ce travail inutile, s'il ne l'accompagnait de commentaires, d'anecdotes,

d'examens, de notes copieuses. Ce fut un immense répertoire où tout le monde alla puiser après Erasme. Les *adagiorum chiliades* ont été le trésor commun de tous les savans, gens d'esprit, journalistes, écrivains, polygraphes. La plupart des idées originales que les modernes ont fait valoir appartiennent à ce fonds commun, et plus d'une page brillante, dont vous avez admiré la nouveauté, l'éclat, la vivacité toute moderne, n'a pas d'autre origine que ce beau recueil où l'auteur ne s'est pas contenté de jeter la science antique : il a poussé la complaisance et la prévoyance jusqu'à faciliter les recherches des érudits et jusqu'à leur offrir la besogne toute préparée.

Les *adagiorum chiliades* étaient composées, mais non imprimées; alors florissait à Venise un établissement qui n'a pas d'analogue aujourd'hui, et que notre époque industrielle, matérielle, vulgaire, comprendrait à peine. Le vieux Alde Manuce (1) imprimeur, s'environnait d'une académie de savans, qui corrigeaient ses éditions et s'intéressaient à son imprimerie, comme un lévite s'intéresse à l'autel qu'il dessert. On voyait se grouper autour de Manuce, Aleander, Navigero, Demetrius Chalcondyle, qui donna la première édition d'Homère; Bolzani, auteur de la première grammaire grecque ; enfin les noms plus célèbres d'Erasme et de Bembo. Venise, centre de la liberté, telle qu'elle était comprise alors, protégeait cette académie, centre du mouvement littéraire en Europe. Tous les regards étaient tournés de ce côté, même pendant que l'imprudent François Ier compromettait sa gloire et celle de son peuple; pendant que le profond Charles-Quint essayait de baser la monarchie universelle. Et on n'avait pas tort. La presse d'Alde Manuce

(1) Voyez à ce sujet l'un des livres les plus consciencieux, les plus complets, et les plus curieux que l'on ait publiés dans ces derniers temps, les *Annales de l'imprimerie des Alde*, par M. A. A. Renouard (3e édition). Voyez aussi le recueil des *Lettres Manuciennes*, publiées par cet auteur.

était plus puissante que les épées de François et de Charles : elle changeait peu-à-peu l'Europe attentive et bien préparée. Toutes les éditions des auteurs latins et grecs, qui sortaient de cette boutique de Venise, comme autant de rayons lumineux, qui se répandaient à travers l'Europe, étaient revues soigneusement par Erasme, qui n'avait aucune honte d'être correcteur d'épreuves et de recevoir le salaire de ce travail, si important d'ailleurs parmi les travaux de l'imprimerie. « N'as-tu pas gagné de l'argent en corrigeant « des exemplaires d'épreuves dans l'atelier des Alde, lui de- « mande insolemment le vieux Jules César Scaliger, que « notre Erasme avait blessé en critiquant les Cicéroniens, « armée ridicule de pédans enfoncés dans l'ornière de Cicé- « ron? N'as-tu pas l'habitude de boire du vin de Chypre ; et « quand tu rentres, ne jettes-tu pas le désordre partout? » Je ne sais si le vin de Chypre échauffait quelquefois la cervelle de ce bon Erasme, si naturellement modéré et auquel personne de ses contemporains n'a fait le même reproche ; mais on ne peut douter que l'attaque de son ennemi ne soit flétrissante pour Scaliger et non pour son adversaire : Erasme avait plus de droits que Scaliger à la considération publique. L'orgueilleux descendant des princes de Vérone excitait la haine par ses prétentions arrogantes, ses outrages violens et sa jalousie amère contre les hommes distingués ; le correcteur d'épreuves de Venise menait une vie plus réellement noble dans sa simplicité, dans sa grâce paisible et dans son studieux labeur.

Deux gloires antiques ont singulièrement influé sur la renaissance : Aristote et Cicéron. L'influence d'Aristote n'était après tout qu'une tradition du moyen âge ; le fondateur des *catégories* devait convenir étrangement à l'époque du syllogisme et des subtiles distinctions. Mais quand on ne chercha plus seulement à creuser les profondeurs de la métaphysique ; quand la Gaule et la Germanie, si long-temps inaccessibles à la contagion littéraire, eurent quelque estime pour

l'art de bien dire, que l'Italie pratiquait déjà très savamment, alors Cicéron fut un demi-dieu véritable. On le porta sur le pavois ; il imposa la loi à toutes les sciences, il ne fut permis à aucun écrivain , sous peine de ridicule, d'employer une expression que Cicéron n'eût pas employée. Les deux Pline, les deux Sénèque, l'éloquent Tacite, même l'élégant Tite-Live, ne reçurent aucune grâce; ils furent mis au ban littéraire. En effet, Cicéron est le roi de l'élocution facile, gracieuse, élégante, animée, ingénieuse, spirituelle. Il dit tout ce qu'il veut et le dit comme il veut. Il embellit jusqu'à sa lâcheté personnelle ; il couvre de fleurs éloquentes sa poltronnerie et son incertitude. Son talent peut être cependant l'objet de quelques critiques ; et ces contemporains qui l'accusaient de ne pas serrer assez vivement le tissu de sa diction, de la laisser flotter au hasard comme une robe de voluptueux ; ceux qui lui imputaient une éloquence asiatique avaient bien saisi le côté faible de son intelligence.

Erasme voyant les savans de cette époque se précipiter avec une sorte de fureur religieuse sur les traces de Cicéron, abolir le culte de toutes les autorités et ne pas même accorder le droit de bourgeoisie aux mots que Cicéron n'avait pas employés, les cribla de railleries. La satire d'Erasme excita la colère et l'indignation de Scaliger encore obscur. Son attaque si inconvenante : si déplacée, si grossière, ne reçut pas de réponse ; mais telle était l'estime que le correcteur d'épreuves d'Alde Manuce avait inspirée, que le nom de son audacieux aggresseur se répandit en Italie. Il dut à sa diatribe le premier rayon de sa célébrité ; ses travaux sur la Botanique de Théophraste, la Physique d'Aristote et les œuvres d'Hippocrate, justifièrent ensuite jusqu'à un certain point l'orgueilleuse confiance en lui-même que son début avait révélée ; mais il continua aussi sa carrière de ridicule et de folie. Il s'avisa de classer arbitrairement et de juger les anciens à sa guise : plaçant Catulle au dernier rang des poètes, ne trouvant que trivialité et barbarie dans son style, condamnant du

même souffle, Euripide, Virgile et Horace, et préférant à tous les tragiques grecs le déclamateur Sénèque : opinions d'ailleurs en harmonie avec la hautaine exagération et l'ampoule absurde de son caractère.

Erasme le laissa écrire et publier ses invectives. Il continua ses travaux et la correction de ses épreuves chez Manuce le vieux. Ce vénérable patron de la typographie avait accueilli Erasme dans sa maison, non comme salarié, mais comme ami ; on peut trouver dans les *Chiliades*, dont nous avons parlé plus haut, la preuve de la gratitude et de l'estime qu'il avait inspirées à notre Erasme. A l'article *Festina lentè*, qui est pour lui le texte d'un grave et spirituel commentaire, il donne pour exemple et pour modèle l'activité silencieuse, persévérante et énergique d'Alde Manuce. Que sont devenus ces rapports si honorables pour l'éditeur et l'écrivain? La société moderne a introduit de nouvelles mœurs : trop souvent, un chef d'imprimerie n'est plus qu'un ouvrier spéculateur ; le correcteur d'épreuves exerce une profession presque mécanique. C'est la même révolution qui a rabaissé l'ancien artisan du moyen âge, et détruit la consécration symbolique dont chaque métier s'environnait; un métier était un *mystère* (*a mystery*). Aujourd'hui les arts même ne sont qu'un métier.

Erasme quitta l'atelier de l'imprimerie pour accompagner le fils naturel de Jacques, roi d'Ecosse et lui servir de Mentor. Ce dernier n'avait pas vingt ans, et déjà il était archevêque. Il n'avait pas encore fait ses études et déjà la mitre archiépiscopale ceignait son front : abus que le moyen âge avait consacré.

Erasme s'attacha d'une amitié vive à son jeune élève. Il composa plusieurs traités dogmatiques pour servir à son instruction ; si l'archevêque de Saint-André eût vécu, je ne doute pas que la tolérance et l'esprit de sagesse que son maître lui avait inspirés, n'eussent contribué puissamment à contrebalancer l'influence fanatique de Knox et des autres

ré ormateurs. Déjà l'on vantait la douceur, la grâce, la noblesse de l'élève d'Erasme quand il revint en Écosse, que le feu de la guerre civile et la lutte des partis bouleversaient. Quoiqu'il fût archevêque il était seigneur; il prit la hache et l'épée. On le vit combattre en héros, et mourir en héros à Flodden-Field. Erasme pleura la mort de son ami; il fit usage pendant toute sa vie d'une pierre gravée, cadeau du jeune archevêque et qui portait pour devise ces mots, accompagnant un Dieu Terme : *cedo nulli* : « Je ne cède à personne. » Les ennemis d'Erasme ne manquèrent pas de l'accuser d'un orgueil absurde qui n'avait jamais approché de sa pensée. Sottise ordinaire de l'envie et de l'inimitié. C'est ainsi que le théologien Stunica, ayant trouvé dans un des ouvrages d'Erasme cette phrase : « *Germana apostolorum theologia* (*la vraie doctrine des apôtres*), prétendit qu'Erasme avait attribué aux apôtres la doctrine *germanique* de Luther!

Mais remontons le cours des temps. Après avoir dirigé les études du jeune homme à l'université de Padoue, ce précepteur, digne d'un prince, conduisit son pupille d'abord à Sienne, puis à Rome, où il se lia avec tous les hommes célèbres, avec tous les beaux esprits du temps : avec le médecin poète Fracastor qui sut transformer en poésie le nouveau fléau de l'Europe; avec le savant Jérôme Vida et l'élégant poète Sannazar : enfin avec le cardinal de Médicis qui devait être un jour Léon X et qui, du premier coup-d'œil, apprécia le mérite du Hollandais.

C'était une belle chose que Rome à cette époque. La cité éternelle s'environnait d'une nouvelle auréole. De toutes parts naissaient les chefs-d'œuvre : prodiges rivaux que la poésie et l'érudition éclairaient, échauffaient et développaient. Bientôt le Vatican allait s'élever; les bibliothèques étaient peuplées de savans qui épuraient les trésors antiques. Quelle joie, et si l'on peut dire, quel jubilé intellectuel pour Erasme! Combien il eut tort de ne pas suivre les avis du cardinal

de Médicis qui voulait le fixer irrévocablement à Rome! Je ne doute point qu'il n'eût exercé sur son ami l'influence la plus salutaire, et que dans le grand combat qu'il fallait soutenir contre la Réforme, il n'eût corrigé l'humeur étourdie, luxueuse, impérieuse de Médicis. Déjà lorsque ce dernier n'était encore que cardinal, Erasme lui avait prédit la tiare et l'avait engagé par une allusion virgilienne à justifier son nom de Médicis et à guérir les plaies saignantes de l'Eglise :

Et *Medicas* adhibere manus ad vulnera pastor.

C'est assurément l'un des plus spirituels jeux de mots que l'on puisse imaginer.

Je me figure Erasme, membre du conseil pontifical, essayant de calmer l'irritation catholique, démontrant la nécessité d'une réforme, prouvant que la compulsion et la violence ne seront d'aucune utilité et que la fureur ne pourra qu'aigrir et envenimer des blessures déjà flagrantes. Des conseillers tels qu'Erasme ne se retrouvent pas tous les jours. Lorsque Paul III lui offrit le chapeau de cardinal il n'était déjà plus temps. La querelle s'était envenimée ; l'éloquence la plus persuasive aurait en vain retenti au Concile de Trente; le mal était fait : on avait laissé passer ces rares momens que Virgile appelle si bien : *mollia fandi tempora.* La maladresse et la folie des gouvernans aggravèrent encore le fléau, et les combats théologiques baignèrent de sang l'Europe entière.

Un grand écrivain, un savant distingué avait alors des amis à travers le monde civilisé. Pendant que les cardinaux romains cherchaient à retenir Erasme et à le fixer à Rome, Thomas Morus le rappelait en Angleterre. Henri VIII venait de monter sur le trône : on attendait tout de ce jeune roi qui devait, par l'essor effréné de ses passions, tromper la crédule confiance de ses précepteurs. Erasme partageait cette illusion. En réponse à la lettre de Morus, il lui mandait que sans

doute, ce Henri VIII, *Henricus octavius* serait pour l'Angleterre un Octave (*Octavius*), un pacificateur.

A la réception de l'Epître de Morus, Erasme partit à cheval, comme c'était sa coutume. Il traversa les Alpes. « Cette longue promenade à cheval, cette course solitaire (dit Erasme dans la dédicace de son *Eloge de la Folie*) firent naître dans mon cerveau une multitude d'idées bizarres qui charmèrent l'ennui de la route; je ne voulais pas que mon imagination fût occupée par des chimères et des rêveries inutiles. Je rappelai à ma pensée l'image de mes amis et entre autres celle de mon cher Thomas Morus. Je repassais dans mon esprit mes souvenirs d'étude et de plaisir; alors naquit mon *Eloge de la Folie* Μωριας Εγκωμιον, que je dédiai naturellement à *More,* puisque le nom grec de la folie (*Moria*) m'indiquait nécessairement un tel patron. » On voit qu'Erasme se rendait assez souvent coupable du calembourg, crime extrêmement commun chez les savans, et que la connaissance approfondie de divers langages leur rend plus facile qu'aux simples mortels. L'érudit Southey est aujourd'hui le plus grand faiseur de calembourgs de toute l'Europe, on attribue le même genre de talent au docteur Parr, à Porson et à Bentley. Un grand nombre de mots se fixent naturellement dans la mémoire des érudits : et, par une fantaisie puérile, ils aiment à faire se jouer et s'entrechoquer les trésors qu'ils ont acquis. Si les calembourgs d'Erasme sont nombreux, ceux auxquels son nom l'exposa ne le furent pas moins; More, le voyant toujours enseveli dans la poudre des bibliothèques prétendait « que la doctrine de la métempsycose était vraie, et que, pour dévorer tant de vieux parchemins, son ami, dans une première transformation, devait avoir appartenu à la race *des souris : Eras mus,* lui criait-il : Erasme, *vous avez été souris!* — Ne nous moquons pas trop de ces naïvetés de nos pères, délassemens de ces intelligences si grandes, si nobles, si fécondes : délassemens naïfs et fort innocens d'ailleurs.

Ce qui est merveilleux dans le caractère littéraire d'Erasme, c'est que cet homme qui a ressuscité les anciens et l'Evangile, cet érudit profond a fait la guerre à tous les ridicules de son siècle. Il attaqua, comme nous l'avons dit, la folie des Cicéroniens, secte singulière, fanatique de l'antiquité latine, qui ne voulait absolument employer que les mots dont Cicéron s'était servi, qui appelait les cardinaux *pères conscrits,* et Jésus-Christ, le *fils de Jupiter;* il fit la guerre à leur pédantisme, comme il fit la guerre au fanatisme, sans se détacher de la cour de Rome. Rien de plus plaisant que le Cicéronien d'Erasme : c'est un portrait digne de Labruyère. « Le Cicéronien ne vit que pour Cicéron et lui appartient tout entier : il est célibataire et ne se marie qu'à Cicéron. Il se prépare comme un initié de la grande Déesse : il habite une cellule dont les fenêtres sont doubles, les portes doubles, où le jour n'entre pas, d'où le bruit extérieur est banni. Pour écrire une lettre il emprunte des périodes à Cicéron. Il salue son ami et le complimente avec des formules cicéroniennes. Il a composé des dictionnaires, qui, réunis, occupent plus d'espace que les œuvres complètes de l'auteur, et dont l'un comprend les mots, l'autre les métaphores, un troisième les épiphonèmes, un quatrième les tropes, un cinquième les adages, un sixième les fines plaisanteries employées dans Cicéron. » Mais Erasme ne se contente pas de railler le pédantisme. Religieuses et religieux, précepteurs et écoliers, moines et évêques, gentilshommes et manans, sorbonistes et prédicateurs, il n'oublie rien. Il faut voir de quelles couleurs il décrit l'ignorance et la gloutonnerie des frères, les fureurs secrètes de la vie monacale, les orgies clandestines des couvens, le triste sort des vierges consacrées au Seigneur sans vocation, l'inconstante protection des grands pour les gens de lettres, leur libéralité capricieuse, l'état presque sauvage des mœurs en France et sur les bords du Rhin, la confuse et sauvage hospitalité des auberges, la grossière superstition du soldat, qui tue et se confesse, qui se con-

fesse et tue, enfin l'oisiveté crasse et la piété stupide du moine, ce soldat militant d'une Église attaquée.

L'*Éloge de la Folie* d'Erasme et les *Lettres de quelques hommes obscurs*, par Ulrich de Hutten, ont concouru à donner à la littérature du seizième siècle cet élan comique et satirique, dont le *Pantagruel* de Rabelais fut la première explosion qui produisit la *Satire Ménippée* et qui eut pour dernière expression l'immortel *Don Quichotte*. Dans ce genre de composition, frivole en apparence, puissante et profonde en réalité, les anciens ne peuvent nommer que Lucien et Aristophane. Les modernes, en face d'une société si mêlée, si bizarre, si extravagante, composée de tant de débris grecs et romains, de tant de souvenirs barbares, ont acquis un sentiment beaucoup plus général du ridicule et de l'ironie. Que de trésors ne possédons-nous pas en ce genre, et combien les littératures modernes, sous ce rapport, l'emportent sur les littératures antiques! Voici, en remontant la chaîne des temps, Voltaire et Le Sage, Jean-Paul et Wieland, Swift et Sterne, Molière et Scarron, Cervantes et Quevedo, enfin Erasme et Rabelais! Nous sommes devenus plus difficiles en fait de gaîté que ne l'étaient les anciens. On ne nous amuse plus à si bon marché. La plupart des plaisanteries de Cicéron nous semblent fort communes, et nous ne pouvons nous empêcher de nous moquer du fabuliste Phèdre, qui, à la tête de ses fables plus ingénues que plaisantes, se croit obligé de prévenir le lecteur que ses fables sont très comiques.

Duplex Libelli dos est quod risum movet, etc.

L'*Éloge de la Folie* est une bagatelle charmante, travaillée avec une délicatesse infinie, et qui atteste à-la-fois une connaissance du monde, une élégance de style et une étendue d'érudition bien rarement unies. Rabelais a sans doute plus de portée. La pensée amère et moqueuse de Rabelais s'attache aux trônes, aux croyances, à la foi, à la société tout entière, surtout au spiritualisme. Chez lui la satire vit d'ob-

scénité; elle est immonde avec délices; elle rit à outrance de l'âme, de la science, de la philosophie, de la théologie, de la gloire. Elle installe sur le trône du monde la *divine bouteille,* le bon *piot,* les jouissances des sens. Elle met en œuvre la plus confuse, la plus extraordinaire érudition : elle parle latin, grec, anglais, italien, espagnol; elle bâtit de toutes pièces une idole indienne, sans proportion, sans forme, sans règles, aussi riche et aussi pompeuse dans sa laideur repoussante, qu'étonnante par sa nouveauté. On ne peut assigner aucun plan, aucune idée fixe et première au cauchemar satirique de Rabelais ; il a exprimé par un chaos poétique, le chaos sanglant de son époque. Erasme, plus doux et plus moral, méprisant le cynisme, armé d'une ironie gracieuse dans sa forme, terrible dans sa réalité, d'une satire polie et tranchante comme la lame d'un acier bien affilé ; Erasme, contemplant la bruyante et ridicule conflagration qui l'environnait et la domination usurpée par la Folie, écrivit son Panégyrique de cette divinité puissante. C'est à-la-fois la satire impitoyable de Swift, la grâce élégante d'Addison, la brillante facilité de Voltaire et son persiflage inimitable. L'antiquité n'offrait à Erasme que des modèles grossiers, par exemple : l'*Apocoloquintosis* de Sénèque. Erasme ouvrit la route de cette raillerie fine, déliée, spirituelle et de bon ton, qui, dans les temps modernes, a eu tant de pouvoir, qui est devenue une arme redoutable; qui, sous la plume de Swift, de Steele, de Cervantes, a effrayé les rois et les ministres, et qui a pris rang parmi les puissances.

Le mouvement intellectuel avait Erasme pour centre unique, comme le mouvement religieux tournait autour de Luther; l'un représentait l'intelligence, l'autre représentait la passion. La vogue, la ferveur, la fureur, le succès, appartenaient nécessairement à la passion, et quand Luther se montra, le vieil Erasme fut éclipsé.

Dans cette époque, la première splendeur des lettres renouvelées éveillait tant d'admiration, que la corres-

pondance des hommes supérieurs était aussi importante que celle de nos ministres. L'indépendance de l'homme de lettres n'était pas encore établie : il écrivait tout bonnement pour demander deux ducats lorsqu'il en avait besoin : on lui envoyait sans façon une toque, un bonnet, une paire de souliers : mais on lui demandait en échange une jolie lettre de sa main, bien garnie de belles fleurs de rhétorique. Les lettres de ce genre, écrites et reçues par les savans du seizième siècle, occuperaient plus de cent volumes; mais qu'elle folie ce serait d'attribuer cette prétendue bassesse à un seul écrivain? La méconnaissance des mœurs des époques n'aurait pas de plus ridicule résultat.

Le commerce de lettres qu'entretenait Erasme avait pour principaux correspondans, non-seulement ceux qui lui envoyaient des cadeaux, mais des hommes éclairés, suspendus entre l'amour des croyances et le besoin des progrès, entre le passé et l'avenir. Ces correspondans étaient nombreux : l'une des principales occupations de la vie d'Erasme était de leur répondre.

On ne peut trop admirer toute la partie morale de la conduite d'Erasme qui, placé au milieu des factions irritées, échappa également à leur cynisme, à leur violence, à leurs iniquités. De retour en Angleterre, il eut pour amis Linaker, médecin du roi, Wareham, Cuthbert, Turnstaie, Goscyn, Lilly, Latimer, Collet, Bulloch et Fisher. Nommé professeur de grec à l'Université de Cambridge, il contribua par son exemple et ses discours à répandre dans la Grande-Bretagne, alors assez ignorante, l'amour des études anciennes; ses efforts ne furent pas stériles, et il s'en réjouit dans ses épîtres; « *Apud Anglos,* dit-il, *triumphant bonæ litteræ et recta studia.* » Le génie britannique lui plaisait singulièrement; il venait fréquemment à Londres, où les pères Augustins de Broad-street le recevaient avec hospitalité; souvent aussi il allait visiter Hans Holbein, le peintre, et Thomas More, le philosophe. Ce fut Erasme qui, le premier, fraya pour Hans

Holbein la route du talent et de la fortune ; il l'aida de ses conseils, le présenta à ses amis et lui fit faire les dessins des gravures dont l'*Éloge de la Folie* fut orné. On le soupçonna d'avoir prêté sa plume à l'auteur de l'*Utopie*, et à Henri VIII, qui, d'une main, signait des pamphlets théologiques, et de l'autre la condamnation à mort de ses femmes. Ce sont des mensonges historiques ; la probité constante de Thomas Morus suffit pour réfuter la première assertion ; et Erasme lui-même dément hautement la seconde.

Cependant l'ascendant de Wolsey sur l'esprit de Henri VIII devenait chaque jour plus menaçant. La sagacité d'Erasme prévit la tempête qui allait éclater.

En 1513, il quitta l'Angleterre pour n'y plus revenir. On le retrouve peu de temps après au camp du Drap-d'Or, où toute la fleur de la noblesse française et de la noblesse anglaise rivalisèrent de magnificence. Là, il revit tous ses anciens amis, Là, en 1520, dans une petite plaine située entre Calais et Boulogne, toutes les solennités féodales jetèrent leur dernier éclat. Henri VIII et François Ier étaient escortés de tout ce qu'il y avait de noble et de brillant dans les deux royaumes. Merveilleuse réunion, dont Shakspeare seul a reproduit le souvenir dans les beaux vers de son Henri VIII. Voici les descendans de Talbot qui serrent amicalement la main des descendans de Duguesclin. Les Bayard, les Lapalisse et les Chabannes, donnent l'accolade fraternelle aux Percy, aux Stanleys et aux Howards. La malheureuse comtesse de Châteaubriand salue la jeune Anne de Boulen, réservée à un sort non moins cruel. Budé, Rabelais, Clément Marot, Saint-Gelais, représentent l'intelligence française; Fisher, Linacre, Erasme, offrent les symboles de la pensée et de l'érudition anglaise. Les voilà en présence, ces deux chevaleries qui se sont heurtées si souvent dans les champs de bataille. Plusieurs de ces têtes vénérables ou brillantes tomberont sur l'échafaud. Et ces deux femmes, que des destinées si tragiques attendent, se mêlent, en riant, à la foule

des courtisans, des guerriers et des poètes. A table, on répète les vers nouveaux d'un page qui doit commencer la gloire de la poésie française. C'est Marot qui se charge du blason des deux rois :

> Au camp des roys, les plus grands de ce monde
> Sont arrivés trois riches estendarts.
> *Amour* tient l'ung, de couleur blanche et munde ;
> *Triumphe*, l'aultre avecque ses souldars,
> Vivement peinct de couleur célestine;
> *Baulté* après, en sa main noble et digne,
> Porte le tiers, tainct de vermeille sorte.
> Ainsi chascun richement se comporte !
> Et en tel ordre et pompe primeraine
> Sont venus voir la royale cohorte
> AMOUR, TRIUMPHE et BAULTÉ souveraine.

Tels étaient les accens pacifiques du jeune poète. L'année suivante, il avait changé les cordes de sa lyre. Marot excitait au combat les soldats de la France. L'amitié des rois dure peu. Mais revenons à Erasme, dont la bienveillance et la tolérante philosophie durent sympathiser avec le génie aimable de Marot. Bientôt après, il fut nommé conseiller aulique de Charles-Quint, et parut à la diète de Worms, en 1521 ; mais rien ne put l'entraîner dans le tourbillon fatal et confus de la diplomatie contemporaine. Son influence émanait d'une autre source : il se servait, pour agir sur l'Europe, de moyens plus pacifiques. Il était occupé à rédiger ses célèbres *Colloques,* simples livres de classe dont toutes les pensées se sont insinuées, pour ainsi dire, dans la masse des pensées populaires. Plus de vingt mille exemplaires de cet ouvrage, qui parut en 1522, furent enlevés en quelques semaines. La Sorbonne s'en alarma : on prétendit même qu'elle allait en empêcher la vente. La presse à bon marché des temps modernes n'a rien accompli qui ressemble à cette propagation rapide des idées d'un seul homme. Le style des *Colloques* était sans prétention : c'était au peuple que s'adressait Erasme, et,

sous la forme des dialogues les plus familiers, il offrait à toutes les écoles, à toutes les universités, à la bourgeoisie entière, une véritable encyclopédie. Il n'y avait pas de sujet qu'il ne traitât ou qu'il n'effleurât, pas de critique que sa plume élégante et incisive ne hasardât avec une légèreté apparente et une grâce de forme qui voilaient le but secret de l'auteur. Les moines mendians étaient surtout en butte aux attaques du catholique Erasme; il n'épargnait aucun des abus qui compromettaient l'autorité du Vatican. Il aimait mieux faire le sacrifice de cet informe et dangereux bagage que de laisser la nacelle de Saint-Pierre en proie aux orages qui menaçaient de la renverser.

Il fallut que François Ier s'interposât pour empêcher la Sorbonne de commencer ses poursuites contre Erasme. Les moines, insectes parasites qui dévoraient le suc et la substance de la chrétienté, poussaient des hurlemens de fureur. Un dominicain, Louis Campestre, s'avisa d'un moyen bien plus habile pour paralyser l'influence acquise par notre auteur : il laissa de côté la critique, la satire et l'invective, et fit tout simplement une édition furtive et mutilée des célèbres *Colloquia,* que tout le monde voulait lire. Aux épigrammes d'Erasme contre les moines, il substitua l'éloge de ces mêmes moines : dans une préface, signée du nom d'Erasme lui-même, le faussaire poussa l'audace jusqu'à condamner et désigner à l'animadversion publique les éditions des véritables Colloques. L'histoire littéraire offre peu d'exemple d'une contrefaçon aussi téméraire. « Fraude pieuse, dit quelque « part Erasme! En faveur de l'intention, je la pardonne « volontiers à son auteur! En plaçant ses colloques à côté « des miens, il a voulu me faire subir le supplice de Mé« zence. »

Ce fut à Bâle, ville intermédiaire, qu'Erasme, homme intermédiaire, s'il en fut jamais, choisit le lieu de sa retraite; refusant les invitations de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France. Là, il vivait lié d'une amitié douce et intime avec

le bon Froben, un de ces imprimeurs lettrés, véritables Mécènes de la renaissance intellectuelle. De là il écoutait le bruit confus et terrible des dissensions qui agitaient l'Europe. C'était là qu'il se livrait à ses travaux philologiques qui devaient ressusciter la science, rendre l'impulsion aux études et renouveler le monde de l'intelligence; enfin l'intolérance protestante le chassa de cet asile. Froben n'existait plus. Erasme quitta Bâle avec moins de regrets. Monté sur la nacelle qui devait le conduire à Fribourg, il salua de quatre vers latins la cité de Froben, long-temps bienveillante pour lui. « Adieu, Bâle, adieu, ô toi qui de toutes les villes as été pour moi long-temps la plus hospitalière et la plus tendre. Je te dis adieu, de cette barque qui va m'emporter. Que tous les bonheurs t'arrivent et puisses-tu ne recevoir jamais d'hôte plus incommode qu'Erasme. » Bâle est remplie aujourd'hui des souvenirs de ce grand homme qu'elle a banni. On montre encore, sur l'un des bancs de la salle où il professait, un portrait d'Erasme en profil, assez ressemblant, et tracé, dit-on, par un de ses élèves avec la pointe d'un canif. La même salle offre au voyageur les portraits en regard d'Erasme et de Luther, par le grand Holbein. Quel contraste! On croit lire, sur les traits du premier, l'érudition sans pédantisme, la gaîté sans licence, l'esprit sans affectation, l'imagination unie au bon goût. Chez Luther, au contraire, qu'elle grossière véhémence, qu'elle puissance du sang et de la chair, quelle force colossale, quelle sympathie populaire! Les mêmes caractères se retrouvent chez Mirabeau: l'étincelle de l'intelligence semble étouffée sous l'énergie de la volonté et l'élan de la passion. C'est bien le fils d'un paysan, mais qui doit remuer le monde; c'est bien l'homme dont l'axiome fondamental était. « Si tu n'aimes la femme, le vin et la musique, tu seras un idiot toute ta vie. » (1)

(1) Wer nicht liebt Weib, Wein und Gesang,
Der bleib ein Narr sein Leben lang!

Chez Erasme, au contraire, rien d'athlétique, d'épais, de colossal; les lèvres sont minces et les coins de la bouche se relèvent avec finesse. Le front est pensif; l'œil est voilé par la paupière; le nez est effilé et sagace; rien n'annonce la force : tout prouve la délicatesse, la perspicacité, la lumineuse facilité de l'esprit. Qui ne reconnaîtrait à ce portrait, l'homme qui sut rester neutre entre une faction innovatrice sans mesure et un parti stationnaire sans raison; celui qui lutta pour le repos de sa dignité personnelle aussi vivement et aussi constamment que le fit Luther dans l'intérêt de son ambition dominatrice.

Malgré les efforts d'Erasme, les deux fléaux de son temps, la fièvre luthérienne et la rapacité monacale, ne cessaient de prendre des forces. Pendant sa retraite à Bâle, retraite embellie par Froben, il essaya vainement de combattre les deux monstres. Il consacra dix années à son édition de *Saint-Jérome;* publia ensuite ses belles éditions de *Saint-Bazile*, d'*Athanase*, de *Chrysostôme*, d'*Isocrate*, de *Plutarque*, de *Lucien* et de *Démosthènes*. Voltaire de son époque, il s'occupa tour-à-tour de philologie, de mathématiques, de poésie; et après avoir laissé tant de traces brillantes de son passage, il mourut le 12 juillet 1536. Trois jours après, l'armée victorieuse de Charles-Quint fit son entrée à Bâle. On sortit de terre le cercueil, et des funérailles solennelles furent consacrées aux restes de ce grand homme.

Ainsi vécut, ainsi mourut le type immortel de la modération dans l'esprit, de l'étendue intellectuelle, de la sagacité brillante et de la force d'âme au milieu des partis extrêmes.

Demander si Erasme était plus grand homme que Luther ou Luther plus grand qu'Erasme, c'est niaiserie. Le philosophe et le révolutionnaire ne se ressemblent en rien. A l'un, la puissance sur les masses, la violence du mouvement, l'injustice et la passion. Il faut qu'il remue, qu'il entraîne, qu'il change le monde. Marchant sur la tête de ses ennemis,

homme de guerre, d'insulte et de fureur, n'allez pas lui recommander la modération et la sagesse. Qu'en ferait-il? elles entraveraient sa marche. Il est essentiellement belliqueux : tout lui est bon pour le succès ; pourvu que sa conquête s'achève, toutes les injustices partielles sont effacées. La timidité de la raison, le scrupule de la justice, les mille embarras de la conscience, faibles et débiles armes, ne servent à rien sur le champ de bataille. Du philosophe sincère et contemplatif, de l'homme purement intellectuel, n'essayez pas de faire un instrument de carnage et de triomphe. Laissez à chacun sa position. Que Napoléon change le monde matériel, comme Luther changea le monde ecclésiastique : que Gœthe médite dans son cabinet, sur le développement intellectuel de tous les peuples, comme Erasme, dans sa solitude de Bâle, réveilla, au profit des modernes, tout le développement intellectuel du monde ancien.

L'homme d'action, Luther, est un plus grand caractère historique. Le philosophe lettré, Erasme, est un modèle de sagesse plus accompli. Erasme fit une faute, lorsque sur la fin de sa vie il entra en lice contre le turbulent réformateur et sortit de sa prudente neutralité. Luther fit une faute lorsque, au lieu de respecter la sagesse modérée du rationalisme il opposa ses injures à la philosophique indifférence de l'auteur des adages. Ces deux puissances auraient dû se respecter et laisser entre elles l'immense abîme qui les séparait : toutes deux se déshonorèrent en commençant la guerre qui les blessa l'un et l'autre. A propos du *libre arbitre*, fond de toute la philosophie, écueil éternel de la pensée humaine, la discussion s'émut entre eux ; et comme cela devait arriver, Luther l'emporta par l'éloquence, par la véhémence, par l'action sur les esprits, tandis qu'Erasme triomphait par l'argumentation et par la logique. Luther fait de l'homme l'esclave de dieu : Erasme lui répond : «si Dieu a fait le mal, Dieu est méchant. Pourquoi Dieu ne change-t-il pas le vice de notre volonté, puisqu'elle n'est pas en notre pouvoir?» Luther

éclate, tonne, injurie, mais ne répond pas; il ne doit son avantage qu'à son éloquence, et plus il s'enfonce dans sa victoire, plus il se plonge dans l'immoralité du fatalisme au point d'être contraint d'admettre que Judas devait de toute nécessité trahir le Christ. Furieux d'avoir été poussé dans ses derniers retranchemens il passe toute sa vie à maudire Erasme.

Au jour de la Sainte-Trinité il s'écrie en chaire: « Je vous prie, vous tous pour qui l'honneur du Christ est chose sérieuse, soyez les ennemis d'Erasme. — Soyez terribles contre ce serpent d'Erasme, dit-il à Pomeranus. C'est ma dernière volonté. Dès que je reviendrai en santé, je veux, avec l'aide de Dieu, écrire contre lui et le tuer. Ecraser Erasme c'est écraser une punaise: mais mon Christ dont il se moque, m'importe plus que le péril d'Erasme. »

Un jour qu'on lui montra un portrait de cet adversaire devenu si redouté. « Voilà bien, s'écria-t-il, la figure d'un « écrivain plein de ruse et de malice, qui s'est moqué « de Dieu et de la religion. Il emploie de belles paroles de « piété, mais il tient la vérité pour chose très froide. « S'il prêche, cela sonne faux comme un vase fêlé. » Ailleurs il éclate en invectives plus amères encore. « Erasme, « dit-il, ce roi amphibole qui siége tranquille sur le trône de « l'amphibologie, nous abuse par ses paroles ambiguës, et « bat des mains quand il nous voit enlacés dans ses insi- « dieuses figures, comme une proie tombée dans ses rêts. « Trouvant alors une occasion pour sa rhétorique, il tombe « sur nous à grands cris, déchirant, flagellant, crucifiant, « nous jetant tout l'enfer à la tête, parce qu'on a compris, « dit-il, d'une manière calomnieuse, infâme et satanique, « des paroles qu'il voulait cependant que l'on comprît ainsi... « Voyez-le s'avancer en rampant comme une vipère pour « tenter les âmes simples, comme le serpent qui sollicita « Eve au doute et lui rendit suspects les préceptes de « Dieu. »

La collision de deux personnages si peu semblables, si peu

faits pour s'entendre, ne devait aboutir à rien de mieux. Erasme était un philosophe chrétien, comme il le dit lui-même; et ses théories sont à-peu-près celles que l'on professerait de nos jours; il voulait l'unité de l'Église comme gage de stabilité. Luther voulait le schisme de l'Église qui faisait sa puissance. Erasme avait attaqué sans relâche et sans pitié les moines, les dispenses, les décrétales, tous les abus de l'Église; mais il ne s'était pas aperçu qu'une fois l'abus ébranlé, tout le reste suivrait. L'instinct des catholiques ne les trompait pas; Erasme leur semblait le père de Luther. Erasme avait apporté, disaient-ils, le premier grain de la peste; Luther avait reçu la contagion. « C'est Erasme qui a pondu les œufs, disaient les moines dans leur grossier langage? Luther a éclos les poulets. » Chose singulière et cependant naturelle; les plus violentes invectives s'adressent au plus doux de ces deux hommes, à Erasme qui ne veut pas quitter le catholicisme, qui n'engage pas de lutte ouverte, qui desire amener une transaction s'il est possible, qui n'a rien d'implacable comme Luther, et que l'on regarde comme un renégat et un perfide. Lui, qui le premier a semé les idées réformatrices, il résiste à la violence de la réforme, rôle difficile et pénible. Il ne l'abandonna pas un instant, quoi qu'on en ait dit; car sa lutte à propos *du libre arbitre* n'est qu'une thèse philosophique ; et son seul tort dans cette affaire, son unique imprudence, fut de provoquer Luther d'entrer en lice avec lui et de s'exposer à ses injures.

Voici un fait qui prouve combien Erasme était étranger aux vues du chef de la réforme. Kessler, qui prêchait la nouvelle doctrine à Saint-Gall, se rendant à Wittemberg, rencontra dans une auberge Luther qu'il ne connaissait pas. « Eh bien, lui demanda Luther, que fait Erasme à Bâle?—Tout ce que je puis vous en dire, répondit Kessler, c'est qu'il se porte bien; quant à ce qu'il fait, personne n'en sait rien : car il vit fort retiré et ne se communique à personne. »

A l'époque où cette conversation avait lieu, la réforme s'était

déjà rapidement propagée en Allemagne : à Bâle, elle dominait. Erasme, au milieu de ses sarcasmes contre les mauvais papes et les abus de la cour de Rome, n'exprime jamais l'intention d'abolir la papauté et de proclamer le droit de libre examen sur les ruines du principe de l'autorité. Aussi l'accablait-on d'accusations contradictoires : « La tragédie luthérienne accumula sur moi, dit-il, un fardeau de ressentimens intolérables; je fus déchiré par les deux partis en m'efforçant de leur être utile. »

La Bibliothèque de Bâle a conservé plusieurs lettres manuscrites, adressées par Erasme à son ami Amersbach, de Fribourg, où il s'était retiré avec les chanoines de Bâle. On y remarque le passage suivant, qui prouve la tolérance de cet homme célèbre : « Le cardinal M***, qui insistait si fortement « sur la nécessité d'employer des mesures de rigueur contre « les réformés, vient d'être pris par un corsaire algérien; ces « gens-là vont lui enseigner à ses dépens ce que c'est que « l'intolérance; il reviendra corrigé. »

(*Frasers's Magazine.*)

Histoire contemporaine.

—

LA GRÈCE, DEPUIS SON INDÉPENDANCE.[1]

L'Europe ne pense plus à la Grèce : son enthousiasme s'est éteint dans l'indifférence. Notre ardeur pour la cause sainte est devenue froideur et apathie. Ce n'est pas que la Grèce soit heureuse ; mais, du moins, sous le poignard musulman,

(1) Note du trad. L'article suivant, que nous empruntons au dernier numéro du *Foreign Quarterly Review*, et qui est évidemment écrit sous l'inspiration d'un jeune publiciste, dont la polémique contre la Russie a vivement excité depuis un an l'attention de l'Europe, nous a paru de nature à mériter l'intérêt de nos lecteurs. Il éclaire d'une lumière nouvelle les évènemens dont la Grèce a été le théâtre depuis les six dernières années ; et après une sorte d'éclipse assez longue, il nous remet devant les yeux, telle que notre politique l'a faite, cette nation qui a eu le privilège d'exciter si vivement notre enthousiasme, et qui, malgré ses longues convulsions, est digne encore de toutes nos sympathies. Il dévoile ensuite les menées de la Russie, découvre tous les ressorts mis en jeu par cette puissance, et trace la ligne qu'ont à suivre la France et l'Angleterre pour s'opposer aux projets de l'autocrate. Après avoir lu cet article, on sera tenté, comme nous, de se demander si, pour contrebalancer l'ascendant de la Russie en Orient, pour atteindre le but que proclame l'Angleterre, la France ne doit pas avant tout s'isoler de la politique anglaise, et obéir à ses propres inspirations. Il résulte en effet des révélations de la Revue anglaise, puisées en partie dans les ouvrages de MM. Thiersch et de Maurer, et que nous avons complétées par quelques citations empruntées aux mêmes auteurs, que depuis cinq ans la politique anglaise en Grèce a eu, sinon pour but du moins pour résultat, de combattre, d'affaiblir le parti de l'indépendance nationale, et par conséquent de fortifier d'autant le parti russe. Ainsi que l'auteur lui-même l'a fort bien observé, il n'y a que deux partis possibles, non-eu-

elle vivait d'une vie plus énergique, plus héroïque peut-être, que ne l'est son existence actuelle, si lacérée, si impuissante. La force de la résistance se développait en elle : nous aidions avec joie les efforts de sa seconde naissance; son rajeunisse-

lement en Grèce, mais encore dans tout l'Orient : celui de l'indépendance nationale, et celui de l'usurpation russe; et toutes les fois qu'une puissance, l'Angleterre par exemple, croit pouvoir se faire par ses créatures *un parti à elle*, elle ne fait que donner à quelques intrigans de l'argent et de l'influence qui passent bientôt du côté de la Russie. C'est ainsi, que de l'aveu de l'auteur lui-même, en Grèce, en Turquie, et il aurait pu ajouter en Perse, les prétendus chefs du parti anglais sont devenus tout-à-coup les plus actifs partisans de la Russie, et que les efforts des Anglais, pour assurer leur suprématie dans ces contrées, n'ont abouti, si nous pouvons nous servir de cette expression, qu'*à faire le lit aux Russes.* Après avoir si justement fait le procès à la marche suivie jusqu'à ce jour en Grèce par la diplomatie anglaise, l'auteur a voulu compléter sa tâche, en disant quel système lui paraissait devoir être substituée au premier; son début nous avait fait espérer d'autres conclusions. Selon lui, le seul remède possible aux souffrances de la Grèce, le seul dédommagement des maux que nous lui avons causés, serait, le croirait-on, *de la replacer sous la domination turque?* L'auteur n'a-t-il donc pas senti que sa proposition devait soulever contre elle toutes les sympathies généreuses en Grèce et en Europe? Anglais, a-t-il pu oublier que les Byron et les Hastings ont donné leur vie pour l'affranchissement de la Grèce, et que l'indépendance grecque, assurée par le traité du 6 juillet, est un des plus beaux titres de gloire de George Canning? D'ailleurs, après avoir si justement censuré la politique suivie jusqu'à ce jour, à l'égard de la Grèce, par le gouvernement anglais, ne tombe-t-il pas lui-même dans la faute qu'il reproche à ses devanciers? Toute l'influence russe en Grèce n'est-elle pas fondée sur l'assistance donnée par les Russes aux Grecs dans leur lutte d'émancipation? et vouloir replacer les Grecs sous le joug des Turcs, n'est-ce pas les forcer de se jeter pour toujours dans les bras de la Russie? En terminant ces observations, nous sommes heureux de pouvoir constater que, si la politique de la France en Grèce, depuis 1830, a trop souvent été faible, du moins elle n'a jamais été fausse; jamais elle ne s'est départie du principe qui, seul, peut lui donner une grande puissance : *appui loyal et désintéressé aux partisans de l'indépendance nationale.*

ment nous pénétrait d'enthousiasme. Nous nous regardions comme les créateurs de ses nouvelles destinées : elle sortait du tombeau à nos yeux. Rien ne rafraîchit le sang comme une pensée généreuse, comme la conviction d'avoir fait le bien, ou seulement de l'avoir rêvé. Quelle que fût la maladresse de nos tentatives, il nous restait la conscience d'un noble essai.

Illusion décevante et évanouie! Quand nous avons vu la jeunesse de ce peuple intéressant et malheureux, flétrie par nos fautes, le plus amer découragement nous a saisis. Convaincus de notre impuissance à faire le bonheur de cet enfant adoptif, nous l'avons abandonné à son sort.

Une main puissante et cachée se retrouve au fond de tous les mouvemens orientaux. La démoralisation, la dégradation, le bouleversement des états qui dépendaient autrefois ou qui dépendent encore aujourd'hui de la Porte-Ottomane, résultent de la même influence, aperçue enfin et analysée récemment par les hommes politiques de l'Europe. Une indiscrétion singulière a même livré à la publicité quelques-uns des détails les plus curieux, les plus authentiques de cette vaste intrigue moscovite, qui affaiblit et dilapide l'Asie, afin d'en devenir la maîtresse inévitable et absolue. La Russie marche à la domination par la corruption. Lisez dans le *Portefeuille* les dépêches secrètes des ambassadeurs russes et prussiens, vous y reconnaîtrez l'activité incessante de la Russie. En vain le traité du 6 juillet, destiné à paralyser l'influence russe, annonça la pacification du Levant et la stabilisation de la Grèce. Depuis cette époque, l'agitation, la souffrance de l'Hellénie n'ont fait que s'accroître. Sa situation déplorable offre aujourd'hui à la Russie un point d'appui pour ébranler tout l'Orient.

La première faute date de 1828. La France et l'Angleterre eurent tort de reconnaître comme président de la Grèce, un homme qui devait tout à la Russie, qui ne dépendait que d'elle seule et qui s'occupa, dès le premier jour de son avènement,

à renverser de fond en comble les institutions municipales du pays qu'il était chargé d'administrer. M. Capo-d'Istria n'a pas été infidèle à la mission qu'il devait accomplir.

Les seuls germes d'organisation sociale qui se trouvassent en Grèce, c'étaient les souvenirs patriarcaux, les élections municipales. Capo-d'Istria les détruisit. « Voyez, dit-il aux rois légitimes, avec quelle adresse je précipite cette nation vers le despotisme. » Puis, se conformant à la lettre de son serment, il convoqua une assemblée nationale et inséra dans la loi organique une multitude de petites fraudes que l'inexpérience des Grecs, peu accoutumés au jeu de la machine représentative, fut incapable de comprendre et de dévoiler. « Ne suis-je pas (disait alors le président aux libéraux européens) le fondateur du régime constitutionnel en Grèce? N'est-ce pas à moi qu'elle doit l'organisation de sa liberté? »

Au milieu de cette manœuvre, que devenait le peuple? Naguère il avait su procéder à l'élection de ses *démogerontes;* mais, quand il fallut créer une chambre des députés, son embarras fut extrême. La complication de la nouvelle machine représentative le livra, sans défense, sans espoir, à la corruption, à l'intimidation, à l'intrigue. Les députés furent réellement nommés par Capo-d'Istria lui-même, qui, investi d'un pouvoir presque despotique, en usa d'après les intentions de la Russie, sa mandataire. Un professeur allemand, le docteur Thiersch, a dévoilé à l'Europe les ressorts de cette administration machiavélique, et les nombreuses intrigues que l'on fit jouer quand il fut question de dégoûter le prince Léopold d'accepter le trône de Grèce.

Que faire? Comment débarrasser la Grèce de cet homme dangereux, despote en réalité, sous un masque d'intentions libérales; dévoué au pouvoir absolu; soutenu par les libéraux; exploitant les vices et les maux de la Grèce; jouissant de la confiance de la France et de l'Angleterre? Destiné à déblayer le chemin et à tracer la route de la conquête russe; placé sur ce point du globe, par le doigt tout puissant de

l'autocrate, on le supporta aussi long-temps qu'il fut possible de le supporter ; puis on tenta de le déposséder sans violence. Mais la Russie se hâta de faire intervenir ses vaisseaux ; et les représentans de l'Angleterre et de la France employèrent leur influence morale pour le maintenir. La rage s'empara des patriotes grecs, et le poignard, dernière ressource du désespoir, termina la lutte. Mavromichaëli frappa le président du coup mortel, et l'ont eût pu croire alors l'intrigue russe morte avec son premier agent, si la France et l'Angleterre avaient compris leurs véritables intérêts. Tel est l'esprit de docilité bien éprouvé de la nation grecque ; tel était l'intensité de son desir de repos après les longues agitations, qu'il eût été très facile à cette époque, nous en sommes certains, d'établir un gouvernement suffisamment fort et populaire pour répondre à l'attente des Grecs, et réaliser les vues bienveillantes de l'Europe. Toutefois, la diplomatie ne fut pas de cet avis.

Le sénat, créé par la volonté de Capo-d'Istria et héritier de son esprit, se trouva investi d'un pouvoir arbitraire ; de chambre délibérante et consultative qu'il était, il devint assemblée constituante. Une commission du gouvernement provisoire, soumise au système russe, fut composée de ce brigand célèbre, Colocotroni, d'Augustin Capo-d'Istria, frère du président et de Coletti, chef du parti national, et depuis le commencement de la révolution ennemi déclaré du parti russe. On voulut que son nom figurât dans cette nouvelle combinaison, soit pour satisfaire l'opinion publique, soit pour le compromettre en l'associant aux actes de la faction de Capo-d'Istria. En effet, on avait eu grand soin de statuer que dans le conseil la majorité des voix équivaudrait à l'unanimité. La Russie est prévoyante : ce peuple, que l'on nomme barbare si mal-à-propos, dépasse, en habileté diplomatique, toutes les nations modernes de l'Europe, vieillies dans l'intrigue.

Le gouvernement dirigé par le comte Augustin Capo-d'Istria ne valut pas mieux que celui de son frère. En vain sir

Stratford Canning, traversant la Grèce pour se rendre en Turquie, signala les erreurs et les fautes de l'administration : en vain demanda-t-il l'amnistie générale; l'ouverture des prisons; la mise en liberté des condamnés et prévenus politiques ; *la formation d'un gouvernement fondé sur la fusion des partis ;* l'adoption de mesures favorables aux intérêts de la Grèce. Rien ne changea. Le règne de la violence, décrit par Thiersch avec tant d'énergie, se perpétua sans rien perdre de sa fureur. Quand les députés rouméliotes, munis d'un sauf-conduit des trois puissances, se rendirent à Argos, on les massacra. Cependant, fidèle aux coutumes moscovites, le gouvernement proclama une *amnistie générale ;* mais la proscription atteignait les amnistiés.

Passons rapidement sur les évènemens si compliqués de cette époque, et hâtons-nous d'arriver au moment où les députés proscrits et les chefs rouméliotes, ralliés à Mégare par Coletti, marchèrent sur Nauplie aux applaudissemens de toute la nation, et s'emparèrent du siège du gouvernement quelques heures après que le chef pusillanime de la faction russe venait de l'abandonner, laissant dix piastres dans la caisse publique. Là se présenta de nouveau une occasion de rétablir l'ordre en Grèce. Tous les yeux étaient tournés sur Coletti!.... Dans ce moment arrive un protocole de la conférence de Londres, conçu dans l'hypothèse que les recommandations de sir Stratford Canning avaient eu leur effet, c'est-à-dire qu'un *gouvernement basé sur la fusion des partis* avait été créé. On exprimait le desir qu'il fût maintenu.

La nation avait applaudi à la révolution qui venait de s'opérer si facilement ; et le parti russe, déchu en peu de temps, renversé par un vigoureux effort, sentait toute sa faiblesse. Que fit-on? On revint à l'idée de cette fusion des partis, qui aurait offert un excellent remède, à l'époque où la Russie toute-puissante avait besoin de trouver un contre-poids, mais qui ne servait plus, dans la situation nouvelle des affaires, qu'à rendre à l'influence moscovite l'importance qu'elle avait heu-

reusement perdue. Singulière prostration de toutes les puissances devant la puissance russe ! Les résidens étrangers n'avaient pas insisté sur la formation d'un *gouvernement mixte,* au moment où cette formation contrariait les projets du cabinet de Saint-Pétersbourg et lui enlevait son omnipotence : ils en parlèrent comme d'une nécessité, dès que ce mode de réorganisation présenta une chance favorable à la Russie. (1)

(1) Note du trad. Les reproches adressés par l'auteur de l'article à la diplomatie anglo-française, en Grèce, au sujet de sa conduite pendant les évènemens de 1832, ne sont que trop mérités. Les rôles, cependant, ne furent pas identiques, et il est juste de faire à chacun la part qui lui revient. L'ouvrage de M. Thiersch, peu connu en France, renferme à ce sujet des témoignages dont l'impartialité ne peut être suspectée, et que nos lecteurs liront sans doute avec intérêt. Voici comment M. Thiersch rend compte des calculs qui présidèrent à la formation de la commission des *Sept.* « M. Dawkins, dit-il, qui savait très bien qu'il n'y avait plus de parti anglais en Grèce, était encore dominé par l'idée de l'influence française. Il avait cru la reconnaître dans presque tous les mouvemens de l'opposition. Elevé dans les principes des Tories de l'Angleterre et dans leurs préjugés contre la France, il s'effraya de cette réapparition ; il changea de conduite pour en prévenir les conséquences. Le premier acte de ce changement fut la reconnaissance du comte Augustin, pour laquelle il se réunit au résident russe contre M. le baron Rouen, ministre de France... Trompé dans ses calculs par la rentrée de Coletti et des Rouméliotes à Argos, le diplomate anglais s'aperçut enfin qu'avec le comte Augustin il n'arriverait plus à rien. Il revint alors à M. le baron Rouen, pour sacrifier le comte, et parvint, au moyen de cette démarche, à faire agréer par le diplomate français la composition d'un gouvernement, destiné à ruiner la cause des hommes qu'on regardait comme dévoués à la France. » Un peu plus loin, M. Thiersch raconte comment la commission, jetée au milieu des circonstances les plus difficiles, avec vingt-quatre écus dans les caisses publiques, demanda aux résidens qui lui avaient promis leur assistance la plus complète, le seul secours capable de sauver le pays des dangers de l'anarchie. Un prêt de cent mille écus aurait suffi pour maintenir l'autorité du gouvernement. « Comme à l'ordinaire il y eut dissidence d'opinions parmi les résidens, conséquence naturelle de la divergence de leurs principes poli-

On se met à l'œuvre. Il faut refondre le gouvernement, pour que le cabinet de Saint-Pétersbourg retrouve une portion de son influence. Un nouveau pouvoir inconstitutionnel est donné au sénat; on le charge de nommer les membres du gouvernement, et il commence par élire cinq personnes, dont quatre vouées à la Russie. Coletti se refuse à cette combinaison; on ajoute deux autres membres, mais la majorité est encore russe. A force de remontrances et de réclamations, on obtient la nomination de sept gouvernans, dont quatre con-

tiques et de leur position respective à l'égard du nouvel ordre de choses. Les agens de la Russie avaient fait leur possible pour soutenir le parti de Capo-d'Istria, et pour combattre les Rouméliotes. Même après l'invasion, leurs bâtimens avaient détruit la flotille rouméliote dans le golfe de Lépante, et ce ne fut que par les démonstrations énergiques de la légation et de la station française à Nauplie, que l'amiral Ricord fut empêché de combattre les corps arrivés de Perachora à Argos. Il était donc naturel et tout-à-fait conforme à ses vues et à ses intérêts, que le résident de la Russie se refusât à un secours pécuniaire réclamé par un gouvernement qui avait été institué sur les débris du parti qu'il avait soutenu, tandis que le résident de la France était disposé au contraire à fournir son contingent. La décision revenait donc à M. Dawkins; encore une fois les destinées de la Grèce furent placées entre ses mains... Mais M. Dawkins s'était déjà tourné de l'autre côté, et se montrait même plus que jamais irrité contre M. le baron Rouen. Ne pouvant refuser ouvertement la demande de la commission, il tourna l'affaire de manière à ce que la décision fût renvoyée aux ambassadeurs des trois puissances à Constantinople; mais ces ambassadeurs, éloignés du théâtre des évènemens, ne pouvaient pas prendre sur eux une affaire dans laquelle les résidens avaient refusé d'engager leur responsabilité ». Plus tard enfin, le gouvernement, impuissant à réprimer l'anarchie, demanda aux résidens, dans l'intérêt du pays et de la nouvelle royauté, menacée d'anéantissement avant même d'avoir été installée, de faire occuper par les troupes françaises les forteresses de Nauplie et de Patras, Cette demande fut accordée. Cependant lorsque les troupes françaises, agissant comme troupes de l'alliance, se présentèrent devant Patras, elles trouvèrent la forteresse occupée par Zavellas, capitaine du parti de Capo-d'Istria qui leur en refusa l'entrée. Les bruits d'alors n'attribuèrent pas aux Russes seulement l'intrigue qui provoqua sa résistance. Le gouver-

stitutionnels et trois de la faction russe : mais un subterfuge est inventé pour paralyser l'autorité nouvelle. On déclare que la majorité de cinq voix sera indispensable à la légalité des actes. Dans le conseil, les trois moscovites restèrent indissolublement unis ; et le résultat de cette nouvelle combinaison fut l'épouvantable anarchie dans laquelle le jeune monarque trouva la Grèce à son arrivée.

Ce malheureux pays, dès le commencement de la guerre de l'indépendance, s'était divisé en trois factions, qui portaient les noms de parti français, anglais et russe : chacune de ces trois subdivisions attachait à l'une de ces puissances l'es-

nement somma les résidens de faire respecter la décision qu'ils avaient prise. Ces messieurs écrivirent alors à leurs consuls respectifs à Patras, la lettre suivante: « Vous déclarerez au général Zavellas que, dans le cas où il persisterait « dans son refus de rendre la citadelle aux troupes françaises, il doit être « convaincu que nous ferons tous nos efforts pour détourner le gouverne- « ment d'employer contre lui des mesures coërcitives, qui seraient con- « traires aux directions pacifiques et conciliantes que nous avons reçues de « la conférence de Londres ; mais en même temps que nous le rendons « responsable de sa résistance, et des conséquences qu'elle pourra entraîner. » « Quand je communiquai à M. le baron Rouen, dit M. Thiersch, mes observations sur la lettre fâcheuse qu'il avait signée avec ses deux collègues : « Que voulez-vous que je fasse, me répondit-il ? Vous savez quelles sont « mes instructions ; je dois suivre l'avis de mes deux collègues dans tous les « cas où ils sont unis entre eux. Quand de pareilles choses nous sont sou- « mises, je dois toujours m'attendre à voir prendre une décision sinistre et « j'ai toute la peine possible à obtenir au moins des modifications. » Que M. le baron Rückmann, comme résident de la Russie, ait agi dans un sens opposé à celui de M. le baron Rouen, cela se comprend. M. Rückmann n'a jamais caché l'intérêt qu'il a pris au gouvernement de Capo-d'Istria, et il n'a pas changé de conduite en refusant sa bienveillance au gouvernement opposé. Mais que M. Dawkins, résident de l'Angleterre, se soit laissé entraîner à seconder des mesures calculées pour rallier le parti Capo-d'Istria, et pousser la Grèce encore une fois dans une direction opposée aux véritables intérêts et à la politique de son cabinet, voilà une chose qu'on ne peut comprendre. »

poir des destinées de la Grèce. Nous pensons que cette division a été funeste dès l'origine ; mais sans aucun doute depuis la ratification du traité de juillet, elle a été, pour ce pays, une cause de déchiremens intérieurs, et, par conséquent, a servi les desseins de la Russie. Il était évident qu'à dater de cette époque, il ne pouvait exister que deux partis dans l'état : d'un côté, les amis de Capo-d'Istria et les promoteurs des desseins de la Russie ; de l'autre, ceux qui voulaient l'ordre, la tranquillité et un bon gouvernement. Peu importait donc le signe de ralliement adopté par chaque individu, pourvu qu'il fût animé d'intentions patriotiques, et qu'il eût assez de bon sens pour apercevoir les machinations des facteurs de l'anarchie, c'était un ami de l'Angleterre.

Colocotroni était un des chefs de la faction russe ; ses intérêts reposaient sur l'anarchie ; sa vie s'était écoulée dans la pratique du brigandage. André Metaxa, Céphaloniote de naissance, était l'ennemi de la puissance qui avait tyrannisé Corfou, il était attaché par des liens personnels à Capo-d'Istria. D'un caractère souple, ne possédant d'autre influence en Grèce que celle qu'il y avait acquise par l'intrigue, il voyait clairement qu'il ne pouvait s'y maintenir que par l'influence russe, et il s'était fait l'agent dévoué de cette puissance.

Le premier personnage que nous citerons parmi les chefs du soi-disant parti anglais, est Zaïmi. Il avait été autrefois à la tête des primats du Péloponèse. Durant la vie de Capo-d'Istria, il siégea presque toujours dans les rangs de l'opposition ; mais le président, par ses intrigues auprès des primats de la Morée, avait réussi à affaiblir considérablement l'influence de Zaïmi ; celui-ci, effrayé, avait souvent cherché à se rapprocher du président, et à recouvrer son influence en se jetant dans les bras de la Russie. Chaque fois il en fut empêché par des circonstances qu'il est inutile de rappeler ici. A l'époque de l'assassinat de Capo-d'Istria, il était à Hydra, et ainsi que le ministre actuel de Grèce à Londres, il accepta l'amnistie dans laquelle il avait été compris, et abandonna ses amis

politiques, quand il les vit ne recueillir que les dédains des deux puissances dont ils défendaient les intérêts. A partir de cette époque il devint le partisan dévoué de la Russie, et dans le conseil des *sept* il marcha toujours d'accord avec ses nouveaux amis.

L'homme que ses talens plaçaient à la tête du parti anglais était le prince Mavrocordato, Fanariote de naissance, sans relations personnelles en Grèce, mais qui s'était rallié de bonne heure à la révolution. Dans plusieurs circonstances périlleuses et décisives, il s'était comporté d'une manière fort honorable; aussi jouissait-il d'une grande réputation d'habileté dans le maniement des affaires; cependant une certaine défiance planait toujours sur lui et diminuait beaucoup son influence. Doué d'une admirable sagacité, Mavrocordato s'aperçut d'abord que, si l'Angleterre jouait bien son jeu, elle deviendrait sans peine maîtresse du terrain, et que, pour commander réellement en Grèce, il suffirait alors de diriger le parti anglais. Il calculait, d'après notre prépondérance maritime, nos relations en Europe et notre intérêt commercial. Il ne présupposait pas qu'un peuple regardé comme si habile se ruinerait de ses propres mains. Nous lui avions inspiré trop de confiance : il ouvrit les yeux au moment où sa tête mise à prix, sa fortune détruite, ses amis persécutés et l'Angleterre immobile, lui apprirent que la Russie seule pouvait offrir à l'homme politique, en Grèce, un appui et des chances de salut. Il changea de route, et à l'assemblée nationale de Pronia, il joua ce nouveau rôle qui devait le mettre à l'abri des vengeances moscovites. Quant à son beau-frère, aujourd'hui plénipotentiaire du gouvernement grec auprès du cabinet britannique, ces devoirs d'hospitalité que nous avons appris à connaître et à respecter pendant un long séjour en Orient, nous ferment la bouche et nous empêchent de parler de lui.

Maintenant opposons à la conduite du prince Mavrocordato celle des hommes qui n'ont jamais abandonné le parti constitutionnel. Coletti est le premier nom que nous devons citer.

Son influence politique ne peut être attribuée à son attachement aux intérêts français et à sa position comme chef de ce parti ; car la France, aussi bien que l'Angleterre, a ruiné de ses propres mains la position qu'elle avait droit d'espérer en Grèce. L'influence de Coletti vient surtout de ses relations avec la Roumélie, et de l'appui que lui ont toujours prêté les chefs militaires de cette province. Condouriotti, et le bey de Maïna, Mavromichaëli, figurent aussi en première ligne parmi les constitutionnels. Regardés comme partisans de l'Angleterre, ils tirent cependant leur force, l'un de ses relations avec les îles, l'autre de ses relations avec le Magne. Nous ne devons pas supposer que les gens deviennent partisans de l'Angleterre par un amour abstrait de notre île lointaine, et qu'ils se rattacheront à notre politique, si non-seulement nous nous montrons indifférens au sort de ceux qui mettent leur confiance en nous ; mais encore si, rejetant l'influence qu'on nous offre, le pouvoir qu'on nous confère, nous trahissons nos intérêts les plus matériels. Tout homme de réputation dans l'Orient, s'il n'obéit pas à une haute moralité, tombera peu-à-peu sous l'influence de la Russie, sera compromis par elle contre nous, et après avoir été un allié perfide, deviendra un ennemi implacable. (1)

(1) Note du trad. Nous compléterons ces renseignemens sur les principaux hommes politiques de la Grèce, par quelques notes biographiques que nous empruntons à l'histoire de la révolution grecque, de M. Gordon, philellène anglais, et aujourd'hui général au service du roi Othon : — *Théodore Colocotroni* est issu d'une famille distinguée du Péloponèse, qui ne reconnut jamais la puissance des Turcs et qui ne daigna jamais leur payer tribut. Dès son enfance, Colocotroni fut initié aux dangers, à la fatigue et aux stratagèmes de la guerre de montagnes. Son père, après s'être signalé pendant plusieurs années par sa haine contre la Porte, subit une mort cruelle ; ses frères éprouvèrent le même sort, et Théodore demeuré seul héritier de la gloire de sa famille, la soutint dignement par ses exploits de brigandages, jusqu'à ce qu'il fut obligé d'émigrer. Il se mit alors au service des Russes, puis des Anglais dans les îles Ioniennes. A son retour, en 1821, la famille Deligianni le seconda de

Une lutte est engagée dans l'Orient, sourde, mais si profonde et si absorbante qu'elle n'admet pas de terrain neutre, ni de spectateur indifférent. L'Angleterre ne peut pas arriver instantanément à l'intelligence de ces mystères de diplomatie, qui jusqu'ici ont été une science exclusivement russe ; cependant elle peut tout d'abord adopter comme règle cer-

toute son influence et lui procura le commandement des troupes de Caritène; depuis cette époque, Colocotroni a toujours été l'un des agens les plus zélés de la Russie. Son expérience, son activité, sa longue habitude des guerres de partisans, ont néanmoins rendu de grands services à la cause de l'indépendance. — *André Metaxa*, ami de cœur et conseiller de Colocotroni, fit preuve de dévoûment et de courage dès le commencement de l'insurrection en venant combattre pour la Grèce, à la tête d'un corps de trois cents Ioniens, malgré l'opposition du gouverneur, sir Thomas Maitland. — *Zaïmi*, primat de Calavryta, fut au nombre des chefs péloponésiens qui, en 1821, coururent les premiers aux armes : depuis cette époque il ne cessa de prendre une part importante aux affaires de la Grèce. « Zaïmi, dit M. Gordon, avec ses manières graves, ses habitudes austères, était doué d'un sens droit, d'une éloquence brillante. Il était grand et généreux pour ses inférieurs, aimé par le peuple de sa province, et respecté de tous parce qu'il se respectait lui-même. Ses défauts étaient l'orgueil, l'ambition et la timidité sur le champ de bataille. » — *Tricoupi*, de Missolonghi, beau-frère de Mavrocordato, et aujourd'hui ministre de Grèce, en Angleterre, a fait partie de la troisième et quatrième Assemblée nationale ; il a été ministre de l'intérieur et des affaires étrangères sous le Président, et la Commission administrative le nomma de nouveau ministre des affaires étrangères. — *Mavrocordato*, issu d'une des plus anciennes et des plus nobles familles du Fanar, occupait en 1818 un poste éminent à la cour de Caradja, hospodar de Valachie, qu'il suivit dans sa fuite en Autriche; il habitait Pise lorsque la révolution éclata. Ambitieux, ayant le sentiment de sa supériorité, il se hâta d'accourir sur un théâtre où il pouvait légitimement espérer de laisser ses concurrens derrière lui. En effet, Ipsilanti, Odyssé, Colocotroni, s'effacèrent bientôt devant Mavrocordato. Coletti fut le seul qui résista à son ascendant. — *Coletti*, aujourd'hui ministre de Grèce à Paris, est né au bourg de Sarako dans le Pinde, dont son père était primat. Après avoir fait ses études en Italie, il retourna à Janina, où il fut pendant six ans médecin d'Ali-Pacha et de son fils Mouctar. Là, il se lia d'amitié

taine que ceux-là seulement qui sont forts par une *position positive*, qui sont les représentans des intérêts locaux, peuvent être aujourd'hui ses alliés véritables, et qu'ils le sont alors même qu'ils affichent des prédilections contraires; tandis que, d'un autre côté, les hommes dont l'influence et la

avec notre savant et généreux compatriote Pouqueville, alors consul de France près d'Ali-Pacha. A la cour même du vieux satrape, Coletti, avec quelques autres Grecs, formait en silence le projet d'émanciper sa patrie. Voici, d'après une notice récemment publiée, la part qu'il a prise au mouvement politique de la Grèce, depuis 1821. « Après avoir un des premiers paru sur le champ de bataille, Coletti ne tarda pas à comprendre qu'il y avait pour les chefs de la nation grecque une mission plus importante encore que de l'affranchir; qu'il fallait aussi la constituer, l'organiser; cette mission, Coletti s'en est constamment acquitté avec désintéressement et avec courage ; car plus d'une fois, il a été obligé de recourir aux armes pour soumettre par la force les ennemis du repos et de l'indépendance de la Grèce. Ses expéditions de 1824 contre Colocotroni ; de 1822 contre les successeurs de Capo-d'Istria, lui donnèrent dans le pays un pouvoir, pour ainsi dire absolu. Mais persuadé que la Grèce ne pouvait obtenir le repos que sous la protection d'une dynastie européenne; que là seulement elle trouverait une garantie contre l'anarchie intérieure et l'usurpation étrangère, Coletti fit chaque fois servir le pouvoir qu'il venait de conquérir à préparer l'avènement d'un prince européen. En 1825, il avait appelé de tous ses vœux, appuyé de toute son influence l'élection d'un prince français, et il aurait réussi si les combinaisons de la politique européenne n'avaient pas mis obstacle à ses desseins. En 1832, Coletti fit également servir les résultats de sa victoire à déblayer et à préparer le terrain pour l'établissement de la dynastie qui venait d'être donnée à la Grèce, et contre laquelle une faction, toujours intraitable, conspirait avant même que le nouveau souverain eût paru sur le sol de son royaume. Les évènemens de cette époque mirent dans tout leur jour la puissante énergie et le beau caractère de Coletti. Aussi, la Régence, à laquelle sa grande popularité avait d'abord inspiré quelque ombrage, ne tarda pas à lui rendre justice. Du poste insignifiant de ministre de la marine, il passa bientôt au ministère de l'intérieur et à la présidence du conseil des ministres; mais, lors de la majorité du roi, il a été éloigné de la direction des affaires, pour représenter son souverain auprès de la cour de France. »

position sont le résultat de moyens factices, qui ne sont point intimement et nécessairement liés aux intérêts qu'ils représentent, doivent être au fond les hommes de la Russie, et lui deviennent des instrumens encore plus utiles quand ils peuvent se présenter comme les amis de l'Angleterre. Nous trouvons en ce moment un exemple frappant de cette vérité à Constantinople. Le Séraskier pacha prétend être du parti anglais. Les odieuses mesures financières qu'il a introduites ont causé la plupart des derniers malheurs de l'empire Ottoman. Ses perfides machinations ont été la cause des succès de Méhémet-Ali, comme l'a si bien prouvé M. Urquhardt, dans sa brochure intitulée : *Sultan Mahmoud et Méhémet-Ali.*

Mais revenons à la situation de la Grèce, et reprenons le fil des évènemens désastreux qu'elle a subis. L'assemblée nationale fut convoquée spécialement pour ratifier la nomination du prince Othon. Le parti russe opposa à cette convocation une multitude d'entraves. Il prétendit que la présence du prince était nécessaire aux délibérations d'un corps, dont la principale affaire était de sanctionner sa nouvelle puissance. L'assemblée persista, proclama l'amnistie en faveur de ses propres ennemis et fut dispersée par une horde de brigands, lancée et soldée par des mains inconnues, qu'une obscurité transparente recouvre encore et que nous nous abstenons de signaler. On fit revivre le sénat dont le pouvoir légal avait expiré; on tenta de placer l'amiral russe à la tête des affaires, et l'on finit par composer le gouvernement de sept chefs militaires, qui, pour premier exploit, essayèrent de couper dans les montagnes les troupes françaises, détachées pour occuper différentes forteresses, se firent tailler en pièces dans Argos, et livrèrent au jeune roi et à son conseil de régence, un pays couvert de sang, ruiné, déchiré, presque sans espoir.

Nous ne nous arrêterons pas à dépeindre l'état de bouleversement de la Grèce à l'époque de l'arrivée du nouveau gouvernement; mais pour donner une juste idée des difficultés que la régence eut à vaincre, nous devons parler des embarras d'une

autre espèce et bien inattendus, qui lui furent suscités. Dans le traité du 7 mai 1832, il avait été expressément stipulé que la régence serait *le gouvernement permanent et définitif de la Grèce* jusqu'à la majorité du jeune roi, fixée au 1er juin 1835, et que cette régence devait exercer le droit de souveraineté dans toute sa plénitude, sans intervention d'aucun pouvoir étranger, anglais, français, russe ou bavarois ; car, disait le protocole, s'il y avait entre les deux couronnes de Bavière et de Grèce rien qui ressemblât à une union, la balance de l'Europe serait détruite. Nous pensons que c'est là une assertion un peu exagérée. Toutefois on ne peut nier que l'intervention du roi de Bavière dans les conseils de la régence devait avoir pour effet, au moins de compromettre cette balance. Or, nous voyons le sénat, que les résidens avaient ressuscité, invité par le roi de Bavière à entourer de ses conseils la nouvelle régence. Le sénat n'était qu'un instrument russe ; voilà donc le roi de Bavière travaillant pour l'intérêt de la Russie. Nous ne pensons pas que ce monarque eût envie de renverser de ses propres mains le trône que, depuis tant d'années, il avait laborieusement préparé pour son fils. Nous voulons seulement montrer quels sont les ressorts de la politique russe. Qui ne rendrait justice au cabinet de Saint-Pétersbourg? Partis, intérêts, doctrines ; monarchie, constitutionnalisme, radicalisme ; théories de la conservation, et du progrès ; que ne fait-il pas servir au succès de son ambition, à l'accomplissement de ses desseins !

Le conseil de régence, étranger au pays qu'il venait gouverner devait se conduire avec une extrême prudence. Il consulta d'abord les intérêts de la Grèce ; ne reconnut, dans le sénat, ni légalité, ni popularité ; et le laissa retomber dans son néant. Il établit pour premier principe de sa politique, l'admission aux emplois de toutes les capacités, à quelque parti qu'elles fussent attachées. Mavrocordato, ministre des finances ; Tricoupi, ministre des affaires étrangères; Praïdès; de la justice ; Psyllas, de l'intérieur ; Schmalz, Bavarois, de la

guerre; Coletti, de la marine, composèrent le gouvernement. On avait prétendu que rien ne serait plus dangereux, ni de plus difficile exécution, que le désarmement des Palikares, abandonnés par leurs chefs, et qui erraient dans les montagnes. Le succès de cette mesure fut complet et décisif; il prouvait sans réplique combien la Grèce était facile à gouverner (1). La régence divisa ensuite le pays en nomarchies, et décida qu'un conseil choisi par les districts serait attaché à chacun des nomarques. C'était se rapprocher légèrement, mais enfin c'était se rapprocher des principes des municipalités orientales et des Ayans de la Turquie. Cette mesure eut de bons résultats.

Les Européens et les Asiatiques, voués à l'imitation européenne, commettent presque toujours l'énorme faute d'appliquer le principe de l'administration centralisée, à des populations que leurs habitudes et leurs mœurs forcent à l'adoption du principe patriarcal et d'une administration municipale, locale et morcelée. Ne pourra-t-on faire comprendre enfin aux hommes politiques l'essence même de la politique, c'est-à-dire la sympathie nécessaire des lois avec les mœurs?

(1) Note du trad. Il nous semble cependant que renvoyer sans solde, sans moyens d'existence, quatre mille soldats, élevés dans le métier des armes et n'en connaissant aucun autre, c'était à-la-fois un acte d'ingratitude nationale et d'imprévoyance politique. Obligés par la présence des troupes françaises et allemandes de céder sans résistance, les Palikares licenciés se jetèrent sur le territoire turc. Les uns, sous la conduite de Tafi-bouzi, un de leurs chefs, formèrent une bande redoutable, qui pilla et détruisit Arta : les autres se mirent au service de la Turquie, ce qui ne les empêcha pas de franchir la frontière, pour venir piller le territoire grec. Le mal serait encore aujourd'hui intolérable, si l'on n'y avait pas jusqu'à un certain point porté remède, en ouvrant aux soldats licenciés les cadres de la gendarmerie et plus tard ceux des bataillons de Palikares, organisés en 1834, pour résister à l'insurrection du parti russe. D'ailleurs il y a toujours eu, chez les Turcs même, une espèce de gendarmerie.

Le conseil de régence se trompa gravement, lorsqu'il organisa, pour pacifier la Grèce et rétablir l'ordre, une gendarmerie à l'européenne. Des bandes armées ravageaient le pays; la violence et le massacre demandaient une prompte répression. C'était aux habitans eux-mêmes qu'il fallait confier le soin de cette répression.

Le général Heydeck, auteur principal de cette mesure, aurait dû se souvenir d'un précédent fourni par le gouvernement de Capo-d'Istria. Avant que les arrangemens relatifs au prince Léopold fussent terminés, des hordes de brigands infestaient la Grèce. Les paysans proposèrent de s'armer et de purger le pays de ces bandes dévastatrices: il refusa; sa politique voulait que le pays fût encore troublé quelque temps. Mais, dès que Léopold eut renoncé à ses prétentions, dès qu'il ne fut plus question d'effrayer personne sur la situation de la Grèce, Capo-d'Istria accepta la proposition des habitans. Les municipalités suivirent la coutume orientale qui rend chaque district immédiatement responsable des actes dont il est le théâtre. La mesure fut efficace, et l'effet rapide, ainsi que Capo-d'Istria s'y attendait bien. Chaque district fut caution de la sécurité de son territoire: en moins d'un mois on n'entendit plus parler d'aucun brigandage. Du reste, nous croyons que le corps de la gendarmerie était bien commandé; les gendarmes ne donnèrent individuellement aucun sujet de plainte; et comme troupe, dans l'affaire de Colocotroni, ils se sont distingués par leur courage et leur zèle pour le gouvernement royal.

Le même penchant pour les institutions européennes marqua la gestion des finances par Mavrocordato. Ses percepteurs des taxes, remplaçant le système ancien, d'après lequel le chef municipal d'un village versait les impôts recueillis dans la caisse du fermier de l'état, agirent dans leur espèce, précisément comme la gendarmerie. Lorsque la confiance d'un peuple appartient tout entière au mode patriarcal, lui ôter cette confiance en lui enlevant son vieux régime favori,

n'est-ce pas s'exposer à toute sa haine ? Le ministre des finances voulait économiser trente pour cent sur la levée de l'impôt ; mais l'état a perdu plus de cinquante pour cent de son pouvoir. Après avoir licencié les Palikares, qui tyrannisaient les paysans, le ministre détruisit la popularité de cette mesure en faisant entrer dans le domaine de l'état les terrains vagues qui avaient servi jusqu'alors de pâture commune. Les paysans virent avec chagrin qu'après avoir enlevé leurs armes aux soldats farouches qu'ils redoutaient, on les privait de leurs pâturages. Les Turcs, obéissant à ce vieil axiome de leur politique, que *la coutume ancienne est au-dessus de la loi,* n'avaient jamais songé à exploiter les bois, les plaines, les montagnes, considérées depuis longtemps comme vaines pâtures. La désaffection des populations rurales suivit de près l'adoption de ces mesures maladroites.

Cependant les factions s'agitaient, et une conspiration très étendue, divisée en deux branches distinctes, et mue par cette puissance occulte qui n'épargne à la Grèce aucune misère, se forma et eut pour soutien quelques-uns des noms les plus accrédités et les plus influens. D'une part, Colocotroni devait avoir recours à l'empereur de Russie, lui porter ses plaintes contre le conseil de régence, lui demander la proclamation de la majorité du roi, l'expulsion du conseil et la nomination d'un ministère russe : d'un autre, un ami de Colocotroni, le comte Rama, Zantiote, allié au prince Gustave Wrede et dévoué aux Russes, devait, aidé par le secrétaire du comte d'Armansperg, le docteur Franz, réclamer auprès du roi de Bavière l'expulsion de M. de Maurer et du général Heydeck : le comte d'Armansperg devait les remplacer, en qualité de seul régent. Dans le cas de non-réussite, on se fiait au glaive de Colocotroni qui devait trancher la difficulté. Tout fut découvert. Mais cette découverte elle-même devint un nouvel embarras. Si le comte d'Armansperg se trouvait au fond de cette affaire, sa mise en accusation n'allait-elle pas compromettre l'existence même de la monarchie ?

Le comte Roma prit la fuite : Colocotroni fut arrêté. Le secrétaire Franz, dont les papiers compromettaient M. d'Armansperg, fut envoyé en Bavière après des interrogatoires superficiels, et ses papiers lui furent rendus sans avoir même été ouverts.

Cependant, au mois d'octobre 1833, l'enquête sur les causes de la conspiration avait révélé des faits importans. Nous avons dit que la régence avait voulu d'abord donner place dans l'administration à toutes les capacités, quels que fussent leurs antécédens. André Metaxa, homme d'esprit et d'intrigue, avait été nommé conseiller d'état par la régence, et nomarque de l'importante province de Maïna, il était secrètement dévoué à la Russie. On découvrit ses menées, ses relations avec Colocotroni et on l'envoya au Caire en qualité de consul général. Il différa son départ, sous plusieurs prétextes, se rendit à Céphalonie, y trama un nouveau complot qui éclata en Arcadie, à l'époque du rappel de M. de Maurer, et on lui conseilla de se retirer à Marseille. Zographos, nomarque d'Arcadie, négligea d'avertir le gouvernement et fut envoyé à Constantinople en qualité de ministre plénipotentiaire, exil qu'il subit sans se déconcerter ; il se rattacha ouvertement au parti russe. Les mêmes motifs déterminèrent l'éloignement de Praïdès, de Psyllas et de Tricoupi. Le ministère fut recomposé. On ôta à Mavrocordato le portefeuille des finances, qu'il s'était montré incapable de gérer, et il devint secrétaire des affaires étrangères et ministre de la marine. Coletti reçut le département de l'intérieur ; Schinas et Théocaris, dévoués à Coletti, furent nommés ministres de la justice et des finances. Schinas était cousin de M. Catacazi, le ministre russe ; mais son opposition à la Russie n'en fut pas moins vigoureuse ; il se montra plein de zèle pour l'établissement du Synode ecclésiastique qui déplaisait tant au cabinet russe, et fut l'un des instigateurs les plus ardens du procès de Colocotroni.

Punir Colotroconi n'était pas chose facile : la population grecque le redoutait, au point de ne pas vouloir déposer

contre lui. On eut de la peine à trouver un homme de loi assez courageux pour attaquer en face l'homme dont le nom était une terreur. M. Masson, Anglais d'origine, mais qui, chose rare, parle grec avec une facilité extraordinaire, osa remplir cet office dangereux. Il s'était déjà chargé de défendre Mavromichaëli, en face des baïonnettes russes et devant un jury vendu. Ses efforts furent néanmoins couronnés de succès. Dans cette nouvelle circonstance, l'intrépidité, l'éloquence de M. Masson l'emportèrent sur la terreur et l'anarchie. Quelques faits curieux transpirèrent pendant le cours du procès, et ne laissèrent aucun doute sur les rapports de la Russie avec Colocotroni. Il fut condamné à mort; mais sa peine ne tarda pas à être commuée en un emprisonnement de vingt ans.

Au moment où cette double conspiration allait éclater, on vit arriver un chargé d'affaires de Saint-Pétersbourg, qui s'était rendu à Munich, et dont la mission spéciale était d'exciter le mécontentement du roi de Bavière contre les membres composant la majorité de la régence. Les protocoles avaient expressément déclaré que les décisions de la majorité de la régence devaient être suprêmes, et cependant deux cours agissaient directement contre cette stipulation; la régence devait en outre être considérée comme un pouvoir inamovible, jusqu'à l'époque de la majorité du roi, et cependant toutes les ressources de l'intrigue étaient mises en jeu pour la renverser.

La régence était si mécontente de la conduite de M. Catacazi, qu'il fut décidé en conseil que l'on demanderait son rappel à la cour de Saint-Pétersbourg. Lorsque cette résolution fut annoncée à M. Catacazi lui-même, il produisit une lettre écrite par le comte d'Armansperg au comte Nesselrode, dans lequel celui-ci déclarait que M. Catacazi était très agréable au gouvernement grec. Comment le comte d'Armansperg a-t-il pu se croire autorisé à correspondre avec les cours étrangères, non-seulement à l'insu de ses collègues, mais contrairement aux résolutions de la majorité; c'est ce que nous ne pouvons ex-

pliquer. Ce qu'il y a de certain, c'est que les embarras du gouvernement s'accrurent considérablement par la division qui se déclarait au sein du conseil de régence.

Le comte d'Armansperg, dans ses efforts pour sauver Colocotroni, avait eu pour appui Mavrocordato, ainsi que le président du tribunal et un des cinq juges. Les collègues du comte durent alors prendre des mesures décisives. Les deux membres du tribunal furent suspendus de leurs fonctions, et Mavrocordato reçut, comme exil, le poste d'envoyé à la cour de Bavière. On peut être étonné en Europe de voir la régence confiant des fonctions diplomatiques dans les cours étrangères à des hommes qu'elle disgraciait; cependant c'était une nécessité de sa position : elle ne pouvait laisser dans le pays des hommes influens, qui intriguaient contre elle. Seulement elle fut obligée de transférer le prince Soutzo de Paris à Saint-Pétersbourg. A Paris, ses relations avec la Russie pouvaient être dangereuses; à Saint-Pétersbourg, elles étaient sans conséquence.

Après le renvoi de Mavrocordato, la régence se jeta entièrement dans les bras du parti national, et se détermina à ne pas différer plus long-temps la promulgation de la loi municipale, que les dissensions intérieures avaient retardée jusque-là. Le gouvernement aurait évité ces désordres, déjoué ces conspirations, paralysé les ambitieux, s'il eût commencé par promulguer cette loi, qui eût pacifié la Grèce, rassuré les populations et anéanti l'influence de Colocotroni et des siens. Le parti national demandait instamment cette promulgation; le parti russe s'y refusait. On reconnut trop tard les intérêts qui se trouvaient en jeu, et la faute qu'on avait commise.

La Russie et le roi de Bavière redoutaient l'organisation municipale et révolutionnaire : malgré les clauses des protocoles, l'influence du roi de Bavière sur les destinées grecques était demeurée toute puissante; quant à la crainte inspirée par le *républicanisme* des municipalités, elle datait de fort loin.

Lorsque M. Urquhardt voulut faire sentir au président l'utilité de l'organisation municipale, ce dernier commença « une de ces longues réponses auxquelles il s'entendait si bien et qui, surchargée de paroles, ne donnait aucun résultat précis. « *Il battit la campagne,* dit le publiciste anglais. » Si cette organisation municipale eût été profitable à la Russie, quelque mal qu'elle eût pu faire d'ailleurs à la Grèce, avec quel empressement Capo-d'Istria l'eût secondée! Le baron Gise, dont les inclinations sont russes, ne manqua pas de prévenir le roi de Bavière contre une mesure traitée de républicaine et de révolutionnaire. L'ascendant moscovite pèse trop durement sur les gouvernemens de l'Allemagne actuelle, pour que le roi de Bavière ose jamais se permettre un mouvement qui puisse déplaire au cabinet de Pétersbourg.

Le levier le plus puissant qui se trouve placé dans les mains de la Russie, c'est l'identité de sa foi religieuse avec celle d'une grande partie des populations de la Grèce et de la Turquie. « Conservez la foi de vos pères, écrivait Nesselrode à Colocotroni : c'est le seul gage de votre salut et de votre prospérité. » Dans la même lettre il proposait l'empereur de Russie comme protecteur de la religion grecque. Un vaisseau de guerre débarqua à Nauplie des ornemens et des livres d'église, des images sacrées, des instrumens de musique, des rituels, ainsi que des chantres; armée de conquête ecclésiastique qui avait traversé les Dardanelles pour envahir la Grèce. En face du palais du roi, on vit s'élever une chapelle exclusivement grecque et orthodoxe, desservie par des prêtres russes à l'usage des Grecs fidèles. Aussi M. de Maurer contraria singulièrement les vues de la Russie, lorsqu'il mit obstacle à cette fusion religieuse et proclama la convocation d'un synode grec indépendant.

Alors s'élevèrent les ardentes réclamations des ministres russes; alors les papas moscovites s'écrièrent que la Grèce

tombait dans l'apostasie; et les paysans fanatiques de la Maïna apprirent avec douleur de la bouche de Metaxa, que *la Panagia* (la sainte Vierge) de Tinos avait versé des larmes de sang.

Ce fut en conséquence de la marche libérale de leur administration que MM. de Maurer et d'Abel furent rappelés; car ils avaient expressément contrevenu aux instructions qui leur étaient venues de Munich de se mettre à la suite de M. Catacazi. M. Kobell, qui remplaça M. de Maurer, arriva chargé de dépêches pour l'envoyé russe chez lequel il descendit, et vint se joindre à M. Catacazi, pour soutenir l'intérêt russe. Le général Heydeck offrit sa démission qui fut refusée. Il ne voulut pas signer la loi qui détruisait la liberté de la presse, et dès que le prince Othon fut déclaré majeur, il se hâta de quitter une position qui n'était plus tenable et de retourner en Bavière.

Le comte d'Armansperg, le représentant le plus obstiné de la faction russe, demeura maître de la place. Un diplomate, dernièrement ministre de Bavière en Angleterre, fut envoyé pour le soutenir et l'étayer de son crédit. Il fallut imposer au jeune roi les mêmes tendances moscovites, et l'on composa son entourage de manière à ce que médecins, artistes, aides-de-camp, le façonnassent d'après les vues du comte d'Armansperg qui fut nommé d'avance, par le roi, archi-chancelier du royaume. Ainsi, le véritable roi fut le comte d'Armansperg. Protégé par la signature royale, à couvert de toutes les attaques, il peut promulguer des décrets sans la sanction royale, tandis que le roi ne peut rien faire sans obtenir préalablement la signature de son archi-chancelier. Ridicule et malheureuse position que le comte exploite habilement en s'emparant, pour son propre compte, de toutes les mesures populaires et en laissant à son maître l'odieux de toutes celles qui peuvent déplaire ou blesser.

Nous venons d'esquisser à grands traits les principaux actes du drame qui se joue en Grèce. Les erreurs que nous

avons indiquées si rapidement, les intrigues que nous avons peintes, les influences que nous avons analysées, ne sont que trop réelles et trop fatales. Puissent les nuages dont l'influence russe s'enveloppe se déchirer aux yeux de l'Europe! La révulsion, qui ne peut manquer de s'opérer dans les opinions européennes, ne datera que de l'époque où cette révélation sera complète; la presse anglaise seule peut accomplir une œuvre dont toutes les nations modernes recueilleront le bénéfice.

Les premiers, nous avons jeté la lumière sur ce chaos d'évènemens obscurs, d'intérêts mystérieux, d'intrigues embrouillées, dont se composent les annales de la Grèce depuis 1830. Nous avons puisé à deux sources authentiques, les étranges documens que nous avons exposés : dans l'ouvrage de Thiersch, ouvrage dont nous n'adoptons pas les vues générales, mais dont les détails sont exacts; et dans l'œuvre plus récente de M. de Maurer, *le Peuple Grec,* publiée en 1835 à Heidelberg. Nous avons trouvé dans cet ouvrage des accusations de la nature le plus grave qui excitent notre étonnement et presque notre incrédulité; mais la chaîne de ses déductions est puissante, et leur vraisemblance suffit pour provoquer une enquête. Ses ennemis l'accusent d'avoir été favorable à la Russie : c'est précisément la même imputation qu'il lance à ses adversaires. Mais comment supposer qu'un agent de la Russie s'amusât à citer la Russie à la barre de l'Europe, et qu'il publiât son accusation dans un pays où la presse n'est pas libre, sous la férule d'un gouvernement qui lui est hostile personnellement? parmi les mesures du ministère, quelles sont celles que le cabinet russe a blâmées? Celles que MM. de Maurer et d'Abel ont soutenues et fait réussir. Tous deux ont été rappelés. Le comte d'Armansperg n'a donné aucun ombrage.

Peu importe que le comte d'Armansperg flatte les voyageurs anglais; qu'il témoigne le plus grand amour pour les antiquités de la Grèce; qu'il fasse profession d'un zèle ardent pour les in-

térêts anglais. La question essentielle pour nous est de savoir s'il favorise ou non les desseins de la Russie.

Or, la conduite du comte, depuis qu'il se trouve seul en possession du pouvoir, prouve assez quelles sont ses vues et vers quel but il se dirige. L'ambassade de Paris, brillant exil, a été donnée à Coletti. André Metaxa a été rappelé en Grèce; Colocotroni et ses associés ont été mis en liberté. Dans le conseil des ministres est venu s'asseoir Michel Soutzo, dont une lettre, adressée à Capo-d'Istria, et tombée entre les mains des constitutionnels, a invinciblement prouvé l'attachement de ce personnage au parti russe. Les diplomates moscovites, il est vrai, ont soin de ne pas ménager le comte d'Armansperg. Mais n'est-ce pas une tactique mille fois employée, de verser à pleines mains sur l'homme dont on ne veut plus paraître l'allié ou le mandataire, des torrens d'injures d'autant plus innocentes qu'elles sont plus violentes. D'ailleurs, en l'absence de toute autre preuve, le fait seul de la protection que le roi de Bavière accorde au comte d'Armansperg, suffirait pour nous prouver son dévoûment à la Russie.

Lorsque nous considérons l'état de la Grèce, destinée à devenir encore une fois la proie de funestes dissensions; lorsque nous songeons que la Grèce se trouve dans les mains de l'homme que nous venons de faire connaître; lorsque nous voyons combien les ressources de ce pays ont été gaspillées, la patience du peuple éprouvée par l'intrigue, nous ne pouvons nous défendre d'une vive anxiété pour son avenir. Le commerce grec est mort; la marine grecque pourrit dans les ports : elle était bien plus florissante quand le sultan était son maître, que son pavillon brillait sur les eaux et attestait l'activité, l'énergie, la vivacité, les ressources helléniques. Les agriculteurs ne peuvent s'empêcher de comparer le montant de leurs impôts actuels aux taxes payées entre les mains des percepteurs ottomans par ceux de leurs compatriotes qui se trouvent encore sous le joug de la Turquie.

Aussi ne voyons-nous pour la Grèce d'autre ressource que sa réintégration dans l'empire turc.

L'Angleterre commence à s'inquiéter de cet état de choses. M. Urquhardt, le premier qui, dans son ouvrage sur la *Turquie et ses Ressources,* et, dans celui intitulé : l'*Angleterre, la France, la Russie et la Turquie,* ait éclairci cette grande question, vient d'être nommé secrétaire d'ambassade à Constantinople ; jamais, jusqu'à ce jour, il n'avait occupé de fonctions politiques. Ce fait annonce toute l'importance que le cabinet de la Grande-Bretagne attache aujourd'hui à la situation des affaires en Orient et à la prépondérance russe. Le tocsin, sonné par M. Urquhardt, a forcé tous les journalistes, tous les diplomates à sortir de leur apathie. Le mépris, l'arrogance, l'intrigue moscovites, sont devenus le thème universel des publicistes de l'Europe.

Samos est contente et tranquille aujourd'hui, gouvernée qu'elle est par son hospodar chrétien, nommé par la Porte. Il en est de même de la Servie ; et *nous sommes sûrs* que la tournure que prendront les affaires conduira les Grecs aussi à se jeter entre les bras de la Turquie, si la Turquie elle-même peut être sauvée. Sans doute ce sera un effort pénible pour la vanité grecque qui aspirait à ériger un empire byzantin. Cependant *nous sommes sûrs* que les capitaines rouméliotes, les insulaires, les paysans en général, et le parti patriotique sous la conduite de Coletti, chacun par des motifs différens, doivent s'être rapprochés de cette conviction, ou l'adopteront instantanément si quelqu'un a le courage de la proposer. (1)

(1) NOTE DU TRAD. Ce que nous savons de la situation des esprits en Grèce nous oblige à élever quelque doute sur l'existence des sentimens que la *Revue Anglaise* attribue à la population grecque et aux hommes qui l'ont guidée dans sa lutte d'affranchissement. Maintien de l'indépendance nationale, que depuis le jour même de leur asservissement les Grecs ont sans relâche travaillé à reconquérir; maintien de la royauté, qui est la garantie de l'indépendance nationale et de sa prospérité intérieure; tel est, nous le croyons, la devise à laquelle la nation grecque ne cessera jamais d'être fidèle.

La Turquie recevra par là un grand accroissement de puissance, et la seule manière d'arrêter le cours des envahissemens russes est de fortifier et de consolider cette puissance. Si la Grèce se prête de sa propre volonté à cette combinaison, on arrivera ainsi à une solution aussi heureuse qu'inattendue.

Il est remarquable que M. Urquhardt, en 1833, dans un chapitre consacré à l'examen de la situation de la Grèce, ait prévu avec une admirable sagacité tout ce qui est arrivé, ajoutant que si la nouvelle administration ne se mettait pas soigneusement en garde contre les piéges de toute espèce qui l'environnaient, il ne donnait pas cinq ans à la Grèce pour desirer de rentrer sous la domination turque.

Lors donc que nous relisons après trois ans certains passages de cet ouvrage qui ressemblent à une histoire plutôt qu'à une prophétie, que devons-nous penser de la responsabilité encourue par le gouvernement de ce pays, ou de la capacité des individus chargés de la haute direction de nos intérêts dans l'Orient? La question n'était cependant pas inintelligible, mais elle demandait une étude qui dépassait peut-être le degré ordinaire d'attention de nos diplomates. L'imminence de plus en plus grande du danger, le besoin de soutenir l'honneur et les intérêts nationaux, ouvrira-t-il enfin les yeux à notre gouvernement? Les Russes seront-ils enfin arrêtés dans leurs envahissemens progressifs? En attendant, les dernières nouvelles nous apprennent qu'ils n'oublient rien pour se consolider. Ils gagnent les prêtres, donnent à dîner aux aides-de-camp, fondent de grandes espérances sur l'arrivée du roi de Bavière qu'ils attendent chaque jour, affirment que la politique française est désormais alliée à la politique du nord, prétendent que le cabinet de Saint-Pétersbourg et celui des Tuileries s'entendent pour détruire l'influence anglaise dans l'Orient, et que définitivement la Grèce doit devenir province russe.

Mais nous devons signaler une tentative plus importante encore. Avec sa finesse habituelle, la diplomatie russe tend à

helléniser, pour ainsi dire, son influence. Elle sait qu'elle trouverait dans le parti national, si elle pouvait s'en emparer, un appui bien plus solide que dans les intrigues de Metaxa, aidées du yataghan de Colocotroni ; à défaut de la réalité, elle cherche du moins à se donner l'apparence de ce triomphe. Elle gagne des journalistes ; elle institue un fantôme de conseil d'état où figurent des noms patriotiques. Nous avons là un prélude des scènes qui se joueront lorsqu'un nouveau monarque abordera sur cette terre infortunée. Bientôt le roi Louis de Bavière, chef des troupes bavaroises qu'il impose à la Grèce, père du jeune monarque et représentant de la nation russe, représentant aussi de la Grèce, s'il faut en croire les protocoles, va s'embarquer dans le port d'Ancône, sous pavillon anglais. Il débarquera en Grèce, accompagné de la même escorte qui environnait Capo-d'Istria. Il sera reçu à son arrivée, par un glorieux officier de notre marine royale, désigné par lui-même pour le poste de représentant de l'Angleterre à la cour d'Athènes. Il embrassera son fils, titulaire héréditaire de la couronne de Bavière. L'archi-chancelier germanique des provinces romaïques de la Turquie méridionale l'introduira dans le sénat, où siégeront les héros de la révolution grecque ; les dragons allemands présenteront les armes ; un archimandrite, envoyé tout exprès de Saint-Pétersbourg, offrira ses prières à l'Eternel ; et l'embassadeur russe, le même qui, sur son vaisseau, contempla de la pleine mer la bataille de Navarin, honorera cette cérémonie non moins intéressante et parfaitement russe d'un sourire bienveillant et paternel.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Agriculture.

SITUATION ACTUELLE DE L'AGRICULTURE DANS LA GRANDE-BRETAGNE. [1]

Les progrès du commerce et des manufactures dans la Grande-Bretagne, depuis l'avènement de Georges III, présentent un tableau jusqu'ici sans exemple dans l'histoire de l'industrie. Aussi tous les écrivains qui ont fait des recherches sur les causes de l'accroissement des richesses et de la puissance de l'Angleterre, se sont-ils uniquement occupés

(1) Note du trad. Depuis que cet article a été rédigé, le Parlement s'est encore occupé de la situation de l'agriculture dans la Grande-Bretagne. Comme les opinions sont très partagées sur cette question, nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs le résumé des discussions qui ont eu lieu. Le 8 février, lord John Russell proposa à la Chambre des Communes de nommer une commission pour faire une enquête sur les causes de la détresse qu'éprouve l'agriculture. S. S. en faisant cette motion représenta à la Chambre qu'il était de son devoir de soulager cette détresse, si la chose était possible, sinon de bien convaincre les malheureux qui souffrent, que l'impossibilité seule l'empêchait de venir à leur secours. En même temps le ministre crut devoir déclarer que jamais le gouvernement ne se prêterait à aucune altération dans le titre des monnaies. Lord John Russell remarqua ensuite que depuis 1828, époque de la dernière loi sur les céréales, le froment a baissé de 36 p. °/₀, l'orge de 9 p. °/₀ et l'avoine de 2 1/4 p. °/₀. Après quelques observations sur la faute que l'on ferait en cherchant à établir un *minimum*, le ministre termina en avouant qu'il ne voyait pas comment le Parlement pourrait soulager la détresse qui pèse sur l'agriculture et qu'il desirait ne point faire naître des espérances qui, en définitive, seraient déçues. Le grand

de ces deux sources sans jeter un regard attentif sur le mouvement de l'agriculture. Cependant, quoique notre assertion puisse, au premier coup-d'œil, paraître paradoxale, nous croyons être en droit de soutenir que les progrès des manufactures n'ont que faiblement surpassé ceux de la culture des terres. Les résultats des progrès des manufactures et du commerce frappent immédiatement tous les yeux. L'aspect des villes populeuses, des grandes fabriques, des vastes magasins, des chantiers de construction et de tant d'autres établissemens

champion des agriculteurs, le marquis de Chandos, déclara qu'il était satisfait des explications de lord John Russell. M. Attwood, au contraire, soutint que tout le mal venait de la circulation monétaire et proposa un amendement dans ce sens qui ne fut point appuyé. M. Roebuck divisa les personnes intéressées à l'agriculture en trois classes : les laboureurs, les fermiers et les propriétaires. Quant aux premiers, il dit que leur situation est plus avantageuse qu'elle ne l'a été depuis vingt-ans ; pour ce qui regarde les fermiers, il soutint que leurs capitaux leur rapportent plus que ceux qui sont engagés dans toutes les autres industries ; les propriétaires, à la vérité, sont dans l'embarras; mais c'est à leur propre conduite qu'ils doivent attribuer ce qui leur arrive. Leur gêne vient des habitudes de luxe qu'ils ont contractées à l'époque où ils jouissaient d'un monopole dont les circonstances les ont privés. Ils n'ont donc aucun droit de venir demander au Parlement de plaider en leur faveur. Sir Robert Peel dit que son avis coïncidait en tout avec celui de lord John Russell. Quant aux diverses causes qui ont amené l'état actuel des choses, il ne croyait pas que la commission pût obtenir aucun résultat satisfaisant. Lord Ashburton (sir A. Baring) à la chambre des Pairs, soutint que l'état de la circulation monétaire n'a pas le moindre effet sur l'agriculture, et que si l'on était assez absurde pour y porter atteinte, les fermiers seraient les premiers à en souffrir. La commission de la Chambre des Communes se compose de trente-six membres, dont treize sont favorables à une enquête sur la circulation, quinze y sont opposées, et l'opinion des huit autres est inconnue ; vingt-cinq sont des députés de comtés, ce qui forme une majorité considérable en faveur des intérêts fonciers, dix-huit sont conservateurs, et vingt-deux ont, dit-on, toute leur fortune en terres. Les agriculteurs ne pourront donc pas se plaindre qu'on ait négligé leurs intérêts. On croit généralement en Angleterre qu'avant la fin

où se presse une population active, et qui jettent dans la circulation d'immenses richesse impriment sur-le-champ à l'esprit les idées les plu élevées de leur puissance productrice. Les progrès de l'agriculture la plus parfaite et la mieux entendue peuvent souvent, au contraire, échapper aux regards de l'observateur. Ses résultats sont répandus sur un grand espace; ils n'ont rien de frappant ou d'imposant; comment distinguer, au premier aspect, la récolte des trois quarts d'un arpent de celle de l'arpent tout entier? D'ailleurs un pays médiocrement cultivé peut, s'il est bien boisé, paraître aux yeux de l'observateur superficiel aussi florissant que celui où l'agriculture a été portée au plus haut point de perfection. Ce n'est qu'en réunissant en un seul faisceau tous ces résultats épars, que l'on parvient à se rendre compte de l'importance des progrès de l'industrie agricole.

Cependant la situation insulaire de la Grande-Bretagne et les réglemens sévères auxquels le commerce des céréales y est assujéti, permettent d'établir d'importantes conclusions sur les progrès de l'agriculture. Si nous parvenons à démontrer que la population a considérablement augmenté, que toutes les classes d'habitans sont aujourd'hui mieux et plus abondamment nourries qu'elles ne l'ont jamais été; que la quantité des céréales consommées par les chevaux est trois ou quatre fois plus considérable qu'elle ne l'était vers le milieu du dernier siècle; si, disons-nous, toutes ces choses ont effectivement eu lieu, non-seulement sans augmentation, mais encore avec la cessation complète de l'importation,

de la cession il y aura une hausse dans les divers produits de la terre, et que cette circonstance, en diminuant un peu la gêne des agriculteurs, facilitera les opérations de la commission. — Voici dans ce moment quel est le prix moyen des céréales à Londres. Le blé vaut : 2 £ 3 sh. (53 fr. 75 c.) le quarter (2,907813 hectolitres), c'est-à-dire 12 fr. 95 c. de plus qu'en France, d'après la moyenne des dernières mercuriales; l'orge vaut : 16 fr. 25 c. de plus, et l'avoine 9 fr. 75 c.

ne seront-ce pas là des preuves évidentes que l'agriculture a fait des progrès immenses? il ne sera peut-être pas toujours possible d'indiquer les causes diverses qui ont amené ce grand résultat; mais il nous suffira d'en constater l'existence. Toutefois, avant de nous livrer à cet examen, portons nos regards sur la situation de l'agriculture dans les siècles précédens. Nous pourrons avec ce terme de comparaison nous faire une idée plus exacte des progrès actuels de cette industrie. Quelques faibles tentatives du culture paraissent avoir déjà été faites, dans la Grande-Bretagne, à une époque plus éloignée que celle à laquelle remontent nos annales les plus reculées. Ces essais simples et grossiers furent, dit-on, l'ouvrage d'une colonie de Gaulois, établie sur les côtes méridionales de l'Angleterre un siècle environ avant l'invasion de Jules César. Nous ne possédons pas de renseignemens sur l'état de l'agriculture en Angleterre du temps des Romains; mais nous ne pouvons douter qu'ils n'aient fait de grands efforts pour améliorer le pays. Quand bien même l'histoire ne nous apprendrait pas que les nombreuses armées que les Romains entretenaient dans les Iles Britanniques étaient presque exclusivement nourries du produit de leur sol, les vestiges des routes que ce peuple a ouvertes dans nos provinces, et qui subsistent encore, suffiraient pour démontrer les progrès qu'il avait fait faire à leur civilisation. Les arts qui servent aux premiers besoins de l'homme ne se perdent guère complètement; aussi quoique les courses des Pictes et les formidables invasions des Saxons et des Danois, qui suivirent le départ des troupes romaines, eussent changé les lois, la religion et jusqu'à la langue du peuple, et quoique les habitudes de brigandage de ces hordes barbares leur fissent attacher moins de prix que leurs prédécesseurs aux avantages de la culture des terres, cependant on retrouve encore des traces de l'agriculture romaine dans quelques-uns de leurs réglemens sur les enclos et les baux à ferme, ainsi que dans la précision avec laquelle les limites des propriétés sont in-

diquées sur le registre cadastral appelé *Doomsday Book*, qui a survécu à la conquête des Normands et qui subsiste encore aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, sous les Saxons l'agricultnre était encore dans l'enfance. On avait à cette époque si peu d'idée de la division du travail que l'on prétendait que les laboureurs devaient confectionner eux-mêmes leurs charrues, dans la construction desquelles, il est vrai, il n'entrait presque point de fer. Ces charrues étaient attelées de huit bœufs, et c'était avec la plus grande peine que l'on parvenait à labourer un demi-arpent par jour. Il ne paraît pas que l'on connût alors l'usage de la herse, et le grain était dépouillé de son enveloppe au moyen du fléau. Dans le dixième siècle, la terre avait si peu de valeur, que l'on donnait cinq arpens pour un cheval, et quatre moutons équivalaient à un arpent. On obtenait la jouissance du sol pendant un an, sous la seule condition de le remettre tout fumé à l'expiration du terme. Presque toute la surface du pays se composait de pâturages; et les terres cultivées étaient en si petite quantité et si mal administrées, qu'elles fournissaient du pain de la plus mauvaise qualité à la rare population qu'elles nourrissaient. Les domaines qui touchaient aux habitations des grands propriétaires étaient cultivés pour leur compte par des serfs qui se vendaient avec la terre. Les loyers des domaines affermés se payaient en nature; le commerce était nul, et l'argent si rare que l'usage de faire les paiemens en nature s'étendait jusqu'aux amendes imposées par le fisc.

Les habitudes de brigandage, si communes alors, mettaient le peuple dans la nécessité de vivre réuni dans des villages. Une grande partie des terres étaient cultivées en commun, et à chaque hameau était attachée une certaine quantité de pâturages dont les habitans jouissaient, en proportion de l'étendue de leurs terrains labourables, coutume dans laquelle on trouve l'origine des terres communales et des droits de parcours tels qu'ils existent aujourd'hui. L'oc-

cupation de ces fermes paraît avoir été réglée par la loi. Dès avant le règne d'Edouard-le-confesseur on trouve une ordonnance d'après laquelle tout fermier possesseur de vingt *hides* de terre devait, à l'expiration de son bail, en laisser douze semées de blé. La *hide* est une ancienne mesure dont on ne connaît pas bien l'étendue ; mais que l'on suppose généralement avoir comporté de 100 à 120 arpens. Si ce calcul est exact, l'ordonnance que nous venons de citer suppose chez les fermiers plus d'indépendance et plus de capitaux que l'on ne devrait s'attendre à en trouver parmi des serfs ; mais il faut remarquer que les bestiaux étaient d'ordinaire fournis par le seigneur, et que souvent même les paysans payaient une redevance particulière pour la location de la charrue seigneuriale.

Le tableau du royaume, sous le rapport de l'agriculture, à l'époque de la conquête des Normands, tel qu'il est présenté dans le *Doomsday Book*, nous montre le pays comme consistant presque tout entier en pâturages non clos, en vastes forêts et en taillis improductifs. On pourra juger de la petite quantité de terre qui devait être livrée à la culture, quand on saura que la population de l'Angleterre n'est estimée à cette époque, par les anciens auteurs, qu'à 1,504,000 habitans. Les forêts étaient conservées pour le chauffage et pour l'entretien des cochons, qui se nourrissaient de glands et de faines : les garennes étaient nombreuses et soigneusement aménagées, car les vêtemens des classes supérieures étaient garnis de fourrures de peaux de lapins. Une grande partie des districts septentrionaux, moins peuplés que le reste de l'Angleterre, étaient envahis par des troupeaux considérables de bêtes fauves, parmi lesquelles se trouvaient des loups, des sangliers et des bisons.

Les lois sur la chasse étaient d'une rigueur extrême. On punissait plus sévèrement la mort d'un cerf que celle d'un homme. La mutilation, la perte de la liberté ou de la vue étaient les peines les plus communément infligées. Ce ne fut

qu'à l'avènement d'Edouard Ier que la partie sanguinaire de ce code fut abolie et remplacée par des amendes. Il ne faut pas croire pourtant que la conservation du gibier fût le seul but qu'on se proposât par des lois si rigoureuses. La grande quantité de bêtes fauves offrait un attrait irrésistible aux vagabonds et aux oisifs qui trouvaient moyen de vivre, sans travailler, dans l'abondance et dans une liberté complète, au fond des vastes forêts où il était difficile de les poursuivre : de sorte qu'après avoir commencé par être braconniers, ils finissaient par devenir brigands. C'était ouvertement et à la face du jour qu'ils se livraient à leurs audacieuses entreprises, dont le récit arrivé jusqu'à nous, excite souvent notre intérêt et semble porter avec lui leur excuse. Toutefois, quelque romanesques que soient les exploits de Robin Hood et de ses joyeux compagnons, ce n'en était pas moins l'œuvre d'une bande de brigands qui fuyaient la vindicte des lois.

Le judicieux historien du moyen-âge, Hallam, a remarqué avec raison que, même aux époques les moins civilisées, l'agriculture ne manquait pas d'obtenir des encouragemens partiels, et que le principe de perfectibilité de l'industrie humaine luttait contre les révolutions destructives et le désordre de la barbarie. Les dévastations de la guerre, depuis le cinquième jusqu'au onzième siècle, et le défaut de bras, avaient ôté à la terre la plus grande partie de sa valeur. Les donations faites aux monastères qui nous frappent par leur énormité, se composaient, pour la plupart, de terrains absolument incultes, et que selon toute apparence, il n'y avait aucun autre moyen de rendre à la culture. Quoique les moines passent en général pour avoir été une race oisive et peu estimable, ce même écrivain démontre que l'Europe leur doit une grande partie de ses richesses agricoles, et que c'est à leur intelligence et à leur industrie qu'il faut attribuer les premiers perfectionnemens qui se sont manifestés dans l'économie rurale de l'Angleterre.

Dans ces siècles reculés, eux seuls étaient versés dans les langues savantes qui leur faisaient connaître les méthodes de culture employées par les Romains, tandis que les correspondances qu'ils entretenaient avec l'Italie et les missions qu'ils y envoyaient de temps à autre, leur apprenaient les procédés usités sur le continent. Leur éducation, leurs mœurs et leurs richesses les mettaient en état d'appliquer les connaissances qu'ils acquéraient ainsi, avec plus de talent et d'une manière plus efficace que n'aurait pu le faire une noblesse guerrière, pour qui le métier des armes avait plus d'attrait que les arts de la vie domestique. Les moines étaient d'ailleurs des maîtres pleins de douceur : leurs grands revenus et leur position sociale mettaient leurs fermiers à l'abri des exactions qu'ils auraient souffertes sous des propriétaires moins opulens, et ils exemptaient, en outre, leurs serviteurs des services dangereux que les seigneurs militaires se trouvaient à chaque instant dans le cas d'exiger de leurs vassaux. Ils faisaient plus d'attention à la conduite morale et au bien-être de ceux qui vivaient sous leur dépendance, et leurs tribunaux rendaient la justice avec moins d'arbitraire que les grands seigneurs féodaux. Cette protection attirait de nombreux colons libres dans le voisinage des maisons religieuses, les terres qui leur appartenaient étaient mieux habitées et mieux cultivées que les autres. Les ruines de quelques-unes de leurs constructions rurales qui subsistent encore, les vestiges de leurs vergers et les archives des abbayes tant d'Angleterre que du continent, prouvent jusqu'à l'évidence que, dès la conquête des Normands, les ordres monastiques accordaient une attention toute particulière à l'agriculture.

Cependant, long-temps après la conquête, les classes inférieures menaient encore une vie très misérable. Leurs cabanes ne contenaient ni lits, ni meubles, à l'exception d'un petit nombre d'ustensiles nécessaires pour préparer leurs alimens. Le paysan couchait sur de la paille jetée par terre, avec une bûche pour oreiller, ou bien il s'éten-

dait parmi ses bœufs dans son étable. Les cabanes étaient construites en claies enduites de terre glaise, sans fenêtres ni cheminées; le feu s'allumait, tantôt au milieu de la pièce, tantôt contre un tas d'argile placé devant le mur, et le pain qu'ils mangeaient était fait de pois et de fèves.

Les classes élevées n'étaient pas beaucoup mieux logées ou m ublées. Le château seigneurial lui-même n'était éclairé que par des fenêtres en treillage; seulement dans quelques cas fort rares, ces fenêtres étaient closes avec de la corne ou du parchemin. Les murs tout nus étaient parfois recouverts à moitié d'une tapisserie simplement suspendue, sans être clouée; les planchers étaient jonchés de roseaux et de feuilles en place de tapis; les lits de plumes n'étaient pas communs et les matelas n'étaient remplis que de paille (1). Dans le quinzième siècle, les familles les plus distinguées mangeaient sur des assiettes de bois ou tout au plus d'étain; les fourchettes étaient inconnues; et, dans l'année 1572, le château de Skipton, dont la magnificence était toute princière, ne possédait que huit matelas et traversins pour trente-cinq domestiques. Les seigneurs, à cette époque, avaient de faibles revenus, même en admettant la différence de la valeur de l'argent. La cause de cette pauvreté comparative ne saurait être attribuée qu'à l'état imparfait de la culture; car l'étendue des possessions territoriales était en bien des cas plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui, et le prix du blé était relativement plus élevé; seulement la même surface ne produisait pas la même quantité.

Les annales de l'agriculture, à cette époque reculée, sont rares et peu instructives. Il n'existe aucun ouvrage qui traite spécialement de ce sujet, et les historiens s'en sont si peu occupés, qu'il demeure enseveli dans une grande obscurité. Cependant nous possédons un traité latin, que l'on croit

(1) Dans les réglemens de la maison du roi Henri VIII on trouve l'ordre d'examiner chaque soir la paille du lit du roi.

avoir été écrit vers la fin du treizième siècle, et qui, quoique plus particulièrement consacré à la jurisprudence, contient quelques détails curieux sur l'agriculture. Ce traité indique les diverses fonctions de l'intendant, du receveur et du laboureur, d'où il faut conclure que, malgré l'ignorance de cette époque, les comptes des grandes propriétés étaient tenus avec une scrupuleuse exactitude; les instructions que l'on y trouve sur le labourage et sur l'éducation des bestiaux ne seraient pas tout-à-fait inapplicables, même de nos jours, et pourtant le savant auteur estime le produit de la terre si bas, qu'à moins, dit-il, qu'elle ne rende *trois fois la graine semée*, le fermier y perdra toutes les fois que le blé se vendra au prix moyen.

C'est au règne d'Edouard III qu'il faut rapporter les premières lueurs de perfectionnement dans tous les arts qui fournissent aux besoins de la vie. Les relations entre les peuples qui avaient commencé à l'époque des croisades donnèrent la première impulsion aux progrès de la civilisation, et firent sortir l'Europe de la barbarie dans laquelle elle était demeurée ensevelie pendant tant de siècles. Aussi l'agriculture aurait-elle sans doute suivi le mouvement général sans les sanglantes guerres qui surgirent entre les maisons rivales de York et de Lancastre. Sous un rapport cependant, ces guerres ne lui furent pas défavorables. La noblesse, qui prit part à la lutte, se vit forcée, pour faire face aux frais de ses armemens, de commuer une grande partie des services personnels qui lui étaient dus par ses vassaux en redevances annuelles en argent. Beaucoup de serfs furent affranchis, et acquirent en même temps un droit à la propriété territoriale qu'ils ne possédaient point auparavant, ce qui devint pour eux un motif de se livrer avec un redoublement d'ardeur à la culture. Ici des terres furent vendues pour acquitter des hypothèques; là partagées entre des héritiers collatéraux, et les propriétés plus divisées durent être mieux cultivées, afin de pouvoir alimenter un plus grand nombre

d'individus. D'un autre côté l'accroissement de la population et les chartres accordées aux communes, augmentèrent le nombre des habitans des villes, et des marchés, qui n'existaient pas auparavant, s'ouvrirent pour la consommation des produits du pays.

Le premier ouvrage traitant exclusivement de l'agriculture qui ait été publié en Angleterre est un petit traité traduit du français par Robert Grosse-Teste, évêque de Lincoln. Il ne porte point de date; mais il remonte probablement à l'an 1500. En 1523 parut *the Booke of Husbandrie* et un ouvrage sur l'arpentage de sir Antony Fitsherbert, grand-juge de la cour des plaids communs. Le premier de ces ouvrages est moins un traité théorique qu'une description pleine d'intérêt de l'industrie rurale de cette époque. Il parle des clôtures et de l'emploi de la marne comme engrais, ainsi que de plusieurs autres améliorations; mais il ne dit rien de l'usage de la chaux. Du reste, le tableau qu'il trace de la vie du cultivateur n'a rien de fort attrayant. Après plusieurs exhortations à la prudence et à l'économie, il dit : « L'occupation de l'épouse est de « vanner toutes les sortes de blé, de faire la drèche, de laver « et de tordre le linge, de faire le foin, de couper le blé; en « cas d'urgence, elle doit encore aider son mari à remplir la « charrette au fumier, à conduire la charrue, à charger le « foin, le blé et les autres produits ». Cet auteur veut que la femme sache préparer et tisser le chanvre et la laine, et aux nombreux devoirs qu'il lui impose il ajoute : « que ta quenouille « soit toujours prête pour te servir d'amusement et te préserver de l'oisiveté. »

S'il faut conclure de ce que l'on vient de lire que la vie des fermiers offrait à cette époque peu d'agrémens, elle ne laissait pas de leur procurer une honorable indépendance. L'évêque Latymer, qui naquit en 1480, nous apprend qu'il était fils d'un fermier du comté de Leicester, dont la ferme ne payait au propriétaire qu'un loyer de trois à quatre livres sterling. Cependant son père employait six hommes; il avait

des pâturages pour cent moutons, et sa mère trayait trente vaches. Du produit de cette ferme, il put entretenir son fils à l'université, donner vingt *nobles* en dot à chacune de ses filles, offrir l'hospitalité à ses voisins et faire l'aumône aux pauvres. Un demi-siècle plus tard Tusser écrivit en vers techniques les *Cinq cents points de bonne économie rurale.* Le partage du produit de la récolte y est réglé de la manière suivante :

1. Une part pour payer ton loyer retiendras ;
2. En graines pour semer une autre part mettras ;
3. Avec une autre encore la dîme paieras ;
4. Pour moisson, faulx, faucille une part garderas ;
5. A charron, bourrelier une autre accorderas ;
6. Avec une autre part tes bœufs tu maintiendras ;
7. En gages de valets une dépenseras ;
8. A ton pain quotidien une consacreras ;
9. A ta femme, pour elle, une part donneras ;
10. Pour ton enfant et toi la dernière prendras.

La longue paix qui suivit l'avènement de Henri VII étendit la sphère de la civilisation. Le bien-être du peuple augmenta rapidement, et avec ce bien-être le nombre des habitans. La population de l'Angleterre et du Pays de Galles qui, en 1377, n'était estimée qu'à deux millons et demi d'habitans, s'élevait, en 1575, à 4,500,000. En même temps les forêts, les parcs et les pâturages se défrichaient ; on introduisait la culture du houblon, et l'on commençait à perfectionner les races d'animaux domestiques.

La suppression des couvens, à l'époque de la réformation, fut défavorable aux cultivateurs ; car non-seulement les fermiers immédiats des moines étaient, en général, plus riches que ceux des laïques, mais encore les dîmes, en tombant dans les mains de ces derniers, furent perçues avec plus de rigueur qu'elles ne l'avaient été par le clergé. Cependant l'agriculture continua à faire des progrès en dépit de cette

circonstance et malgré quelques réglemens impolitiques qui demeuraient encore en vigueur. Le tableau de la vie des fermiers, tracé par Harrisson, indique assez le bien-être dont jouissait alors cette partie de la population. Nous citerons un passage de cet ouvrage, qui nous a paru très curieux.

« Autrefois, dit-il, les ustensiles de bois étaient si communs que l'on eût difficilement trouvé dans la maison d'un fermier aisé quatre pièces d'étain, dont l'une était une salière; avec toute cette frugalité, si on peut l'appeler ainsi, il avait de la peine à subsister, et quand il fallait payer son terme il était obligé de vendre une vache ou un cheval ou davantage, quoique le loyer ne fût que de quatre livres au plus par an. Aujourd'hui quoique ce loyer soit augmenté au point de monter à 40, 50 ou même 100 livres, le fermier ne sera pas content s'il n'a pu mettre de côté le loyer de six ou sept années pour avoir de quoi prendre un nouveau bail. Son buffet est en outre bien garni de vaisselle d'étain sans compter celle qui sert à l'usage journalier; il a trois ou quatre lits de plumes, avec autant de courtepointes et de couvertures en tapisserie, une salière d'argent, une coupe pour le vin et une douzaine de cuillers pour compléter la garniture. »

Aussi un cri général s'élevait contre les progrès du luxe. Les vieilles gens déploraient surtout trois choses qui, selon eux étaient singulièrement changées en mal. D'abord le grand nombre de cheminées construites depuis peu, la substitution des ustensiles d'étain ou d'argent aux ustensiles de bois, et enfin le fréquent usage du bois de chêne dans la construction des maisons. « Car, disaient-ils, du temps que nos maisons étaient d'osier, nous avions des hommes de chêne; maintenant que nos maisons sont en chêne, nous n'avons plus que des hommes d'osier. »

Il paraît aussi, d'après Tusser, que l'horticulture commençait de son temps à faire des progrès. Un livre de cuisine composé vers l'an 1390 par les maîtres-queux du roi Richard II, donne des instructions détaillées sur sa manière de préparer les choux; du reste les seuls légumes dont il

y soit fait mention sont des pois, des fèves, des ognons et des poireaux. Hume nous apprend que ce ne fut qu'à la fin du règne de Henri VIII que la salade, ainsi que les navets et autres racines potagères, furent cultivés en Angleterre. Le peu que l'on en consommait auparavant était apporté de Hollande et de Flandre, de sorte que, quand la reine Catherine avait envie de manger une salade, elle était obligée de la faire venir d'outre-mer. Plus tard encore, en 1595, on lit dans le livre des dépenses de ménage de la famille de Clifford, au château de Skipton dans le comté d'York : « onze « shillings payés pour six choux et quelques racines de ca« rottes achetés à Hull, » port de mer à quatre-vingt milles de la résidence de cette famille. La somme était considérable, et cette dépense aura sans doute été faite pour quelque occasion particulière. Au commencement du seizième siècle la pomme de terre ne se servait que sur la table de la reine, et se payait deux shillings la livre; pendant longtemps on la regarda comme un fruit; et on la faisait cuire au four dans des tartes avec des épices et du vin, ou bien on la mangeait avec du sucre.

Depuis le règne d'Elisabeth on ne trouve plus rien d'intéressant sur l'agriculture jusque vers le milieu du dix-septième siècle; à cette époque Blythe et sir Richard Weston attirèrent l'attention de la Grande-Bretagne sur la culture du trèfle, et quelques années après on commença à cultiver en grand les turneps, ou navets.

Les guerres civiles de la révolution ayant appauvri un grand nombre de familles nobles, elles se livrèrent à la culture des terres. Cromwell protégea l'agriculture, et ce fut pendant la république que l'on entreprit le dessèchement des marais des comtés de Cambridge et de Lincoln. L'agriculture ne fut plus, dès-lors, traitée comme un art purement mécanique, et plusieurs ouvrages scientifiques vinrent fortifier son développement. Quoique le système de rotation adopté aujourd'hui fût encore dans l'enfance, on connaissait déjà

plusieurs de nos récoltes vertes. Avant l'emploi de ces récoltes dans le système de rotation, il n'était guère possible de songer à améliorer les terres de qualités inférieures ; mais depuis que l'on a commencé à cultiver les turneps dans le Norfolk, on a vu des milliers d'arpens de terre légère produire des récoltes dont chacune rapporte plus que le fonds lui-même ne valait auparavant.

Il restait pourtant une grande amélioration à faire. La prospérité de l'agriculture dépend surtout du voisinage des marchés, et ce voisinage ne saurait être assuré qu'au moyen de bonnes communications routières. Elles étaient si défectueuses autrefois en Angleterre, que les provinces maritimes trouvaient plus d'économie à tirer leurs grains d'Espagne ou de la mer Baltique, que de l'intérieur du royaume. Un acte du parlement fut, à la vérité, rendu dès l'an 1663 pour établir un droit de barrières destiné à l'entretien des routes, mais soixante ans après, elles étaient encore si mauvaises que les routes principales étaient seules praticables l'hiver. En 1703, le Vélocifère de York partait trois fois par semaine pour Londres, et s'engageait à faire le voyage en quatre jours *si Dieu permettait*.

Nous voici arrivés à l'époque dont nous avons parlé dans le commencement de cet article, et il nous reste à faire voir les immenses progrès que l'agriculture a réalisés en Angleterre depuis l'an 1760. Nous commencerons par présenter le tableau de l'accroissement de la population de l'Angleterre et du Pays de Galles :

Années.	Habitans.	Années.	Habitans.
1700. . . .	5,134,516	1770. . . .	7,227,586
1710. . . .	5,066,337	1780. . . .	7,814,827
1720. . . .	5,346,351	1790. . . .	8,540,738
1730. . . .	5,687,993	1800. . . .	9,187,176
1740. . . .	5,829,705	1810. . . .	10,407,556
1750. . . .	6,039,684	1820. . . .	11,957,565
1760. . . .	6,479,730	1830. . . .	13,840,751

Nous ne pouvons offrir un tableau semblable pour l'Écosse; mais nous ferons remarquer qu'à l'époque de l'union, en 1707, la population de ce royaume était estimée à 1,050,000 habitans. En 1755, le recensement donna 1,265,380, et en 1831, 2,365,114, c'est-à-dire qu'elle avait presque doublé en trois quarts de siècle. D'après ce calcul nous trouvons que la population réunie de l'Angleterre et de l'Écosse était, en 1755, de 7,525,180 âmes, et en 1831, de 16,539,318, ce qui fait une augmentation prodigieuse de 9,014,134 habitans. Aucune autre nation de l'Europe n'offre un semblable accroissement durant la même période.

Or, nous affirmons que le perfectionnement de l'agriculture depuis l'an 1755 a seul suffi pour nourrir amplement ces neuf millions d'habitans, et en supposant qu'ils consomment l'un dans l'autre pour une valeur annuelle de huit livres sterling de produits bruts, il s'ensuivra que les progrès faits par l'agriculture depuis le milieu du dernier siècle ont ajouté au revenu disponible du pays l'énorme somme de 72 millions de livres sterling par an, c'est-à-dire, plus du double de la valeur totale des cotons fabriqués et à-peu-près trois fois l'intérêt de la dette publique. Il ne sera pas difficile de prouver que cela est réellement ainsi.

On sait, par les comptes annuels de la douane, que, vers l'an 1760, l'importation du blé ne surpassait l'exportation que de 400,000 *quarters* par an. Mais dans les quatre dernières années nous n'avons point importé de blé du tout; il s'ensuit nécessairement que tous les individus, dont la population de la Grande-Bretagne s'est augmentée depuis 1760, ont dû leur subsistance au perfectionnement et à l'extension de l'agriculture, moins les 400,000 quarters ci-dessus et les importations de l'Irlande.

Ces dernières se montent aujourd'hui à environ 2,600,000 quarters de toutes espèces de céréales, dans lesquelles l'avoine entre pour 1,800,000 quarters; ajoutant à cela les 400,000 quarters de blé importés, nous trouvons que l'An-

gleterre ne reçoit aujourd'hui qu'environ 3,000,000 de quarters, dont les deux tiers sont de l'avoine, qu'elle ne recevait pas en 1760. C'est donc là la seule quantité qui ne provienne pas du perfectionnement de l'agriculture nationale, mais comme ces 3,000,000 de quarters, en supposant, ce qui n'est pas, qu'ils fussent exclusivement consommés par les hommes, ne subviendraient tout au plus qu'à la subsistance de 1,500,000 individus, il y en aurait toujours 7,500,000 qui seraient nourris par l'augmentation réelle des quantités produites. Mais loin d'admettre que ces 3,000,000 de quarters soient exclusivement consommés par les hommes, nous soutenons au contraire qu'ils n'en consomment qu'une très faible partie. La seule augmentation des chevaux exige non pas trois, mais huit à dix millions de quarters de plus qu'en 1760.

Charles Smith calculait, en 1760, que les chevaux de la Grande-Bretagne consommaient annuellement 2,461,500 quarters d'avoine. Il est inutile de remarquer que cette estimation ne peut en aucune façon s'appliquer à l'époque actuelle. Nous pouvons même certifier, d'après des renseignemens pris auprès de personnes très au fait de cette matière, que la consommation annuelle des chevaux dépasse aujourd'hui ce chiffre de 10,000,000 de quarters; de sorte que, déduction faite des importations de l'Irlande et de la cessation des exportations, les chevaux seuls exigent aujourd'hui la production de 5,000,000 de quarters d'avoine de plus qu'en 1760. Les produits du pays suffisent donc, indépendamment de ces 5,000,000 de quarters de plus pour les chevaux, à nourrir une population double, et qui consomme relativement beaucoup plus qu'autrefois. Les annales des autres nations n'offrent rien de semblable.

Nous avons avancé que la population était mieux nourrie aujourd'hui que dans les siècles précédens. En voici la preuve. M. Charles Smith nous dit qu'en 1760, sur les 6,000,000 d'habitans que renfermait l'Angleterre, il y en avait 888,000 qui ne mangeaient que du pain de seigle; aujourd'hui il n'y en

a pas 50,000. Les mangeurs de seigle sont tous devenus des mangeurs de froment, et à l'exception du comté de Durham, où l'on cultive un mélange de seigle et froment qu'on appelle *mashin*, la culture du seigle est presque inconnue. Dans les provinces septentrionales de l'Angleterre en consommait très peu de froment il y un demi-siècle. Dans le Cumberland, les familles les plus aisées n'en mangeaient un peu qu'aux fêtes de Noël. La croûte du pâté d'oie qui se servait sur toutes les tables était de farine d'orge. Aujourd'hui les plus pauvres chaumières dédaigneraient un pareil régal. Les habitans des villes et des villages ne connaissent plus que le pain de froment, et ceux-mêmes des habitations isolées de la campagne en font leur principal aliment.

Il en a été de même dans tout le royaume. Dans le comté de Cornouailles, il y a trente à quarante ans, les petits fermiers, les laboureurs et les personnes employées aux mines, ne mangeaient que du pain d'orge; à présent on en mange beaucoup moins, et il y a des districts où l'usage en est tout-à-fait abandonné. Dans les principales villes manufacturières, non-seulement on ne mange que du pain de froment, mais encore le pain de qualité inférieure est abandonné aux dernières classes du peuple.

Si le changement qui s'est opéré, depuis quarante ans, dans la qualité des alimens en Angleterre, a été considérable, il ne saurait se comparer à celui qui, dans le même espace de temps, s'est manifesté en Ecosse. A la fin de la guerre d'Amérique, on ne voyait jamais de pain de froment ni dans les fermes, ni dans les villages, ni même dans les petites villes d'Ecosse. Des gâteaux d'avoine et d'orge étaient d'un usage général. Aujourd'hui c'est bien différent. Les habitans des villes et des villages ne mangent plus que du pain de froment, et l'on en trouve même dans la plupart des fermes. Dans l'année 1727, un champ de huit arpens produisant du froment, dans les environs d'Edimbourg, était regardé comme une si grande curiosité, qu'il fixa l'attention de tout le voisi-

nage, et qu'une foule de personnes vinrent même de très loin pour le voir. Nous ne craignons pas d'affirmer que l'Ecosse produit aujourd'hui dix fois autant de froment qu'en 1780.

Mais le changement qui a eu lieu depuis un demi-siècle dans la consommation de la viande de boucherie est bien plus extraordinaire encore. De 1740 à 1750, le nombre des habitans de Londres s'élevait à environ 675,000, et, à cette époque, il se vendait annuellement au marché de Smithfield 74,000 bœufs et 570,000 moutons. En 1831, la population de la capitale était de 1,472,000 âmes, qui consommaient 156,000 bœufs et 1,238,000 moutons, ce qui fait une augmentation exactement proportionnelle, quant au *nombre* des animaux. Mais le *poids* de ces animaux a beaucoup *plus que doublé* dans le même espace de temps. Au commencement du dernier siècle, le poids moyen des bœufs vendus à Smithfield ne dépassait pas 370 liv., et celui des moutons 28 liv., tandis qu'aujourd'hui le poids des bœufs est d'environ 800 liv., et celui des moutons d'environ 80 liv. l'un dans l'autre. D'où l'on peut conclure, d'après le calcul le plus modéré, que la consommation de la viande de boucherie dans la capitale, comparée à la population, est double en ce moment de ce qu'elle était en 1750.

Dans les provinces et surtout dans les villes manufacturières et commerçantes, la différence est plus marquée encore. En Ecosse, le changement n'est pas moins remarquable. En 1763, on ne vendait point de viande de bœuf au marché de Glasgow, quoique cette ville eût près de trente mille habitans. Avant 1775, et peut-être même à une date plus récente encore, il était d'usage à Edimbourg, à Glasgow et dans toutes les principales villes d'Ecosse, que les familles achetassent au mois de novembre une vache ou un bœuf misérable et maigre, dont la chair sèche et salée formait la seule viande de boucherie qu'elles mangeassent pendant une année entière. Aujourd'hui Glasgow consomme,

toutes proportions gardées, autant de viande que Londres.

Une partie de la viande de boucherie qui se consomme dans la Grande-Bretagne vient, à la vérité, d'Irlande ; mais la quantité, ainsi importée se monte tout au plus au dixième de l'augmentation produite depuis 1760.

Il résulte donc de ce que nous venons de dire : 1° que la population de la Grande-Bretagne a plus que doublé, neuf millions d'individus y ayant été ajoutés depuis l'an 1755 ; 2° que la quantité de céréales importée d'Irlande ne suffit pas même pour nourrir le nombre de chevaux que le pays renferme de plus qu'en 1760 ; 3° que la population est aujourd'hui beaucoup mieux nourrie qu'elle ne l'était, tant pour la qualité du pain que pour la quantité de la viande de boucherie ; 4° enfin que les ports ayant été fermés depuis quatre ans, cet immense accroissement de population que nous venons de signaler a dû nécessairement être nourri par l'accroissement survenu dans la production de l'agriculture anglaise.

Ayant établi ces quatre points d'une manière incontestable, nous allons maintenant rechercher la nature et l'influence des améliorations les plus importantes que l'agriculture a éprouvées et dont la réunion a produit des résultats si surprenans.

1° Les clôtures tiennent incontestablement le premier rang parmi ces améliorations. L'étendue des terrains vagues vers le milieu du dernier siècle est inconcevable. En 1770, les trois quarts du comté de Bedford consistaient en terrains de vaine pâture. Le tableau suivant donnera une idée du changement qui s'est opéré sous ce rapport. On remarquera que le premier acte du Parlement autorisant des clôtures a été rendu sous le règne de Charles II.

Sous Anne	il y a eu	2	actes pour enclore	1,439	arp.
— Georges I	—	16	—	17,660	—
— Georges II	—	226	—	318,778	—
— Georges III (jusq. 1797)		1532	—	2,804,197	—
De 1798 à 1832	Il y a eu	2103	— (envir.)	3,200,009	—

C'est-à-dire que depuis l'avènement du roi Georges III jusqu'en 1832, six millions d'arpens ont été enclos.

2° L'adoption des jachères entre les diverses récoltes avait déjà été une première amélioration par rapport à la méthode précédente; mais le remplacement des jachères par des récoltes vertes, a été le plus grand perfectionnement qui ait jamais été fait dans l'agriculture. L'effet qu'il a produit ne peut se comparer qu'à celui de la vapeur et de la machine à filer dans les manufactures. Nous avons déjà vu que la culture des turneps était connue dès la fin du dix-septième siècle, mais ce ne fut que sous le règne de Georges II, quand lord Townshend et d'autres l'eurent introduite sur une grande échelle dans le comté de Norfolk, que l'importance en devint évidente. Des terrains sablonneux, des garennes sans valeur se changèrent, comme par enchantement, en de manifiques champs de froment et d'orge. Le produit du blé tripla dans les terrains légers, pendant que l'on obtenait en même temps une excellente nourriture verte pour les bœufs et les moutons, et que l'on se procurait l'engrais le plus précieux.

3° Mais quelque grand qu'ait été le perfectionnement de l'agriculture depuis 1760, il a été encore surpassé par celui qui a eu lieu dans l'éducation et l'engraissement des bestiaux. Nous en avons déjà donné une idée en parlant de l'accroissement de la consommation de la viande de boucherie; une augmentation relative s'est aussi manifestée dans la production de la laine. En 1800 l'Angleterre et le Pays de Galles produisirent 92,160,000 livres de laine, et l'on calcule qu'aujourd'hui le même nombre de moutons en donne 111,126,000 livres. La qualité, à dire vrai, n'en est pas aussi belle, il paraît impossible d'obtenir une toison à-la-fois pesante et fine; mais en combinant le poids de la toison avec celui du corps de l'animal, on a calculé qu'à tout prendre les moutons sont plus profitables aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois.

Les remarques que nous venons de faire s'appliquent exclusivement à l'Angleterre et au Pays de Galles. En Ecosse les progrès de l'agriculture, depuis le milieu du dernier siècle, ont été incomparablement plus rapides encore. Nous nous contenterons de faire observer à ce sujet, qu'avant la paix de 1763, l'agriculture était dans toute l'Ecosse dans un état de complète barbarie. On ne connaissait point la rotation des récoltes; les jachères étaient même inconnues; les procédés et les instrumens aratoires étaient également imparfaites; une immense quantité de bestiaux périssaient tous les printemps; les fermiers étaient dans la misère, et les famines qui survenaient fréquemment dévastaient des provinces entières. Aujourd'hui le système d'agriculture est aussi parfait en Ecosse qu'en Angleterre.

Nous venons de prouver, tant par l'augmentation de la population que par plusieurs autres circonstances, qu'il y a eu un accroissement considérable dans la production du sol depuis 1760, nous avons ensuite essayé d'indiquer les principaux moyens, à l'aide desquels cet accroissement a été obtenu. Mais avant de parler de l'état actuel de l'agriculture, il nous paraît convenable de dire quelques mots sur les causes auxquelles on attribue les surprenantes améliorations que nous avons décrites. En général on les impute presque entièrement aux prix élevés des céréales pendant la dernière guerre. C'est une erreur. Il est bon d'observer d'abord que ces améliorations datent, tant en Angleterre qu'en Ecosse, de l'an 1755, et qu'elles avaient déjà fait des progrès considérables avant que les prix eussent subi aucune augmentation notable. En effet, nous venons de voir que depuis 1760 jusqu'en 1797, on a clos en Angleterre 2,804,000 arpens, et que la population a augmenté de 2,200,000 âmes, et pourtant le prix du froment qui, en 1760, était de 1 £ 19 s. 3 d. 1/4 par *quarter*, est resté pendant tout ce temps au prix moyen de 2 £ 8 s. 2 d. Différence qui est loin de compenser l'accroissement qui eut lieu alors dans les impôts.

Il est inutile d'entrer ici dans aucun détail sur les causes des prix élevés auxquels les denrées se sont soutenues pendant la plus grande partie de la guerre, mais surtout pendant les six dernières années, depuis 1808 jusqu'en 1814.

Sans contredit ces prix ont contribué à donner un grand élan à l'agriculture. Aussi la baisse considérable qui survint lors du renouvellement des relations commerciales avec le continent, en 1814, produisit dans les premiers momens une extrême détresse et causa la ruine d'un grand nombre de propriétaires et de fermiers. Cependant, il faut le dire, la baisse influa peu sur la masse des cultivateurs. Bien des personnes s'imaginèrent, à la vérité, que l'agriculture ferait un mouvement rétrograde, que les terres de qualités inférieures cesseraient en grande partie d'être cultivées, et que l'Angleterre ne tarderait pas à devenir tributaire du continent et de l'Amérique pour ses approvisionnemens de blé. Mais ceux qui éprouvaient ces craintes ne songeaient pas qu'il y a dans l'industrie d'une grande nation une élasticité qui la met en état de résister aux plus rudes chocs. La plus grande partie des étonnans progrès faits par les manufactures et par le commerce depuis 1814 est évidemment due à la baisse dans les prix des céréales. Il est impossible que l'agriculture demeure dans un état de langueur, là où les manufactures et le commerce fleurissent. L'impôt sur la propriété, qui pesait si lourdement sur la terre, fut supprimé; les prix des baux furent diminués, et les fermiers tâchèrent de s'accommoder au nouvel ordre de choses par une gestion mieux entendue et par un plus grand développement de zèle et d'industrie. Nous ne prétendons pas dire que cela ait eu lieu également dans toutes les provinces; mais il est incontestable que, dans la Grande-Bretagne, prise en masse, l'agriculture a fait des progrès étonnans depuis 1814. Sans cela comment aurait-elle pu fournir aux besoins de la population toujours croissante?

Malgré ces faits, la commission d'enquête établie en 1833,

ainsi que la plupart des témoins qu'elle a interrogés, se sont efforcés de prouver que l'agriculture était dans un tel état de dépression et de baisse, que l'on devait s'attendre à une grande diminution dans les produits. Or, l'expérience des deux années qui viennent de finir a montré que leurs prévisions étaient fausses. En admettant que la population ait continué depuis 1830 à augmenter dans la même proportion qu'auparavant, c'est-à-dire de 1 1/2 p. % par an, il doit y avoir en ce moment (janvier 1836) 1,200,000 individus de plus dans la Grande-Bretagne qu'il n'y en avait en 1830, et environ 500,000 de plus que lorsque la commission de 1833 fit son rapport. Et pourtant fort peu de blé étranger fut importé en 1832, et pendant les trois années suivantes les ports ont été pour ainsi dire fermés aux céréales de l'étranger. Or, malgré les sinistres prédictions de la commission, malgré l'accroissement de la population, et malgré les faibles arrivages de l'extérieur, le prix de nos céréales a tellement baissé, que la valeur du quarter, qui était de 58 sh. 8 d. en 1832, est aujourd'hui de 38 shillings.

Ce résultat surprenant est dû sans contredit en partie aux récoltes singulièrement productives des deux dernières années; mais cette circonstance n'a pas pu en être la seule cause. C'est aux grands perfectionnemens qu'il faut principalement l'attribuer. Ces perfectionnemens consistent dans l'adoption d'une méthode améliorée de desséchement, dans une rotation de récoltes plus convenable, dans l'usage, devenu général, des os comme engrais et dans l'ouverture de moyens de communication plus économiques. Le desséchement est la base de toutes les améliorations rurales; il se fait aujourd'hui en Angleterre sur la plus vaste échelle et avec un succès surprenant. Le système de desséchement par sillons est adopté maintenant dans tout le nord et l'est de l'Angleterre, et a été introduit aussi depuis quelques années en Ecosse, où il a déjà pris une immense extension.

Nous avons dit qu'une meilleure rotation de récoltes avait

aussi été adoptée. Les prix élevés de la guerre avaient engagé les fermiers à semer le froment trop fréquemment et sans préparation convenable; ce qui avait, en beaucoup d'endroits, diminué la fertilité du sol, comme par exemple dans le comté de Lothian. Cette faute est aujourd'hui presque réparée. On sème plus souvent le trèfle et les gazons artificiels, et l'orge remplace parfois le froment.

Mais de toutes les améliorations qui ont été introduites depuis peu dans l'agriculture, la plus importante peut-être est l'emploi des os comme engrais. C'est dans les comtés d'York et de Lincoln qu'on l'essaya d'abord sur une grande échelle, et dans cette dernière province son influence a été presque miraculeuse. A l'époque où Arthur Young écrivait son ouvrage, les Wolds de Lincoln, vaste étendue de pays qui s'étend depuis Spilsbury jusqu'à Barton sur l'Humber, ne se composaient que de bruyères et ne nourrissaient que des lapins. Aujourd'hui il ne les reconnaîtrait pas. Les garennes ont disparu pour faire place à des fermes superbes et à des terres aussi fertiles que celles des plus riches provinces de l'Angleterre. Quoique ce changement ait commencé à s'introduire avant l'emploi des os, ce n'est que depuis ce temps qu'il est parvenu au haut degré de perfection qu'il a atteint aujourd'hui. C'est principalement sur la qualité des turneps que cette espèce d'engrais agit; mais cette récolte contribuant à son tour à rendre à-la-fois plus belles et plus productives les récoltes de froment et d'orge, sans compter l'abondante nourriture que les turneps eux-mêmes fournissent aux bestiaux, il est incontestable que les engrais composés d'os ont contribué d'une manière extraordinaire à la prospérité générale de notre agriculture.

Nous avons déjà parlé de l'influence des nouvelles routes et des autres moyens de communication ouverts pendant les trente-cinq premières années du règne de Georges III. Mais le changement a été bien plus remarquable encore dans ces derniers temps. L'application de la vapeur à la

navigation a donné aux voyages par mer la rapidité et presque la certitude de la poste. Des bateaux à vapeur pour le transport, tant des marchandises de poids que des passagers, parcourent toutes les côtes. Les marchés de Londres et de Liverpool se trouvent ainsi rapprochées des lieux de production les plus éloignés. Autrefois les fermiers d'Écosse envoyaient leurs bœufs et leurs moutons maigres aux foires du Norfolk où ils étaient achetés par des nourrisseurs qui les engraissaient pour la consommation de la capitale. Aujourd'hui les bestiaux sont engraissés dans les fermes mêmes et expédiés par le bateau à vapeur, directement pour Londres, soit en vie, soit abattus. Un des grands avantages de cette méthode est de donner plus de prix en Ecosse à la récolte des turneps qui servent à engraisser les bestiaux, et dont la culture, comme nous l'avons vu plus haut, réagit si favorablement sur celle des céréales.

Malgré tout ce que nous venons de dire, bien des personnes soutiennent encore que si les prix continuent à baisser ou même s'ils demeurent à leur taux actuel, la production du blé diminuera considérablement. Mais rien jusqu'à présent ne semble justifier de semblables craintes. En 1823 et 1824 quand le coton de Géorgie se vendait à Liverpool de 6 d. 1/4 à 10 d. 1/2 la livre, les personnes les plus versées dans le commerce annoncèrent que ces prix n'étant point assez élevés pour offrir de l'avantage aux planteurs, la production du coton diminuerait. Ce fut même la publication de cette théorie qui donna lieu à la grande spéculation qui eut lieu sur les cotons en 1825. Or, quoique depuis ce temps le prix du coton n'ait pas augmenté, l'exportation des cotons en laine des États-Unis qui, en 1824 fut de 142,369,663 livres s'est élevé en 1834 à 384,717,907 livres.

Nous ne prétendons point nier qu'il n'existe aujourd'hui une grande détresse parmi certains propriétaires surchargés d'hypothèques, ou dominés par l'esprit de routine, ainsi

que parmi les fermiers dont les baux ont été passés à une époque où les prix étaient plus élevés qu'aujourd'hui, et à qui l'on n'a point accordé une diminution suffisante. Mais il n'en est pas moins certain, et les progrès extraordinaires de l'agriculture le prouvent, qu'en général les capitaux appliqués à la culture des terres n'ont point diminué, tandis qu'ils sont devenus infiniment plus productifs. En attendant, les classes qui se trouvent dans la détresse sont assez nombreuses et assez intéressantes pour avoir des droits à être écoutées et à obtenir tous les secours qui pourront se concilier avec la justice et la prospérité des autres citoyens. Malheureusement tout ce que l'on pourra faire pour elles se réduira à fort peu de chose, et l'établissement des associations locales ou générales ne leur sera pas d'un grand secours.

La réduction ou l'abolition de l'impôt sur la drèche et l'abaissement du titre des monnaies paraissent être les principales ressources auxquelles les agitateurs voudraient avoir recours. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans de grands développemens pour prouver que le gouvernement ne saurait adopter ni l'une ni l'autre de ces mesures. L'impôt sur la drèche est de tous les impôts, celui qui est le plus productif et qui offre le moins d'inconvéniens. Nous défions qui que ce soit d'indiquer un moyen quelconque d'obtenir cinq millions sterling par an, avec aussi peu de désavantage, non-seulement pour la nation en général, mais encore pour les cultivateurs en particulier. On a prétendu que l'impôt sur la drèche n'avait subi aucune diminution depuis un grand nombre d'années. L'impôt sur la bière qui pesait indirectement sur la drèche et qui produisait trois millions sterling a été totalement supprimé, et si l'on ajoute à cela les 8 sh. par *quarter* dont l'impôt direct sur la drèche a été diminué en 1823, on trouvera que cet impôt a réellement été réduit de 60 p. 0/0 depuis peu d'années. Faisons en outre remarquer que la mesure que l'on propose tournerait exclusivement au profit des cultivateurs d'orge, qui

sont précisément ceux qui aujourd'hui souffrent le moins ; les cultivateurs de froment, qui sont les vrais malheureux, n'en retireraient aucun avantage.

Nous ne nous donnerons pas seulement la peine de répondre à ceux qui, pour venir au secours des agriculteurs, voudraient abaisser le titre des monnaies ou rendre forcée la circulation des billets de banque. Aucun gouvernement qui se respecte ne prêtera jamais l'oreille à une pareille proposition qui nous ramènerait aux temps de barbarie et d'ignorance. La diminution qui a eu lieu depuis la reprise des paiemens en numéraire dans le prix de denrées provient surtout de l'abaissement des frais de production, de la destruction du monopole, de la réduction des impôts et de l'ouverture de nouvelles sources d'approvisionnement plus abondantes et plus efficaces.

Disons-le donc en terminant : Ce n'est que par des arrangemens faits entre eux que les agriculteurs peuvent espérer de remédier aux maux qui les oppressent. Le prix des baux devra être diminué partout où cela sera jugé nécessaire, ces prix devront être fixés en denrées, convertibles en argent au prix du jour. Dans bien des provinces d'Angleterre, il y a encore de grands perfectionnemens à introduire dans les procédés agricoles, beaucoup de réformes à faire dans la gestion des biens, beaucoup d'économies à opérer dans les frais de culture. En un mot, tant que les cultivateurs n'auront pas déployé toute leur énergie, tant qu'ils n'auront pas réformé tout ce que l'expérience leur a montré être défectueux dans leurs méthodes, tant qu'ils n'auront pas supprimé tous les frais inutiles, leurs plaintes obtiendront peu de sympathie ou n'attireront que faiblement l'attention de leurs concitoyens.

(*Edinburgh Review.*)

Physionomies parlementaires.

—

N° II.

LE PARTI RADICAL A LA CHAMBRE DES COMMUNES.[1]

HENRI HUNT. — WILLIAM COBBETT. — MACAULAY. — JEFFREY. — LE COLONEL TORRENS. — HUME. — WARBURTON. — CHARLES BULLER. — EWART. — ELLICE — ATTWOOD. — ROEBUCK. — WARD. — LORD DUDLEY STUART. — PEASE. — SIR ÉDOUARD CODRINGTON. — M. WALLACE. — WILD. — ÉDOUARD LYTTON BULWER. — BOWRING. — BUCKINGHAM. — WOOD. — GROTE, ETC., ETC.

Les partisans de l'extrême libéralisme, ceux qui représentent à la Chambre des communes l'opinion radicale, peuvent se diviser en trois sections : les hommes élus par l'intérêt agricole (ou représentans des provinces), les radicaux irlandais et les gens de lettres.

Pour donner un aperçu assez exact de cette opinion extrême et de ceux qui se chargent de la faire prévaloir, nous leur adjoindrons M. Hunt, qui a cessé de faire partie du Parlement, et le fameux Cobbett, que la mort a enlevé à ses travaux législatifs. J'essaierai ensuite de donner quelque idée non-seulement des théories adoptées par chacun des membres, de leurs votes, de la ligne qu'ils ont suivie, mais de leur extérieur, de leur attitude, de leur genre d'éloquence et des incidens de cette vie publique, espèce de

(1) Voyez, dans la dernière livraison, l'article que nous avons consacré au parti tory.

drame, qui n'a aucun rapport avec l'existence privée. Occupé pendant plusieurs années à transcrire la faconde de ces messieurs, à étudier leurs gestes, à copier leurs regards, à noter les inflexions de leurs voix, j'ai pu pénétrer dans les coulisses du théâtre ; et quand même la sagacité m'eût manqué, il m'eût été facile d'y suppléer à force d'expérience. Combien de fois n'ai-je pas vu deux ennemis qui avaient rivalisé de foudroyantes invectives, qui avaient pris à témoin de leur haine et de leur mépris mutuel la Grande-Bretagne tout entière, sortir de la Chambre des Communes pour se donner le bras comme bons amis et comme frères, échanger mille confidences intimes, aller dîner ensemble dans quelque taverne à la mode, puis rentrer au Parlement pour se livrer une guerre plus acharnée que jamais ! Combien de fois ai-je vu l'opposition devenir ministère, le ministère opposition, toutes les nuances se confondre, les membres que la chambre détestait le plus pénétrer dans son enceinte au moyen d'un élection bonne et valable ; le libéralisme devenir torysme ; le torysme se transformer en parti conservateur, le whiggisme en libéralisme, et ce dernier en radicalisme !

Il y a dix ans, personne n'eût compté voir jamais Cobbett et Hunt à la Chambre des Communes, qu'ils avaient menacée, décriée, avilie, dénoncée à la vengeance publique. Tribuns populaires, l'un et l'autre ont vu l'éclat de leurs rôles s'affaiblir dès qu'ils ont mis le pied dans ce Parlement qui les absorbait ; hommes singuliers, nés pour l'opposition, se tenant en dehors de toutes les règles et perdant leur valeur dès qu'il fallait marcher de front, se soumettre à une discipline, attaquer au lieu de défendre, organiser au lieu de critiquer. La puissance de leur position et de leur esprit était tout excentrique. Capricieux et irritables l'un et l'autre, ils étaient mus surtout par une jalousie ardente contre les hautes classes, par un sentiment d'envie excellent pour dissoudre, abattre et détruire, inhabile à gouverner et à créer.

Cobbett avait incomparablement plus de puissance : c'é-

tait un tête plus vaste. Hunt, très spirituel, d'un aplomb imperturbable, rencontrant toujours avec bonheur l'à-propos inattendu de la saillie, fait pour l'orageux combat de la discussion populaire et non pour les débats lumineux et approfondis qui conviennent aux chambres délibérantes, ne se distinguait ni par l'étendue, ni par la capacité, ni par l'élévation et la profondeur de l'intelligence. Une douzaine d'axiomes, corollaires du libéralisme le plus exagéré, lui servaient pour répondre à tout. Il ne sortait pas de là, et ces lieux communs extrêmes s'adaptaient à toutes les circonstances. Excellentes armes dans un club populaire, et dont Hunt avait essayé la puissance pendant le cours de cet apprentissage politique qu'il fit à travers la Grande-Bretagne, monté sur sa calèche, traîné par ses chevaux blancs, coiffé de son chapeau blanc et entouré de la plèbe radicale, qu'il ameutait. Ces armes sont grossières au milieu d'une assemblée composée de gens bien élevés ; mais elles mettent Hunt dans le cas de parer toutes les attaques et de lutter contre l'animadversion la plus prononcée. Que les membres hostiles au radicalisme toussent ou sifflent pour l'empêcher de parler; peu lui importe. C'était dans ces momens de lutte, au milieu des huées universelles, qu'il était heureux et qu'il triomphait. Les libéraux eux-mêmes essayaient-ils de couvrir sa voix? Au lieu de se déconcerter, il semblait trouver dans cette scène de tumulte et de désordre une exquise jouissance, qui lui rappelait ses beaux jours. Alors il se permettait les pantalonnades les plus bizarres, les lazzis les plus étranges que justifiait d'ailleurs le mauvais ton dont ses adversaires lui avaient donné l'exemple.

Un soir qu'il s'était montré plus virulent et plus vulgaire que jamais, un honorable membre, connu par ses opinions libérales, se trouva tout-à-coup affligé d'un rhume si violent, d'une toux si persévérante, que la voix de l'orateur était comme étouffée ; Hunt s'arrêta, se posa en arlequin, fouilla pendant quelques minutes dans toutes les poches de son pan-

talon, de son gilet et de son habit avec un air d'empressement qui éveilla l'attention de la Chambre; puis d'un air désappointé et avec toute la gravité imaginable :

« Je suis vraiment désolé, dit-il, de n'avoir pas sur moi quelques pastilles de lichen pour les offrir à l'honorable membre qui paraît tourmenté d'un rhume si cruel et si persévérant. Mais je puis l'assurer que demain je n'y manquerai pas. » Tous les rhumes de la Chambre furent radicalement guéris par ces seules paroles, et Hunt continua paisiblement son discours, l'un des plus ridicules qu'il eut jamais prononcés.

Son organe était désagréable, son instruction très bornée, son argumentation sans effet; c'était cependant un homme d'esprit. Sa locution et ses gestes sentaient la province; et sa taille épaisse, sa corpulence, son visage osseux et chargé d'embonpoint, son double menton, ses cheveux blonds et touffus, ses yeux sans expression et sans vie, son extérieur vulgaire, ne prêtaient à aucun des mouvemens de l'éloquence. Dans les derniers temps de sa carrière parlementaire qui n'a pas été longue, tous les partis s'étaient ligués contre lui : les tourmentes politiques et le déplaisir causé par l'insuccès hâtèrent sa fin. Dénué de patience et d'attention, les affaires ne le préoccupaient jamais : il écoutait et suivait les mouvemens de sa colère. Nulle assiduité aux débats : sa vie procédait par boutades. On ne prend jamais, avec de telles habitudes, la haute-main dans les affaires politiques. Elles demandent moins de vivacité, de talent que de suite et d'attention.

Cobbett eut le même malheur. Les saillies passionnées de son style entravaient son succès de journaliste, ce fut bien pis encore lorsqu'il essaya de la tribune. Cobbett était un homme athlétique, de six pieds au moins et d'un embonpoint proportionné : ses cheveux étaient blancs comme le lait, et de vives couleurs animaient son visage. L'éclat et la vivacité riante de ses yeux révélaient l'étincelle intelligente qui se trouvait ensevelie dans cette masse humaine. D'ailleurs

vous l'eussiez pris pour un manant, incapable de lier deux idées et d'en déduire une conséquence; il avait presque toujours l'air de dormir à la Chambre des communes; peu habitué aux us et coutumes du parlement, il s'asseyait tantôt sur un banc de la Chambre, tantôt sur un autre, campait, des semaines entières, au milieu des libéraux, puis se réfugiait parmi leurs adversaires. Pendant les débats qui précédèrent la chute du ministère Peel, il prit fantaisie à Cobbett d'aller choisir sa place précisément au-dessous du ministre. La tête du vieux radical touchait à l'épaule du chef des tories. Rien ne pouvait contrarier davantage sir Robert, dont les communications se trouvaient ainsi interceptées, et qui n'adressait pas un seul mot à ses amis, sans que ce mot fût saisi au passage par Cobbett. Sa voix était agréable et claire, mais sans variété, sans inflexion : aucune énergie; rien de cet accent violent et téméraire qui caractérisait ses écrits. Une réserve et une modestie qu'il n'avait jamais connues en tenant la plume, modéraient et guidaient ses élans oratoires. Il se contentait d'une causerie facile et presque toujours dictée par la bonne humeur. Au commencement de la session, il avait essayé de transporter dans son éloquence la verve d'invectives du *Political Register :* mais lord Stanley prit la parole, lui rendit invectives pour invectives et fit si bien, que Cobbett baissa le ton et ne s'exposa plus désormais au même châtiment. Cet écrivain, qui avait passé sa vie à injurier les autres, était, de tous les hommes, le plus sensible aux injures. Il avait besoin de trouver son maître et d'être matté par un adversaire aussi violent que lui.

Les deux tribuns populaires que nous venons de nommer n'ont pas répondu à l'attente de leurs partisans; M. Thomas Macaulay, aujourd'hui membre du conseil dans l'Inde, a dépassé celle de ses amis. Il n'a fait qu'une apparition de peu de durée dans le sénat anglais : mais cette apparition a été si brillante, qu'elle a laissé trace après elle. C'est un homme de taille moyenne, bien fait de sa personne, dont les yeux d'un

azur foncé annoncent l'intelligence et la passion, et contrastent avec le jai de ses cheveux noirs. Écrivain distingué, la *Revue d'Edimbourg* lui doit quelques-uns de ses brillans articles, si profonds et si poétiques à-la-fois, où l'histoire, la philosophie, les sciences, se parent de couleurs si lumineuses et si brillantes. Il n'est pas moins remarquable comme orateur. Sans affecter la véhémence, sa voix douce, vibrante et accentuée, sa prononciation nette et agréable, séduisent et captivent l'auditeur. Ses discours sont très étudiés : mais jamais étude ne fut placée à plus haut intérêt. La Chambre, ordinairement inattentive, recueille avidement chacune de ses paroles; penseur pofond, logicien admirable, il sait prêter de l'émotion à la dialectique et revêtir d'images passionnées des principes généraux et abstraits; économe de ses ressources, il parle rarement et porte les grands coups. Cet orateur si remarquable ne sait pas improviser. La nature semble avoir fait deux parts de talent : l'une, appartenant aux hommes doués de la puissance du style écrit; l'autre, qui distingue les *debaters* (discuteurs), et qui les arme du glaive terrible de la polémique. Quoique touchant aux idées libérales les plus avancées, M. Macaulay est cependant homme de pouvoir. Il y a en lui faculté organisatrice ; et ses idées philosophiques, abstraites et générales, ne l'empêchent pas de descendre aux détails d'application. Enfin, c'est une intelligence rare qui peut-être n'a qu'un défaut : celui de n'être pas assez vulgaire, et d'échapper à la popularité par ses qualités mêmes, par la finesse et l'élévation.

Son maître, son chef littéraire, le directeur célèbre de la *Revue d'Édimbourg*, M. Jeffrey, n'a pas été aussi heureux que lui. Son premier essai comme orateur lui prouva qu'il y avait bien de la différence entre un discours public et quelques pages de *Revue*. Avocat distingué, il avait obtenu des succès au barreau, et ses compatriotes ne doutaient pas que le Parlement ne lui ouvrît une nouvelle carrière de gloire. On se souvenait de quelques allocutions énergiques

prononcées par lui dans des assemblées patriotiques, de quelques plaidoyers devenus célèbres et de ces critiques délicates et amères dont il avait semé les pages de sa *Revue*. Aussi, son début comme orateur politique attira-t-il une affluence considérable. La galerie était pleine : pas un membre ne manquait à son poste; on fut bien désappointé. La voix assez douce de l'orateur manquait de flexibilité et d'intonations variées; ses gestes, son accent étaient d'une monotonie désespérante. Comme la plupart des orateurs inexpérimentés, il parlait trop vite, et l'on avait peine à le suivre. Les discours des honorables membres équivalent ordinairement à deux colonnes et demie du *Times*, par heure. L'oraison de M. Jeffrey ne dépassa point soixante-cinq minutes et aurait rempli au moins quatre colonnes du même journal. Il y avait d'ailleurs tant de métaphysique, de Kantisme et d'obscurité prétentieuse dans ce discours, que les trois quarts des auditeurs n'y comprirent absolument rien. Quelques applaudissemens lui furent donnés plutôt comme fiche de consolation, que comme récompense, et depuis cette époque, il garda un silence presque absolu : silence prudent. Il a quitté le Parlement l'année dernière.

Frêle, de petite taille, il peut avoir cinquante ans, ses traits sont anguleux et pour ainsi dire ramassés sur eux-mêmes ; son front est bas et étroit, chose singulière chez un homme intellectuel.

Le libéralisme des membres que je viens de citer est loin de satisfaire toutes les exigences des Radicaux. Ils se tiennent, ainsi que le colonel Torrens, sur l'extrême limite du parti whig. Le colonel Torrens, homme de quelque importance à la Chambre, en a été exclus l'année dernière par la coalition des ultra-radicaux et des ultra-tories. C'est un *gentleman* de l'ancienne roche, âgé de soixante ans ou à-peu-près, sacrifiant encore aux grâces, économiste politique distingué et long-temps principal propriétaire du *Globe*. Depuis la chute du ministère Grey, ce journal, qui en

était le principal organe, a perdu une partie de sa puissance. Le colonel a, dit-on, disposé de sa propriété, et ne tient plus à l'entreprise que par les liens d'intimité ancienne, de bienveillance et de gratitude qui l'attachent aux éditeurs nouveaux. L'influence du colonel a disparu sous l'influence des évènemens de ces dernières années, et il est à craindre que le parti whig tout entier ne succombe à son tour à la marche que prennent les affaires. Les factions extrêmes écrasent le parti mitoyen : les conservateurs et les hommes du mouvement s'accordent, pour bannir du camp politique, les whigs qui représentent la modération : bientôt les élections et leurs combats rouleront exclusivement sur ces deux partis.

Isolé des nuances diverses de libéraux que Londres et les provinces ont envoyés au parlement, nous rencontrons un homme singulier, célèbre; doué de facultés peu étendues, mais opiniâtre, redoutable, utile, et qui monopolise à lui seul les trois quarts de l'attention parlementaire. Je veux parler de M. Hume, l'arithméticien, nommé par l'un des comtés les plus importans de l'Angleterre, Middlesex. Il parle autant dans le cours d'une session que trois de ses collègues les plus infatigables; dans les comités il ne tarit pas. L'année dernière il prit quarante fois la parole pendant une séance. Les seules figures de rhétorique qu'il emploie jamais, sont l'addition, la soustraction, la multiplication et la division. Nulle question morale qu'il ne réduise en sous ou deniers. C'est un vrai phénomène qu'un tel orateur; un prodige qu'une telle éloquence, fille naturelle de la banque et du négoce. La mémoire la plus tenace, l'obstination la plus invincible, l'application la plus laborieuse peuvent seules lui donner l'importance qu'il possède. En 1818, ses débuts ne furent remarquables que par son excessive gaucherie, et le chaos de ses phrases à peine articulées. Aujourd'hui, sans prétendre à la haute éloquence, sa prononciation et nette, et sa voix bien accentuée; quant à la gaucherie, il l'a conservée tout entière. Son chapeau et ses

papiers jouent un grand rôle dans la partie matérielle de son élocution. Il place méthodiquement son chapeau près de lui, à droite, sur le banc ; en tire une masse de papiers dont il forme un rouleau solide, et frappe de ce rouleau le creux de sa main gauche, pour donner plus d'énergie à ses phrases. Dans les occasions ordinaires, sans s'embarrasser de la position occupée par le chapeau, il soulève lentement et en mesure ses deux bras à-la-fois, qu'il laisse ensuite retomber comme un scieur de long, et qui continuent cette manœuvre tant que dure le discours. Il faut surtout l'admirer, losqu'un membre d'un parti opposé lui demande une explication : par exemple lorsque sir Robert Peel le somme d'expliquer des paroles qu'il trouve inconvenantes. Alors, le chapeau se retrouve en jeu : M. Hume le place sous son bras, la coiffe tournée vers le provocateur et reste immobile, le cou tendu, la tête fixe, la bouche béante, le corps formant un angle très ouvert avec l'orateur auquel il s'apprête à répondre.

Jamais homme politique ne fut plus volontaire et plus obstiné. Son large visage, son cou de taureau, sa tête énorme, couronnée de cheveux bruns qui grisonnent, annoncent bien la force musculaire et la persévérance d'opiniâtreté que l'on retrouve dans sa carrière politique. Il marche à son but, sans redouter aucun obstacle. L'effrayer est impossible, le convaincre n'est pas facile ; il n'écoute personne, ne croit à personne et ne suit que ses inspirations. L'année dernière il a été sur le point de compromettre par son entêtement la cause de tout son parti. Ses collègues les plus influens ont eu grand'peine à l'empêcher de proposer un bill, déclarant le peu de confiance que sir Robert et son ministère inspiraient à la Chambre, et annonçant l'intention de retirer les subsides tant que ce ministère existerait ; c'eût été la démarche la plus mal adroite, la plus violente et la plus funeste. Malgré cette obstination politique, son caractère d'homme privé est doux et sociable. Il rend toujours le bien pour le mal. Quoiqu'il ait passé dans l'Inde les plus belles années de sa jeunesse, et

qu'un tel séjour ne manque presque jamais d'altérer la constitution des Européens, sa santé est excellente. Il a soixante-huit ans, et paraît destiné à une longue vie que ses adversaires sèment de plus d'un embarras et de plus d'une entrave ; jusqu'ici sa constitution herculéenne a triomphé de tout.

Les dernières élections ont été pour lui si fatigantes, on a remué tant d'intrigues et soulevé tant d'intérêts pour l'exclure du Parlement, qu'il disait à ces amis, après sa victoire : « Je ne recommencerais pas mes deux dernières journées pour vingt mille livres sterling. » M. Hume évalue tout, même ses ennuis. En effet, on avait réussi à détacher de son parti quelques-uns de ses plus anciens acolytes, et dès le premier jour des élections il se trouva tout-à-coup arriéré de quatre ou cinq cents votes. C'était au milieu de l'hiver. Il fallut courir toute la province, rendre visite à chacun des comités épars sur le territoire, les réunir la nuit, les haranguer, s'entendre avec eux, repartir le matin, prononcer plus de vingt discours par journée dans chaque localité ; et cela, après huit jours du même labeur et de perpétuelles insomnies. Quel autre homme que M. Hume eût supporté cette fatigue ?

La plupart des membres élus par les comtés, et qui siègent parmi les libéraux, se placent sur un niveau presque complet de talent et de capacité ; de médiocrité peut-être. Je dois faire exception en faveur de M. Gisborn, élu par la partie sud du Derbyshire. Il a cinquante ans, un esprit supérieur, une physionomie énergique et prononcée, le front chauve, découvert et intellectuel. La simplicité de son costume est extrême ; et je ne sais où il a pris le tailleur qui confectionne ces pantalons si courts et si étroits, qu'en dessinant toutes ses formes, ils remontent deux ou trois pouces plus haut que la cheville. Jamais il n'est parvenu à prononcer la lettre *r*. Ses discours, dénués d'ornement, vont toujours au fait, et font beaucoup d'impression sur la Chambre. Ses gestes sont rares : la simplicité de son élocution et de ses

attitudes convient à la gravité des intérêts dont il s'occupe.

M. Warburton, qui peut avoir soixante ans, homme de comité, d'un jugement droit et d'un esprit juste, prononce mal, dit mal, n'émeut personne, mais se distingue par la précision et l'exactitude du raisonnement, qualité plus solide qu'éclatante. M. Charles Buller, membre élu par Liskeworth, n'a pas quarante ans. Sa physionomie singulière ne ressemble à celle d'aucun autre de ses collègues. Ce nez retroussé, ce front proéminent, ce sourire moqueur, ce teint coloré rappellent les physionomies spirituelles, malignes et vives de la France ou de l'Irlande méridionales. Il argumente avec adresse, enlace ses adversaires dans leurs propres filets, jette dans ses discours une ironie pénétrante et sans noirceur; excelle dans la réplique, et n'a pas encore déployé ce talent vaste et dominateur qui impose aux grandes assemblées. Il serait impossible de ne pas reconnaître en lui la capacité de l'avocat plaidant, et difficile de lui accorder les facultés de l'orateur. M. Ewart, représentant de Liverpool, n'a pas non plus la moindre prétention à ce titre glorieux. C'est un jeune homme d'environ trente-cinq ans, aux traits réguliers, à la chevelure longue et brune, d'une physionomie régulière et un peu triste, qui s'exprime avec une froideur glaciale, et parle sans émotion des plus graves intérêts. Sa voix est si faible que les membres assis à l'autre extrémité de la Chambre ne peuvent saisir les paroles qu'il prononce : cependant elles jetteraient de la clarté sur les questions commerciales que M. Ewart connaît à fond, qu'il traite avec lucidité, et qu'il discute avec talent. Il ne parle jamais long-temps : ses discours ne s'écartent point de la ligne libérale et philantropique choisie par lui dès l'origine; aussi, a-t-il beaucoup contribué à l'amélioration de notre code pénal, autrefois si barbare.

Sans s'attacher au radicalisme, proprement dit, M. Ellice, qui a fait partie du ministère Melbourne, se range au nombre des libéraux les plus prononcés, les plus influens et les

plus actifs. La solennité, la gravité, le poids de ses paroles, prononcées d'une voix dure et quelquefois rauque, forcent l'attention de la Chambre. L'énergie de sa pensée est d'accord avec celle de sa prononciation ; il se sert d'une pantomime violente jusqu'à l'exagération, et souvent quand il s'anime, vous diriez un moulin qui n'est pas fixé et que le vent fait mouvoir, en agitant çà et là ses ailes qui tournoient. Sa santé, aujourd'hui très faible, l'empêche de prendre une part très active aux discussions politiques.

L'honnête M. Attwood professe des opinions très avancées. C'est un excellent homme qui parle avec facilité, mais sans rien dire de remarquable : il n'a jamais traité de question parlementaire, eût-elle rapport aux Hurons ou aux Samoïèdes, sans introduire dans sa harangue la nécessité d'un *papier-monnaie*, son grand cheval de bataille. Les honorables membres n'écoutent point sans rire cet honnête et loyal orateur, dont l'accent provincial et campagnard contraste avec le ton affecté et prétentieux de ses collègues. M. Roebuck, autre membre ultra-libéral, collaborateur de la *Revue de Londres*, de celle de *Wesminster* et du *Magasin de Tait*, ne produit guère plus d'effet sur le parlement. Il n'est pas sans talent, mais on ne l'aime pas. Le cynisme, le mécontentement, l'affectation, la prétention se lisent sur sa figure, et il ne craint pas de répliquer tant bien que mal aux membres les plus éloquens et les plus influens de la Chambre ; improvisateur détestable, il n'obtient quelque succès que lorsqu'il apprend par cœur son discours. On peut le regarder comme type de la prétention et de la jalousie qui distinguent les derniers rangs de son parti. M. Ward, fils de l'auteur de *Tremaine*, que l'on a pris long-temps pour tory, s'est enfin prononcé en 1834, dans la question de l'Église irlandaise ; il est aujourd'hui l'un des membres les plus importans et les plus estimés du parti libéral. Ce n'est pas un grand orateur quoiqu'il parle avec facilité. Son élocution est monotone, sa diction vigoureuse

et simple ; il y a de la solidité et de la puissance dans ses argumens. C'est un homme athlétique d'environ quarante ans, d'un teint fleuri et animé, et dont les favoris pourraient passer pour très recommandables, si le majestueux colonel Sibthorpe n'offrait les siens à l'admiration de la Chambre.

Il faut citer, non comme un orateur éloquent, mais comme l'ami dévoué et le généreux protecteur des Polonais, lord Dudley Stuart, qui entre dans sa trente-deuxième année, et qui malheureusement, soit défaut d'organisation, soit excessive modestie parvient à peine à prononcer quelques phrases de suite. Sa sympathie pour tous les intérêts de l'humanité est pure, profonde, désintéressée. M. Pease, élu par le comté de Durham, et appartenant à la Société des Quakers ou Amis, n'est pas moins consciencieux, et se montre aussi zélé qu'utile dans les divers travaux dont il se charge. Il parle souvent dans les comités, s'assied toujour le premie sur son banc, quitte la salle le dernier et ne perd pas une parole de tout ce qui se dit. Aussi, depuis son élection, sa santé s'est-elle fort altérée. Jamais il ne prononce les mots *monsieur* ou l'*honorable membre*. Il reste immobile en parlant, ne se sert d'aucun geste, ne s'anime jamais, et se contente d'assertions positives et toujours basées sur des faits. Si l'on pouvait remplir la Chambre des Communes de Quakers de la même espèce, l'Angleterre n'y perdrait pas. Il peut avoir quarante-cinq ans : l'expression de sa physionomie est à-la-fois douce et intelligente.

Devonport a porté à la Chambre des Communes sir Édouard Codrington, dont la bataille de Navarin a immortalisé le nom : guerrier vénérable d'environ soixante ans, d'une taille élevée, la tête couverte de cheveux blancs qui commencent à tomber et à se dégarnir. Sans être radical, dans toute l'acception du terme, il dépasse le whiggisme ; mais la monotonie de sa prononciation, le bon sens ordinaire et bourgeois qui caractérise sa pensée, ne sont encore parvenus à lui donner aucun crédit parmi ses collègues.

M. Wallace, membre élu par le comté de Greenock, est du petit nombre des membres radicaux qui représentent l'Écosse. Avec cette dextérité et cette adresse qui caractérisent son pays, il a su tirer parti de la médiocrité de son talent, l'utiliser à propos, et venir à bout de deux réformes qui sont pour lui deux triomphes. Comme M. Hume, c'est un exemple vivant des conquêtes que peuvent remporter la persévérance, la patience, l'obstination. Sans idées générales, sans philosophie, avec peu d'instruction, se renfermant dans son petit cercle, et ne lâchant jamais prise, il a fini par obtenir la réforme des cours judiciaires en Écosse, et celle de l'administration de la poste aux lettres dans les Trois Royaumes. Il y a quatre ou cinq ans, l'honorable membre s'imposa cette tâche, et se mit à pérorer statistiquement sur la nécessité de réformer l'administration de la poste. Pendant qu'il accumulait chiffres sur chiffres, et raisonnemens sur raisonnemens, les uns dormaient, les autres causaient; la plupart quittaient la place : whigs et tories s'accordaient à regarder le discours de M. Wallace comme une lacune, un épisode, un point de repos. Toutes les années, régulièrement, il recommençait sa grande joute contre la poste aux lettres, sans trouver ni adversaires ni alliés; absolument comme un chevalier qui s'escrimerait seul dans la lice, et qui s'amuserait à la parcourir dans tous les sens. Enfin, un jour arriva où tous les partis vaincus par l'obstination de M. Wallace, convinrent qu'il avait raison, et que la réforme provoquée par lui était indispensable. Son extérieur correspond très bien à cette médiocrité obstinée et triomphante que personne n'écoute, que tout le monde respecte, et à laquelle on finit par céder.

Parmi les bons orateurs de la Chambre, je dois citer le sergent Wilde (*serjeant-at-law*) (1), qui parle rarement, mais

(1) Note du trad. Le degré de *sergent ès-lois* qui n'existe qu'en Angleterre, est spécialement affecté au *droit commun* et répond à celui de *docteur*

avec énergie. Les occupations du barreau l'empêchent malheureusement de se livrer tout entier à l'éloquence politique. C'est un homme remarquable, qui a bâti sa fortune de ses propres mains, et qui, après avoir été clerc d'huissier, s'est élevé au premier rang de sa profession.

Le hommes littéraires forment un groupe spécial, une subdivision tranchée dans la Chambre des Communes. A leur tête se trouve le dandy du Parlement, M. Édouard Lytton Bulwer; homme de talent, qui a plus d'esprit que de talent; homme d'esprit qui a plus de prétentions que d'esprit; homme qui serait plus remarquable encore s'il desirait moins être remarqué. Orateur artificiel, se parant d'une élégance factice, apprêté dans toutes ses actions, dans toutes ses paroles; ce ne sera jamais un véritable homme politique. Ses mouvemens sont réglés d'avance comme les intonations de sa voix. La liberté, l'abandon, la facilité, la grâce ingénue ne lui appartiennent pas; tout ce qu'il fait est concerté. Le tailleur et le coiffeur sont les premiers ministres de son talent, et il s'applique à dépasser tout ce que la mode invente de plus neuf et de plus inconnu. On dirait qu'il

en droit civil. Les tribunaux anglais suivent trois jurisprudences diverses. 1° Le droit romain qu'ils appellent *civil law*. 2° Le droit commun, qui remonte aux Saxons, qui n'est point écrit et qui se compose principalement des arrêts des tribunaux. 3° Enfin le droit écrit (*statute law*) qui est la jurisprudence parlementaire et dérive des actes du Parlement. Le droit romain est spécialement suivi dans les tribunaux ecclésiastiques, tels que *the consistory court, doctors commons, etc.* La cour des plaids-communs ne juge que d'après la loi commune. Dans les autres cours on peut invoquer indifféremment celle-ci ou le droit écrit. Les sergens ès-lois sont exclusivement autorisés à plaider devant la cour des plaids-communs. Quoique placés, dans la hiérarchie, au-dessous des docteurs, ils sont fort estimés. Ils sont créés par lettres-patentes royales et donnent un grand festin le jour de leur inauguration. Le roi choisit en outre un certain nombre d'entre eux que l'on appelle sergens-du-roi et qui sont chargés de porter la parole dans toutes les causes où le pouvoir exécutif est personnellement intéressé.

s'applique à gâter, par une affectation de tous les momens, les dons que la nature lui a faits : une belle figure, une taille élégante, une voix agréable et un esprit brillant. On ne peut pas même prétendre que sa vie politique soit le résultat d'une détermination fixe et d'une résolution consciencieuse. Il s'était engagé à provoquer et à obtenir le rapport des taxes sur les journaux ; après avoir prononcé plusieurs discours et fait de grands efforts pour arriver à ce résultat, il se vit appuyé par une majorité considérable. M. Spring Rice et ses amis le supplièrent avec instances de retirer sa motion ; il leur céda.

Deux autres littérateurs de profession, Bowring le polyglotte, et Buckingham, le fondateur de l'*Oriental Herald,* ne produisent pas beaucoup plus d'effet que M. Bulwer. Le docteur Bowring peut avoir quarante ans. Il est d'une taille moyenne, pâle, brun de chevelure : des lunettes voilent son regard. Élève de Bentham ; long-temps directeur du *Westminster Review,* il a quitté cette direction et s'est fait remarquer par son assiduité parlementaire. Sa voix a de la douceur et de la netteté : elle manque de variété. Il parle trop souvent, et s'occupe de détails trop minutieux, ne fait point de motions intéressantes, et ne réalise pas les espérances de son parti. Tout le monde d'ailleurs rend justice à ses bonnes intentions, à l'amabilité de son caractère, à ses connaissances variées plutôt qu'étendues, à la pureté gracieuse de son style qui manque d'originalité et de largeur. On le voit toujours aux Communes, un rouleau de papier sous le bras, traversant les galeries, changeant de place, lisant des documens. Sa parfaite intégrité et sa constante application ne peuvent manquer de devenir utiles.

Voici huit ans bientôt que M. Buckingham fait parler de lui. Le gouvernement des Indes-Orientales, en le bannissant de ce pays, par un acte complètement arbitraire, l'a privé non-seulement de sa fortune, mais de tout l'avenir que ses travaux lui promettaient. Il a lutté contre la pauvreté avec

constance et avec courage. On ne peut s'étonner de la guerre acharnée qu'il a livrée au gouvernement, et de l'obstination avec laquelle il a entretenu le public de ses malheurs et de ses souffrances. On l'a, en général, regardé comme un charlatan, un aventurier politique : titres qui détruisent toute espèce de considération personnelle parmi les membres de la Chambre des Communes. En vain, à son entrée au Parlement, a-t-il essayé d'établir sa réputation et son crédit oratoires; les toux les plus bruyantes, les rhumes les plus opiniâtres l'arrêtèrent dans sa course triomphale. Cependant il parle bien ; sa voix est harmonieuse, quoique un peu monotone; son action oratoire manque d'énergie. Déconcerté par ce mauvais accueil, il a renoncé à se faire entendre, et son assiduité parlementaire s'est beaucoup relâchée. C'est un homme de cinquante ans, dont les manières et la tournure annoncent l'homme comme il faut, dont l'extérieur décèle de rares qualités intellectuelles, et qui, malgré ses voyages en Mésopotamie, a conservé une santé florissante.

Groupons ensemble les membres élus par la métropole et dont la réforme du Parlement a beaucoup augmenté le nombre; ils n'étaient que six avant cette époque; aujourd'hui, on en compte seize. A la tête de ces représentans de Londres, de Westminster et des bourgs voisins, le célèbre Burdett a droit d'être placé : martyr de ses anciennes opinions, précurseur de toutes les innovations modernes; coryphée de l'ancien whiggisme; respecté maintenant plutôt comme un débris que comme un symbole des opinions modernes, je le regarde comme un monument curieux du libéralisme d'autrefois. Il est resté fidèle à ses principes; tout le reste a changé; les tories, jadis si éloignés de lui, se sont rapprochés insensiblement de ses théories; les libéraux, dont il était jadis le chef, ont marché sans crainte dans la voie des réformes et se sont avancés bien au-delà des limites qu'il avait tracées. A présent, il se trouve que sir Francis lit habituellement le *Standard,* journal tory; qu'il n'a rien de

commun avec le nouveau libéralisme; et que sa tenue, son costume, ses idées, ses discours même l'assimilent à l'aristocratie du passé. Lui! que le Parlement de 1815 maudissait et exilait de son sein! lui, qui a sacrifié à ses principes une bonne partie de sa fortune, sa liberté, ses espérances, son crédit! Le temps a fait son œuvre. Lorsque, dans cette dernière époque, ses constituans le prièrent de contribuer au renversement du ministère Peel, il leur répondit gravement que cette conduite serait une opposition factieuse. Burdett était devenu sage!

On s'explique très bien ce mouvement retardatare ou plutôt cette noble immobilité de sir Francis, quand on jette les yeux sur lui. Il est mis à la dernière mode de l'année 1812. Ses bottes à revers sont étincelantes; sa culotte de casimir blanc dessine sa jambe avec grâce; son gilet, d'une longueur démesurée, dépasse de quatre pouces les revers de son frac bleu, presque toujours boutonné et dont la coupe élégante et antique a quelque chose de fort original. C'est un homme de soixante-cinq ans. Ses cheveux ont blanchi dans les travaux parlementaires. Il est grand, maigre, se fait remarquer par la petitesse de sa tête et la forme proéminente de son nez, par sa voix aigre, perçante et vibrante, et par la simplicité consciencieuse de son langage. On respecte en lui les souvenirs d'une généreuse jeunesse, d'un temps où, le premier, et seul contre tous, il soutint les théories de liberté qui ont fait la conquête de l'Angleterre.

L'alderman Wood est un magistrat vénérable et d'un âge avancé, qui n'a pas dévié d'une seule ligne dans sa carrière politique, ni perfectionné depuis trente ans son talent oratoire. Soit qu'il prenne en main les intérêts les plus graves et les plus tragiques, comme cela lui est arrivé quand il a défendu la reine Caroline en plein Parlement, soit qu'il fasse sentir à ses collègues l'urgence de voter un bill contre les chiens enragés; c'est toujours la même voix inharmonieuse, dure, rauque, monotone, sourde, prononçant des phrases mal

construites et des périodes inachevées. D'ailleurs excellent homme, l'alderman est partisan dévoué des idées libérales. M. Grote, qui représente la Cité, de moitié avec M. Wood, professe les mêmes opinions; c'est un homme de quarante-cinq ans, bon orateur, mais laconique, trouvant toujours les mots nécessaires pour rendre ses idées, et trouvant toujours les idées, chose plus nécessaire encore. Tous les partis l'estiment et le respectent.

Voilà de quels élémens contradictoires le parti radical se compose. Représentant des idées les plus avancées et du progrès social dans son plus large développement, ce parti entraîne dans son mouvement rapide un grand nombre d'intelligences faibles et médiocres. A peine un homme réellement puissant sent-il son crédit augmenter et sa capacité s'accroître, après avoir traversé le Radicalisme, qui lui sert, pour ainsi dire, d'apprentissage et d'école politique, il se rattache aux théories du pouvoir. C'est le propre et le malheur du Radicalisme de ne jamais exercer sur la société une influence organisatrice, et de préparer, seulement par la polémique et la critique outrée, les destinées futures des hommes d'état.

(*Political Observer.*)

Voyages.

THOMAS CAMPBELL A ALGER.[1]

Tous les Français que j'ai rencontrés en Afrique ont été pour moi pleins de courtoisie ; mais je dois particulièrement remercier M. le colonel Maret, qui m'a procuré un choix de poésies algériennes : ce n'est pas la faute du brave colonel si les meilleures ne valent pas grand'chose. Il avait parlé de moi à Ben-Omar, l'ex-bey de Titery, qui en cessant d'être prince est resté l'un des plus riches et des plus puissans Maures d'Alger. Le colonel Maret me fit obtenir une invitation à dîner chez Ben-Omar. Cette faveur me flatta, et je l'acceptai avec d'autant plus de plaisir que j'espérais trouver chez l'ex-bey l'occasion d'étudier les mœurs domestiques des Maures, autant qu'on peut le faire dans un dîner où manque le charme de la société des femmes. A six heures, je me rendis avec le colonel chez Ben-Omar, dont la maison de ville, quoique située dans une des plus sombres ruelles d'Alger, est richement meublée à l'intérieur. Nous fûmes reçus dans l'espèce de cour-vestibule, où se tiennent les domestiques, par un jeune garçon aux yeux vifs qui nous serra la main à tous deux : c'était un neveu de notre hôte, enfant d'environ treize ans, et si élégamment vêtu, qu'il aurait été admiré sur un théâtre. Les nègres nous dirent que leur maître n'était pas encore arrivé de la campagne, mais qu'il ne tar-

(1) Voyez les articles précédens dans les 33, 34 et 36es livraisons de 1835.

derait pas, et qu'en attendant nous étions priés de monter. Cependant, le colonel Maret, qui connaît la langue arabe et l'étiquette mauresque, me dit que nous agirions avec plus de politesse si nous attendions en bas l'arrivée de Ben-Omar. Le bruit du galop de son cheval l'annonça bientôt, et le noble quadrupède précéda son maître dans le vestibule, à travers lequel il passa pour se rendre à son écurie. Notre hôte, qui parle très bien le français, s'excusa dans cette langue de nous avoir fait attendre, prit un flambeau, en donna un autre à son principal nègre et nous éclaira ainsi jusqu'à la salle à manger. C'est une chambre mauresque divisée en deux par un rideau de soie richement brodé. Les murs sont garnis d'un grand nombre de pistolets, de fusils, de cimeterres et d'yâtagans incrustés d'or, d'argent, de nacre et d'ivoire. Les ottomanes, trop basses pour être appelées sophas, sont en tissu de riche soie cramoisie, chamarrée d'or. Mais tous ces objets inanimés ne fixèrent pas long-temps mon attention, dès que j'eus aperçu le plus jeune neveu de l'ex-altesse. Je n'ai jamais vu une plus ravissante tête d'enfant : jamais la sculpture, jamais la peinture n'ont approché de cet ange avec ses larges yeux bleus et ses cheveux blonds. Je ne pouvais cesser de le regarder pendant que Ben-Omar nous décrivait courtoisement son curieux arsenal et nous montrait ses lames de Damas, en racontant l'histoire de tous les personnages de distinction qu'elles avaient eu l'honneur de décapiter.

Les convives étaient le colonel Maret, deux autres Français et moi. Notre hôte me plaça sur une ottomane, et après avoir aspiré quelques bouffées du tuyau d'une longue pipe, il me la remit tout humide encore de ses lèvres, comme la plus grande preuve de respect qu'il pût donner à l'étranger. Enfin on apporta la table du dîner ou plutôt un grand plateau rond, qui fut mis sur un léger exhaussement du plancher. Au milieu était une soupière d'excellent potage au riz, et chacun de nous s'étant accroupi en croisant ses jambes sur un coussin à la manière des tailleurs, on nous servit une assiette de

potage que nous mangeâmes avec des cuillers de bois. Les assiettes étaient de belle porcelaine anglaise. Nous avions chacun devant nous une serviette longue que notre hôte me dit être de toile de Smyrne. Après le potage vint un énorme poisson frit, délicieusement parfumé et garni de pudding : on le fit circuler, et chacun en prit un morceau avec les doigts et le pouce. Par ma foi, me dis-je, en goûtant ce mets, si les Français n'étaient venus ici que pour civiliser la cuisine africaine, ils auraient tout aussi bien fait de rester chez eux. Je le trouvai si bon que j'en demandai une seconde fois, et aussitôt l'ex-bey avec une politesse exquise, en prit plein sa main et me le mit sur mon assiette.

On nous servit ensuite des volailles rôties, flanquées de plats de légumes savoureux, arrosés d'huile, et puis le couscousou. Les volailles furent déchirées à la force du poignet, mais avec une délicatesse indicible. Pendant ce temps-là mon cœur, je veux dire mon estomac, soupirait pour les riches légumes qui nageaient dans un jus aussi doré que les nuages d'un beau soir d'été. Il n'y avait pas de cuiller, je fis couler une portion desdits légumes dans mon assiette et les mangeai partie avec l'aide d'un morceau de pain, partie avec l'aide de mes doigts désarmés de fourchette. Cependant, par égard pour les convives chrétiens, on apporta des cuillers quand il fut temps de manger le couscousou, et nous nous en régalâmes à qui mieux mieux. J'avoue à ma honte que dans ce dîner exquis, je fus battu et déclaré un petit mangeur par Ben-Omar, qui, fier de sa cuisine nationale, ne cessait d'encourager mon appétit. Imaginez-vous aussi que j'avais pour émules dans cette lutte gastronomique : d'abord, le colonel Maret, beau dragon de six pieds de haut, qui aurait pu servir de modèle pour peindre un sir William Wallace, et puis deux minces Français plus forts que lui encore ; ils dévoraient comme les vaches maigres de Pharaon. C'était peine superflue que de les presser.

Le dessert fut digne de ce dîner : ici nous eûmes des cuillers en écaille de tortue avec des manches en dents de cheval

de mer, ou d'ivoire avec des manches d'ambre ; la porcelaine du dessert était magnifique, et je fus surpris lorsque Ben-Omar me dit encore qu'elle venait d'Angleterre comme celle du dîner. Après que nous nous fûmes lavé les mains, on nous offrit des pipes et du café.

Nous restâmes à causer jusqu'à dix heures. Ai-je besoin de dire que nous n'avions pas de vin pour humecter notre causerie. Je me souvins du classique Philoctète, à qui le chœur chante qu'il est bien à plaindre d'être abandonné de Bacchus. Quoi! pensai-je, on n'a donc pas calomnié les disciples de Mahomet. Ces profanes se privent de cette généreuse liqueur! Quel triomphe si je parvenais à leur faire violer la loi du prophète! et là-dessus, avec une effronterie qui vous fera rire, je me mis à parler littérature arabe, et je citai un verset du Koran, qui promettait des coupes pleines de vin aux élus du paradis.—Mais, hélas! notre hôte, après m'avoir fait répéter deux fois, eut la cruelle modestie d'avouer qu'il entendait pour la première fois ces paroles du texte sacré : je le crois bien; je venais de les improviser sur place. J'en fus pour mes frais d'érudition, dont peut-être notre hôte ne fut pas dupe.

Ben-Omar avait été un riche marchand avant d'être nommé par le maréchal Clausel bey de Titery, une des quatre grandes divisions de la Régence. Il a voyagé en Italie et en France ; à Paris il reçut la croix de la Légion-d'Honneur, en récompense des services rendus par lui aux Français. Il est âgé de quarante ans environ. Sa conversation sans être brillante, est pleine de sens, et ses manières ressemblent tellement à celles d'un homme du monde en Europe, que vous oubliez bientôt qu'il porte un turban. Il me dit que dans sa maison de ville et dans sa maison de campagne, il a quatre-vingt-quatre domestiques, et qu'en outre il est obligé de donner l'hospitalité et un repas de mouton, conservé dans sa graisse, à cinq cents paysans maures, chaque fois qu'un d'entre eux vient à Alger. Il me parla avec sentiment des malheurs qu'Alger avait essuyés sous le gouvernement des Turcs; et celui

qu'il me représenta comme le plus à plaindre dans toute la population musulmane était le dey lui-même : il paraît que le dernier et le plus heureux de tous les deys, Hussein-Pacha, vivait comme un prisonnier dans son palais de la Cassauba. Pendant douze ans, il n'osa y dormir, et il n'en était jamais sorti encore lorsque les Français vinrent le détrôner. « Avez-vous vu, me dit Ben-Omar, sur la route de Bab-el-Oued les tombeaux de six deys, qui furent tous les six successivement élus et décapités le même jour? — Pourquoi se disputaient-ils donc un trône si précaire, demandai-je? — Oh! ils ne se le disputaient pas, me répondit mon hôte; quand les janissaires désignaient un turc pour porter le caftan, il n'osait pas le refuser. Aussi, j'aimerais mieux être le dernier boutiquier de Paris que le dey d'Alger!

Je lui racontai alors l'histoire de cet envoyé du dey, qui étant venu à Londres, y fut invité à dîner par lord Bathurst, et se crut obligé de rendre sa visite de digestion au cuisinier de mylord. On fit venir le chef en bonnet de coton devant l'excellence algérienne, mais leur entretien ne fut pas long : le chef prit la fuite aussitôt, effrayé des salamalecs musulmans. » — La simplicité de ce bon Turc vous surprendra moins, me dit Ben-Omar, quand vous saurez que le cuisinier du dey ne cédait ici le pas qu'au premier ministre : le cuisinier du dey était même une espèce de ministre responsable, car il dépendait de ses sauces que les janissaires eussent à procéder à une nouvelle élection. »

J'ai assisté à l'installation du tribunal de commerce d'Alger. La cérémonie a eu lieu avec une certaine pompe. Les principaux officiers de l'armée étaient assis d'un côté de la salle, et de l'autre les consuls étrangers, les rabbins juifs, les chefs maures et arabes, etc. Le but de cette nouvelle institution est de débarrasser la haute cour de justice d'Alger des affaires commerciales, qui jusqu'ici étaient aussi de son ressort. Avant la conquête, la justice musulmane était rendue à Alger par un cadi, magistrat religieux, élevé dans la Mosquée

et appartenant à la classe des docteurs de la loi. Ceux-ci formaient une espèce de collège présidé par le mufti, et c'était à eux qu'on appelait de la juridiction du cadi : le dey lui-même avait eu autrefois un droit de révision, tombé en désuétude. Chaque ville et chaque gros village avaient leurs cadis reconnus par le dey, partout où s'étendait la puissance de son cimeterre. Les Arabes éloignés du siège du gouvernement avaient au lieu de cadis leurs sheiks, excerçant une autorité paternelle, mais avec droit de vie et de mort; outre les cadis il y avait encore des *anciens* ou syndics de corporation qui pouvaient infliger la peine du fouet ou l'amputation des oreilles. Plusieurs de ces syndics ont été conservés, et les Français s'adressent à leur tribunal quand ils jugent à propos de faire appliquer à quelque Algérien le châtiment de la bastonnade.

Les formes de la justice maure étaient très simples. Dans les matières civiles le plaignant, résident ou étranger, citait sa partie adverse devant le cadi dont le tribunal restait ouvert du matin au soir. Si la partie adverse refusait de comparaître, le cadi l'envoyait appréhender par ses *tchaouz,* huissiers et exécuteurs des ordres du juge; s'il était prouvé que quelqu'un avait cherché à échapper à la justice, le procès commençait par la bastonnade, et si c'était un débiteur qui niait sa dette ou qui se déclarait insolvable, on essayait encore si la bastonnade ne lui rendrait pas la mémoire, ou ne lui ferait pas avouer qu'il avait de quoi payer. Quant aux voleurs, on leur coupait le poignet : on trouve encore dans les rues d'Alger des mendians qui mettraient volontiers les mains dans vos poches si la justice du cadi ne les avait pas réduits à tendre leurs bras mutilés pour exciter la commisération des passans. Le dey seul jugeait les crimes politiques ou militaires : et la torture était fréquemment employée pour faire parler ceux qui refusaient de se reconnaître coupables.

Le mari qui pouvait prouver l'infidélité de sa femme avait le droit de la faire mourir de faim, mais plus souvent il se contentait de la coudre dans un sac et de la noyer.

Il y a quelque temps une femme maure se fit enlever par un officier français. Son mari la réclama devant le cadi, qui la condamna à être réintégrée sous le toit conjugal ; mais elle en appela aux autorités françaises, en prétendant que son seigneur et maître ne la réclamait que pour la faire mourir. Le Maure protesta contre cette accusation, et dit que son intention n'était que de la laisser accoucher d'un enfant qu'il croyait être à lui. L'avocat lui ayant demandé s'il recevrait la fugitive dans ses bras : « Non, s'écria-t-il avec indignation, quand le lion s'approche de la fontaine où il a coutume d'apaiser sa soif, et qu'il reconnaît que les chiens sont venus s'y désaltérer, il s'en écarte avec dédain ! » Cette réponse si fière lui fit perdre sa cause, qui avait cependant excité une espèce de fermentation dans le corps des cadis.

J'ai été curieux de voir une cour de justice maure. Dans celle que j'ai visitée, le cadi était assis sur une estrade avec un assesseur à sa droite et à sa gauche. Un manuscrit du Koran était ouvert devant lui et, sur la muraille, on apercevait les textes du saint livre gravés en creux. C'était un vieillard de physionomie douce ; j'admirai sa patience, son ton conciliant, son air attentif : rien n'annonçait qu'il ressemblât le moins du monde au juge parodié par Shakspeare. Les parties plaidèrent elles-mêmes leur cause : l'une des deux était une femme qui pouvait se passer d'avocat. Il s'agissait d'une escroquerie de quatre-vingts écus dont la dame mauresque accusait un gros rustre. Celui-ci entra et d'abord défit sa chaussure : à son visible embarras, à son hésitation, je le crus coupable. Son accusatrice, en sa qualité de femme, n'avait pas le droit d'entrer au tribunal ; elle débita son plaidoyer derrière une grille : on eût dit une pie-grièche en fureur, quand après avoir rejeté son voile, elle montra son cou ridé et ses yeux noirs, et fit entendre une voix aigre qui eût imposé silence à un nid de corbeaux. Elle gagna son procès.

Tous les Algériens, y compris les Juifs, parlent un patois

arabe, bien qu'ils affectent d'écrire leur langue purement. Avant la conquête l'imprimerie était inconnue à Alger. Aujourd'hui Alger possède des presses et un journal, le *Moniteur Algérien*, qui devait être composé en français et en arabe; mais on y a renoncé. Les Maures ne sont pas de grands liseurs: leurs bibliothèques ne se composent que de korans et de livres de prières : ils ont cependant quelques chroniques nationales qui célèbrent les exploits des deux Barberousse, les deux héros des romans algériens.

Il existe une littérature algérienne moderne, et les Français ont même un professeur nommé pour faire des cours d'arabe : c'est un Egyptien. Il s'appelle Jean Pharaon, nom mi-partie familier et mi-partie biblique; mais il ne ressemble en rien au roi qui fut si justement englouti dans la Mer-Rouge. Je m'adressai à lui pour qu'il voulût bien me procurer quelque échantillon de poésie arabe moderne : « Poésie arabe moderne! » s'écria-t-il, ignorant qu'il parlait à un homme du métier; « mais il n'existe plus un seul poète sur la terre... Voyons, cependant, » ajouta-t-il, comme s'il se fût ravisé, « peut-être pourrais-je faire une exception en faveur de quelques chansons populaires, quoique licencieuses... — A la bonne heure, lui dis-je, voilà qui fera mon affaire, si vous pouviez m'en indiquer quelques-unes que vous me garantiriez *morales*. — Je vous les garantirais très ennuyeuses par la même occasion. »

Le seigneur Jean Pharaon me prouva, en effet, que les chansons populaires d'Alger ne sont pas très chastes. Il me traduisit, il est vrai, quelques sonnets plus modestes, mais qui étaient la monotone expression de l'amour sentimental. Je ne comprends pas comment un pareil amour existe chez les Maures, qui ne sauraient connaître cette communication réservée des deux sexes, doux prélude de nos passions européennes, et indispensable pour faire d'une sensation un sentiment. Dans les mœurs arabes, quand un homme desire une femme belle, ou la fille de quelque riche marchand, il ne perd pas le temps

à soupirer ; il gagne une de ses négresses ou paie quelque revendeuse de colifichets, non pour aller lui porter une lettre, mais pour se faire faire verbalement la description fidèle de sa personne, de ses yeux, de sa taille, de son teint, de ses traits, de tous ses charmes, etc.; or, il court toujours la chance de s'adresser à un courtier de mariage intéressé à flatter le portrait qu'on le charge de faire, et qui, comme les juges russes, reçoit des deux mains. Aussi, plus d'un amant se trouve bien attrapé lorsque sa fiancée, en levant son voile, se transforme en un laidron. Je soupçonne, cependant, que les choses ne se passent pas toujours ainsi entre les amans maures ; le dernier dey, Hussein-Pacha, donna entre autres l'exemple d'une exception toute paternelle ; il voulut que sa fille choisît un époux à son goût. Hussein-Pacha conduisit sa fille bien aimée à un balcon, sous lequel il avait rassemblé quelques-uns des plus beaux hommes d'Alger... Devinez sur qui s'arrêtèrent les regards de la jeune princesse? Shakspeare nous dit que Rosalinde devint amoureuse d'Orlando en le voyant lutter : la fille d'Hussein choisit aussi pour époux un beau jeune homme, lutteur de profession.

Lewison, qui ne fut guère plus heureux que moi, lorsqu'il voulut faire un recueil de poésies algériennes, cite comme une exception, un poème mêlé de prose, qui ne manque pas d'une certaine originalité : c'est la production d'un cadi, intitulée : *Dialogue entre le vin et la bougie :* on remarquera d'abord comme une anomalie qu'un cadi poète ait choisi le vin pour sujet de ses chants. Si j'avais connu ce trait, je m'en serais servi chez le bez de Titery plus heureusement que de ma menteuse érudition. La scène du dialogue se passe dans une chambre nuptiale, où le fiancé et la fiancée se permettent d'ajouter au bonheur de la première soirée, qu'ils passent ensemble, un plaisir défendu par le Prophète. Le poète suppose que la liqueur que les vrais croyans ne peuvent boire sans péché, exalte tellement l'imagination des deux époux, qu'ils entendent le vin et la bougie parler ensemble pour faire

valoir chacun la part de reconnaissance qui leur est due : « Je suis un soleil dans leur chambre, dit la bougie. En vain la nuit est noire, grâce à la lumière que je répands, ils peuvent se voir et s'admirer l'un l'autre.—Moi, dit le vin, je verse une vie nouvelle dans leur vie, une nouvelle âme dans leur âme.» Le deux époux enchantés de cette dispute l'encouragent, mais ils finissent par s'endormir, éblouis par l'éloquence du premier interlocuteur et accablés par l'influence du second.

Plus je fréquente les Maures d'Alger, moins je désespère de les voir un jour devenir un peuple plus littéraire, un peuple savant et civilisé. On nous représente sans cesse les Maures comme des sauvages insociables; mais c'est une erreur semblable à celle de noircir le visage d'Othello : ils sont en général courtois et intelligens ; ils ne peuvent donc que gagner dans la société d'un peuple aussi aimable que les Français. Je trouve cependant à ces conquérans d'Alger un défaut : leur manie de se comparer sans cesse aux Romains. Jusqu'à présent, du moins, c'est une comparaison maladroite pour ce qui regarde la colonisation de la Numidie. Rome et la France ont ici leurs ruines ; mais celles de la France sont l'œuvre de la destruction, tandis que celles de Rome sont les derniers vestiges des créations monumentales de cette puissance qui imprimait partout le sceau de sa grandeur. A quatorze milles d'Alger, sur les bords de la rivière Aratch, on voit encore les traces d'une ville romaine, qu'on suppose avoir été le Rustonium de Ptolémée ou le Rusucrum d'autres géographes. Là des fûts de colonnes et des chapiteaux vous apparaissent tout-à-coup parmi les broussailles. Votre pied heurte des fragmens de murailles, de portiques, d'arcades, de poteries étrusques et de pavés en mosaïque. Il y a encore les restes d'un môle destiné à protéger les navires. Rustonium était une ville qui s'étendait sur un espace d'un mille. L'empereur Claude lui décerna les privilèges de cité romaine. Hélas! au moment où vous rêvez sur ces ruines, à la puissance des

maîtres du monde, et que vous relevez en imagination les murs de Rustonium, les cris de la hyène vous rappellent que vous êtes au milieu d'un désert, et une tortue traîne sa pesante carapace sur les parvis que foulent vos pas.

Il y a dans Alger même, une pierre avec une inscription romaine, dont Shaw, ni aucun voyageur n'ont fait mention; elle appartient au mur extérieur de la mosquée la plus proche de la marine. J'y ai déchiffré ces mots :

SULPICIUS RUFUS DONUM DEDIT.

Il est certain que la mosquée a été construite avec des matériaux romains et peut-être sur l'emplacement de quelque temple consacré jadis à un des dieux du Capitole.

Parmi les antiquités des environs d'Alger, on trouve quelques pierres non taillées érigées indubitablement par la main des hommes, à quelques milles de la ville dans la direction de Sidi-Ferruch. Les Français les appellent des tombeaux druidiques. Je les croirais plutôt phéniciens. Aucun auteur ancien ne nous donne à penser que les Druides eussent des tombeaux de cette forme : il n'y a aucune trace de forêts dans le voisinage, et les Druides ne pratiquaient leurs cérémonies religieuses que dans les forêts ou dans des cavernes; or, les cimetières participaient parmi eux de la nature des temples. Il serait singulier, si ces pierres étaient druidiques, qu'il n'y en eût pas de semblables dans l'île d'Anglesea. Quand je crois pouvoir les attribuer au culte phénicien, je me fonde sur l'autorité des antiquaires qui prétendent que le monument de Stonehenge a la même origine.

De l'endroit où sont ces pierres druidiques ou phéniciennes vous montez, en une heure de marche, jusqu'au sommet du Bouzaria, à mille pieds au-dessus de la mer. Parvenu à cette hauteur, vous avez une vue magnifique de la plaine de Mitidjah et du petit Atlas. L'imagination vous prête ses ailes, et vous planez sur les flots qui baignent les rivages de l'Espagne et de l'Italie. C'est cependant une perspective plutôt

qu'un paysage pour un peintre. J'avais gravi le mont Bouzaria avec M. Descousses : « Regardez, lui criai-je tout-à-coup ; je reconnais dans la plaine cinq, six, sept campemens arabes. Je puis compter leurs tentes ; je vois la fumée de leurs feux. Combien je voudrais les voir de plus près ! Pourquoi ne leur ferions-nous pas une visite? Je m'adresse à un capitaine de Napoléon : qu'avons-nous à craindre? — Rien pour aller, répondit M. Descousses : nous serons très bien reçus ; mais je ne vous promets pas qu'on nous accorde la liberté de revenir. »

Sur ce même mont Bouzaria sont les ruines de deux petits villages, composés de quarante maisons, dont onze à douze seulement me parurent être habitées. Au revers oriental de la montagne, les Français ont placé une batterie de plusieurs pièces de canon. Le sentier qui vous ramène à Alger est si rapide et si rocailleux, que je ne descendis pas sans trembler. Le long des chemins autour d'Alger, les Français ont bâti des cabarets, d'où vous entendez sortir des chants joyeux qui indiquent assez que les soldats y font circuler la bouteille ; mais cette bouteille circule quelquefois si rapidement, qu'elle se brise contre la tête des buveurs. Combien ces rendez-vous d'orgie contrastent avec les paisibles cafés où les Maures vont, pendant toute une journée, s'étendre sur une natte, pour prendre du café ou jouer aux dames. Quelques-uns même y comptent les grains de leur chapelet ; car le rosaire est une dévotion turque aussi bien que catholique. Je passai l'autre jour près d'un de ces cafés, accompagné d'un officier français, qui reconnut un Algérien et lui parla. L'Algérien était assis sous un figuier, son chapelet à la main. C'était un vieillard avec un turban et une barbe d'une blancheur éclatante, une vraie figure de patriarche. A ses pieds était un jeune homme, que je pris pour son fils et à qui je l'entendis adresser des paroles paternelles. En nous éloignant, je dis au Français : « Combien ces cafés maures font honte à nos bruyans bouchons d'Europe ! N'est-ce

pas édifiant de voir ce vieillard respectable passer la journée un peu indolemment sans doute, mais avec son fils, le soutien de sa vieillesse et docile sans ennui à ses bons conseils. — Bah! bah! me répondit mon ami, son fils! c'est son fils comme le mien ; ce n'est ni son fils, ni sa fille, quoiqu'il soit de l'autre sexe. »

Mon patriarche était là avec une courtisane en costume du pays. Il ne faut pas croire que la polygamie soit un moyen d'extirper cette race nocturne, qui, dès que le soleil se couche, erre scandaleusement dans nos rues d'Europe, comme le lion de l'Ecriture, *quærens quem devoret.* Lorsque les Français s'emparèrent d'Alger, ils y rencontrèrent un nombreux troupeau de ces malheureuses femmes, un peu moins esclaves que les matrones mauresques et leurs filles, mais dont la liberté limitée avait pour surveillant spécial un magistrat appelé le *mézouar*. Elles vivaient dans des habitations à part et avaient la permission d'aller rendre visite aux fidèles musulmans; mais elles étaient punies de mort, si elles se laissaient admirer par des juifs ou des chrétiens. En bonne morale, la règle contraire eût été plus logique et aurait prouvé aux giaours que le koran n'autorisait la polygamie chez les vrais croyans que pour ôter toute excuse aux mauvaises mœurs; mais il est trop certain que la polygamie favorise le libertinage. S'il est rare que les Maures sages aient plus de deux femmes à-la-fois, ils peuvent facilement en changer sans en augmenter le nombre par le divorce. Or, une femme qui se sait mariée passagèrement peut-elle se considérer au-dessus d'une maîtresse.

Les mézouars traitaient quelquefois bien cruellement les femmes publiques. Quand les Français furent maîtres d'Alger, elles eurent bien vite appris la politique du jour. Du fond des maisons où elles étaient enfermées, elles répondaient par des cris de joie à la musique militaire des vainqueurs. On les menaça, on leur mit des menottes, mais elles se moquèrent de leurs gardiens, finirent par obtenir

leur émancipation, et prirent leur vol dès que la cage leur fut ouverte.

Depuis que le cimetière, situé près de la porte de Bab-el-Oued, a été profané par les Français, qui ont détruit les tombeaux, les riches ont discontinué de se faire enterrer dans ce quartier. J'ai remarqué cependant un caveau dans cette même direction où l'on creuse encore des fosses pour les pauvres. Il y a au moins un cimetière dans les murs d'Alger; mais les Maures qui possèdent des maisons de campagne, aiment mieux généralement y faire déposer leurs dépouilles mortelles.

La première cérémonie, qui se pratique après le décès d'un homme ou d'une femme, est de laver le corps. On lui introduit ensuite du coton imbibé de camphre dans la bouche, les oreilles et les narines. On pare le mort de ses plus beaux habits comme pour un jour de fête, et au bout de quelques heures on le met dans son linceul. Ceux qui peuvent le faire achètent pour cela des toiles consacrées ou qui viennent de La Mecque. Pendant la toilette du corps, toutes les femmes et la famille, s'étant réunis, font entendre de tristes lamentations : la douleur des hommes est plus contenue, ce serait à eux une faiblesse de pleurer ou de soupirer. Un rideau cache les bières de femmes, celles des hommes ne sont couvertes que du poële ; les femmes n'accompagnent jamais un convoi au cimetière, excepté les cas rares où le défunt a émancipé ses esclaves par sa dernière volonté. Le cortège est suivi d'un iman ou prêtre : il s'arrête en général à la plus prochaine mosquée, où l'on chante en chœur des versets du koran. Ce chant recommence au cimetière, mais pour les riches seulement; on omit du moins cette partie de la cérémonie aux funérailles d'un pauvre musulman, dont je suivis un jour le cercueil. On incline le corps pour l'ensevelir, et l'on tourne la face vers La Mecque : puis on le recouvre d'ardoises ou de planches pour empêcher les chacals de venir le dévorer pendant la nuit. On remplit ensuite la

fosse de terre, et l'on place deux tablettes de marbre aux deux extrémités si c'est un riche ; on se econtente de gazon et de branchages entrelacés pour les pauvres. Les sépultures sont entretenues avec le plus grand soin, on les entoure de murs tapissés de lierre et de pampre verts, et on plante sur la tombe des palmiers ou des cyprès. Souvent dans l'enceinte du cimetière est une galerie couverte, sous laquelle on étend des tapis pour ceux qui viennent pleurer et prier. Les femmes maures, d'ailleurs enfermées, peuvent toujours aller visiter les tombeaux de leur famille ; aussi l'amour leur donne-t-elle là des rendez-vous aussi bien que la douleur. Les mendians suivent toujours les funérailles des riches, car des aumônes leur sont distribuées.

Après la cérémonie funèbre, les amis et les parens rentrent à la maison mortuaire, ou un repas copieux leur est servi. La susceptibilité anglaise peut se révolter contre cet usage ; quant à moi, je ne puis oublier que je suis né en Ecosse, où l'on ne se contente pas de bien manger et de bien boire après un enterrement, mais où l'on danse au son du violon et de la cornemuse. Je me rappelle avoir entendu dire à un jeune gentilhomme montagnard que le jour le plus gai de sa vie avait été celui des obsèques de sa grand'mère, parce que le bal s'était prolongé toute la nuit, et que le whisky n'avait pas été ménagé. Lorsque le dernier laird de Lochness, dans le comté d'Argyle, mourut, il laissa une jeune veuve, qui fut, comme de raison, inconsolable de sa perte. Après les funérailles et le banquet, les hommes et les femmes du clan, accompagnés du joueur de cornemuse et du joueur de violon, se rendirent tous dans la grande salle du château pour y soulager leur chagrin par une contredanse montagnarde : tout-à-coup entre la veuve elle-même, vêtue de noir, baignée de larmes et laissant à peine voir le bout de son nez à travers sa grande coiffure de crêpe. Elle s'assit tristement sur un des bancs; le coryphée du bal crut que la courtoisie exigeait qu'il invitât d'abord la

maîtresse de la maison : il alla donc lui proposer d'accepter sa main, et elle y consentit avec un gros soupir : « Madame dit-il alors à la veuve désolée, par quelle contredanse commencerons nous ? — Ah ! répondit-elle, par la plus légère, car j'ai un grand poids sur le cœur ! »

Les épitaphes des Maures sont en général brèves et simples : ce ne sont pas de ces longues paraphrases en style lapidaire, équivalant à une oraison funèbre, que personne ne lit ou qui font rire comme un pompeux mensonge. M. Tulin, érudit orientaliste, m'a traduit deux inscriptions, qu'on trouve sur une tombe d'un cimetière d'Alger. A la tête du cercueil sont deux vers gravés sur une ardoise, dont voici le sens :

DIEU SEUL EST DIEU, SEUL JUSTE ET PUISSANT,
JE CROIS A MAHOMET COMME TOUT VRAI CROYANT.

Aux pieds se trouve une autre ardoise, sur laquelle on lit :

LE MORT QUI REPOSE EN CE LIEU,
ABRITÉ SOUS L'OMBRE DE DIEU,
ÉTAIT L'HADJI MORBACK LE FILS DE MOHAMET,
ET LE PETIT-FILS DE BASSET.

Les tombeaux des hommes qui furent éminens en dignité sont ornés d'un turban de marbre, indication de leur rang. Lorsque les Français traversèrent le cimetière de Bab-el-Oued, les soldats enlevèrent ces turbans. Je sors de chez mon apothicaire, où j'en ai vu un sur le comptoir servant de mortier.

Mes amis d'Israël ne sont pas aussi laconiques sur leurs tombes que les Maures. Je suis cependant charmé que les vainqueurs d'Alger aient épargné les longues inscriptions qu'on remarque dans le cimetière juif, situé au couchant de la porte de Bab-el-Oued, et fort heureusement assez loin de la route. Ce champ de repos n'a ni fleurs, ni arbres; mais il est pittoresque et intéressant. Il contient des centaines de tombes, recouvertes de tablettes en marbre blanc, sur les-

quelles ressortent les grandes lettres noires de l'alphabet hébreu, et les mains sculptées qui désignent la sépulture des rabbins. Je ne dissimule pas ma sympathie pour cette race proscrite. J'aime les Juifs d'Alger comme tous les Juifs. Je n'ai pu voir sans une émotion de plaisir que les cendres de leurs ancêtres n'avaient pas été violées sur cette terre étrangère. Je visite souvent ce lieu à la clarté de la lune, et j'aime à y répéter les plus beaux passages du prophète-poète Isaïe, dont les images sublimes se dressent devant moi, comme les fantômes des temps passés et ceux de l'avenir prédit par lui.

J'ai su assez d'hébreu à l'université pour pouvoir copier quelques épitaphes du cimetière juif, et, avec l'aide de M. Hurwitz, savant professeur à Londres, je pourrais traduire toutes celles que j'ai transcrites religieusement sur mes tablettes. Je n'en citerai qu'une seule pour donner une idée des autres; je choisis la plus courte.

TEL QUE LE CRI POUSSÉ PAR UNE MÈRE
QUI MET AU JOUR SON PREMIER NÉ,
DE CETTE PIERRE FUNÉRAIRE
LA VOIX S'ÉLÈVE ET DIT AU PASSANT ÉTONNÉ :
O VOUS QUI CRAIGNEZ DIEU, COUVREZ VOS FRONTS DE CENDRE ;
ICI GIT ABRAHAM-LÉON
IL FUT GRAND SUR LA TERRE, IL FUT JUSTE, IL FUT BON ;
MAIS DU TRÉPAS RIEN N'A PU LE DÉFENDRE.

Ni les Juifs, ni les Maures, ne se vêtent de noir en signe de deuil; mais les Juifs assistent toujours aux funérailles avec leurs plus vieux habits pour exprimer leur douleur. Les hommes pleurent abondamment, les femmes encore davantage, mais elles s'abstiennent généralement de suivre le convoi. A peu de distance du tombeau on prêche un sermon, long ou court selon l'importance du défunt. On chante des prières, et l'on fait la quête pour les pauvres. Les juifs d'Alger ont conservé une coutume superstitieuse assez extraordinaire. Lorsqu'un homme meurt, ils croient que le diable se

tient en embuscade devant la maison pour s'emparer du corps au moment où il se rendra à son dernier gîte. Comme les rabbins entourent le cercueil jusqu'au cimetière, sa majesté infernale est tenue en respect par leur présence; mais il n'en suit pas moins le cortège dans l'espoir de trouver quelque occasion favorable et même de se glisser avec le défunt dans la fosse. C'est pourquoi avant de l'y descendre, les porteurs se retirent à quelques pas et un des rabbins jette aussi loin qu'il peut à droite et à gauche quelques pièces d'or. Le diable, qui s'est blotti dans la fosse, ou qui est tout auprès, cède à son avarice et court après les pièces d'or; on se dépêche d'en profiter pour mettre le corps en terre et achever de l'ensevelir. Je parlais un jour de cette coutume à un vieux Maure qui a pour les pauvres Israélites une haine inconcevable : « N'est-ce pas, lui dis-je, très peu juif de jeter ainsi son argent? — Oh! oui, me répondit-il, mais c'est bien juif d'attraper même le diable. » Quand on enterre une femme, on s'abstient de cet usage; Satan a bien assez de ses ennuis, dit-on, sans se mettre encore une femme sur les bras.

Pour passer à un sujet plus gai que les tombes, les épitaphes et les enterremens, je vais transcrire quelques mélodies algériennes : j'ai assez mal parlé de la musique maure, et si mes lecteurs l'entendaient exécuter par les ménestriers du pays, ils me trouveraient bien indulgent. Ce sont de vrais bourreaux pour les oreilles. Aussi je crains d'avoir trop déprécié cette musique en la jugeant d'après l'exécution locale; car de meilleurs juges que moi prétendent qu'elle est expressive et agréable. Ainsi le pense madame Duverger, et telle est aussi l'opinion de mon ami, le chevalier Neukomm, que j'ai trouvé à Alger. Je mets au nombre de mes bonnes fortunes la rencontre inattendue de ce grand artiste, neveu d'Haydn, digne de son oncle, et dont la main tire de l'orgue des sons qui semblent la voix de la poésie. Le chevalier à traversé la Méditerranée exprès pour venir rendre visite à ses amis les Duverger. Le colonel Duverger me l'amena l'autre jour : je
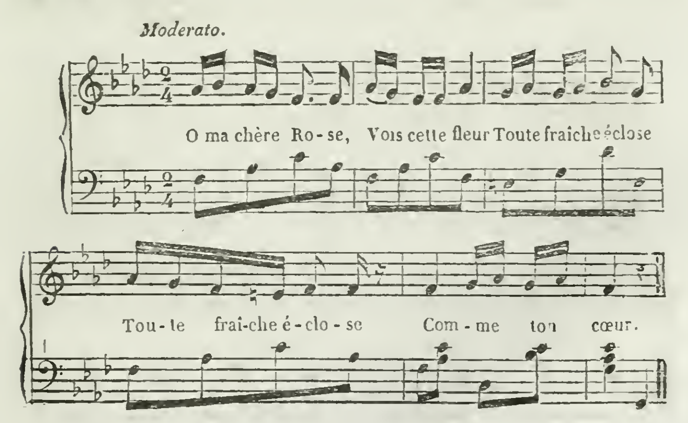
le reçus avec transport. Nous parlâmes musique algérienne : « je l'aime, me dit-il, et je la trouve naturelle et caracté-« ristique. »
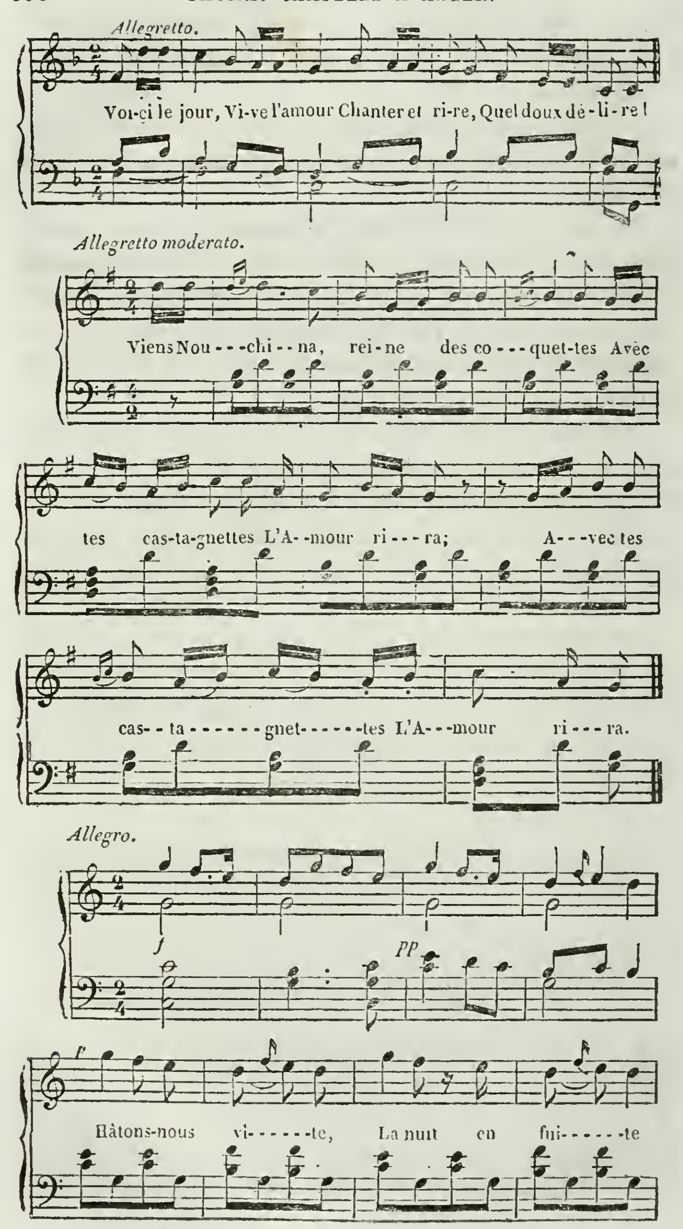
— Vous me surprenez, chevalier, lui répondis-je, et vous me feriez supposer que vous admireriez alors nos cornemuses d'Ecosse.
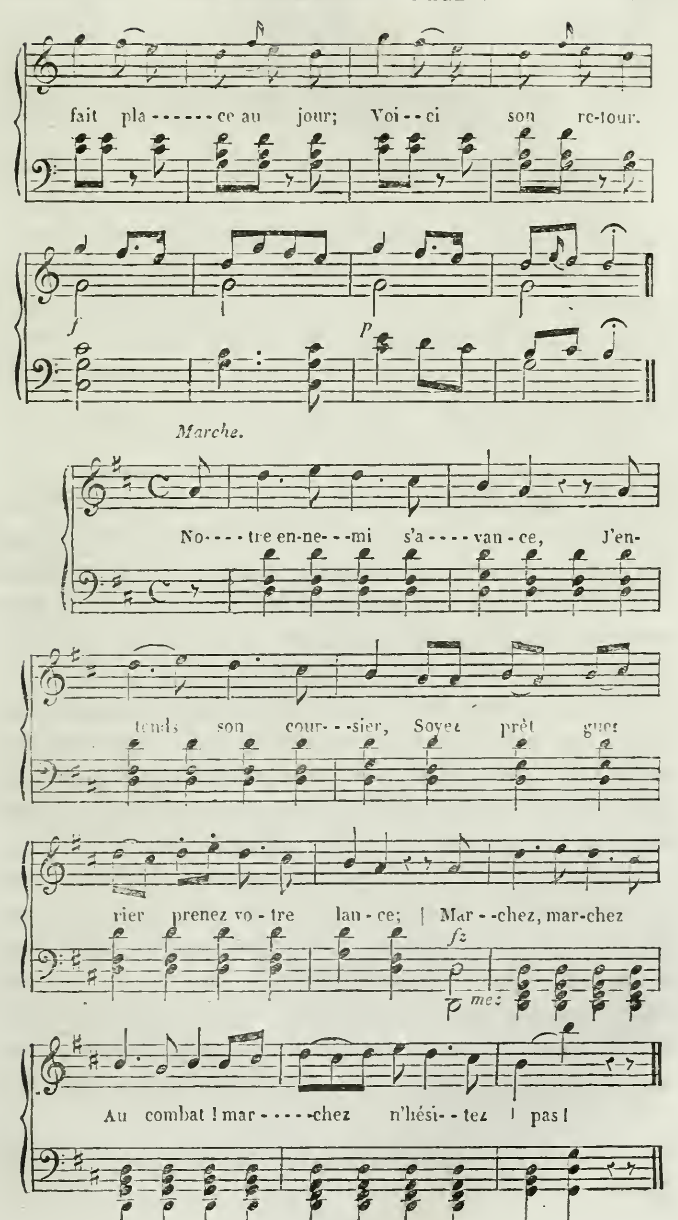
—Vraiment ! dit Neukomm, ne méprisez pas vos *pibrochs* nationaux : ils ont toute la rude mélodie d'une belle nature ; quand vous traversez un vallon de vos montagnes, vous ne vous attendez pas à y respirer le parfum des roses ; vous vous contentez de celui des bruyères ; de même, la musique des Highlands a son charme sauvage.

Cette remarque me rendit moins dédaigneux et me fit revenir de ma première opinion. Aussi, afin de donner à mes lecteurs une idée plus exacte des différens genres de compositions mauresques, me suis-je décidé à noter quelques airs que j'ai entendus et auxquels un de mes amis a ajouté l'accompagnement.

Les musiciens arabes, comme ceux de la Grèce antique, ne connaissent pas l'harmonie : ils se contentent de doubler à l'octave les voix et les instrumens. Quant aux paroles que j'ai mises sur ces airs, elles ne sont là que pour mieux préciser la mesure.




Allegretto.
Voi-çi le jour, Vi-ve l'amour Chanter et ri-re, Quel doux dé-li-re!
Allegretto moderato.
Viens Nou---chi--na, rei-ne des co---quet-tes Avec
tes cas-ta-gnettes L'A--mour ri---ra; A---vec tes
cas--ta------gnet------tes L'A---mour ri---ra.
Allegro.
Hâtons-nous vi------te, La nuit en fui------te


fait pla------ce au jour; Voi--ci son re-tour.
f
p
Marche.
No----tre en-ne--mi s'a----van-ce, J'en-
tends son cour---sier, Soyez prêt guer
rier prenez vo-tre lan-ce; | Mar--chez, mar-chez
fz
Au combat! mar-----chez n'hési--tez | pas!

Moeurs provinciales de l'Angleterre.

—

II.

LE CABINET DE LECTURE. [1]

L'invention du cabinet de lecture marque la dernière civilisation. C'est l'intelligence, vivant à frais communs; c'est le luxe de l'esprit qui devient économique. Je voudrais que l'Académie de La Haye ou de Goëttingue proposât, pour sujet de prix, la question suivante : « Comment les cabinets de lecture ont influé sur la civilisation ? »

Pour moi, je répondrais : ils ont détruit l'aristocratie littéraire, renversé l'empire du vénérable livre à fermoirs, fait pulluler le roman; ils ont donné une prime à toutes les rapsodies littéraires, ils ont accru la génération du pamphlet, prêté des ailes à la poésie légère, éparpillé la science frivole, détrôné l'érudition, et fait entrer la démocratie dans le royaume intellectuel. La consommation de Contes, Nouvelles et Voyages, dévorés en Angleterre et en France par les cabinets de lecture est difficile à évaluer. En Angleterre, c'est surtout la classe moyenne qui s'abreuve aux sources des cabinets de lecture : aussi, les livres de notre *Circulating Library,* sont-ils ordinairement proprement tenus et bien soignés, mais sans

(1) Voyez dans la dernière livraison, l'article intitulé: les *Rivalités de Province.*

luxe; comme des bourgeois honnêtes. En France, s'il faut en croire les journaux français, le livre du cabinet de lecture, passant des mains blanches de la duchesse aux mains souillées de la fille de cuisine, atteste cette confusion des rangs, et ce laisser-aller de la société continentale, qui fait horreur à la société britannique.

Pour qu'une petite ville ait un cabinet de lecture, il faut que les lumières du siècle aient percé l'obscurité provinciale, et que l'*endroit* marche avec l'époque. J'ai vu beaucoup de petites villes où l'épicier, le quincailler, le fruitier, faisaient circuler, à travers la population lisante, dix ou douze volumes dépareillés. Tel était le petit dépôt tenu à Mickleton par l'épicier Bylade, homme d'un certain âge, portant des bas de filoselle et des boucles de cuivre doré; grave, respectable et calme, d'une modération exemplaire, et qui demeurait sur la place du marché. Dans le comptoir même, entre ses genoux et le tiroir qui renferme les shillings, une petite planche supportait une douzaine de volumes bien usés, bien gras, rapiécés sur toutes leurs marges, et dont les pages formaient une masse solide comme ces vieux jeux de cartes qui se détachent avec peine. Les exigences des Mickletoniens, leur avidité pour obtenir de nouveaux livres, leurs caprices littéraires, leur dégoût pour les vieux ouvrages, faisaient méditer philosophiquement l'épicier-libraire sur les bizarreries des hommes. — « Ils ne veulent pas de mes vieux livres, disait-il; mais je ne les conçois pas; un vieux livre est un livre nouveau pour qui ne l'a pas lu. Ils viennent sans cesse demander l'*Antiquaire* de sir Walter Scott. — Avez-vous l'*Antiquaire* de Walter Scott? me demande-t-on chaque jour.—On me dérange à dîner, on me fait lever le matin, on me force de r'ouvrir ma boutique le soir, en me demandant si j'ai acheté cet *Antiquaire?* Il me faut toute ma patience pour répondre doucement à ces gens-là :

« Messieurs, j'ai plus de douze autres ouvrages.

— Mais nous les avons lus!

— Il y a si long-temps! Vous les avez tout-à-fait oubliés, et vous pourriez les relire de nouveau avec fruit!

« Eh bien, croiriez-vous qu'ils s'obstinent, et qu'au milieu de tant de richesses littéraires, il n'y a qu'un seul livre qu'ils desirent : l'*Antiquaire* de Walter Scott! C'est de la folie. »

Ces raisonnemens ne purent prévaloir contre le mouvement triomphateur des lumières européennes. Chaque jour l'*Atlas* de Mickleton, journal de la petite ville, réclamait hautement l'institution d'un cabinet de lecture ou de quelque autre établissement littéraire, en harmonie avec les lumières de l'époque. Toutes les petites localités possèdent un aigle, un homme central, dont la phrase est oraculaire, dont la parole est un dogme et qui ne dit pas *bonsoir,* sans que la petite ville l'admire. Telle était la position de M. Antrobius-Pott, le plus spirituel personnage de toute la cité, qui insérait des charades dans l'*Atlas,* et qui avait un beau jour, en jouant aux quilles, laissé échapper ces mots :

« Il est incroyable et humiliant pour la ville de Mickleton,
« que la ville voisine de Blunderington possède une société
« littéraire, avec cabinet de lecture, et que nous n'en ayons
« pas. »

A peine ces paroles furent-elles prononcées, on s'aperçut que le besoin d'un cabinet de lecture se faisait vivement sentir, et que l'existence des Mickletoniens serait incomplète jusqu'au moment où l'on posséderait une institution équivalente à celle de la ville voisine et rivale.

Les notables s'assemblèrent. M. Antrobius présida. On s'occupa d'abord, non de l'institution elle-même, mais du nom qu'elle devait porter. *Bibliothèque publique* était beaucoup trop simple et ne caressait pas assez l'amour-propre des habitans. On proposa tour-à-tour *Athénée, Portique, Gymnase, Symposium.* Quelques-uns penchèrent pour le *Divan de Mickleton;* d'autres soutinrent avec chaleur que le *Parthénon,* ou le *Panthéon* produiraient plus d'effet : enfin, un

petit vieillard, qui avait été dandy, prit la parole pour affirmer qu'il serait plus original et plus brillant d'instituer une *Cour d'Amour* et *d'Éloquence* à Mickleton. Mais en définitive, lorsqu'on eut fait la supputation du nombre des souscripteurs et débattu le prix de la souscription, le résultat obtenu contraria singulièrement ces belles espérances et ces glorieux baptêmes. On reconnut qu'il faudrait s'estimer heureux de louer un rez-de-chaussée, à raison de quelques livres sterling par an, de le meubler très économiquement, et d'acheter quelques volumes de hasard. Ainsi croula le *Portique,* ainsi s'évanouit la *Cour d'Amour;* on dut s'en tenir à un cabinet de lecture ordinaire, et l'on se vit obligé d'accepter la rémunération de deux pence par volume prêté au public. C'était tomber de bien haut. Mais ce qu'il y avait de plus cruel, c'était la nécessité d'admettre la lingère et la grisette, l'artisan et l'ouvrier aux privilèges de la lecture. Sans les ressources offertes par les classes inférieures, comment la nouvelle institution marchera-t-elle? et si l'on emploie ces ressources, quelle confusion, quel mélange, quelle inconvenance, quelle honte pour la noble ville de Mickleton! Adopter cette méthode, c'était ravaler l'*endroit* parmi les villes roturières. Il fallut bien pourtant en passer par là, l'argent, maître du monde, le voulait ainsi.

Bylable, l'épicier-libraire, vit d'abord avec douleur l'établissement rival qui menaçait son industrie et la bibliothèque enfermée dans son comptoir; mais plusieurs considérations le rassurèrent; entre autres celle qui lui présentait comme probable la vente de ses bouquins au profit de l'institution nouvelle. Il estimait beaucoup ses livres. Il était fait à leur physionomie antique, il avait de la considération pour leurs rides et pour leurs défauts : d'ailleurs, en passant par les mains de tant d'honorables personnes, leur valeur ne s'était-elle pas augmentée. Aussi proposa-t-il à M. Antrobius de les céder au nouvel établissement pour un prix à-peu-près double de leur achat originel. M. Antrobius lui rit au nez.

« Quoi ! des livres que personne ne veut plus lire, et que personne ne lira.

— Tout ce qu'il vous plaira ; mais des gens qui vous valaient bien les ont lus avec plaisir.

— Leur état de conservation est peu satisfaisant.

— C'est une preuve nouvelle de leur mérite, et de l'empressement des lecteurs.

— Ce sont, je crois, des romans et des contes?...

— Je n'ai jamais eu dans ma boutique qu'un seul ouvrage de philosophie ; il n'est pas coupé. »

L'affaire ne put se conclure.

L'épicier-libraire avait trop d'amour pour ses vieux livres, et M. Antrobius une trop haute idée de l'établissement qu'il venait de fonder. Le libraire affectionnait particulièrement ces couvertures de parchemin jauni, ces feuilles maculées, ces marges rongées par la pression des doigts, et surtout ces notes marginales et manuscrites dont la critique ou l'admiration des lecteurs avaient surchargé les livres prêtés ! Ici, les caractères majuscules et tremblotés d'une vieille fille de cinquante ans : « *Les hommes sont des monstres!!!* » annotation qui accompagnait le récit d'un enlèvement romanesque. Plus loin, cette exclamation furibonde : « *L'auteur est un misérable!* » sur le verso d'une page consacrée à énumérer tous les déboires du mariage. Cette grave sentence d'une matrone de Mickleton : « *Quiconque méprise les femmes est indigne de vivre!* » Plus loin encore, entre deux larmes servant de ponctuation, l'écriture fine et menue d'une lingère de la même ville avait tracé les mots suivans : « *Ah! voilà bien le véritable amour!*

M. Bylable avait raison, cette collection de manuscrits autographes est d'une inappréciable valeur! ce sont des élans du cœur, des réflexions naïves, des témoignages de l'intérêt profond que le livre a excité. Contradictions indignations, discussions, tout cela fait l'éloge de l'auteur. C'est

une édition *variorum*, digne de toute l'attention d'un philosophe et qu'il faudrait acheter au poids de l'or.

Une pauvre petite maison obscure où un chapelier avait fait récemment banqueroute et qui se trouvait reléguée à l'extrémité de Mickleton, fut choisie pour le nouvel établissement. On décida que la cloison, qui séparait la boutique de l'arrière-boutique, serait jetée à bas, et M. Antrobius surveilla les travaux. Son oisiveté de province, la plus lourde de toutes les oisivetés, fut charmée de trouver un prétexte d'agitation. Il montait gravement et descendait les escaliers, en prenant sa prise de tabac, avec une lenteur et une majesté qui annonçaient toute l'importance de la nouvelle dignité dont il était investi. Le comité d'administration (il y avait un comité d'administration) suivait respectueusement les pas de M. Antrobius, et appuyait toutes ses démarches. Mais à qui donner la place de bibliothécaire? le personnage que l'on va honorer d'un tel emploi servira de représentant naturel à toute la littérature de Mickleton. On passa en revue la plupart des notabilités; mais on finit par convenir que la somme d'argent qu'il serait possible d'allouer à la rémunération de cette charge ne pouvait être offerte qu'à une personne pauvre et modeste. Il y avait dans la ville une petite vieille femme peu lettrée, depuis long-temps veuve, douce de caractère et de langage, et si pauvre que ce fut pour elle un grand bénéfice de trouver le logement gratis et quelques shillings par-dessus le marché. Encore n'accepta-t-elle que sous condition de pouvoir s'occuper de travaux à l'aiguille et de donner à la bibliothèque de Mickleton trois jours par semaine seulement. Quelle déchéance! quelle humiliation! la Minerve de Mickleton transformée en une Sibylle portant lunettes et qui de sa vie n'avait lu que ses prières. Son grand mérite était de respecter profondément M. Antrobius qu'elle considérait un peu moins que le père Eternel, mais voilà tout. Il fallait la voir en face de ce personnage, les mains jointes sur la poitrine, les yeux baissés, écoutant hum-

blement les conseils que lui donnait le fondateur de l'institution.

Le roman aura-t-il droit de bourgeoisie dans le cabinet de lecture de Mickleton? D'abord, on voulait l'exclure sans pitié comme chose légère, frivole, indigne de la gravité littéraire; mais ces messieurs prétendirent que leurs femmes seraient très mécontentes; les femmes prétendirent à leur tour que leurs maris ne pouvaient pas se passer de romans. En résultat la première acquisition fit entrer dans la bibliothèque tous les ouvrages de fiction que l'on put acquérir au rabais. Toute la délicieuse école du roman à fantômes et à cadavres, école passée de mode et par conséquent peu coûteuse; les romans et nouvelles de l'école dévôte, imitatrice d'Hannah More, les œuvres sentimentales que Paméla fit éclore; enfin tout ce que le siècle a rejeté. Les gros bonnets de la ville, qui connaissaient la valeur des capitaux, insistèrent pour que les deux tiers des fonds fussent consacrés à l'acquisition d'œuvres solides qui, conservant leur valeur, pourraient se revendre un jour. Aussi les tablettes de bois blanc ne tardèrent-elles pas à gémir sous le poids des dictionnaires, des encyclopédies, d. s biographies; œuvres sérieuses que la vente après décès d'un vieux ministre de l'Eglise, fournit pour une somme inférieure à leur prix réel, et qui, jamais, depuis que le cabinet de lecture existe, ne furent parcourues, ouvertes, ni même déplacées par un seul curieux.

L'épicier-libraire, dont le fonds perdait beaucoup de sa valeur, affectait une indifférence inébranlable pour tout ce qui se passait autour de lui; il fallait voir cependant son malin sourire et l'air de satisfaction avec lequel il prêtait l'oreille aux plaintes et aux réclamations dont l'établissement était l'objet. Paraissait-il un nouvel ouvrage à Mickleton? tout le monde voulait l'obtenir : mais il était impossible que tout le monde l'eût à-la-fois. La pauvre bibliothécaire n'y pouvait pas tenir; elle avait beau se montrer patiente, douce,

soumise. Comment contenter tout le monde? comment donner le même volume à douze irascibles lecteurs qui prétendent se l'attribuer? comment faire revenir au bercail les tomes que l'on garde trop long-temps? Dieu sait à quelles attaques et à quelles injures fut exposée la pauvre petite femme, et dans quels paroxysmes de désespoir la précipita sa situation embarrassante! Elle y eût renoncée, si cette abdication n'eût été, dans son état, une espèce de suicide. Les souscripteurs de Mickleton se montraient d'autant plus exigeans qu'ils payaient peu: ils se précipitaient sur un nouveau livre comme les enfans sur un nouveau joujou après avoir brisé le jouet ancien. Qui peindra les combats intérieurs de Brigitte (la bibliothécaire), et la lutte que se livraient dans son âme, d'une part, l'embarras de ses devoirs, de l'autre, sa reconnaissance pour ses bienfaiteurs? Ne recevait-elle pas une voie de charbon par an, deux shillings par semaine et la jouissance d'un petit logement de deux pièces; son nom n'allait-il pas être immortalisé dans les fastes de la littérature de Mickleton? Combien de devoirs à remplir, que de fonctions importantes! comment acquitter sa dette! et que de reproches injustes! qu'il est dur à une âme honnête et à une conscience pure, d'avoir à repousser sans cesse des accusations imméritées! Mrs Dobbs, la tapissière, s'étonne de ce que Mrs Black, la mercière, garde si long-temps le second volume de la *Fiancée du Bandit*, nouveau roman qu'elle voudrait lire. C'est à madame la bibliothécaire qu'elle s'en prend, et la pauvre petite femme n'ose pas même lui démontrer son innocence. Il faut subir ces attaques en silence; et lorsqu'un souscripteur mécontent accuse les membres du comité, blâme le choix des livres, l'emploi des fonds, les réglemens intérieurs et administratifs, quelle doit être la souffrance de la petite femme? combien sa délicatesse doit être blessée?

« Quoi, disait un charpentier retiré, est-ce pour cela « que nous avons chargé messieurs du comité de la di-

« rection de nos intérêts et de la gestion de nos deniers? il « faut leur retirer le pouvoir; les choses vont mal, très mal. « L'administration est trop coûteuse : personne ne peut avoir « de livres. » Tel est le principe de l'opposition dans tous les gouvernemens. Jamais homme qui s'est servi du pouvoir ne l'a employé selon le vœu de tout le monde.

Les querelles, les haines, les jalousies s'introduisirent à Mickleton avec l'amour de la littérature; plus le nombre des souscripteurs augmentait, plus il devenait difficile de les servir à leur gré. On résolut de déclarer, à son de trompe, que la souscription au cabinet de lecture était ouverte à tout le monde. Maçons, serruriers, pâtissiers, inscrivirent leurs noms sur la liste intellectuelle. Il y eut un peu plus de fonds et un peu plus de livres : mais le nombre de ces derniers ne fut pas assez grand pour satisfaire l'avidité croissante de la population mickletonienne, dont une partie fut obligée de se rejeter sur les vieux livres de l'épicier libraire. Au lieu d'y perdre, il y gagna. L'avidité pour la lecture ne cessait de s'accroître ; tout en éclairant les esprits des jeunes gens et en exaltant les âmes des jeunes filles , elle semait la discorde dans les familles : et si M. Jérémie Philpott n'a pas épousé miss Suzanne Grims; si Jacob Bell , le marin en retraite, a cessé de voir le capitaine Mund ; si la moitié des familles de Mickleton sont brouillées à mort, il faut s'en prendre au Cabinet de lecture.

(*Provincial Sketches*).

Miscellanées.

L'ART DE DONNER A DINER.[1]

« Tenez bonne table et soignez les femmes : »

Telles furent les seules instructions de Buonaparte à M. de Pradt son ambassadeur. Quiconque tient bonne table et soigne les femmes ne tombera jamais. Je sais un diplomate arriéré, vieilli, usé, dont tout le monde se moque; le dîner seul le soutient. — « Oui, c'est vrai, disait un de ses confrères, à qui l'on représentait la nullité et la fatuité de ce personnage : le pauvre Adonis est un peu ridicule, beaucoup peut-être; mais on dîne bien chez lui. » — Les succès de la réforme ne sont que des succès gastronomiques. Ce sont les dîners de lord Sefton et de lord Holland qui ont réellement déterminé le mouvement réformateur. Les soirées du duc de Sussex et de lord Landsdowne ont achevé la conquête

(1) Note du trad. La plus grave et la plus spirituelle des Revues anglaises, le *Quarterly Review*, dans un de ses derniers numéros, n'a pas craint de consacrer plus de cinquante pages à la fondation d'une bonne théorie gastronomique. Elle a pris pour bases principales les exemples et les maximes de l'alderman Walker, homme fort singulier et dont la publication périodique intitulée l'*Original*, est une des *Excentricités* les plus piquantes de l'Angleterre moderne. L'extrait que nous insérons ici renferme, pour ainsi dire l'essence de ces précieuses théories et se recommande comme les *Déipnosophites* d'Athénée, par un mélange heureux d'anecdotes amusantes et de préceptes de fort bon goût.

radicale. Chez le duc de Sussex j'ai vu le prince de Talleyrand causer avec lord Brougham, pendant que l'un des frères de Buonaparte, le coude appuyé sur le même sofa, les écoutait. Le dîner est un Pouvoir. La science, la richesse et la politique, en ont fait dans cette dernière époque, un usage important. Rien de plus beau que les soirées du samedi de M. Babbage. On voyait se grouper dans un coin du salon les beautés les plus fraîches et les plus célèbres de notre métropole ; l'expressive et gracieuse fille de lord Byron, aujourd'hui lady King.

La fille de mon cœur, dernier fruit de ma race,
Mon Ada ;

les jolies nièces de lady Morgan ; la spirituelle Mrs Austin ; Mrs Lister, Mrs Leicester Stanhope, toutes rivales de jeunesse et d'éclat. M. de Beaumont, qui se trouvait présent, ne put s'empêcher de dire à M. de Tocqueville : « Cette beauté Anglaise...... c'est vraiment étonnant ! »

Imaginez ce que devient l'avanturier politique ou littéraire, transporté au milieu de cette féerie. L'estomac satisfait et paisible ; les yeux charmés par le spectacle des plus belles formes ; enivré par d'éloquens regards ; heureux de faire partie d'un cercle si brillant ; tory si le cercle est tory, whig si le cercle est whig ; il ne s'appartient plus. C'est un orateur qui vient de produire de l'effet, un poète dont le début est un succès : un romancier dont les journaux font l'éloge. Tous les pores de sa vanité sont ouverts ; il n'a point de parti, il n'est résolu qu'à une seule conquête, celle de la réputation. Ses convives sont whigs. Comment ne recevrait-il pas d'une si noble assemblée et surtout d'un dîner si splendide, le baptême du whiggisme ? On le présente à toutes les célébrités, et il se trouve de niveau avec elles. L'affabilité du maître est parfaite, l'aménité des convives est entraînante. On se laisse aller au torrent ; on s'engage sans le vouloir. Ainsi s'opèrent tous les jours les grandes acqui-

sitions du parti whig. Le prosélytisme des dîners est incalculable ; on prétend que lord Melbourne, au moment où il a quitté le ministère , s'occupait de l'organiser sur une grande échelle qui n'aurait laissé aucune espérance à ses ennemis.

Un bon dîner peut être insupportable ; le luxe des mets n'est pas le seul point auquel doivent donner leur attention ceux qui prétendent remuer ce grand levier politique. Je recommande avant tout l'aménité, la bonhomie et le sans-façon de l'accueil. Telle petite table à un seul service procurerait à vos convives du bonheur et du bien-être pour deux mois. C'est cette cordialité bienveillante qui fait époque dans notre vie : on oublie les truites et les saumons, mais non une parole et un sourire partis du cœur. Un simple ministre de l'Eglise anglicane, le révérend Sydney Smith a fait de son petit presbytère de Combe-Florey un paradis où les grands du royaume sont heureux de passer un seul jour. Le meilleur vin de Champagne ou du Rhin est un cordial moins puissant que la bien-venue de l'amphitryon.

Dans cette dernière époque, les dîners des tories ont baissé ; cette infériorité marquée explique très bien leur infériorité politique. Pourquoi Canning est-il mort? Quel admirable hôte il eût été! Quelles défections nombreuses eussent appauvri le parti de la réforme, s'il s'était donné la peine de changer sa table en un centre social! Lui, si naïf et si spirituel, si accessible à tous les entraînemens, si amoureux de saillies et d'éloquence ; lui que nous avons vu, dans la dernière époque de sa carrière, au moment où les médecins lui ordonnaient la diète et le silence, se laisser séduire peu-à-peu par les charmes d'un bon repas et l'enivrement d'un cercle d'élite, s'échauffer, s'animer par degrés, oublier tout égoïsme, partager les jouissances de ses amis, répandre la vie et la gaîté autour de lui, et emporter les intelligences ravies et les âmes émues dans un tourbillon de plaisanteries délicates et de mots heureusement trouvés! Quel chef de table,

c'est-à-dire, quel chef de parti! — Mais il n'est plus. Le radicalisme triomphe le verre à la main. Sans nous épuiser en vains regrets, plaçons ici quelques leçons utiles.

Quiconque veut donner à dîner, c'est-à-dire influer sur l'intelligence, l'âme, les actions humaines, remuer les empires, bouleverser les partis et changer la face du monde, doit nous lire avec attention.

Première règle applicable à tous les pays et à toutes les époques : sous aucun prétexte, ni le maître, ni les convives ne doivent être dérangés pendant le dîner. Tant que les organes digestifs accomplissent leur noble travail, gardez-vous bien de permettre que la moindre agitation, la plus légère anxiété ne troublent cette importante et sainte opération. Considérez le dîner comme un point de repos dans le voyage de la vie, comme une oasis dans le désert des soucis humains, comme l'apothéose de l'être mortel. Fermez donc votre porte, fermez-la hermétiquement. L'anecdote la meilleure à l'appui de cet axiome, est celle dont M. de Suffren est le héros. Il dînait à Pondichéry, lorsqu'on lui annonça l'arrivée d'une députation des naturels du pays chargée d'une communication importante : « — Répondez (leur dit le gouverneur français) qu'un précepte de la religion chrétienne, dont je ne puis me départir sous aucun prétexte, m'ordonne de ne m'occuper d'aucune affaire pendant le dîner. » — La députation hindoue se retira pénétrée de vénération pour le gouverneur dont elle admira la piété.

Pour seconde règle générale, j'ordonne au maître de bannir l'étiquette autant que possible; que chacun soit à son aise. Le convive ne vient pas nous demander des cérémonies, de grands laquais et une discipline sévère. Il veut d'abord bien dîner, sans trouble, sans gêne, sans ennui. C'est ce que le comte de M*** apprécie parfaitement. Quand il voyage, il dit à son valet-de-chambre de s'asseoir à la table d'hôte comme son maître, de le traiter d'égal à égal et de lui faire

parvenir les meilleurs plats de la table. Déposez comme lui toute morgue aristocratique. L'étiquette doit toujours être sacrifiée à la gastronomie : la gastronomie elle-même n'est rien sans le bien-être, sans cette satisfaction interne, profonde, complète, qui fait apprécier les voluptés et qui les double. Faute d'avoir compris l'importance de ces deux axiomes, combien de maîtres de maison transforment leurs convives en esclaves ! Plus de liberté. Aucun mouvement spontané. Le dîner qu'on vous offre devient une torture qu'il faut subir avec politesse et reconnaissance. On vous impose des plaisirs qui sont des fatigues : vous ne mangez ni quand vous voulez, ni comme vous voulez ; tantôt votre estomac est surchargé d'alimens inattendus, tantôt il languit dans une attente pénible. Je le répète, qu'est-ce qu'un dîner sans bien-être ?

Je ne parle pas du dîner solitaire : il n'a aucune valeur, il est naturellement et nécessairement malheureux. L'homme se replie sur lui-même et ne sait comment employer la surabondance de vie qu'il puise dans un excellent repas. La solitude fait naître la méditation ; la méditation contrarie la digestion. Le dîner solitaire est donc à-la-fois anti-social et anti-hygiénique. Le seul remède dont on puisse s'aviser est dangereux ; c'est l'emploi fréquent de la bouteille. A la fin d'un repas solitaire on trouva sir Hercule Langrishe étendu dans son fauteuil à bras et contemplant d'un œil trouble trois cadavres de bouteilles de vin de Bordeaux qu'il avait mises à mort.

« Quoi, lui demanda-t-on, vous avez bu tout cela sans être aide ?

— Non vraiment ; j'ai été aidé par une bouteille de Madère. »

Il n'est permis de dîner seul, que lorsqu'on est prisonnier d'état ou que l'on vient de perdre sa femme : toute autre excuse n'est pas recevable. Parlons maintenant des dîners que l'on donne et que l'on reçoit. Ils se divisent en dîners de petit

comité et dîners d'apparat. Je préfère le premier des deux, toujours d'après le même principe : que le bonheur y est plus facile, l'organisation plus compacte et le service plus prompt. Douze convives, excellent nombre pour le dîner d'apparat. Restreignez-vous à six convives, si vous voulez donner aux plaisirs de chacun la plus grande extension possible. De la prévoyance avant tout : prévenez les desirs. Qu'on n'attende rien, que tous les accessoires se trouvent sous la main de ceux qui les réclament : jamais de moutarde après dîner. Non-seulement il faut penser aux accessoires nécessaires, tels que celui que je viens de citer, mais il faut en inventer qui s'harmonisent avec les mets auxquels ils doivent servir d'escorte. Inutilités brillantes, charmantes, délicieuses, qui constituent toute la poésie de l'art, et dont la création n'appartient qu'aux rares mortels doués par la nature du génie gastronomique et hospitalier. Reléguons parmi les barbares ces utilitaires de la table, qui ne savent vous offrir que de grosses pièces et de beaux morceaux ; comme si Dieu n'avait pas décidé que l'utile sans accessoires est la plus triste et la plus stérile chose du monde.

Flattez tous les sens, mais gardez-vous de distraire l'attention de l'estomac. C'est une coutume allemande, que je condamne, de faire exécuter de la musique pendant le repas ; les voluptés que nos oreilles savourent, vont troubler celles que cause l'opération gastronomique. Eclairez avec goût, mais sans profusion. Prévenez ce mouvement des valets qui, apportant les bougies et les candelabres, jettent sur les habits la bougie enflammée et dérangent l'économie générale, la symétrie précieuse des plats et des réchauds.

Walter Scott employait le gaz, qui brûlait lentement, imperceptiblement, jour et nuit, dans la salle à manger, et qu'un seul tour de clef faisait jaillir à grands flots, dès que se présentaient les convives. Rogers, banquier et poète, place devant les Titiens et les Caraches qu'il possède, des lampes enveloppées de gaze, qui versent toute leur lumière sur les toiles de

ces grands artistes, et dont les rayons n'arrivent aux heureux convives, que réflétés par les chefs-d'œuvre qu'ils éclairent. En général, je condamne l'or, l'argent, les couleurs brillantes; dans le temple où l'on dîne, il faut là des nuances douces, des draperies bien disposées, des ornemens simples et frais; j'admets les fleurs, mais en petite quantité, surtout celles dont l'odeur ne porte avec elle aucun enivrement. Ayez un soin particulier des tapis, dont le moelleux doit être exquis, et des fauteuils qui doivent être à dos un peu renversés, de formes commodes, bien rembourrés, sans que le corps s'y plonge comme dans un lit de plume, et assez légers pour que le convive se déplace aisément, sans nuire à son voisin. Une nouveauté utile, que je n'ai vue admise que dans un petit nombre de maisons, c'est la distribution de *servantes*, ou petites tables rondes, placées auprès des convives de distance en distance; elles permettent à chacun de soigner son propre repas et de satisfaire ses convenances personnelles, sans gêner les autres. Ce raffinement annonce chez le maître de maison une véritable poésie de la table, une connaissance exquise de l'humanité, de ses besoins et de ses plaisirs.

Ainsi ne pensent pas la plupart des maîtres. Ils entretiennent une armée parmanente de laquais galonnés, pour leur propre ruine et l'ennui de ceux qu'ils reçoivent. Vous diriez ces potentats de l'Orient, qui traînent derrière eux une tourbe inutile au combat, fatigante et ruineuse dans la paix. Derrière vous ils placent une espèce de soldat en faction, qui loin de vous soulager, vous impatiente; être insupportable qui surveille vos morceaux; témoin cruel de ce grand et noble sacrifice qui devrait s'accomplir avec tant de calme, de bonheur, de silence, de dignité, de majesté même. Dans les meilleures maisons, ces messieurs vous font attendre trois minutes la sauce indispensable du poison qui se refroidit sur votre assiette, et qui, glacé lui-même, ne trouve plus qu'un assaisonnement glacé; ou bien leurs manches frôlent votre visage pendant qu'ils déposent sur la table les plats et leurs

accessoires. Que dire de l'enlèvement des couverts, de la nécessité de tendre votre verre, pour être servi, lorsque votre garde-du-corps a l'œil fixé sur le plafond ou attaché sur la dame qui se trouve assise de l'autre côté de la table? Que dire des mille retards éprouvés par l'homme qui, placé à gauche, voit les olives à sa droite, ou qui relégué à droite, aperçoit au loin, à travers une perspective de plats et de verres, l'anchois que son desir appelle?

Tout cela est détestable. Arrangemens dictés par une étiquette ridicule, indignes d'une nation civilisée; ces traces de barbarie doivent tomber. Songeons que manger sans être à son aise, c'est manger comme le dernier des humains. Donnons à nos convives toutes leurs aises; ils nous sauront plus de gré de cette attention, qui si nous étalions devant eux les turbots les plus gigantesques et tout le caviar de la Chine ou du Japon.

Combien j'ai souffert pendant le cours des dîners dont je parle! Voici d'autres repas modestes dont le souvenir me pénètre encore d'une lointaine reconnaissance. Imaginez huit convives aimables, une table chargée de tous les mets nécessaires, quatre *servantes* habilement distribuées; chacun des membres de ce parlement gastronomique empressé de servir et d'aider son voisin; les indispensables accessoires placés d'avance sur les petites tables; trois domestiques chargés seulement de la surveillance générale; chacun *des plats* se trouvant en double sur la table, pour éviter les déplacemens et les migrations des plats, toujours fatigantes et désastreuses. Que cette marche est rapide et belle! que cette tactique est admirable dans sa simplicité! N'eussiez-vous que deux saumons, deux gigots, seize côtelettes, le dessert et les vins de Bordeaux, un tel repas serait digne des dieux.

« Ne pouvant faire ta Vénus *belle*, tu la fais *riche* », disait le peintre grec à son rival. Reproche que l'on peut adresser à presque tous les ordonnateurs de festins. En

prodiguant leur opulence, ils oublient notre bien-être.

Mais si l'amphitryon n'est pas assez riche pour nourrir ces valets inutiles et dispendieux, et qu'il veuille marcher sur les traces des millionnaires, c'est bien pis encore. Vous voyez alors un ou deux pauvres valets circuler péniblement autour d'une table qui réclamerait les soins de huit ou dix esclaves. Malheur à vous, quand l'écuyer tranchant découpe la volaille et que vous attendez encore le fragment de beefstake, oublié par le factotum! Si l'envie vous prend de vous servir vous-même, la maîtresse vous lance un formidable regard. Si vous vous résignez, les minutes s'écoulent et tout espoir de beefstake est perdu. Ce fantôme d'étiquette, cette parodie d'une splendeur à laquelle on ne doit pas prétendre, sont tout-à-fait dignes de mépris. Absurdité monstrueuse que nous signalons à tous les hommes de sens et de goût; folie vaniteuse, qui ne saurait être trop punie. N'avez-vous qu'un seul domestique? Vous pouvez donner encore d'excellens dîners. Désignez vos plats avec une habile et prévoyante sagesse; aidez les convives dans leurs recherches; donnez le mot d'ordre, et que chacun se serve soi-même, laissant au valet la fonction importante de desservir les assiettes, de changer les bouteilles et de les déboucher. Un maître ne doit pas caresser sa vanité personnelle, mais procurer à ceux qu'il invite des jouissances réelles et sans alliage. N'ai-je pas vu dans certains festins magnifiques, la misère se montrer sous les nappes damassées, et la pénurie du coffre-fort apparaître sous les couvercles d'argent. Voilà qui est odieux et lugubre. En mangeant les puddings que l'on vous sert, vous croyez dévorer la chair de votre amphitryon et vous désaltérer dans le sang de ses veines. Moralistes, Epicuriens, faites cause commune contre de si révoltans abus.

On a beaucoup parlé de la nécessité d'assortir les convives : rien de plus vrai! Mais il ne suffit pas que les gens se connaissent : quelques points de contact doivent se trou-

ver entre eux : et le plus habile des maîtres de maison, serait celui qui devinerait d'avance les sympathies secrètes de convives qui ne se sont jamais vus. C'est une double et charmante jouissance de trouver un voisin de table qui vous plaît. Les jolies femmes sont utiles dans un repas, pourvu que ni leur beauté, ni leur esprit ne brillent de cette vive et insatiable coquetterie qui porte le trouble dans les sens. La *gourmande* est un être à part, un être estimable, précieux et rare : ordinairement une petite femme grassotte plutôt que replète ; le teint fleuri, l'œil vif et noir, de belles dents, et souriant toujours. Je lui préfère la *gourmette,* dont le rang intellectuel est plus élevé et qui est admirable pour les dégustations. On trouve dans cette classe de femmes les plus remarquables créatrices de procédés nouveaux : il faut les consulter.

Gardez soigneusement les habitudes nationales du pays où vous êtes, en ayant soin de les modifier d'après le rang et les mœurs de ceux à qui vous donnez à dîner. Si je recevais chez moi les petits marchands domiciliés à l'extrémité orientale de Londres, je ne leur refuserais pas même la petite chanson qui doit accompagner le dessert. C'est une vieille coutume britannique de se provoquer mutuellement à boire. Ne détruisez pas cet innocent débris de la vie sauvage ; et ne vous étonnez pas non plus si les dames se retirent, lorsque le bataillon masculin parle politique ou commerce, s'échauffe à propos d'un bill, et accroît l'ardeur de son éloquence par les évolutions réitérées de la bouteille. Que les étrangers nous raillent : les Orientaux se moquent de nous parce que nous portons des bretelles : nous les raillons parce qu'ils portent des babouches. Est-il une question plus séduisante, plus irritante, plus *ad feminam,* qui puisse recevoir plus de prestige des inflexions de la voix, que celle-ci :

« Madame veut-elle me permettre de boire un verre de vin avec elle? »

La simultanéité du regard, le parallélisme des deux verres,

qui, remplis de la même liqueur, humectent en même temps les lèvres, le double salut mêlé d'un sourire, n'établissent-ils pas une invincible sympathie ? de cette circonstance importante, du moment où l'éclair des deux regards s'est allumé dans l'espace, datent les succès les plus notables d'un de mes amis, qui n'a vécu jamais que de cœurs de femmes. Pendant que le grand laquais, armé de la serviette et de la bouteille menace de détruire cet antique usage, il trouve pour défenseurs les hommes les plus spirituels de la Grande-Bretagne.

« Pourquoi, demandait lady Salisbury à Théodore Hook, hochez-vous la tête depuis une demi-heure, comme une pagode chinoise, en buvant notre vin de Champagne?

— En attendant que quelqu'un m'invite à boire avec lui, je m'exerce en face de cette corbeille de fleurs. »

A propos du vin et de la manière de le servir, je ne puis inculquer trop profondément la nécessité de mettre ce nectar à la portée de tous les convives, de le distribuer de manière à ce que personne n'attende le caprice du domestique. Les carafons sont excellens. Vous ne devez point tenir le moins du monde au pédantisme et à l'affectation des bouteilles cachetées. Que le vin soit bon, le carafon petit, et que la main puisse facilement l'atteindre. Quant à la coutume de numéroter la place des convives et de leur indiquer d'avance leur billet de logement, je ne l'admettrais que dans les dîners d'apparat. Les véritables dîners de plaisir s'accommodent très bien d'un peu de confusion et de désordre. Qui sait si la jeune dame, à côté de laquelle vous placez se beau jeune homme, n'a pas les plus graves reproches à lui faire ? Lord Byron sentait bien le mérite de cet excellent désordre :

Auprès de la beauté, choisissez votre place ;
Ou si de plus heureux vous avaient devancé,
Postez-vous vis-à-vis, et lorgnez avec grâce :
Pas de frais d'éloquence. — On est embarrassé

Quand il faut discourir d'une façon galante
Avec une inconnue. Ici, tout est sauvé;
L'air naïf et rêveur, l'œillade languissante,
Quelque léger soupir; le ton fort réservé;
Votre conquête est faite!....

Ainsi parlait lord Byron, qui aurait été fort expert en fait de dîners et de conquêtes, s'il n'avait pas traité les uns et les autres avec un caprice quelquefois barbare: témoins ces crânes de morts, dans lesquels il s'avisa de placer un jour les lumières qui devaient éclairer sa table.

Gardez-vous d'adopter ce genre d'éclairage, à moins que vous ne prétendiez faire tomber vos convives en pamoison. Ne vous conformez pas non plus au genre de diète de ce noble seigneur et de ce poète admirable. Une irrégularité choquante était sa seule règle. A un jeune de huit jours succédait une ardeur dévorante, qui lui faisait engloutir sans pitié le homard indigeste, les pâtés froids et les crevettes. Puis venait la semaine consacrée aux liqueurs stimulantes; alors il inondait son estomac de soda-water et de genièvre; enfin son régime diététique ressemblait à ce poème de *Don Juan*, où une stance éloquente ou pathétique alterne avec une stance ironique et burlesque.

Vous qui vous occupez du bien-être de vos convives, établissez surtout dans leurs jouissances la régularité, la suavité, l'harmonie. Effacez toutes les aspérités. Si vous pouviez faire disparaître même les domestiques, dont la présence est souvent gênante, ce serait une grande conquête. Quel bonheur d'être servi sans apercevoir le service, d'échapper à l'espionnage, de savourer entre amis, dans une salle bien close, les résultats d'un art savant et modeste! C'est ce que Louis XV, Beaumarchais et Walpole accomplirent au moyen de ces tables volantes qui sortaient du parquet, armées de tous les plats et de tous les ingrédiens nécessaires à un bon service, et qui, redescendant à un signal convenu dans les profon-

deurs de l'office, ne reparaissaient que chargées du second service. Admirable et délicate invention. Au-dessous des dîneurs, dans la salle consacrée à l'élaboration culinaire, se tenaient les ministres de leurs plaisirs, qui préparaient d'avance un grand plateau correspondant, par sa dimension et sa forme, au-dessus de la table qui allait redescendre. On préparait autant de plateaux que de services; et le joyeux repas s'écoulait sans que l'on aperçût la figure d'un seul domestique. Mais les riches seuls peuvent user de cette recette, qui exige des dépenses architecturales et un établissement somptueux. Revenons au dîner de la classe moyenne, beaucoup plus intéressant pour tout le monde.

Invitez des gastronomes, mais non des gloutons. Le gastronome est artiste, le glouton dégrade l'art. L'un fait honneur aux mets, l'autre les engloutit. N'est-ce pas chose douloureuse pour les convives de voir les meilleurs morceaux tomber sous la même dent, s'abîmer dans le même gouffre? N'en est-ce pas assez pour répandre la mauvaise humeur sur tous les convives et assombrir le plus délicieux des repas? J'ai vu, à la table d'un évêque, un jeune ministre de l'Eglise, qui sollicitait une prébende, déployer le plus colossal des appétits : poissons, gibier, volailles, il absorbait tout; il ne laissait aux convives desquels sa nomination dépendait, que des plats vides et des débris. Tous les estomacs lui gardèrent rancune. Il ne fut pas nommé. Adieu la prébende! il donna pour un bon dîner un revenu de mille livres sterling!

Certain membre du Parlement, sir Robert Inglis (1), est un homme rempli d'esprit et de saillies; mais qu'il ne compte jamais s'asseoir à ma table. L'activité absorbante de ses sucs gastriques détruirait en un seul dîner assez d'alimens pour nourrir quatre convives ordinaires. La table, honorée de la présence d'un tel homme, n'est plus qu'un au-

(1) Voyez le portrait de ce personnage, dans l'article sur les *Tories*, livraison de janvier, page 120.

tel de sacrifice, placé devant le dieu de la gloutonnerie. Il avait coutume de dégarnir si rapidement une table d'hôte célèbre, que le propriétaire de cet établissement, désolé de ses dévastations, fut sur le point de lui offrir une guinée toutes les fois qu'il voudrait bien aller dîner ailleurs.

En première ligne, parmi ceux qui ne doivent pas dîner chez vous, notez d'un crayon rouge ces aldermen et ces shériffs que la loi anglaise contraignait à dîner deux fois par jour : habitude singulière qui commence à tomber en désuétude et dont le résultat était de blaser les estomacs en augmentant la capacité abdominale. Pendant les assises d'Old-Bailey, les shériffs de Londres avaient coutume de faire servir pour les juges, aldermen et avocats de la Cité, deux dîners par jour : l'un à trois heures et l'autre à cinq. Les juges qui se relayaient pour venir dîner ne pouvaient guère expédier les deux repas ; mais il arrivait souvent aux aldermen de faire honneur à l'un et à l'autre. Le chapelain qui devait dire le *benedicite* et les *grâces* était trop pénétré des sentimens de son devoir pour jamais se détacher de la table. Cet héroïque régime de deux dîners quotidiens, le maintint en joie et en santé pendant plus de dix ans, et j'ai eu le plaisir de le voir attaquer à l'un des repas de cinq heures une demi-douzaine de côtelettes, avec un courage qui n'aurait jamais laissé supposer que deux heures auparavant le héros avait combattu avec un nombre égal de côtelettes. Cependant à force de luttes, à force de sacrifices, il finit par succomber à la peine. Sa santé s'altéra, ses organes digestifs devinrent incapables de supporter ce double labeur ; mais les aldermen, prenant en considération les longs services de son estomac, le gratifièrent d'une pension double, qu'il avait bien gagnée.

Si j'exclus le mangeur vorace, j'admets avec empressement le gourmand distingué, le gourmet spirituel, le buveur délicat. Je veux que les professions soient mêlées et que cependant les caractères aient entre eux des points

de contact. Placez ensemble un avocat, un militaire, un homme de lettres. Croisez, pour ainsi dire, les races des causeurs. Les dîners et les déjeuners de garçons ont un bien grand avantage, celui de la liberté. Les usurpations de la galanterie et le malaise des droits conjugaux jettent toujours un peu de froideur sur les repas. Les garçons peuvent se passer d'étiquette, ce qui simplifie le service et augmente le plaisir; même dans les dîners d'apparat, dirigez tous vos efforts vers la simplification. Détruisez l'apparence de la gêne et ne faites pas de grands discours à propos de chacun de vos plats. Ne parlez jamais, dans vos lettres d'invitation, de la *fortune du pot*, ni d'un seul plat de viande que vous avez à offrir à vos amis. Si votre dîner est chétif, assaisonnez-le par de la grâce et de l'esprit. S'il est bon, laissez-le produire son effet. Les préparations et les excuses peuvent occasioner de tristes méprises. L'acteur Pope avait reçu une invitation conçue en ces termes : « Venez, mon vieil ami, venez dîner « avec nous. Que votre sévérité gastronomique ne soit pas « trop exigeante. Nous n'avons absolument qu'un saumon et « un filet de bœuf à vous offrir. » Pope arrive, trouve le filet de bœuf et le saumon délicieux; et bientôt la capacité de son estomac se refuse à toute autre ingestion. Mais bientôt apparaît à ses yeux surpris une magnifique pièce de gibier si fumante, si appétissante, que le gastronome saturé essaya d'entamer cette jouissance nouvelle; hélas! après quelques vains efforts, posant sa fourchette et son couteau sur la table et dirigeant vers son hôte un regard noyé de larmes :

« D'un ami de vingt ans, s'écria-t-il en sanglotant, je ne me serais jamais attendu à cela! »

Soyez donc simple, loyal et habile dans la conduite du dîner, comme dans la conduite de la vie. Ne promettez que ce que vous pouvez tenir, et ne tendez aucun piège à l'estomac du convive. Le convive est sacré.

En tout repas bien ordonné, ménagez une surprise à vos amis : s'il est possible, une invention nouvelle. J'aime quelque

chose d'inattendu, qui produise l'effet de la saillie dans la conversation. Un peu de charlatanisme est permis dans ces occasions. Visez à l'originalité. Certains de mes amis se sont fait une réputation honorable par des moyens fort peu coûteux. Douze mauviettes placées entre deux beefstakes nous arrachèrent un cri de surprise, quand le beefstake découvrit à nos regards le bataillon des petits oiseaux. Prenez conseil des artistes et essayez de rôtir ce que l'on sert bouilli, de bouillir ce que l'on sert rôti sur toutes les tables. Avant de partir pour son ambassade de Perse, M. Henry Ellis fit présenter sur sa table un magnifique turbot rôti : chose inouïe dans les fastes de la cuisine! L'invention avait réussi, les gastronomes en parlent encore. Curieux de savoir le procédé auquel on avait soumis le turbot, je consultai le cuisinier piémontais qui l'avait apprêté :

« Oh! mousseu, me répondit-il, nous l'avons rôti en le « mettant au four tout simplement et en le faisant couire dans « sa terrine. »

Ce n'est pas une mystification, c'est un moyen innocent de rendre le plaisir du convive plus piquant et de stimuler la digestion. Le cardinal de Brienne tirait grand parti d'une livre de beurre à la broche, mets dont la singularité apparente cachait une grande simplicité de moyens. A mesure que la livre de beurre embrochée s'amollissait devant un feu très doux, on versait dessus des épices, des amandes et de la chapelure de pain qui prêtaient de la consistance à cette masse en liquéfaction. Voilà de petites ressources, mais qui donnent un prix infini à un repas. Une nouvelle espèce de glaces au dessert, une conserve originale et bien inventée, suffisent à la réputation d'un homme. Rien de plus comme il faut, qu'un mets dont la vulgarité se relève et ressort par l'emploi qu'on en fait. J'ai vu telle circonstance où le pain bis était la gloire d'un festin. Quoi de plus commun que l'eau-de-vie de grain! Eh bien! M. Stephen Price, Américain, fort connu par ses relations avec les acteurs, les actrices et les jockeys, a méta-

morphosé ce breuvage populaire en boisson délicieuse. Versez une demi-pinte de *gin* (eau-de-vie de grain) sur l'écorce extérieure d'un limon ; ajoutez-y quelques gouttes de sirop de limon, un verre de marasquin, une pinte et un quart d'eau et deux bouteilles d'eau gazeuse frappées de glace. Jamais le Grand-Seigneur n'a bu de sorbet plus délicieux que cette liqueur glacée, que les gourmets raffinés de Londres connaissent sous le nom de punch à la Théodore Hook. En effet, cet homme d'esprit a donné sa sanction spéciale aux deux inventions de M. Price ; le *soda-water,* frappé de glace ; et l'eau-de-vie de grain, métamorphosée en punch.

Nouveauté, simplicité, bon goût : voilà les ingrédiens principaux d'un dîner comme il faut. La nouveauté dépend du génie de celui qui le donne. Tout le monde peut parvenir à la simplicité. Il n'est pas permis de négliger le bon goût. J'appelle mauvais goût, cette profusion qui excite des desirs ardens et ne permet pas au convive de les satisfaire. Quelle manie, de faire paraître d'excellent gibier au troisième service, lorsque tout le monde est rassasié ! Avec deux faisans, du cabillaud frit, du plumpudding et du vin de Champagne, j'ai donné un dîner merveilleux à deux de mes amis, qui certes n'auraient pas senti le mérite de ces plats, si je les avais fait précéder par deux services. Modération et choix, ce sont des axiomes dont il ne faut pas s'écarter. Couvrez la table de mets exquis, lorsque l'estomac est plein, à quoi cela servira-t-il ? Ou vous donnez des regrets à vos convives, ou vous leur donnez une indigestion.

Que votre dîner soit toujours en harmonie avec la saison, et si vous voulez en augmenter l'intérêt, n'oubliez point les traditions historiques qui coïncident avec l'époque du repas. Il y a de la poésie dans le gâteau des Rois, dans le gâteau de Noël, et dans le jambon de Pâques. Vous pouvez déguiser ces différens mets et leur prêter des formes attrayantes. Rien ne vous empêche de prodiguer pour un gâteau toutes les ressources de la cuisine ; que ce plat unique et

central soit l'objet de toute votre attention. Mais ne négligez pas les alimens ordinaires. Nous avons en Angleterre l'excellente coutume de servir des légumes dans leur état naturel, que l'on relève ensuite par différens assaisonnemens. Une pomme de terre, bien cuite dans sa peau, est la pierre de touche du maître de maison et du cuisinier. Un jour, trois ou quatre membres éminens du fameux club de Crockford se réunirent en comité pour choisir le nouveau chef de cuisine de l'établissement. Trois candidats anglais, français, italien se présentèrent. La première question que leur adressa le célèbre évêque qui présidait au comité gastronomique, ce furent ces mots : « Savez-vous faire cuire une pomme de terre? »

Je voudrais que, sur toutes les bonnes tables, il y eût abondance de légumes de différentes espèces, en petite quantité, mais de qualité choisie, cuits à point, très variés et préparés avec beaucoup de soin et de simplicité; que les primeurs ne vinssent pas après les autres services, au moment où personne n'en veut plus. Pourquoi ne pas emprunter aux nations étrangères les singularités gastronomiques et les trésors savoureux qui leur appartiennent : Aux Français les olives et les anchois; aux Chinois le caviar; aux Indiens le kari; aux Italiens les pâtés; aux Espagnols les conserves de piment adouci et arrangé avec art; aux Allemands les radis, les raiforts, les betteraves? Tous ces accessoires bien préparés disposés avec goût, s'emploient de la manière la plus heureuse; peu de personnes savent que la betterave, coupée en tranches menues et servie chaude, accompagne délicieusement le rôti. On ne peut trop vanter le mérite des accessoires; ils sont à la cuisine ce que les rubans et les épingles sont à la toilette d'une femme : d'indispensables superfluités. Grâce aux accessoires, le dîner le plus simple peut devenir un repas éclectique. Un potage sans prétention, un pudding, des pommes de terre, une volaille, ou si l'on veut un homard, se transformeront en festin des dieux,

pourvu que les accessoires soient nombreux et bien choisis.

Tout homme qui donne à dîner doit avoir une correspondance active, et cultiver les amis qui peuvent lui faire des envois précieux. Ces mets lointains ont un caractère et une saveur qui font toujours plaisir. Quelle couleur locale répandent sur un repas un pâté de Strasbourg qui a passé la mer; un saumon de Killarney; une truite du Hampshire; un chapon de Sussex, une hure de sanglier de la Forêt-Noire? Il n'est pas question d'accumuler toutes ces richesses sur la même table; ce serait ressembler à un érudit maladroit qui entasse dans un petit volume toutes les acquisitions de sa science, ou à l'un de ces poètes de l'école alexandrine, qui croyaient avoir accompli leur œuvre, quand ils avaient versé dans leurs hexamètres un torrent de souvenirs érudits.

N'agissez pas ainsi. Servez simplement, servez chaud; que la salle à manger soit commode, les convives peu nombreux, les mets excellens; la cuisine assez rapprochée de la salle à manger, pour favoriser le service; les dîners les plus remarquables auxquels j'ai assisté n'avaient pas d'autres bases. Tous ceux auxquels j'ai vu présider l'étiquette, l'apparat, la prodigalité, ne m'ont laissé que des souvenirs d'ennui. « L'année dernière, dit M. l'alderman Walker, dans son ouvrage si sérieux et si comique, intitulé : l'*Original;* « l'année dernière, au club de l'Université, j'invitai trois amis à un repas, qui ne se composait que d'une volaille et de trois services de poisson, frit en matelote et au bleu.

« Deux autres dîners d'une égale simplicité, d'un mérite non moins brillant, ont fait époque dans mon existence. Les âmes détendaient tous leurs ressorts, les esprits brillaient de tout leur éclat; le sang circulait plus frais dans toutes les veines. L'un de ces repas, remarquable par le petit nombre de ses plats (un turbot, un homard, des gelées et un aloyau), mais non moins remarquable par la variété charmante des accessoires, la beauté des fruits, la rareté des vins et la magie du dessert, avait été disposé par moi : c'est une des

grandes occasions de ma vie. La salle était petite et faisait partie des bâtimens du Temple, que les avocats stagiaires habitent. Là, se réunirent M. Richard Bell, co-partenaire des Brothers et compagnie; George Lamb; lord Abinger; sir George Johnston; M. Young, secrétaire particulier de lord Melbourne: noble assemblée! L'un de nos plus savans légistes, quittant le code de Thémis, pour le code culinaire; un sous-secrétaire d'état rejetant le fardeau des méditations politiques, pour se livrer à des méditations sur la nature et la variété des sauces; un magistrat sagace vouant son expérience et la finesse de son observation à la recherche de nouvelles jouissances gastronomiques! J'étais fier de présider ce noble et magnifique sénat. Chargé de la surintendance de leur bonheur, je m'en suis acquitté avec un soin et un succès qui ne sortiront jamais de ma pensée. *Certes,* ajoute ce respectable alderman, *si le Parlement m'accordait une somme annuelle de dix mille livres sterling, seulement pour apprendre au monde l'art peu connu de donner à dîner,* cette institution rapporterait de grands bénéfices, développerait le commerce, épurerait le goût, augmenterait les jouissances, ferait fleurir la bonne humeur et contribuerait bien plus à la civilisation de la Grande-Bretagne, que ces inutiles mesures que nos représentans sanctionnent de leurs votes. »

(*Quarterly Review.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Nouvelles recherches sur la formation de la pluie. — La météorologie est une des parties des sciences naturelles qui a fait le moins de progrès depuis quelques années; cependant elle n'est point restée stationnaire, ainsi qu'on serait tenté de le croire, d'après le petit nombre de découvertes que l'on a faites dans son domaine. Le recherches qui ont été poursuivies à-la-fois dans diverses contrées sur la manière dont se forme la pluie, et sur les circonstances les plus importantes de ce phénomène naturel en sont une preuve bien manifeste. Ce sujet, il est vrai, se rattachait à des questions de la plus haute importance : l'utilité de la conservation des bois, l'influence de l'élévation et de la nature du sol, des différentes espèces de culture; il n'est point étonnant qu'il ait fixé d'une manière toute spéciale l'attention des observateurs. On admet assez généralement que la formation de la pluie est le résultat de la condensation de l'humidité de l'atmosphère, opérée à une grande élévation, laquelle, ainsi condensée, tombe en gouttes d'eau à la surface de la terre. L'air contient toujours en solution une certaine quantité de vapeur à l'état de fluide élastique invisible, refroidie à un degré donné, elle se condense sous la forme de vapeur visible ou de nuage, et d'après les différentes conditions dans lesquelles elle se trouve, mais spécialement suivant l'état élec-

trique de l'atmosphère, elle reste ainsi suspendue par la répulsion naturelle de ses molécules, ou bien ces dernières s'agglomérant sous forme de gouttes, tombent en pluie plus ou moins abondantes, suivant la quantité, l'élévation et autres circonstances.

L'attention des observateurs a été appelée récemment sur ce sujet par la remarque de quelques anomalies qui ne purent être expliquées dès le premier abord. On avait généralement observé qu'il tombe plus de pluie dans les contrées montagneuses et sur les endroits élevés que dans les circonstances opposées; ce que l'on explique par l'attraction qu'exercent les lieux élevés sur les nuages et par la température basse qui y règne et y accélère la formation de la pluie. On crut donc trouver une anomalie dans le résultat de quelques observations faites par M. Arago, et d'après lesquelles la quantité de pluie, qui tombe au haut de l'Observatoire de Paris, est beaucoup moins considérable que celle qui atteint le sol. Quelques observations analogues faites par le docteur Heberden sur le sommet des tours de l'abbaye de Westminster et comparativement à la surface du sol sur un point voisin fournirent les mêmes résultats. Ce fait curieux, intimement lié à différentes questions sur la constitution de l'atmosphère et les formations qui peuvent s'y opérer, attira l'attention de plusieurs savans anglais et spécialement de M. Philips, secrétaire de la société philosophique du Yorkshire et professeur de géologie à *King's college*.

A la première réunion des savans anglais à York, en 1831, le comité engagea MM. Philips et Gray d'York à entreprendre une série d'expériences sur la quantité de pluie qui tombe au sommet de la grande tour de la cathédrale d'York et près de sa base. La disposition des lieux et les facilités fournies par l'autorité permirent de faire ces expériences avec une rare exactitude. La grande vallée ou plutôt la plaine qui occupe tout le centre de l'Yorkshire et dont la longueur varie de quinze à vingt milles, ne présente pas une seule élévation

qui dépasse la moitié de la hauteur de la tour centrale de la cathédrale d'York, laquelle s'élève à deux cents pieds au-dessus du sol. Ce fut sur cette tour qu'on disposa l'une des mesures, et encore était-elle élevée sur une perche, de manière à se trouver à quelques pieds au-dessus du parapet de la tour. Dans cette position on pouvait apprécier l'état de l'atmosphère dégagé de l'influence de toute espèce d'élévation, ce que l'on n'aurait pas pu obtenir sur beaucoup d'autres points plus élevée, mais près desquels se trouvaient des hauteurs capables de modifier les résultats que l'on desirait obtenir. Du haut de cette tour on peut suivre l'orage, même depuis les montagnes éloignées de Richemond, et observer la déviation que leur font éprouver les côtés de la vallée, l'abaissement subit de la température, la direction des vents et les autres phénomènes curieux qui accompagnent la précipitation de la pluie.

Les autres stations étaient au Muséum de la société philosophique du Yorkshire, qui est situé en dehors de la ville, et dont le toit est le point le plus élevé du voisinage. On posa sur ce toit une mesure à la hauteur d'environ trente pieds au-dessus du sol. Une troisième mesure fut placée à quelque distance de là, à la surface même du sol et loin de toute espèce de bâtiment. M. Philips suivit ces expériences avec la plus grande exactitude pendant une année entière et en fit connaître le résultat à l'association des savans anglais en 1832.

Ces observations établissent et confirment de la manière la plus évidente l'anomalie déjà indiquée, savoir : Que la quantité de la pluie augmente, pendant la chute, à mesure qu'elle approche du sol; la plus grande quantité se trouvant à la surface, une quantité moindre à une hauteur moyenne, et enfin la moindre quantité sur la plus grande élévation. M. Philips, cherchant à expliquer ce phénomène, voulut d'abord trouver un rapport numérique ou une loi entre ces différentes quantités, et il n'y réussit qu'incomplètement. Cependant les résultats qu'il obtint furent de nature à lui faire croire que cette loi existe réellement dans la nature. La diminution de la quan-

tité de pluie tombée sur les lieux élevés lui parut être plus forte dans la saison froide que pendant les mois d'été, et le degré de cette diminution se trouve avoir un rapport assez exact avec la sécheresse de l'air.

L'auteur crut pouvoir conclure de ces résultats que la différence dans la quantité de pluie, recueillie à différentes hauteurs, dépendait de l'augmentation continuelle de chaque goutte de pluie, depuis le commencement de sa chute jusqu'à la fin, à mesure qu'elle traverse successivement les couches humides de l'air à une température assez inférieure à celle de ces couches pour qu'elle attire à sa surface l'humidité. Ce n'est donc pas à l'augmentation du nombre des gouttes qui s'opérerait dans les régions inférieures de l'air, mais à l'accroissement que prend chaque goutte aux dépens de l'humidité de l'air qu'elle traverse, qu'est due cette différence; car venant d'une région plus froide, elle en apporte la température dans les régions moins élevées. C'est pourquoi on voit souvent la pluie rafraîchir l'air. L'augmentation suit une proportion non pas uniforme, mais accélérée, qui n'avait pas encore été réduite à une loi exactement formulée.

Les résultats numériques ne fournissent encore que des approximations. M. Philips, desirant arriver à des données positives, continua ses observations pendant une année entière et en présenta les résultats à l'association des savans anglais réunis à Edimbourg en 1834, et alors il établit que les quantités obtenues sur les trois points où il avait fait ses observations étaient dans le rapport des nombres : quatorze, dix-neuf, vingt-cinq. Une discussion assez intéressante s'engagea sur ce point et dans laquelle on ne contesta pas les résultats obtenus par M. Philips, mais seulement la manière dont il expliquait l'augmentation de la pluie dans les régions inférieures.

A la réunion des savans anglais à Dublin, M. Philips présenta de nouveau le résultat d'une troisième année d'observations faites sur les mêmes lieux et par la même méthode,

et ces observations confirmèrent amplement celles des deux années précédentes ; mais l'auteur avait eu spécialement en vue, pendant cette troisième année, de suivre plus exactement la loi précise ou le rapport de l'augmentation à des hauteurs différentes et d'exprimer ces résultats par une formule mathématique. Les calculs établis sur ces observations, combinées sur celles des années précédentes, l'amenèrent aux résultats suivans :

1° Que le volume de chaque goutte de pluie augmente, à mesure qu'elle descend sur la terre, à travers les couches de l'atmosphère, chargée d'humidité ; 2° que cette augmentation suit une progression plus rapide que la distance qui sépare le point d'où part la goutte du sol ; 3° que la proportion de cette augmentation varie suivant les saisons et offre un *rapport déterminé* avec la température moyenne de la saison.

Les lois mathématiques de ces faits sont combinées en une simple formule algébrique qui se trouve représenter exactement le nombre obtenu. Ainsi les recherches du professeur Philips ont fourni l'histoire philosophique de la goutte de pluie, depuis son origine dans les hautes régions de l'atmosphère jusque sur la terre, qu'on peut regarder comme son tombeau. Cette histoire est doublement instructive, puisqu'elle révèle en même temps l'état de l'atmosphère que la goutte a traversée sous l'influence combinée de la température, de la quantité de vapeur suspendue dans l'air, des divers courans qui règnent dans l'air et des autres circonstances qui contribuent à la formation de la pluie.

Chimie.

Blanchîment de certaines variétés de tourbe pour les convertir en fibres blanches propres à faire du papier. — Le prix élevé du papier et la grande consommation qu'on en fait, ont engagé beaucoup d'industriels à chercher les moyens de remplacer le chiffon par d'autres substances vé-

gétales moins coûteuses. Des brevets d'invention ont été pris pour en fabriquer avec de la *paille*, de la *chenevotte*, de la *sparterie*, du *bois de réglisse*, de l'écorce des jeunes tiges *du mûrier*, etc. A son tour, M. R. Mallet a voulu doter l'Angleterre d'un nouveau genre d'industrie en convertissant quelques espèces de tourbes en fibres blanches pour en faire du papier.

La tourbe qu'il a soumise à ses investigations est celle qui se trouve immédiatement au-dessous de la surface de la terre végétale de presque tous les lieux bas, ou marais plats de l'Irlande, et dont les couches ont jusqu'à treize pieds d'épaisseur. Elle est formée de tiges et de feuilles de diverses mousses et de racines et fibres de petites plantes aquatiques et marécageuses parvenues à ce point de carbonisation qui caractérise les tourbes mousseuses. Les fibres de ces tourbes sont dures et conservent, en général, leur forme primitive; elles sont d'un brun rouge; leur poids spécifique varie de 0,360 à 650.

On a essayé de blanchir cette matière fibreuse et d'en fabriquer du papier, soit en l'employant seule, soit en la faisant servir à remplacer les diverses substances avec lesquelles on altère la pâte de chiffon, telles que la chaux, le gypse, l'argile, le coton, les cheveux, les rognures de cuir, les pousses de houblon, etc. Sans l'opération du blanchîment cette fibre donne un excellent carton; il suffit, pour cela, de la soumettre à l'action d'une presse et de la faire macérer, à saturation, dans un vase où l'on a fait le vide et qu'on a rempli de solution de colle, de mélasse, d'huile siccative, de résine, d'huile ordinaire ou autres matières semblables. Ce carton résiste très bien à l'action de la vapeur à haute pression.

L'analyse chimique a démontré à M. R. Mallet que 100 parties de cette tourbe, séchées à l'air, donnent de 4 à 6 pour 100 de cendres d'un blanc jaunâtre qui sont composées de :

Carbonate de chaux. . .	69,5	Alumine.	17,0
Silice.	3,0	Peroxide de fer. . . .	8,0

La matière fibreuse de cette tourbe rouge est combinée avec plusieurs matériaux provenant de la décomposition lente de diverses substances végétales contenant beaucoup de cette matière extractive que Berzelius a nommée *géine*. Celle qu'on a retirée de cette tourbe paraît n'être que de l'*ulmine* impure. Voici maintenant comment on prépare cette substance. On fait ramollir dans l'eau froide, jusqu'à ce que par l'agitation les fibres se séparent de la tourbe qu'on veut blanchir; les particules les plus légères sont séparées par le lavage; alors la fibre obtenue est mise en macération dans une solution froide composée de 50 grains de potasse ou de soude caustique par litre d'eau. La solution contenant la *géine* est séparée de la partie fibreuse par la pression et l'on plonge ensuite cette fibre, pendant quelque temps, dans un bain acidulé par 150 grains d'acide sulfurique à 66° par litre d'eau. Les parties ferrugineuses sont dissoutes ainsi que l'ammoniaque, si la tourbe en contient, comme cela arrive souvent. La fibre est de nouveau soumise à la pression pour en séparer la liqueur acide, et on la soumet alors à l'action du chlorure de chaux, de la même manière qu'on opère pour les chiffons; sortie du bain chloruré, la fibre est soigneusement lavée: en cet état elle est propre à la fabrication du papier.

Si l'on traite, par l'acide sulfurique étendu, la solution très colorée en brun qu'on a obtenue par la lessive caustique, on sature l'alcali, et la géine se précipite; on la lave à plusieurs eaux, on la sèche dans une étuve à vapeur; en cet état, elle est insoluble dans l'eau, et on peut l'employer avec l'huile ou en détrempe, comme une substance colorante d'un brun de bistre très beau. On peut retirer ainsi de cette tourbe de 14 à 30 p. % de matière soluble, 18 de fibre fine et blanche, propre à faire du papier et une plus grande quantité d'une fibre propre à faire du papier moins blanc et grossier.

Pendant la digestion de la fibre dans le chlorure de chaux, il paraît, à la surface de la liqueur, des filets minces, d'un aspect onctueux qui semblent être un composé d'une gomme

résine, d'une matière céracée, et de camphre artificiel. La matière colorante bistre qu'on retire de la tourbe n'est attaquée ni par l'hydrogène sulfuré, ni par le gaz acide carbonique, ni par le protochlorure d'étain ; ce n'est même qu'après une longue digestion que l'acide nitrique concentré décompose cette couleur. Le chlore la blanchit peu-à-peu, et les alcalis caustiques la dissolvent ; les rayons solaires n'exercent sur elle qu'une très faible action décolorante. Voilà donc une fort bonne couleur pour le papier et dont plusieurs arts pourront s'enrichir.

Littérature.

Poètes religieux et mystiques de l'Allemagne moderne. — Depuis vingt-cinq années, les poètes mystiques abondent en Allemagne. Le promoteur du mysticisme nouveau fut Frédéric Schlegel, aidé de son frère ; les esprits étaient mûrs pour ce mouvement, qui entraîna Gœthe lui-même. Elise von der Recke, de Maltitz, Deegen, Landbecker, Martyni-Laguna, Fulda, Wurkert, Schinck et Witschel, poètes éminemment religieux, suivirent les traces de Schlegel et l'exemple de Novalis, le premier des poètes mystiques allemands. Les *Hymnes à la Nuit,* de Novalis, ne sont pas comme les chants lugubres d'Young, une triste offrande déposée sur un autel d'ossemens et de squelettes ; ce n'est pas un dithyrambe en l'honneur des Ténèbres, considérées comme sœurs de la Mort ; non, la nuit, selon Novalis, en éteignant les objets extérieurs, fait valoir et ressortir cette vie de l'âme qui pénètre les plus grands mystères, révèle les merveilles secrètes, et s'insinue dans les dernières profondeurs de l'éternité. Voilà pourquoi la nuit est sainte aux yeux de Novalis ; elle lui fait mépriser l'éclat extérieur, les formes palpables et les fausses joies d'une passagère existence. Elle détruit tout ce qui est visible, et lance l'intelligence éperdue dans le royaume invisible. C'est dans cette nuit sublime qu'il voit l'amour et Dieu

Avant Novalis, Schubart, le malheureux Schubart, avait chanté Dieu et l'âme. Ses hymnes religieuses et mystiques sont devenues populaires, et les villageois se plaisent à les chanter en chœur dans leurs réunions du dimanche.

Nous reproduirons ici une de ces hymnes, composée durant la captivité du poète dans la forteresse d'Asperg, où il resta enfermé pendant treize ans.

Voici le jour naissant, qui m'arrache au sommeil. Mon âme, éveille-toi : mon âme, debout ! Il faut marcher et suivre ton chemin d'amertume.

J'ai suspendu la croix sainte au pied de mon lit. Je la détache et je la baise avec des pleurs. Que le Dieu qui a pitié des hommes ait pitié de moi.

Qu'il me soutienne, lui qui est bon et fort ! Moi je suis faible ; un pauvre prisonnier sans appui ! Qu'il me rende le courage.

Quand je me dis : Schubart, le monde t'a injustement, ignominieusement traité ; quand je pleure de ne pouvoir parler ;

Quand je pleure de ne pouvoir parler à personne, de n'avoir pas près de moi un petit enfant avec lequel je puisse rire ; quand je me sens isolé, sans communication avec les hommes, mes frères ; et que le silence éternel pèse sur moi ;

Quand le bruit des verroux étouffe ma chanson matinale ; que je veux plonger mon regard dans l'avenir et n'y découvre que misère ;

Eh bien ! alors, je me rappelle que le pauvre et l'homme délaissé ont un ami, cet ami est Dieu. Pauvre et délaissé, m'abandonnera-t-il ?

Ainsi, je poursuis ma pénible route en répétant le nom de Jésus. Je crois et j'espère. Je lis et je prie ; quand ma bouche peut chanter, elle chante.

Oh ! vienne le jour qui terminera mon angoisse ! J'aurai enfin la liberté qui élargit l'âme, au lieu de l'esclavage qui l'oppresse et l'écrase.

L'aimable et doux Schulze mérite d'être classé à part : c'est le Pétrarque de l'Allemagne moderne ; plus éthéré, non moins gracieux, mais plus simple que son modèle italien. Né à Celle, dans le royaume de Hanovre, en 1789, Ernest-

Conrad-Frédéric Schulze, élevé à l'Université de Gœttingue, et dirigé dans ses études par le savant Bouterwek, dont l'érudition bibliographique et les habitudes critiques, exerçaient peu d'influence sur l'esprit rêveur et la poétique intelligence de son jeune ami, il se livra de bonne heure à cette mélancolie un peu indolente, qui détache l'homme des soins de la vie réelle, et qui lui fait acheter au prix de son bien-être les vagues jouissances de l'imagination.

Psyché, poème gracieux et élégant, mais affecté fut le premier fruit de sa muse. Une passion vive et profonde que lui inspira la fille de l'un de ses professeurs, alors âgée de seize ans, s'emparant de sa pensée et de son âme, changea le cours de ses inspirations; il reconnut que l'élégance et la pureté du style ne sont en fait de poésie que des mérites secondaires, et que l'émotion est l'indispensable élément du sublime. Cécile mourut à dix-huit ans, et laissa Schulze dans cette solitude profonde du cœur, si cruelle et si désolante pour quiconque a placé toutes ses espérances dans une affection unique.

Le souvenir de Cécile domina toute la vie de Schulze, qui ne put survivre long-temps à la perte de celle qu'il aimait, et qui après avoir publié deux poèmes, dont l'un n'est que l'apothéose de Cécile (*Cœcilia*), et porté les armes pour sa patrie, mourut à Celle, le 22 juin 1817. A la fin de son dernier poème, écrit sur le modèle de l'Arioste, et intitulé la *Rose enchantée,* Schulze ne peut s'empêcher de revenir malgré lui aux idées mélancoliques et funèbres, qui étaient devenues comme le fond de son existence.

Telles étaient, dit-il, les amours de mon âme, alors que ma jeunesse voyait fleurir les boutons d'une félicité précoce. Mais l'urne du destin est perfide; et ses plus riantes promesses nous déçoivent! Sous cette tombe verdoyante sommeille celle qui prêta une joie passagère à ma vie; songes de mes jours d'autrefois, qui ne m'ont laissé que mon amour, ma douleur et mes vers.

Il exprime ailleurs, avec une énergie plus touchante encore,

et d'une manière plus colorée, le constant souvenir que Cécile a laissé dans son âme fidèle.

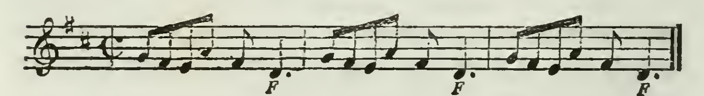
Comme ces vases qui ont une fois contenu des parfums enivrans, gardent long-temps encore la saveur divine qui s'exhalait de leur sein; comme ces nues, que le soleil empourpre à la fin du jour, brillent long-temps après que tout est sombre sur la terre : comme l'Océan et son noir azur, conserve la trace du fleuve qu'il absorbe et qui se fait reconnaître à la fraîcheur de ses ondes : ainsi le cœur qui a palpité pour toi et qui t'a perdue, conserve son amour au milieu de sa douleur, et ne peut effacer ton souvenir.

Cette grâce sentimentale et élégiaque, ce charme mélancolique, cette gravité et cette sincérité d'émotion respirent dans les poésies de Schulze, on doit leur reprocher l'emploi d'un merveilleux qui ne satisfait ni la vraisemblance, ni l'imagination, une manière symbolique dont le lecteur se fatigue trop souvent, et quelquefois la monotonie de la tristesse. Sa riche est brillante versification semble appartenir à un poète méridional plutôt qu'à un poète du Nord ; le plan et l'ensemble de ses deux poèmes est fort défectueux; mais on ne peut s'empêcher de rendre justice à la vérité ingénieuse des détails à la naïveté des descriptions, et à l'art accompli du style.

Beaux-Arts.

L'art du carillonneur et du sonneur de cloches en Angleterre. — Cette noble science que la plupart des peuples du continent ignorent, a été cultivée parmi nous avec un soin tout spécial et un véritable amour. Des défis ont été portés, des concours ont eu lieu, des rivalités mortelles sont écloses entre les carillonneurs antagonistes. Sans doute nous ne possédons pas de carillons comparables à ceux de Delft et de Leyde en Hollande ; mais nous avons le *Grand Thomas* d'Oxford qui a bien son mérite et que j'ai entendu parler tour-

à-tour d'une voix éloquente, et annoncer (car je suis bien vieux) l'arrivée du commodore Anson, la bataille de Dettingen la prise de Quebec, le mariage et l'accession de Georges III, enfin le couronnement de Georges IV. Les carillons des horloges de Londres ne changent point comme ceux de Hollande; ils sont fort monotones, et répètent toujours la même gamme :



ce qui n'a pas empêché le célèbre Viotti d'introduire ce motif dans son beau concerto de violon en *sol* où il fait un effet charmant. Qui ne serait touché d'ailleurs d'un émotion philosophique, en prêtant l'oreille à ce mugissement plaintif des cloches qui ont tour-à-tour entretenu le monde des évènemens de la vie publique et privée! Le poète italien Agnolo Firenzuola n'avait-il pas raison de s'écrier, dans un de ses poèmes lyriques :

Tra tutte quante le musiche humane
O signor mio gentil, tra le più care
Gioje del mondo el suon delle campane;
Don don don don don don, che vi non pare?

Le même poète, dont la verve humoristique rappelle souvent nos poètes anglais, continue à exalter les cloches et leur baptême : « Que les orgues ne se vantent pas trop, dit-il; elles ne peuvent s'enorgueillir d'un tel honneur. Qu'il leur suffise de chanter vèpres et de dire la messe. Jamais un de leurs tuyaux n'a eu le droit de se nommer Pierre, Jacques ou Marie. » Nos cloches protestantes n'ont plus ce bonheur depuis l'époque de la réforme; et le dernier exemple d'un baptême de cloches parmi nous, remonte au règne de Marie Tudor. Ce fut alors que le vice-chancelier Tresham après avoir accompli la grande cérémonie, s'écria :

« O belle Marie (c'était le nom de la cloche) que ton harmonie est sainte, que ta voix est angélique! et qui ne se sentirait épris d'un ardent amour en t'écoutant! » Mais passons de la poésie à la réalité.

L'art du sonneur de cloches a ses mystères, mystères qu'il ne faut pas confondre avec nos carillons et ceux du continent. Le carillon est œuvre mécanique. Pour agiter la cloche suspendue dans les airs, il faut un bras vigoureux et une grande habitude. Ce que l'on appelle parmi nous changement de cloches, c'est-à-dire l'ébranlement alternatif de toutes les cloches, dans divers ordres, et selon leur nombre est d'une très haute importance. Si deux cloches peuvent être sonnées de deux manières seulement; trois cloches comportent six manières d'être sonnées et quatre cloches en comportent vingt-quatre. En suivant la progression géométrique, on a calculé qu'à deux coups par seconde, il faudrait quatre-vingt-un ans pour sonner toutes les combinaisons de douze cloches. Celles de quatorze cloches exigeraient seize mille cinq cent soixante-quinze ans, et celles de vingt-quatre cloches la faible somme de cent dix-sept mille billions d'années. Nos savans se sont occupés de ces graves calculs qui remplissent un volume publié à Norwich.

On distingue les différentes manières de sonner les cloches par des expressions spéciales. Le coup frappé par le battant s'appelle *bob*. Le *bob maximus* correspond à ce qu'on appelle en France *grande volée*. Le *bob triple* consiste à laisser la cloche répéter deux fois le son en retombant sur elle-même après la première vibration. Si nos lecteurs voulaient approfondir cette science importante nous les mettrions au courant du *bob-cator du grand-père*, du *bob major*, du *double bob-major* et du *bob-major renversé*. J'assistai en juillet 1809 à une représentation solennelle donnée sur le théâtre de Norwich par un professeur célèbre dans l'art du carillon, M. Samuel Thurston. Une gamme de huit clochettes, à laquelle il ajouta ensuite deux notes à l'octave et à la double octave,

furent disposées pour cet exercice scientifique. Les journaux rendirent justice à la vivacité d'exécution avec laquelle (comme ils s'exprimèrent) il accomplit en deux minutes et demie le cycle tout entier de ses *bobs triples*, et en cinq minutes celui de ses *bobs-cators du grand-père*. « Mais, s'écrie à ce propos le journaliste, que sont de petites et fragiles clochettes, à côté de ses immenses cloches d'airain dont l'accent sonore vibre au loin dans l'étendue des airs? Un concert de clochettes comparé à un concert de cloches, c'est une revue comparée à une bataille. »

L'année 1796 fut signalée par de grands exploits en ce genre. Au mois d'août, les jeunes gens du Westmoreland sonnèrent en trois heures et vingt minutes sur les cloches de l'église de Sainte-Marie, à Kendal, toutes les combinaisons possibles de sept cloches, au nombre de cinq mille quarante; l'exactitude des temps et la régularité toujours égale des sons émerveilla les amateurs. L'émulation des sonneurs de cloches fut éveillée; l'impulsion était donnée, et Stephen Hill dont le nom s'est conservé avec honneur, fit exécuter à Kidderminster une grande volée de cloches formées de 4984 combinaisons, ou de 1,267,453 coups. Les jeunes gens de Cambridge ne voulurent point se laisser surpasser : ils exécutèrent sur les cloches de Sainte-Marie-la-Grande 6600 combinaisons différentes. Les amateurs accoururent, la montre en main, pour juger la régularité de l'exécution, et donnèrent un verdict en faveur des sonneurs de cloches : la mesure n'avait pas été altérée d'un sixième de minute ; et le dernier mille avait occupé précisément le même espace de temps que le premier.

Huit jeunes gens de Birmingham, dont quelques-uns n'avaient pas vingt ans, s'enflammèrent d'une noble émulation, et voulurent essayer une volée complète de 15,180 *bobs-majors*; c'est-à-dire un nombre égal de vibrations imprimées à la cloche. Ils furent obligés de s'arrêter épuisés de fatigue après 14,224 volées qui occupèrent 8 heures 45 minutes.

Les amateurs les plus distingués de cette branche singu-

lière de l'art musical se trouvent encore à Norwich et dans le Cumberland. Nous avons perdu récemment le patriarche de la sonnerie anglaise, M. Patrick, président de la Société de jeunes gens du Cumberland, et connu pour avoir remporté le prix de 50 £ offert par la Société de Norwich à l'auteur de la meilleure composition pour les cloches. Le nécrologue auquel nous empruntons ces détails, à donné de grands éloges aux bobs-majors et aux triplets de ce Rossini de la cloche dont l'enterrement remarquable a eu lieu naguère à Londres. La procession funéraire se composait d'une foule d'amateurs enthousiastes, qui tous portaient à la main une cloche dont le battant était entouré de crèpe; ils agitaient en mesure ces battans voilés dont l'accord lugubre produisait la plus bizarre harmonie. La même cérémonie avait eu lieu dans la ville d'*Ashton-under-Line*, lors des funérailles du sonneur James Ogden, qui, pendant cinquante ans, avait fait retentir la cloche *tenor* de l'église de Saint-Michel. On calcula le nombre de mois qu'il avait vécu, ce nombre était de 828. Huit cent vingt-huit volées de cloches, sonnées par ses camarades, honorèrent sa mémoire.

Voyages.

Un village aux environs de Moscou.—On s'est fait beaucoup de fausses idées sur la Russie, ses mœurs, sa civilisation et spécialement celle des classes inférieures de cet empire. « Vers la fin de l'été, dit un voyageur qui a visité ce pays, nous arrivâmes au petit village d'Yassenova, près Moscou; une des maisons me frappa spécialement, par sa construction élégante et sa propreté. Grâce à mon compagnon de route, je pénétrai dans l'intérieur : la maîtresse, femme du moujick, auquel appartenait l'édifice, fit les honneurs avec assez de grâce, et nous apprit, mais en souriant, que la maison lui coûtait mille roubles; j'interprétai son sourire. L'*obrok* ou droit de ca-

pitation, est fixé d'après la valeur des immeubles; et les serfs ont toujours intérêt à déclarer moins de capitaux qu'ils n'en possèdent. J'examinai en détail cet édifice, à-la-fois ferme et maison de plaisance, ruche qui renfermait trois familles, toutes trois dans la plus grande aisance, un père et ses deux enfans mariés. Les hangars, les poulaillers, les étables, se trouvaient recouverts du même toit. La rigueur du climat force les habitans à tout concentrer autour d'eux et à se renfermer hermétiquement pendant l'hiver. Cette habitude a pris sur eux tant d'empire, que même l'été ils ont peine à respirer l'air extérieur; vous pénétrez dans leurs chambres comme dans une étuve; pas une fissure de porte, pas un trou de serrure qui permette à l'air de pénétrer; l'atmosphère se charge de miasmes infects; les joues pâlissent; les teints deviennent hâves et flétris; enfans, petits-enfans, aïeux, grands-pères et grand'mères, semblent tous appartenir à la même génération; tant il y a de rides sur leurs visages, tant leur carnation semble étiolée et leur constitution délabrée. Les voyageurs ont eu tort d'attribuer cette vétusté prématurée à l'usage des bains de vapeur; leur effet, au contraire, offre une sorte d'antidote contre le méphitisme auquel les Russes des classes moyennes s'accoutument pendant l'hiver.

A cette exception près (et certes, rien n'est moins favorable à la propreté et à la santé), les trois appartemens des familles moscovites attestaient l'aisance est l'ordre de leurs propriétaires. Le jardin que je parcourus ensuite, ou plutôt le verger d'une grande étendue, était riche en arbre fruitiers. La maîtresse du logis, qui me servait de guide, m'apprit que l'usage des horticulteurs russes et de semer au lieu de planter les arbres; « quant aux boutures, nous n'y connaissons rien », ajouta-t-elle.

C'était une personne remarquable par sa beauté, mais surtout par l'éclat de son teint et la blancheur de ses dents; deux qualités fort peu communes parmi les femmes russes; je lui témoignai mon étonnement, ou si l'on veut mon admiration.

« Toutes les femmes de mon pays se couvrent la figure de blanc et de rouge, me répondit-elle, ce qui couvre leur peau de hâle et les vieillit prématurément. L'usage du thé très chaud produit le même effet sur leurs dents, qui se gâtent et se corrodent de bonne heure. Pour moi j'ai renoncé au thé ; et je n'ai jamais pu me résoudre à couvrir mon visage de céruse. Aussi ma fraîcheur s'est-elle conservée, et les grandes dames m'envient la blancheur de mes dents. »

Femme d'un serf russe, vassal sans aucune importance dans la société de son pays, je m'étonnai de trouver chez cette maîtresse de maison d'excellentes manières et l'usage du monde ; son salut d'adieu aurait fait honneur à une duchesse : « Si vous voulez, nous dit-elle, quand nous la quittâmes, renouveler votre visite dans une ou deux semaines, vous trouverez notre verger en pleine maturité, et je serai heureuse de vous recevoir. » Compliment assez bien tourné pour une vassale ; politesse gracieuse et bienveillante. La femme la mieux élevée de Paris ou de Londres n'aurait pas mieux dit.

Statistique.

Etat de la civilisation à Sidney. — Il y a un demi-siècle, la vaste étendue de pays connue aujourd'hui sous le nom de Nouvelle-Galles du Sud n'était couverte que d'immenses et impénétrables forêts, habitations d'animaux sauvages d'espèces et de formes inconnues dans le reste du monde, et au sein desquelles erraient un petit nombre d'êtres humains, réduits au dernier degré de l'abrutissement. Le 7 février 1788, un officier anglais, M. Philips, débarqua dans la Nouvelle-Galles méridionale, choisit Sidney-Cowe pour siège du gouvernement de la colonie, posa les fondemens de sa capitale et au moment où nous écrivons après quarante-huit ans seulement, la ville de Sidney, riche, florissante, peuplée, offre toutes les ressources et tous les agrémens des grandes villes d'Europe, et

forme le centre d'une contrée couverte de villes, de villages, de fermes et dont les récoltes suffisent à tous ses besoins.

Des malles-postes sont établies et parcourent régulièrement tous les points de la colonie, il y a même une petite poste à Sidney. Six gazettes s'impriment dans les diverses villes de la colonie; savoir : une qui paraît trois fois par semaine, *Sidney Gazette et New-South Wales Advertiser* : deux qui paraissent deux fois par semaine, *Sidney Monitor* et *Sidney Herald;* les trois autres sont hebdomadaires, *Australian*, *Hill's Life in New South Wales Currency Lad*. Des diligences transportent les voyageurs d'une ville à l'autre ; des fiacres ont leurs places désignées dans les rues de Sidney. Deux bateux à vapeur partent de Sidney pour Newcastle à des jours fixes et un de Sidney pour Paramatta. Des écoles primaires et des institutions d'un ordre plus relevé se sont déjà fondées, telle que le *collège Australien* et le *collège de Sidney*. Il y a un observatoire à Paramatta ; une société d'horticulture, plusieurs clubs pour les courses de chevaux, une salle de spectacle, des caisses d'épargne, etc.

Ces renseignemens qu'on vient de lire sont tirés de l'*Almanach de la Nouvelle-Galles méridionale* pour 1833. Une description plus détaillée de cet almanach fera mieux connaître encore l'état de cette colonie.

Ce volume grand in-12 forme 422 pages. Pour frontispice il a le plan de la ville de Sidney. Sur le titre une vignette représente le grand bureau des postes et les malles qui partent. Ce volume est en outre orné de deux vues et d'un plan d'une route percée dans la chaîne des montagnes bleues à *Mount-Viebonn*. Puis viennent la préface, la table des matières, une esquisse historique de la colonie, par un ecclésiastique de Newcastle. Le calendrier calculé pour la latitude australe de Sidney présente diverses tables marines et la description des divers mouillages de la côte ; l'itinéraire des routes, avec tous les objets et points de vues remarquables qui se présentent aux voyageurs. On trouve ensuite

les réglemens coloniaux à l'usage des personnes qui veulent prendre à leur service, comme domestiques, des déportés. Voici quelques-uns des articles les plus curieux:

1° Toute demande pour des domestiques mâles devra être adressée au *bureau d'assignation des domestiques* à la chambre du conseil, rue Macquaria à Sidney.

5° Si la personne qui fait la demande possède effectivement 320 arpens de terre, il suffira que les magistrats certifient qu'il est à leur connaissance que sa déclaration est exacte; si au contraire la personne ne possède point 320 arpens de terre, il faudra que le certificat déclare que le demandeur, ou le mari de la demanderesse, si c'est une femme mariée, est libre, honnête, industrieux et possède le moyen de nourrir et d'employer constamment les domestiques qu'il demande.

8° Le nombre des domestiques déportés étant très inférieur aux demandes, il est inutile de renouveler ces demandes plus fréquemment qu'une fois tous les trois mois.

10° Si le maître d'un domestique assigné, qui aura été condamné à une peine quelconque, desire le reprendre à son service après l'expiration de cette peine, il faudra qu'il en donne avis au moment de son incarcération.

13° Les déportés qui auront été renvoyés au gouvernement sans que leur conduite ait donné lieu à aucune plainte peuvent être immédiatement réassignés. Ceux au contraire contre lesquels des plaintes se sont élevées ne peuvent être réassignés qu'après six mois de bonne conduite. Dans l'intervalle ils seront employés aux travaux des routes.

14° Les hommes travaillant aux routes et qui seraient d'une conduite notoirement mauvaise devront changer de station tous les trois mois afin de rompre leurs liaisons.

21° Un mari ou une femme ne pourra point à son arrivée être assigné à son époux déjà résident et libre.

Ces articles sont en tout au nombre de trente. Ceux que nous venons de reproduire suffisent pour donner une idée de l'esprit qui y règne.

Dans la suite de l'almanach on trouve les réglemens sur la distribution des terres, ceux sur les ports, sur les postes, les frais de justice, les revenus coloniaux ; la liste des autorités et employés de la colonie et ceux de tous les établissemens publics de tout genre. Les tableaux des revenus de la colonie qui, en 1826, se sont montés à 72,220 £, se sont élevés en 1831 à 121,065 £ et dans les dix premiers mois de 1832 à 110,467 £. Le budget de 1833 était estimé à 110,242 £.

Enfin, le volume se termine par un livre d'adresse des notables habitans de la colonie formant 66 pages et contenant plus de trois mille noms !

Commerce. — Industrie.

Importance du commerce et de la fabrication de la bière en Angleterre. — La bière, étant la boisson principale des habitans de la Grande-Bretagne, a toujours formé une blanche très importante de notre industrie. On s'en convaincra par les faits que nous allons rapporter. L'impôt seul sur la drèche produit 5,000,000 £ et celui sur le houblon 410,000 £; Aujourd'hui 51,273 acres sont consacrés à la culture du houblon ; la valeur de cette récolte est estimée à 30 £ par acre, soit 38,400,000 fr. pour la totalité. On compte 135,000 licences accordées pour la fabrication de la bière, non compris 13 ou 14,000 particuliers qui sont autorisés à fabriquer eux-mêmes la bière pour leur propre consommation. Londres consomme à lui seul 2,000,000 de barils de bière de 36 gallons. Une seule brasserie fournit près du quart de cette consommation : c'est la brasserie de MM. Barclay et Perkins. Cette immense usine occupe 10 acres, possède 126 cuves, dont la capacité varie depuis 500 jusqu'à 4000 barils, et paie tous les ans plus de 180,000 £ d'impôts. Elle a produit l'an dernier 380,000 barils de bière de différentes qualités.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

JANVIER ET FÉVRIER 1836. — 4[e] SÉRIE.

Pages.

PRÉFACE. 5

HISTOIRE. — 1. Le Massacre de la Saint-Barthélemy. (*Edinburgh Review.*). 201

Les Assassins des Rois, leur Physionomie et leurs Mœurs. (*State Trials.*). 41

POLITIQUE. — La Grèce depuis son indépendance. (*Foreign Quarterly Review*). 260

FINANCES. — De la dette en Angleterre, de son accroissement et de la réduction successive de son intérêt. (*Statistical Illustrations.*). 11

LITTÉRATURE. — 1. Erasme et ses contemporains. (*Blackwood's Magazine.*). 320

2. De la poésie burlesque en Angleterre au dix-neuvième siècle. (*Fraser's Magazine.*). 27

COMMERCE. — De la Ligue Prusso-Germanique, et de son influence sur les Rapports Commerciaux de l'Angleterre avec l'Allemagne. (*Blackwood's Magazine.*). 139

AGRICULTURE. — Situation actuelle de l'agriculture de la Grande-Bretagne. (*Edinburgh Review.*). 290

GÉOGRAPHIE-VOYAGES. — 1. Des voyages autour du Monde, récemment entrepris. (*The Foreign and Quarterly Review.*). 109

2. Thomas Campbell à Alger. (*New Monthly Magazine.*) 327

Pages

PHYSIONOMIES PARLEMENTAIRES. — 1. Le Parti Tory à la Chambre des Communes. 87

2. Le Parti Radical à la Chambre des Communes. (*Political Observer*.). 318

MOEURS PROVINCIALES DE L'ANGLETERRE. — 1. Les Rivalités de Province. 171

2. Le Cabinet de Lecture. (*Provincial Sketches*.) . . . 359

SCÈNES DE LA VIE MARITIME. — Le Maëlstrom. (*Naval and Military Magazine*.). 160

MISCELLANÉES. — L'art de donner à dîner. (*Quarterly Review*.). 359

NOUVELLES des sciences, de la littérature, des beaux-arts, du commerce, de l'industrie. . . . . 181 et 387

Influence de la végétation sur la température de la terre, 181. — Poisson gigantesque trouvé dans les mers du Sud, 182. — État actuel de la médecine en Espagne, 183. — Comptes de Washington pendant la guerre de l'Indépendance des États-Unis, 186. — Poésies nouvelles de Wordsworth, 190. — Les églises à Rome, 195. — Des faux en écriture, des viols et des homicides en Angleterre, en Autriche, en Espagne et en France, 198. — Valeur comparative du tabac irlandais et de celui de Virginie, 200. — Nouvelles recherches sur la formation de la pluie, 287. — Blanchiment de certaines variétés de tourbe, pour les convertir en fibres blanches propres à faire du papier, 391. — Poëtes religieux et mystiques de l'Allemagne moderne, 394. — L'art du Carillonneur et du Sonneur de cloches en Angleterre, 397. — Un village aux environs de Moscou, 401. — État de la civilisation à Sidney, 403. — Importance du commerce et de la fabrication de la bière en Angleterre, 406.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD, RUE GARANCIÈRE, 5.

